

















ESSAIS  
ET  
OBSERVATIONS  
DE MEDECINE,  
DE LA SOCIETE' D'EDINBOURG.

*Ouvrage traduit de l'Anglois.*

SUITE DU TOME V.

TOME VI.



A PARIS,

Chez HIPPOLYTE-LOUIS GUERIN,  
& JACQUES GUERIN, rue S. Jacques;  
à Saint Thomas d'Aquin.

---

M. DCC. XLVII.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*



THE NEW YORK

LIBRARY

OF THE

ALBANY DEPARTMENT

OF THE

STATE OF NEW YORK

ALBANY



ALBANY

NEW YORK

1871

ALBANY

NEW YORK

1871

ALBANY

NEW YORK





# TABLE

## DES ARTICLES

Contenus dans les VI. & VII. Volumes.

ARTICLE **O**bservation d'une abstinence  
XLIII. extraordinaire, par M. J.

Eccles, Docteur en Médecine. page 1

XLIV. Autre observation d'une abstinence  
extraordinaire, par M. Thomas Steill,  
Ministre à Avandale. 9

XLV. Remarques pratiques sur la sym-  
pathie des parties du corps entre elles ; par  
feu M. Jacques Crawford, Professeur  
de Médecine en l'Université d'Edin-  
bourg. 13

XLVI. Exemples de l'avantage qu'il y a  
quelquefois à abandonner certains Ma-  
lades à leur genre de vie, quelque mau-  
vais qu'il soit ; par M. Alexandre  
Monro, Professeur d'Anatomie. 27

XLVII. Observations de guérisons inespé-  
rées. Par le même. 31

XLVIII. Des Fièvres nerveuses ; par M.  
Ebenezer Gilchrist, Docteur en Mé-  
decine ; Mémoire communiqué par le  
Tome VI. a



*Docteur Guil. Cochran ; Aggrégé au Collège des Médecins d'Edinbourg. 45*  
**XLIX.** *Fièvres anomales , guéries par M. Duncan Baine , Chirurgien à Pembroke. 139*

**L.** *Remarques sur le traitement de la Petite vérole ; par M. Thomas Simson , Professeur en Médecine en l'Université de S. André. 144*

**LI.** *Observation sur la Rage ; par M. André Plummer , Professeur en Médecine en l'Université d'Edinbourg. 159*

**LII.** *Observation sur une Apoplexie causée par une chute de cheval ; par M. Charles Ayton-Douglas , Méd. à Fife. 169*

**LIII.** *Observation sur un abcès dans le cervelet , accompagné de rupture du sinus latéral ; par M. Jean Douglas , Chirurgien à Edinbourg. 174*

**LIV.** *Dissection d'un œil cataracté ; par M. Alex. Monro , Professeur d'Anatomie. 175*

**LV.** *Observation sur un homme mort en apparence , & qu'on a fait revivre en lui soufflant de l'air dans les Poumons ; par M. Guillaume Tossach , Chirurgien à Alloa. 177*

**LVI.** *Observation sur une extravasation de sang dans le Pericarde ; par le Docteur Charles Alston , Professeur de Bo-*



*tanique & de matiere Médicale en l'U-  
niversité d'Edinbourg.* 182

**LVII.** *Observation sur une Phtisie guérie  
après avoir rejeté un os en toussant ;  
par M. Thomas Arnot, Chirurgien à  
Cowpar.* 188

**LVIII.** *Observation sur un ulcere des Pou-  
mons, avec épanchement d'eau dans la  
poitrine ; par M. Thomas Simson,  
Professeur en Médecine en l'Université  
de St. André.* 191

**LIX.** *Remarques sur l'hydropisie de Poi-  
trine, sur l'Asthme, & sur les tumeurs  
Hydropiques du bas-ventre ; par le mê-  
me.* 200

**LX.** *Observation sur une Phtisie occasion-  
née par une tumeur située au-dessous de  
l'omoplate gauche ; par M. Charles  
Ayton-Douglas, Médecin à Fife.* 208

**LXI.** *Convulsion extraordinaire du tronc,  
guérie par M. Thomas Arnot, Chi-  
rurgien à Cowpar.* 214

**LXII.** *Observation sur une Tumeur extra-  
ordinaire du bas-ventre, & sur une  
Hydropisie, guérie par M. Patrick  
Murray, Chirurgien à Earlston.* 219

**LXIII.** *Observation sur une Hydropisie  
ascite, causée par une tumeur attachée  
intérieurement au nombril ; communi-  
quée par M. Guillaume Jonhston,*



- Chirurgien à Dumfries.* 223
- LXIV.** *Observation sur une Hydropisie ascite survenue à une femme grosse ; par M. Thomas Lauric , Chirurgien à Selkirk.* 226
- LXV.** *Observation sur une guérison du Cholera ; par M. Charles Ayton-Douglas , Médecin à Fife.* 231
- LXVI.** *Observation sur des substances graisseuses vidées par les selles , après un violent effort des reins ; par M. Thomas Arnot , Chirurgien à Cowper de Fife.* 239
- LXVII.** *Observations sur le détachement de la tunique veloutée du canal intestinal , contenues dans une Lettre écrite à M. Al. Monro , Professeur d'Anatomie , par M. Thomas Simson , Professeur de Médecine en l'Université de S. André.* 241
- LXVIII.** *Observation sur des Uretères obstrués par de petites pierres ; par M. Alex. Monro , Professeur d'Anatomie.* 257
- LXIX.** *Essai sur la découverte d'un remède très-sûr pour dissoudre la Pierre ; par M. Robert Whytt , Aggrégé au Collège des Médecins d'Edinbourg.* 259
- LXX.** *Observations faites à l'ouverture du cadavre d'une personne attaquée de*



- Pierre ; par feu M. Jean Paisley ,  
Chirurgien à Glasgow. 371*
- LXXI.** *Observation sur une tumeur extra-  
ordinaire , située autour de la partie in-  
férieure de la vessie ; par feu M. Jean  
Macgill. 378*
- LXXII.** *Observation sur des Urines san-  
guinolentes , causées par un ver dans la  
vessie ; par le Dr. Edouard Barry ,  
Médecin à Dublin , de la Société Roya-  
le de Londres. 381*
- LXXIII.** *Observation sur une Hydropisie  
& sur de grandes vésicules dans l'ovaire ;  
par M. Jean Paisley , Chirurgien à  
Glasgow. 392*
- LXXIV.** *Quatre observations sur des Tu-  
meurs dans les ovaires ; par M. Alex.  
Monro , Prof. d'Anat. en l'Université  
d'Edinbourg , & de la Société Royale  
de Londres. 396*
- LXXV.** *Observations sur des Ulceres cau-  
sés par des dragonneaux ; par MM. Ro-  
bert Hutcheson , & Georges For-  
bes , Praticiens en Médecine & en Chi-  
rurgie dans l'Isle de Bermude. 414*
- LXXVI.** *Histoire d'une maladie que les  
Affricains appellent le Yaw , avec la  
vraie maniere de la traiter ; par M\*\*\*. 419*
- LXXVII.** *Essai sur la cause de la chaleur*



*animale , & sur quelques-uns des effets  
du chaud & du froid sur nos corps ;  
par M. Jean Stevenson , Aggrége au  
College des Médecins d'Edinbourg. 445*  
LXXVIII. *Exposition des découvertes les  
plus remarquables , & des progrès faits  
en Médecine , ou proposés depuis le com-  
mencement de l'année 1735. Tom. VII.*

page 1

LXXIX. *Liste des Livres de Médecine pu-  
bliés depuis le commencement de l'année  
1735.*

ibid. 130

LXXX. *Livres annoncés , & autres nou-  
velles de Médecine.*

ibid. 164

Fin de la Table des Articles.

---

## FAUTES A CORRIGER.

Pages. Lignes.

8	4	Dans & l'un. Lisez Dans l'un.
36	20	restée, <i>lis.</i> Resté
104	23	l'yvrognerie, <i>lis.</i> l'yvresse.
122	16	les, <i>lis.</i> le
148	5	les, <i>lis.</i> le
294	9	soit, <i>lis.</i> qu'il soit
382	22	Gravelle, <i>lis.</i> Gravier
438	26 & 27	fougeuses, <i>lis.</i> fongueuses
440	1 & 9.	fungeuses, <i>lis.</i> fongueuses
454	22	nous ayent, <i>lis.</i> m'ayent
462	29	Instructions, <i>lis.</i> Institutions

ESSAIS





# ESSAIS ET OBSERVATIONS DE MEDECINE

*de la Société d'EDINBOURG.*

---

## ARTICLE XLIII.

*Observation sur une abstinence extraordinaire, qui a duré trente-quatre jours la première fois, & cinquante-quatre jours la seconde, & qui a été accompagnée de quelques symptomes remarquables. Par M. J. ECCLES, Docteur en Médecine.*

**U**N E jeune fille, belle & bien faite, âgée d'environ seize ans, avoit été bien réglée depuis l'âge de quinze, jusqu'au mois de Février 1720. Ayant

*Tome VI.*

A



## 2 ESSAIS ET OBSERVATIONS

alors perdu , & lorsqu'elle s'y attendoit le moins, le plus tendre de tous les Peres , dans le temps que ses règles devoient paroître , elle eut une perte immodérée , accompagnée de syncope & de tremblemens , qui parurent vaporeux , & qui se dissipèrent bientôt. Elle se porta assez bien jusqu'au temps à peu près du retour de ses règles , dont elle n'eut qu'une foible apparence , suivie des mêmes accidens que la fois précédente , & qui , de même que la première fois , disparurent bientôt. Le mois suivant les règles ne parurent point du tout , & les accidens , dont il a été parlé , devinrent plus fréquents & plus violents , & furent évidemment accompagnés de convulsions.

Vers le commencement du mois de Mai , elle fut saignée , & on lui fit prendre l'émétique. Peu de jours après , on lui donna un second vomitif , dont l'effet fut à peine passé , qu'elle se sentit attaquée d'une difficulté d'avaler. Cette difficulté augmenta tellement dans l'espace d'un jour ou deux , que rien ne pouvoit plus passer , & que toutes les fois qu'elle vouloit essayer d'avaler quelque chose , elle tomboit



sur le champ dans un accès, accompagné d'un tremblement épouvantable, & d'élévations alternatives de la Poitrine & du Bas-Ventre, qui se passoient en une seconde de temps, qui ne cessoient quelquefois qu'au bout d'un quart d'heure, & quelquefois au bout d'une demi-heure. Cet accès se terminoit toujours par un *tetanus*, ou une roideur absolue de tout le corps : De sorte qu'il étoit impossible de plier aucun des membres. Elle resta sans boire & sans manger depuis la mi-Mai, jusqu'au quinze Juin suivant, qu'on la transporta à la Ville ; où le Dr. *Eccles*, son Médecin, reçut la Relation ci-dessus de la Mere & des Soeurs de la Malade, qui avoient été auprès d'elle depuis le commencement de sa maladie, & fut lui-même témoin de ce qui suit.

Lorsqu'il fut appelé pour voir la Malade, il voulut lui faire prendre une cuillerée d'un Julep anti-hystérique ; mais aussi-tôt que cette liqueur eut atteint cette partie de l'oesophage qui étoit attaquée de convulsion, & qui étoit à environ deux pouces au-dessous du Pharynx, la Malade fut attaquée du *tetanus*. Convaincu par cette



4      ESSAIS ET OBSERVATIONS  
expérience qu'il n'étoit pas possible de donner aucun remède par la bouche, il fit faire des fomentations, & appliquer autour du col des cataplasmes, faits avec des remèdes anti-spasmodiques, & propres à flatter les nerfs, mais sans succès. Cela le détermina à faire faire un instrument de baleine, à l'une des extrémités duquel il fit attacher un morceau d'éponge, & qu'il fit introduire dans l'œsophage. Cet instrument trouva beaucoup de résistance à passer par l'endroit qui étoit contracté, soit qu'on le poussât en enbas, soit qu'on le retirât en haut. Cependant après la seconde tentative, l'étranglement se trouva diminué, & la Malade eut la liberté d'avaler des liquides ou des solides, sans qu'il lui survînt aucun accident.

Elle fut pendant environ trois semaines dans cet état, pouvant avaler tout ce qu'on lui présentait; mais elle vomissoit tout excepté les potions anti-hystériques, les cerises ou les fraises; & rejettoit très-souvent quelques matières vertes, mêlées avec les aliments qu'elle avoit pris en dernier lieu.

Son ventre ne s'étoit point ouvert pendant tout le temps de cette absti-



nence, & resta dans le même état après qu'elle fut cessée, ce qui détermina à lui faire donner des lavemens laxatifs. L'un de ces lavemens lui procura une évacuation considérable de sang, dont la quantité fut de deux livres en deux jours, & dont la perte fut arrêtée par l'usage de quelques lavemens vulnéraires & astringents. Mais peu de tems après, elle ressentit le même étranglement à l'œsophage, & cet étranglement devint bientôt si fort, que depuis le milieu du mois de Juillet, elle ne put rien avaler. Elle fut dans cet état pendant cinquante-quatre jours sans boire & sans manger, étant souvent attaquée du *tetanus*, qui étoit plus fort encore qu'il n'avoit été précédemment, & pendant la durée duquel elle étoit dans un état d'insensibilité. Lorsqu'on tentoit d'introduire l'instrument ci-dessus, le *tetanus* revenoit avec une telle violence, qu'on auroit cru qu'elle alloit mourir.

Après la troisième ou la quatrième semaine de cette abstinence, elle commença par perdre la vûe ( les yeux étant tournés en haut par l'état convulsif des muscles releveurs ), & peu de temps après elle perdit l'ouïe, mais



## 6 ESSAIS ET OBSERVATIONS

elle reconnoissoit au tact les personnes qui prenoient soin d'elle ; de sorte que lorsque quelqu'une de ces personnes , lui prenoit la main , elle l'appelloit par son nom. Elle resta environ un mois dans cet état , après quoi elle recouvra la vûë , & quelques jours après l'ouïe.

Vers le 10. du mois de Septembre , elle demanda un peu de petite bierre , qu'elle avala librement , & dont elle continua à boire. Elle prit aussi quelquefois du petit lait. Elle pouvoit alors manger des pommes ou des poires , crûes ou bouillies , mais les passages n'étoient pas libres pour le pain ni pour tout autre aliment solide. Quand elle avoit bû de la petite bierre ou du petit-lait , elle tomboit dans un délire qui durait une heure ou deux , après quoi la raison lui revenoit parfaitement. La moindre négligence de la part des Assistants à lui donner ce dont elle avoit besoin , le plus petit retardement , la rejettoit toujours dans un accès de *tetanus*.

Elle resta dans cet état jusqu'au 22 Novembre : & depuis ce temps-là jusqu'au mois de Mars 1721. les choses changerent peu ; seulement elle se tint plus long-temps au lit , n'en sortant qu'une fois tous les huit ou dix jours pour



laisser la liberté de le faire , & à peine en étoit-elle dehors , qu'il lui survint une attaque de *tetanus* , qui ne la quittoit que lorsqu'on l'avoit recouchée.

Quelque temps après il lui survint des grosseurs derrière les oreilles , qui subsisterent jusqu'au 11 du mois de Septembre. C'est-là où finit le Journal du Docteur *Eccles* , & la Malade pouvoit alors se tenir pendant quelques heures dans un fauteuil , & manger de tout ce qu'on recueille dans un jardin , mais elle ne pouvoit point manger de viande , ni avaler du bouillon.

Pendant la durée de la première & de la seconde abstinence , la Malade ne ressentit jamais ni faim , ni soif , & elle sortit de ces longs jeûnes , sans avoir beaucoup perdu de son embonpoint.

Il est bon de remarquer que pendant le premier jeûne , on lui donna des lavemens nourrissans avec du bouillon , ou du gruau , dans lesquels on délayoit un jaune d'œuf , une fois & rarement deux fois en vingt-quatre heures. On répéta cela pendant les trente premiers jours du second jeûne , mais depuis lors il ne fut pas possible de lui



## 8 ESSAIS ET OBSERVATIONS.

rien donner par cette voie, la moindre agitation de la Malade étant suivie d'un accès de *tetanus*.

Dans & l'un & l'autre de ces jeûnes la Malade avoit le pouls plein, fort & égal, il étoit seulement tant soit peu plus lent, qu'il n'auroit été dans l'état naturel. La respiration étoit libre, & les urines semblables à celles d'une personne qui se porte bien.

Dans la seconde abstinence, aussi bien que dans la première, le ventre fut resserré, de sorte qu'elle resta un mois sans aller à la selle, ce qui obligea de lui donner des lavemens laxatifs.

Tout ce que j'ai pu apprendre sur son compte depuis le temps où finit le Journal du Docteur *Eccles*, c'est qu'elle est restée à peu près dans le même état, étant sujette à des accès de mouvemens convulsifs & de *tetanus*, & se trouvant fort libre dans les intervalles : elle ne se ressouvenoit point du tout de ce qui lui étoit arrivé pendant la durée de ces accès, dont cependant elle sentoit toujours les approches. Elle continua à vivre de toute sorte de fruits de jardin ; mais elle tomba dans le marasme. Vers la fin du mois de Décembre, étant à causer avec des



amies ; elle mourut tranquillement lorsqu'on s'y attendoit le moins , sans avoir poussé aucune plainte , & sans aucun mouvement convulsif , ni effort.

Elle avoit fait promettre à sa Mere , qu'elle ne souffriroit pas qu'on fît l'ouverture de son corps, ce qui obligea de se contenter d'examiner cette partie de l'œsophage qui avoit été en convulsion , où l'on n'apperçut rien d'extraordinaire.

#### ARTICLE XLIV.

*Observation d'une abstinence extraordinaire  
durant cinquante ans : Par M. T.*

*Steill , Ministre à Avandale.*

C'EST pour me conformer à ce que vous désirez de moi , que je vous envoie l'Histoire de la nommée *Jeanne Young* , habitante de cette Paroisse. Ayant entendu dire des choses extraordinaires de cette femme , je fus la voir le 29 du mois d'Août de l'année 1729 pour m'entretenir avec elle. Elle avoit alors soixante - quatre ans. Elle me dit qu'à l'âge de dix-huit ans elle se laissa tomber de cheval dans l'eau , dans le mois de Décembre , & dans le tems de



## 10 ESSAIS ET OBSERVATIONS

les regles qu'elle avoit pour la première fois, & qui depuis n'ont plus reparu. Que depuis ce temps là elle avoit eu de fréquents vomissemens de sang, qui n'étoient cessés que depuis environ quatre ans, & que même dans les intervalles elle avoit été sujette à des envies de vomir continuelles & inutiles.

Elle ajoûta à cela que depuis sa chute elle avoit pris peu d'alimens. Qu'elle n'avoit vécu que de petit lait dans l'Été, & dans l'Hyver de lait ou pur ou coupé avec l'eau, ou d'eau de fontaine, dont elle buvoit en quantité, & qu'elle fumoit beaucoup, ce qu'elle avoit été obligé de pratiquer toutes les fois qu'elle avoit senti ces envies de vomir; la fumée du tabac étant le seul remede qu'elle eût trouvé pour les faire cesser. Elle me dit en même temps que depuis le milieu du mois de Mai précédent, elle n'avoit mangé ni viande, ni poisson, ni volaille, ni farine, ni bouillon, ni herbes, ni racines, ni aucune autre sorte d'aliment. Elle ne rendoit rien, ou presque rien par les selles; & elle a été pendant seize ans sans aller à la garderobe qu'une fois chaque année, ce qui arrivoit toujours dans le mois de Mars; & ce qu'elle rendoit



étoit semblable à un petit morceau de tabac en rouleau , ou à une crotte de brebis. Elle suoit quelquefois , & alors elle dormoit ordinairement bien.

Depuis cette premiere visite je n'ai pas manqué d'aller la voir tous les ans pour causer avec elle , & je n'ai vû aucun changement jusqu'au mois d'Août dernier , qu'elle me dit que son sommeil étoit fort interrompu par les grands efforts qu'elle faisoit pour vomir , & qui étoient toujours inutiles.

Tel est , Monsieur , le récit que ladite *Young* m'a fait elle-même de son état ; récit qui m'a été confirmé par une femme qui vit avec elle depuis douze ans , par tous ses voisins , & dont je ne vois aucune raison de douter. Cette pauvre femme ne paroît point d'un caractère à vouloir en imposer par une tromperie de cette nature , qui lui seroit inutile , puisqu'elle se soutient par son industrie , & qu'elle n'attend , ni ne reçoit rien de qui que ce soit.

Je suis , Monsieur ,

Votre très-humble serviteur  
THO. STEILL.

*A Strathaven le 10 Juillet 1734.*

A v j



## 12 ESSAIS ET OBSERVATIONS

Nous soussignés M. *Thomas Steill*, Ministre de l'Évangile à *Avandale*, & *André Cochran*, Chirurgien à *Strathaven*, & Baillif d'*Avandale*, déclarons par ce présent Certificat, après un mûr examen, & après les informations les plus exactes que nous avons pû faire au sujet de la Maladie de la susdite *Jeanne Young*, que la Relation ci-dessus est un récit fidèle de son état ; en foi de quoi nous avons signé le présent, daté du jour & lieu que dessus.

THO. STEILL.

AND. COCHRAN.

Nous avons appris par une seconde Lettre de M. *Steill*, que peu de temps après qu'il eût envoyé la Relation ci-dessus, il survint un cours de ventre à la personne qui en faisoit le sujet, que ses envies de vomir la quitterent, & que pour lors elle mangea tous les jours un peu de gruau d'aveine ; mais qu'elle avoit vécu fort peu de temps après.





## ARTICLE XLV.

*Remarques Pratiques sur la Sympathie des parties du Corps entre elles. Par feu M. Jacques Crawford, Professeur de Médecine en l'Université d'Edinbourg.*

LA connoissance exacte de la structure & des usages des différentes parties du Corps Humain, & du rapport qu'elles ont entre elles, est le principal fondement de la Médecine & de la Chirurgie. Si quelqu'un en effet connoît bien la véritable fonction de chaque partie en particulier, la connexion & le rapport qu'elle a avec les autres, il lui sera aisé de déterminer les effets que produira sur chacune de ces parties, l'application d'une cause connue, & il ne lui sera pas même difficile de connoître par les effets qui se laisseront appercevoir dans quelque partie, quelle est la cause qui les produit, quelque éloignée qu'elle puisse être de l'endroit où les effets se font sentir. C'est ainsi qu'un Médecin Rationel, qui des effets visibles, sçait remonter jusqu'aux causes cachées, peut découvrir où & comment il doit



#### 14 ESSAIS ET OBSERVATIONS

appliquer ses remèdes, tandis qu'un Empirique, qui n'est pas guidé par une saine Théorie, se laisse conduire au hasard, & court risque de faire plus de mal que de bien.

Quoiqu'il soit plus rare que nous nous trompions sur le siège des maladies externes, qui tombent sous nos sens, ou sur l'endroit où il convient d'appliquer les remèdes, il arrive souvent néanmoins que les accidens paroissent en un endroit, tandis que la source ou la véritable cause se trouve dans un autre. En effet, des parties très-distinctes & éloignées, communiquant les unes avec les autres, par le moyen des Nerfs & des Muscles, une partie qui est saine & bien constituée, peut être le siège d'une douleur, ou perdre son mouvement par la communication qu'elle a avec une autre qui sera lésée, quoiqu'il n'y paroisse aucun dérangement.

Il faut donc pour démêler les sources éloignées & invisibles de ces sortes de maladies, avoir une exacte connoissance de l'origine, de la situation, de l'insertion & du mouvement de chaque muscle, & connoître de plus l'origine, la distribution & la communication des



Nerfs qui appartiennent à chaque partie ; & c'est cette connoissance qui met une si grande différence entre un Chirurgien habile , & un Barbier ignorant , ou un Bateleur. L'un en effet , s'imaginant que chaque maladie a son siège dans l'endroit même où les accidens se manifestent , s'efforce de dissiper l'ombre , tandis que le corps subsiste ; & laisse échapper un temps précieux pour la guérison , en s'amusant à appliquer sur des parties saines , des remèdes inutiles ou même dangereux. L'autre au contraire , connoissant la véritable source du mal , l'attaque dans son principe , & remédie bientôt à tous les accidens qui en dépendoient.

Je tâcherai de confirmer & d'éclaircir ce que je viens d'avancer , par quelques exemples qui peuvent servir de règle pour les autres cas de même nature ; & contribuer à expliquer plusieurs Phénomènes extraordinaires qui se rencontrent dans les maladies externes , & dont aucun Auteur n'a fait mention. Mais pour l'intelligence de ce que j'ai à dire , il est à propos de faire les remarques suivantes.

1°. Qu'une partie est affectée par *Protopathie* , quand elle est essentielle-



ment lésée en elle-même, & que cette lésion ne vient pas de quelqu'autre partie.

Ou par Idiopathie, lorsqu'étant essentiellement lésée, la lésion lui vient néanmoins originairement d'une autre partie qui a été affectée en premier lieu.

Ou enfin par sympathie, quand la partie est saine en elle-même, & n'est affectée que par la communication qu'elle a avec une autre qui est lésée. C'est de cette dernière espèce seulement, dont je me propose de parler, quoique la plupart des affections dont j'ai à donner des exemples, soient plus ordinairement *Idiopathiques*, ou *Protopathiques*.

2°. Les Maladies par sympathie, se communiquent à des parties éloignées (& c'est le seul point de vûe sous lequel je les examinerai) par le moyen des Muscles ou des Nerfs.

3°. Si la sympathie vient de la communication des Nerfs, elle dépend de quelque lésion dans leur principe, dans quelque ganglion, ou dans quelque une des branches du même tronc, qui se porte à un autre muscle; ou peut-être par quelque blessure survenue au nerf



dans une partie éloignée de cet autre muscle.

4°. Si la sympathie dépend de la lésion de quelque muscle ; ce muscle doit être affecté dans son origine , ou dans quelque partie éloignée de son trajet : & dans l'un & l'autre cas , l'effet se fera principalement appercevoir vers l'articulation , ou vers l'insertion du muscle ; le tendon de cet organe du mouvement étant la partie la plus sensible , c'est là que la douleur se fait principalement sentir , & la contraction ou le relâchement se manifestent , surtout autour de l'articulation.

5°. Dans les affections sympathiques, qui dépendent également des muscles & des nerfs , l'altération se communique encore dans un sens rétrograde , c'est-à-dire , aussi souvent du point d'insertion vers celui de l'origine , que de l'origine vers l'insertion.

6°. Une partie peut demeurer contractée , soit par l'action spasmodique des muscles fléchisseurs , soit par la paralysie ou le relâchement des muscles extenseurs ou antagonistes , sans que les premiers soient en défaut ; & dans ce cas il est facile d'étendre la partie sans douleur , supposé qu'il ne soit point survenu d'Anchylose.



7°. Pour déterminer si le vice dépend de la lésion du Muscle ou de celle du Nerve, il faut examiner s'il y a quelque plaie, quelque ulcère, quelque contusion ou tumeur, vers l'une ou l'autre de leurs extrémités, ou le long de leur trajet: si on ne découvre rien par cet examen, on s'assurera s'il n'y a que le muscle qui soit affecté, auquel cas on pourra en conclure en général que c'est là que se trouve la cause, parce qu'il est rare qu'un vice caché dans un muscle se communique à un autre, à moins qu'il n'ait une grande aponevrose, ou qu'il ne confonde son tendon avec le tendon d'un autre muscle. Mais si c'est le nerf qui est affecté, les effets qui en dépendent se feront sentir à tous les muscles auxquels il se distribue.

8°. Si par le moyen des signes ci-dessus, on ne peut découvrir l'origine ou le véritable siège de la maladie, on doit présumer qu'elle est *Topique*, *Protopathique*, *Idiopathique* à la partie affectée.

9°. La découverte du siège de la Maladie, indique le lieu où il convient d'appliquer les remèdes. Dans les Maladies *Protopathiques*, il ne faut les appliquer qu'à la partie affectée; dans celles



qui sont simplement sympathiques, on doit les appliquer à la partie où se trouve la source du mal ; & dans celles qui sont Idiopathiques , il convient de les appliquer sur l'une & sur l'autre , & cela proportionnellement au danger dont elles sont menacées. Les exemples suivants ne présentant que des maladies supposées sympathiques ; la facilité que l'on aura à les suivre jusques dans leur origine , indiquera suffisamment l'endroit où il conviendra d'appliquer les remèdes.

I. Une Paralyse, ou cette contraction spasmodique & sympathique de la lèvre inférieure , qui cause le rire sardonique , peut également avoir sa source vers la Clavicule ou le long du col, où se trouve l'origine & le trajet du Muscle Peaucier ; ou vers la troisième vertèbre du col, où se trouve l'origine du Nerve qui se distribue à ce Muscle ; ou enfin la cause peut venir de la troisième branche de la cinquième paire, qui passant par le trou mentonnier de la mâchoire inférieure, donne une branche à ce muscle. Lorsque par le moyen des signes ci-dessus, on découvre l'origine du mal ; c'est-là où il convient d'appliquer le remède.

II. Si la Mâchoire inférieure ne peut



## 20 ESSAIS ET OBSERVATIONS

s'abbaïffer, cela peut également dépendre de la compression, de la foiblesse, ou paralysie des Muscles abbaïsseurs, attaqués dans leur origine ou dans leur trajet, ou bien de la contraction du Muscle Crotaphite, ou de celle du Masseter; ou enfin de quelque affection de la troisième branche de la cinquième paire de nerfs, qui fournit des rameaux à ces muscles, ou de celui de la portion dure du nerf auditif, qui communique trois fois avec cette branche de la cinquième paire. La véritable source du mal étant connue par les signes qui lui sont propres, il est aisé de trouver le lieu convenable à l'application des remèdes.

III. A la suite d'un coup ou d'une tumeur sur la poitrine, il est survenu une douleur qui s'est fait sentir à l'os Pubis & aux testicules, avec une difficulté de mouvoir le bras en dedans. Le muscle oblique externe du bas-ventre étant meurtri ou distendu vers les attaches qu'il a sur la poitrine, a causé une douleur très-vive vers l'os Pubis, où il s'insere, & son tendon a donné lieu à la douleur des testicules par son tiraillement, & par la compression qu'il exerçoit sur les vaisseaux spermaticques.



& sur le muscle Cremaster, qui passent à travers ce tendon. Quant à la difficulté de tourner le bras en dedans, elle dépendoit de ce que le muscle Pectoral étoit aussi affecté. Dans ce cas le remède doit être appliqué à l'origine du mal.

Un coup ou une tumeur sur la cinquième vertebre du dos, où se trouve l'origine du nerf, qui se distribue au muscle Pectoral, & à l'Oblique externe du bas-ventre, peut causer les mêmes accidens qui se feront sentir dans les mêmes endroits que dessus; mais alors le Deltoïde, le petit Pectoral, le grand Dorsal & le petit Oblique, qui reçoivent des rameaux du même nerf, se trouveront aussi affectés.

IV. Une tumeur située sur l'os Sacrum, ou un coup reçu sur cette partie, occasionne quelquefois une impuissance de mouvoir le bras en enbas ou en arriere, par la meurtrissure ou la compression du grand Dorsal, qui exécute ces mouvemens. La même difficulté peut venir du nerf qui sert aux mouvemens de ce muscle; mais alors le Psoas, le Complexus, le Splénus, &c. qui reçoivent des rameaux du même nerf, seront aussi affectés.



V. Lorsqu'à la suite d'un coup reçu sur la cinquième vertèbre du dos, le col ne peut être fléchi qu'avec beaucoup de douleur, le muscle appelé le Long-du-col, qui est destiné à lui faire faire ce mouvement, & qui a une de ses attaches à cette vertèbre, peut être blessé. Mais si la difficulté vient de la compression ou de la meurtrissure du nerf, le grand & le petit Pectoral, le grand Dorsal, & les Muscles obliques du bas-ventre, qui reçoivent aussi des rameaux du même nerf, seront aussi affectés.

VI. Si quelqu'un ne peut fléchir le bras, la difficulté vient de l'épaule, ou de l'Humerus, où les muscles Biceps & Brachial interne ont leurs origines : si cette difficulté dépend des nerfs qui partent du col, les Fléchisseurs du pouce & des doigts, seront en même temps affectés.

VII. Si quelqu'un ne peut fléchir la cuisse, la difficulté peut dépendre du muscle Psoas, qui sera affecté par quelque tumeur ou par quelque coup reçu sur la première vertèbre des Lombes, ou de la compression des nerfs qui lui viennent de la même vertèbre ; & dans ce dernier cas les muscles de l'Abdo-



men, le grand Dorsal & le Sacro-Lombaire, se trouveront pareillement affectés.

Le muscle Iliaque interne peut occasionner la même difficulté, & si elle dépend des nerfs de ce muscle, le grand Fessier sera aussi attaqué. Si la cuisse ne peut se tourner en dedans, le muscle Triceps, qui vient des os Pubis, ou les nerfs qui se distribuent à ces muscles, & qui donnent des rameaux au Grêle, à l'Iliaque & aux deux Obturateurs, seront affectés. Si elle ne peut s'étendre, les muscles Fessiers ou leur nerf, qui vient de la première paire de l'os Sacrum, & qui fournit des branches à l'Iliaque & aux muscles du bas-ventre, doivent souffrir.

VIII. Si quelqu'un ne peut croiser les jambes, le vice peut se trouver à la crête de l'os des Iles, où est la naissance du muscle Couturier, ou vers la troisième vertebre des Lombes, d'où vient le nerf qui se distribue à ce muscle; mais dans ce dernier cas le Vaste externe & le Crural, qui reçoivent des branches du même nerf, seront aussi affectés.

Si la jambe ne peut être fléchie, le vice peut venir de l'Ischium, où sont



les origines des muscles Biceps, demi-Membraneux & demi-Nerveux, ou de la dernière vertèbre des Lombes & de l'os Sacrum, d'où partent les nerfs qui se distribuent à ces muscles. Le Couturier & le Triceps reçoivent aussi des branches des mêmes nerfs.

Enfin si l'on ne peut faire l'extension de la jambe, la cause peut résider ou à la crête de l'os des Iles, d'où partent le muscle Droit & le Fascialata, ou muscle Aponévrotique; ou bien vers le grand ou le petit Trochanter, ou dans l'espace qui se trouve entre deux, où sont attachés les muscles Vaste externe & interne & le Crural, qui sont destinés à étendre la jambe; ou bien vers les vertèbres des Lombes, & vers l'os Sacrum, auquel cas les autres muscles de la cuisse & de la jambe, dont les nerfs sont communs avec les muscles ci-dessus, seront aussi affectés.

IX. S'il arrive à quelqu'un de ne pouvoir étendre le pied, ou tirer le talon en haut, les grands Jumeaux sont affectés vers le jarret, ou au gras de la jambe, ou bien le vice se trouve à l'origine du nerf, qui se distribue à ces muscles, & qui leur vient de la dernière vertèbre des Lombes, & de l'os Sacrum.



crum. Si c'est le nerf qui est affecté, les Fléchisseurs de la jambe, le Triceps, le Jambier postérieur, & les deux Fléchisseurs du gros orteil, le seront aussi, parce qu'ils reçoivent des rameaux du même Nerf. Si le pied ne peut se mouvoir en dedans, le vice peut se trouver vers l'attache supérieure du Jambier postérieur, ou vers la dernière vertebre des Lombes & l'os Sacrum, & alors tous les muscles dont je viens de parler, se trouveront affoiblis à raison de la communication des nerfs. Si le pied ne peut être fléchi, la cause peut se trouver vers l'attache supérieure du Jambier antérieur, du côté du Condyle externe; vers la tête ou le corps du Peroné, où le moyen Peronier a une de ses attaches; ou bien vers la dernière vertebre des Lombes & l'os Sacrum, où se trouve la naissance du nerf Crural. Dans ce dernier cas tous les muscles que je viens de nommer, seront aussi affectés.

Je passe sous silence toutes les autres affections des pieds, ainsi que j'ai fait celles des mains, parce que les origines de leurs muscles ne sont pas fort éloignées de leurs points d'insertion, & qu'ils reçoivent leurs nerfs du nerf



Crural , comme les muscles des mains , reçoivent les leurs des nerfs Brachiaux.

Je pourrois sans peine apporter plusieurs autres exemples de la grande sympathie , & du rapport qui se trouve par l'intervention & la communication des muscles & des nerfs entre certaines parties de notre corps qui sont fort éloignées les unes des autres ; mais ceux dont j'ai fait mention suffisent , ce me semble , pour nous convaincre du danger qu'il y auroit d'abandonner la guérison des maladies du corps humain , à quelqu'un qui en ignore la structure. S'il est vrai que personne n'est assez fou pour donner sa Montre à raccommoder à celui qui ignore le Méchanisme de cette machine , ne doit-on pas être surpris de ce que tant de gens livrent à d'aussi mauvaises mains leur propre corps , dont les ressorts sont encore plus difficiles à démêler , puisque la Machine est elle-même infiniment supérieure à une Montre.





## ARTICLE XLVI.

*Exemple de l'avantage qu'il y a quelquefois à abandonner certains Malades à leur régime de vivre , quelque mauvais qu'il soit. Par M. Alexandre Monro , Professeur d'Anatomie.*

L'ANCIEN Axiome de Médecine : *Que tous les changemens considérables & subits sont dangereux*, a souffert quelque contradiction de la part de certains Modernes, qui conseillent d'abandonner tout-à-coup les mauvaises habitudes. J'ai vû cependant plusieurs cas où il étoit nécessaire d'y avoir quelque égard, & où il a fallu avoir de la condescendance pour les Malades, pour faciliter leur guérison. Je me bornerai ici à en rapporter trois exemples.

1°. Un cuisinier dans une Auberge, ayant pris querelle avec la Servante, celle-ci lui donna un coup de couteau, & lui coupa une grande partie de l'aîle droite, & de la cloison du nez, qui pendoit sur ses lèvres. Il perdit bien du sang, & se trouva fort affoibli avant que son nez fût cousu. On permit à sa femme de mêler un peu de vin blanc à



## 28 ESSAIS ET OBSERVATIONS

l'eau de gruau, qu'on lui ordonna pour boisson ordinaire, ou de lui donner du petit lait, fait avec du vin des Canaries: mais nonobstant cela il resta toujours dans le même état de foiblesse, le cœur lui manquant à tout moment, & ayant de plus mal à la tête, ce qui dura trois jours. Sa femme me dit alors que sa maniere de vivre ordinaire étoit de boire tous les jours beaucoup de biere, de vin & d'eau-de-vie, & qu'à moins que je ne lui permisse de donner à son mari des boissens plus fortes, & en grande dose, elle n'esperoit pas de le voir rétablir. Je ne le lui défendis pas, ce qu'elle prit pour un consentement de ma part, & lui donna quatre onces d'eau-de-vie, avec un peu de biere douce. Le lendemain il se trouva beaucoup mieux, & ayant pris tous les jours la même dose de ce remede, il fut bientôt parfaitement rétabli.

2°. Un homme s'étant cassé la jambe, on lui fit la réduction, & je lui ordonnai pour boisson ordinaire du lait coupé, de l'eau de Gruau, & choses semblables. Il ne dormit pas bien la nuit. Le lendemain matin je lui trouvai le pouls fort agité, & cependant petit; il avoit soif, mal à la tête, &c. Je m'ima-



ginaï que quelques yvrognes que j'avois vû sortir de chez lui, lui avoient donné quelque liqueur forte, & j'ordonnai en conséquence à des personnes sur qui je pouvois compter, de veiller plus attentivement sur lui, & de le tenir à une diète rigoureuse. Il ne s'en trouva pas mieux la nuit suivante, ne dormit point du tout, & le lendemain matin je le trouvai avec le transport. Il étoit sorti de son lit, & avoit jetté la boëte où l'on avoit mis sa jambe; il avoit des soubresauts dans les tendons des Muscles, & ne connoissoit presque personne. Son pouls étoit aussi intermittent, & très-concentré. Quelqu'un qui étoit présent, & que je sçavois être un des plus parfaits yvrognes qu'il y eût dans la Ville, m'assura que je tuerois mon malade, si je ne lui accordois de la Biere & de l'Eau-de-vie, parce qu'il m'enoit depuis plusieurs années une vie fort peu régulière. Je consentis à lui en donner un peu: la nuit suivante il se trouva beaucoup mieux, & le lendemain matin il étoit absolument sans fièvre, sans délire, &c. On m'avoua qu'il avoit bu le jour précédent une quarte de biere douce, & un poisson d'eau-de-vie, ce qui lui avoit procuré du sommeil, &



30      ESSAIS ET OBSERVATIONS  
calmé le transport. Il s'en tint donc à ce régime pendant tout le reste du traitement , & il guérit sans qu'il lui survînt le moindre accident.

3°. Un Distillateur d'eau-de-vie demeurant à *Westport*, étant assis sur le bord d'une Cuve, où l'on avoit mis les restes encore bouillants du vin qu'on avoit retiré de l'Alembic , tomba à la renverse dans la cuve, & se brûla les hanches, les cuisses , les bourses , la verge & le bas-ventre. La peau de toutes ces parties devint bientôt noire & dure. Je tâchai de procurer une suppuration par des scarifications , par l'application d'onguens suppuratifs & de cataplasmes ; & comme il avoit le pouls agité , je lui ordonnai la saignée & une grande diète. Le lendemain je le trouvai fort abattu, & dans un grand mal-aise , & il avoit le pouls petit & fréquent. Le troisième jour il étoit presque aussi mal que l'étoit le premier malade dont j'ai fait mention plus haut ; & sa femme me persécutant pour obtenir de moi la permission de lui donner de l'eau-de-vie qu'il avoit distillée , je fus obligé d'y consentir : en peu de temps il se trouva mieux, & la suppuration s'étant établie , il guérit parfaitement. Sa femme vers la fin



de la maladie, m'avoua qu'elle lui avoit donné une chopine d'eau-de-vie chaque jour.

## ARTICLE XLVII.

*Observations de Guérisons inespérées. Par M. Al. Monro, Prof. d'Anat.*

Si les Praticiens en Médecine & en Chirurgie se trouvent quelquefois embarrassés au sujet de certains malades, dont ils ne peuvent connoître avec certitude la nature de la Maladie; s'il leur arrive de temps en temps de se tromper sur l'effet des remèdes, & s'ils ont la mortification de voir mourir des malades dans le temps qu'ils s'y attendent le moins, ils ont souvent aussi la satisfaction d'être surpris du soulagement qu'ils procurent à d'autres malades dans des cas difficiles, ou dans des maladies qu'ils ne connoissent même pas, par des remèdes qu'ils n'ont prescrit que par une sorte d'Analogie avec quelque maladie connue, ou par la nécessité de s'opposer à quelque symptôme urgent. Il arrive encore quelquefois que le succès est favorable, lors même que les remèdes sont appliqués autrement qu'il



32      ESSAIS ET OBSERVATIONS  
ne conviendrait, ou qu'ils ont des effets  
autres que ceux qu'on s'étoit proposés  
en les ordonnant.

Quoi qu'on doive être extrêmement  
scrupuleux, en proposant quelque règle  
générale de Pratique, & qu'on ne doi-  
ve pas se fonder légèrement sur une ou  
deux Observations, je pense cepen-  
dant que de pareilles guérisons inatten-  
duës, telles que celles dont je viens de  
parler, méritent d'être publiées, afin  
que si les remèdes employés ne sont pas  
par eux-mêmes dangereux, on puisse  
en tenter l'application dans des cas  
semblables. Par ce moyen les malades  
pourront avoir plus de ressources pour  
obtenir la guérison de leurs maux, qu'ils  
n'en trouvent en se bornant aux métho-  
des ordinaires. Je vous envoie le mê-  
lange suivant d'Observations de Prati-  
que, pour servir de modèle à de sem-  
blables cas. Si elles vous paroissent uti-  
les, je pourrai en communiquer un bien  
plus grand nombre; & j'ose avancer  
qu'il n'est personne dans votre Société,  
qui ne soit en état d'en fournir plu-  
sieurs.

I. Un homme d'un âge moyen &  
d'un bon tempérament, s'étant meurtri  
l'extrémité de la Verge, la portion du



prépuce à laquelle le frein se trouve attaché, se gonfla, & il s'y forma une tumeur CrySTALLINE. On y fit des fomentations aromatiques & des fumigations, & on donna des purgatifs au malade; ce qui ne l'ayant pas soulagé, on passa un petit seton à travers la tumeur, dans le dessein de procurer une issue à la sérosité qui la formoit, & d'attirer une douce suppuration. Le seton, au lieu de procurer ces avantages, causa de vives douleurs, & une violente inflammation, ce qui obligea de l'ôter, & d'appliquer à sa place un cataplasme de mie de pain & de lait. Le lendemain la tumeur se trouva beaucoup diminuée, & le jour suivant elle disparut entièrement.

II. Un jeune homme avoit un grand nombre d'excroissances de couleur rouge pâle, dont la surface étoit inégale, & qui avoient de courts pédicules, par lesquels ils tenoient à la surface interne du prépuce; & quand on renversoit celui-ci, on voyoit aussi de pareilles excroissances sur toute la portion du gland qu'on pouvoit découvrir. Le récit qu'il nous fit de sa maladie, au Docteur J. *Dundas* & à moi, étoit qu'ayant un petit porreau sur le bord du prépuce, il le coupa avec un rasoir,



& que peu de temps après ces excroissances commencèrent à paroître. On avoit essayé inutilement les onguens Mercuriels, les Astringents, les Escarrotiques, & il avoit salivé pendant six semaines sans succès, quoiqu'il confessât sincèrement n'être sûrement point atteint d'aucune maladie vénérienne.

Je passai une soie autour du col d'une de ces excroissances, & j'y fis un nœud que je ferrai bien fort ; le malade ressentit une vive douleur dans le temps de la ligature ; mais cette douleur ne dura pas, & deux jours après l'excroissance se détacha, laissant la partie où elle avoit pris naissance unie & saine. Je dis à un jeune Chirurgien qui m'avoit vû faire cette ligature, d'emporter les autres excroissances de la même manière. Quand ce jeune homme voulut essayer le lendemain de lier une de ces excroissances, il le fit en tremblant, & le malade ne fut pas docile ; de sorte que la ligature ne fut pas assez serrée pour faire tomber la tumeur en mortification. Le malade ressentit une vive douleur pendant toute la journée ; & le lendemain matin il lui étoit survenu une grande inflammation pour laquelle il fut copieusement saigné, &



on appliqua sur la partie des cataplasmes & des fomentations émollientes. Au bout de deux jours l'inflammation s'appaisa, & toutes les excroissances se trouverent considérablement diminuées, & se flétrirent à mesure que l'inflammation se dissipa : de sorte qu'au bout de huit jours, pendant lesquels on continua l'usage des Emolliens, on n'auroit pas pû connoître les endroits où il y avoit eu des excroissances.

A qui des deux, de l'inflammation ou des émolliens, doit-on attribuer la guérison dans les deux cas précédents ? Pour moi je pense que c'est à l'inflammation, & je suis confirmé dans ce sentiment, par le succès avec lequel j'ai vû employer les remedes irritants dans les tumeurs lymphatiques & froides.

III. Un homme qui avoit été sujet à la goutte, fut par accident brûlé superficiellement au visage & aux mains. Lorsque toutes les parties brûlées furent dépouillées de l'Epiderme, il se forma sur le bout du nez une excroissance spongieuse, dont la base étoit de la largeur d'une pièce de douze sols, & une autre sur la joue droite, dont la base égaloit en largeur environ une pièce de vingt-quatre sols. Ces deux ex-



36      ESSAIS ET OBSERVATIONS  
croissances étoient de couleur rouge  
pâle , & ressembloient par leur sur-  
face à des mûres. Il en sortoit par des  
pores imperceptibles une liqueur flui-  
de , qui formoit assez promptement des  
gouttes , & dont on auroit pu amasser  
une bonne quantité en peu de temps.  
Après avoir employé inutilement diffé-  
rents emplâtres , onguens , astringents,  
&c. je couvris les excroissances avec de  
la charpie extrêmement fine , ( faite en  
ratissant du vieux linge avec un cou-  
teau ) que je trempai dans l'Esprit-de-  
vin. J'ordonnai qu'on laissât toujours  
cette fine charpie sur les excroissances,  
& qu'on se contentât de l'humecter  
trois ou quatre fois par jour avec la  
même liqueur. Par ce moyen le suite-  
ment diminua , & en deux jours il cessa  
entièrement. La charpie étant restée  
adhérente aux excroissances , celles-ci  
se flétrirent & disparurent , de sorte que  
la peau resta nette à une petite tache  
rouge près , qui subsista pendant quel-  
que temps.

IV. Un jeune homme d'un tempéra-  
ment foible & délicat , s'étant laissé  
tomber d'une hauteur , fut meurtri à  
plusieurs parties de son corps , & prin-  
cipalement à la région Hypogastrique.



Bientôt après il se plaignit d'une vive douleur à la Verge, & à la région de la Vessie. Ceux qu'il consulta, soupçonnant que ces douleurs pouvoient venir de quelques reliquats d'une Gonorrhée virulente qu'il avoit eüe deux ans auparavant, lui injecterent dans l'urètre des Médicamens mordicans, qui augmentèrent les douleurs, & occasionnerent un gonflement considérable de la Verge. Lorsqu'on eût remédié à l'inflammation, il eut beaucoup de difficulté à uriner, & il sentoît en urinant de violentes douleurs le long de l'urètre. On lui fit prendre alors plusieurs prises de Mercure doux, la décoction des bois, & on lui donna pendant quelque temps les Pilules gommeuses, auxquelles on avoit ajoûté quelques grains de Mercure doux. Nonobstant ces remèdes les accidens empirerent, & je fus consulté sur sa maladie quatre mois après sa chute.

Il ressentoit alors une douleur insupportable à la racine de la Verge & au Gland toutes les fois qu'il vouloit uriner, & son urine déposoit, en se refroidissant, une grande quantité de sédiment épais, blanc & surfuracé. Je conseillai les remèdes adoucissans & muc-



38      ESSAIS ET OBSERVATIONS  
lagineux , des injections émollientes & balsamiques , & des fomentations sur la partie affectée. Ces remèdes le soulagerent un peu , mais ne le guerirent pas ; il lui survint des accès de fièvre semblables à ceux d'une fièvre intermittente , mais dont les retours n'observoient aucune règle. Cette fièvre le maigrit considérablement , & le jeta dans un tel déperissement , qu'il falloit nécessairement en arrêter les progrès : c'est dans cette vûë , & en conséquence de la première maladie , qu'il lui fut ordonné l'Electuaire suivant.

*R. Pulv. Patrum , Drach. ij. Gum. Arab. Drach. j. Sem. Sal. Nitri Drach. j. Pulv. Milleped. unc. Sem. Sal. Jov. Londin. scrup. j. Syrup. Diacod. q. s.*

Le Malade prenoit deux fois par jour la grosseur d'une noix muscade de cet Electuaire. La fièvre intermittente se dissipa insensiblement ; les autres symptômes diminuerent , disparurent même entièrement au bout de quelques semaines , & n'ont plus reparu depuis.

V. Le nommé *Alexandre Strachan* , Jardinier de M. *Erskine de Grange* , eut au commencement du mois de Février



de l'année 1734, une Colique qui dura un jour, à la suite de laquelle il parut une tumeur douloureuse au côté gauche de la Région Epigastrique ; cette tumeur augmenta bientôt, & occupa toute cette Région. Le Malade prit une purgation, après laquelle il lui survint un cours de ventre.

Lorsqu'il eût été reçu dans l'Hôpital le 6 Mars de la même année, la suppuration de la tumeur parut si fort avancée, que les Chirurgiens sentirent la fluctuation d'une matiere logée profondement, & la partie gauche de la tumeur pointoit en-dehors. Il se plaignoit d'une vive douleur dans l'épaule gauche, & la couleur de son visage étoit plombée, & semblable à celle des personnes dont le Foie est tombé en suppuration. Son pouls étoit vif & petit ; il étoit dégoûté, & lorsqu'il mangeoit, la douleur de l'Epigastre se faisoit sentir plus vivement : il avoit une soif continuelle, dormoit d'un sommeil interrompu, suoit beaucoup le matin, & sa diarrhée ne l'avoit point quitté.

Pour avancer la suppuration, on lui appliqua sur la Région Epigastrique un cataplasme de farine d'aveine cuite dans l'eau, auquel on ajoûta un peu d'on-



guent Basilic , & des oignons cruds pilés ; on renouvela ce cataplasme trois fois par jour. On lui fit prendre quelques gouttes de *Laudanum* pour arrêter la diarrhée , & pour procurer du sommeil , & on lui donna des alimens adoucissans tant liquides que solides.

La suppuration parut faire des progrès en-dehors pendant quatre jours , & on augmenta par degrés la dose du *Laudanum* pour faire cesser la diarrhée, qui recommençoit souvent , mais qui n'étoit accompagnée d'aucune évacuation de pus.

Le cinquième jour la tumeur parut sensiblement diminuée ; elle étoit aussi moins dure & moins douloureuse. Mais le Malade avoit des foiblesses , à raison desquelles on lui donna de temps en temps quelques verres de petit-lait fait par le moyen du vin de Canarie.

On continua l'usage du cataplasme & du *Laudanum* , la tumeur diminua insensiblement , & tous les symptomes de Phtisie disparurent , sans qu'on s'aperçut d'aucune évacuation de pus ; de sorte que le 26 Avril on le renvoya sain & fort.

V I. Un Enfant de huit mois fut subitement attaqué de violents accès d'E-



pilepsie : après en avoir effuyé plusieurs, on lui tira cinq onces de sang de la Jugulaire , & on le mit tout de suite dans son berceau. On le couvrit d'une couverture , & il perdit sans qu'on s'en aperçut , une quantité considérable de sang. Tous ses linges en étoient teints, & l'enfant étoit extrêmement pâle & en syncope. Il resta ainsi pâle & foible pendant plusieurs jours ; mais il n'a jamais eu depuis aucune attaque d'Epilepsie , quoiqu'il ait effuyé dans la suite toutes les maladies ordinaires qui sont accompagnées d'éruption.

VII. Une Femme qui étoit sur la fin de ses jours , & dont le tempérament étoit ruiné , avoit été travaillée pendant plusieurs semaines d'une fièvre de Rhûme , dont elle eut bien de la peine à se tirer après plusieurs saignées, & autres remedes. Deux années après elle fut attaquée des mêmes symptomes qui avoient paru au commencement de la premiere fièvre, c'est-à-dire, d'anxiété , d'altération , de vomissemens, de douleurs par tout le corps , & particulièrement à la tête , avec un pouls plein & agité. Elle tomba malade le matin , & on lui tira le soir quatorze onces de sang du bras , ce qui ne



la soulagea presque point. Pendant la nuit le sang s'échappa par l'ouverture de la veine ; & outre qu'il perça tous ses draps & couvertures , elle en fut inondée elle-même avant qu'on s'en apperçut. On lui mit une autre bande, après quoi elle s'endormit , & se réveilla le matin en parfaite santé.

VIII. Dans le mois de *Janvier* 1739. il me survint une vive douleur à l'œil droit , qui ensuite s'étendit par degrés sur tout le même côté de la face , obligea les paupieres de se fermer , excita un larmoyement , & se fit sentir à toutes les dents de la mâchoire supérieure. Elle me prit entre dix & onze heures du matin , augmenta jusques vers les quatre heures de l'après-midi, diminua jusqu'à six, & ensuite cessa entièrement sans aucune évacuation critique , du moins autant que j'ai pû l'observer. Dans le Paroxisme mon pouls n'étoit point changé , & dans les intervalles je me portois aussi-bien que j'aye jamais fait. L'impuissance de garder la chambre par rapport aux affaires qui m'appelloient ailleurs , & l'espérance que j'avois que chaque accès seroit le dernier , me fit supporter pendant dix jours ces douleurs périodiques , sans rien tenter pour m'en délivrer.



La douleur augmentant chaque jour, & ne me permettant plus enfin de vacquer à mes affaires, je me tirai dix onces de sang, & pris l'Emétique peu de temps avant le Paroxisme. Le vomitif me secoua beaucoup, mais il n'empêcha pas le retour de la douleur, qui continua à se faire sentir jusqu'à ce que le remède commençât à me mener par bas; je commençai alors à sentir du soulagement; & ayant été vingt fois à la selle avant la nuit, je n'eus plus de nouveaux accès.

Depuis ce temps-là j'ai guéri plusieurs personnes de cette maladie, en leur donnant un Vomitif, & un fort purgatif peu de temps après que l'opération de l'Emétique étoit cessée, lorsqu'il ne paroïssoit pas vouloir agir par bas.

IX. Un Homme apporta d'Angleterre une fièvre quarte & la Vérole. On tenta inutilement les remèdes communément usités contre les fièvres intermittentes; & pendant ce temps-là, l'autre maladie faisoit des progrès. Les douleurs nocturnes augmentèrent, & il se forma dans le gosier des ulcères fordides. Son Médecin de qui je tiens ce détail, & qui est de votre Société,



lui donna cinq grains de Mercure doux le soir , & sur le champ l'accès cessa. Il fit réitérer la même dose le matin & le soir du jour suivant , & le matin du troisième jour. Après avoir pris ces quatre prises de Mercure doux , il lui survint un accès qui fut plus violent qu'aucun de ceux qu'il avoit eûs précédemment , la fièvre étant plus grande & accompagnée de délire , mais sans aucun autre fâcheux symptôme. Lorsque l'accès fut passé , on lui redonna le Mercure doux comme auparavant , jusqu'à ce que la salivation fût établie. Il n'eut plus aucune apparence de fièvre intermittente , & les accidens vénériens disparurent par l'usage de ce remède.

J'ai rapporté cette Observation , parce qu'elle contient une guérison singulière d'une maladie peu connue en Ecosse ; je veux dire la Fièvre quarte ; que nous n'y rencontrons point , à moins qu'elle n'ait été produite dans d'autres Pays. Il y a cependant environ dix ans qu'on en a observé dans quelques cantons du Royaume , mais elles n'y ont point fait de progrès.





## ARTICLE XLVIII.

*Des Fièvres nerveuses, par M. Ebenezer Gilchrist, Docteur en Médecine ; Mémoire communiqué par le Docteur Guil. Cochran, Aggrégé au Collège des Médecins d'Edinbourg.*

DE nouvelles expériences & réflexions, m'ont confirmé dans les idées dont je vous ai déjà fait part au sujet des Fièvres Nerveuses (a), soit par rapport au caractère de ces fièvres, soit pour ce qui concerne leur traitement. Il est vrai que j'ai besoin d'indulgence pour ce que je donnai alors sur cette matière, n'étant que les fruits précoces d'une Pratique commençante. Les Réflexions suivantes rendront cet essai plus complet. Je ne les donne cependant que comme des idées que chacun pourra rejeter ou éclaircir par de nouvelles Réflexions & Observations. S'il se trouve dans cet écrit quelque apparence de contradiction, d'obscurité, quelque défaut de liaison dans les idées, je prie le Lecteur de faire attention que

(a) Voyez le Tome IV. page 429.



46    ESSAIS ET OBSERVATIONS  
dans des Ouvrages de cette nature , où  
l'on est obligé de se restreindre dans  
des limites assez étroites ; on ne sçau-  
roit entreprendre de donner une expli-  
cation un peu étendue des choses.

La question de la maniere que je l'ai  
traitée , est difficile , & plus compliquée  
qu'on ne pense , & cette matiere est ,  
pour ainsi dire , toute neuve. Quoi-  
qu'on ait dit beaucoup de choses au  
sujet des Fièvres en général , ce qu'on  
a dit est bien court par rapport à cel-  
les dont il s'agit ici. Une maladie sur  
laquelle on n'a pas une bonne théorie ,  
doit laisser de grandes incertitudes , &  
donner lieu à de fréquentes méprises  
dans la pratique. On verra par les Ob-  
servations que je ferai dans ce Mé-  
moire , si ce que j'avance au sujet des  
maladies en question , est vrai. Je m'y  
suis proposé en plus d'un endroit de  
donner sur ce sujet quelques preuves &  
quelques réflexions dans le dessein de  
mettre certains points dans le plus grand  
jour qu'il me sera possible. Une telle en-  
treprise dût-elle même être sans succès ,  
mérite , je pense , d'être soutenue. Si  
les principes & les faits sont vrais , &  
si le raisonnement est juste , on aura une  
Méthode qu'on pourra perfectionner



dans la suite. Pour profiter dans cet Ecrit de tous les avantages possibles, j'ai été contraint d'abréger bien des choses, qu'on trouvera peut-être trop entassées. Mais la plûpart de ces choses peuvent être regardées comme autant de textes ou d'instituts, qui peut-être seront en temps & lieu amplifiés ou éclaircis. Enfin, pour que ce Mémoire fût plus conforme au projet de votre Société, j'y ai inféré toutes les fois que j'en ai eu occasion, des Remarques utiles que j'ai placées dans les endroits où il étoit en quelque sorte nécessaire de confirmer le raisonnement, & je n'ai jamais perdu de vûe l'avancement de la Médecine en général.

Il y a bien des gens qui ne sçauroient se former une idée de la Fièvre, sans appeller à leur secours les idées de feu, de chaleur, ou de quelque cause très-active & irritante. J'avoue que dans plusieurs especes de Fièvre, on a d'assez bonnes raisons d'avoir en vûe quelque chose de cette nature. Mais la Fièvre, dont j'ai à traiter, présente des singularités qui n'ont été décrites, qui n'ont peut-être même été connues, ni des Anciens, ni des Modernes. Le *Causus* des Anciens qui paroît lui ressembler



48    ESSAIS ET OBSERVATIONS  
en quelque chose, est néanmoins une  
maladie fort différente. Ils ont aussi  
peu connu l'espece de Fièvre dont je  
parle, qu'une autre qui est nouvelle  
parmi nous, & qui dépend d'un ap-  
pauvrissement des esprits animaux. Ces  
deux maladies ont tant de ressemblan-  
ce, & une si grande connexité, que je  
les confond toujours l'une avec l'autre,  
avec la seule distinction d'aiguë & de  
chronique. L'une est à l'égard de l'au-  
tre, ce qu'est la Fièvre lente à l'égard  
de la Fièvre continue; de sorte que les  
vapeurs peuvent être appelées une  
Fièvre nerveuse habituelle, & la Fièvre  
nerveuse, des vapeurs aiguës. Comme  
la ressemblance entre ces deux maladies  
est continuelle, & que l'uniformité se  
présente presque dans toutes les cir-  
constances, on peut aisément établir  
entre elles une comparaison également  
utile & instructive. Elles se prêtent un  
secours mutuel, à l'aide duquel on  
peut se former une plus juste idée de  
l'une & de l'autre, tirer plus de lumie-  
re pour ce qui concerne le Diagnostique  
& le Prognostic, & prendre de meil-  
leures indications curatives, surtout  
dans les cas difficiles & compliqués.

Comme notre Fièvre paroît être par-  
ticulière



ticuliere à ce siècle, il n'est point du tout surprenant, qu'on n'en ait rien dit de plus que ce que l'on a fait. On en trouve quelques legeres notions répandues dans les Auteurs Modernes, qui sont également justes & ingénieuses, mais qui ne suffisent pas pour établir la théorie de cette maladie. Il n'y a donc qu'une observation exacte, & une attention suivie, qui puissent nous en développer le caractère, & nous faire connoître la cause de tous les changemens irréguliers qu'elle nous présente. J'appelle ces changemens irréguliers, parce que quelque conformes qu'ils soient au caractère de cette Maladie, nous ne sçaurions nous en former aucune notion, par ce qui arrive dans les autres Fièvres, qui depuis le commencement jusqu'à la fin parcourent des périodes réglées, & dans lesquelles nous sçavons ce qui doit arriver.

J'ai cru ci-devant pouvoir donner avec raison pour cause de cette Fièvre, telle qu'elle étoit alors, un épaisissement des liqueurs, accompagné de quelque degré d'inflammation, & d'un spasme qui en étoit la suite; d'où l'on pouvoit connoître le degré de malignité. Je pensai aussi que ce qui paroif-



soit même un simple épaisissement, sans action, pouvoit être également accompagné de malignité, comme lorsque cet épaisissement se trouvoit joint à une disposition inflammatoire, ou à une constitution âcre des liqueurs; ce que j'avancai pour faire sentir la nécessité de mettre quelque distinction entre la Fièvre & le Délire. Pour confirmer donc & éclaircir ce que j'ai déjà dit, qu'il me soit permis de supposer que le premier degré de la Fièvre, dépend d'un épaisissement sans complication; & pénétrant aussi avant qu'il nous sera possible dans la nature des choses, tâchons de suivre la maladie malgré l'obscurité qui nous la voile.

Quoiqu'il soit rare que ce premier degré de la Fièvre ait été mortel, cependant il est quelquefois devenu dangereux, & accompagné de symptômes extraordinaires, à raison du délire qui s'y est joint, lorsqu'on ne s'y attendoit pas. Une légère glutinosité dans le sang, c'est le nom que je lui donnerai, mais qui tient toujours du caractère du rhumatisme, excitera une Fièvre d'un caractère doux, tant que les parties glutineuses seront soumises à la circulation; moyen par lequel la nature tâche



d'atténuer & d'assimiler la matiere morbifique. Lorsque cette matiere circule plus difficilement , ou qu'elle est propre à former des obstructions , elle se fixe facilement sur quelque partie ; de maniere qu'elle cause des douleurs vagues ou fixes , un léger Rhumatisme universel , le *Lumbago* , la Sciatique , & dans la Poitrine une legere Peripneumonie ou Pleurésie. Tel étoit l'état de plusieurs Malades dans lesquels je ne soupçonnois autre chose que ce simple épaisissement des liqueurs. Ces douleurs , ces legeres incommodités n'observoient aucune règle fixe , & se manifestoient quelquefois plutôt , quelquefois plus tard , ou se transformoient facilement. Par exemple , si une douleur de sciatique venoit à cesser , il survenoit aussitôt un délire ; ou bien la douleur de côté se changeoit en douleur universelle. Le délire se déclaroit quelquefois dès le premier ou le second jour ; dans d'autres cas il ne survenoit que lorsque la Maladie paroissoit être parvenue à son plus haut période ; & dans le progrès , quand je croyois le Malade à l'abri de tout accident , je le voyois tout-à-coup menacé du plus grand danger. Il y a plus , cette même maladie tou-



jours prête à se transformer, se changeoit quelquefois en Fièvre apoplectique, & se terminoit par une Paralyse.

La matiere morbifique qui caufoit toutes ces transformations, devoit être bien mobile & bien difficile à atténuer, soit parce qu'elle étoit trop coëneuse, soit parce que la Fièvre n'étoit pas assez forte pour la diviser. Mais la Fièvre continuant dans un certain degré, cette matiere coëneuse devenue propre à former des obstructions dans différentes parties du corps, & à nous donner par là une idée de la Fièvre qui accompagne le Rhumatisme inflammatoire, ou la pleurésie, ou de toute autre espece de Fièvre, étoit quelquefois délogée, & la Maladie reparoissoit sous sa premiere forme, qui étoit celle d'une Fièvre simple. Dans un autre temps, cette matiere coëneuse abandonnoit les parties qu'elle avoit obstruées, & se portoit au cerveau, & cela dans le temps que j'en esperois la coction, & que je comptois voir finir la Maladie.

Cette humeur se transporte donc facilement au cerveau, & cela lorsqu'on s'y attend le moins, d'où l'on voit la nécessité de travailler de bonne heure à l'atté-



nuer, & à guérir la Fièvre, qui, lorsqu'elle n'est point accompagnée de délire, est souvent facile à subjuguier. Il faut aussi être extrêmement attentif à tous les changemens qui arrivent à la Maladie, à ceux même qu'on prendroit volontiers pour des crises, & qui souvent, loin d'être salutaires, peuvent être suivis de l'engorgement du cerveau, ou d'un dépôt sur ce viscere, de la matiere morbifique qui n'a pas été atténuée, tous les ressorts se trouvant déjà affoiblis par la Fièvre précédente. Que n'avons-nous pas à craindre d'une pareille métastase, surtout si la maladie subsiste dans cet état? Elle est alors fort différente de ce qu'elle étoit d'abord, la premiere forme & l'idée de fièvre se trouvant confondues avec l'idée d'un simple engorgement du cerveau sans Fièvre.

Nous pouvons donc supposer alors qu'il y a une matiere épaisse & inactive, qui obstrue & surcharge le cerveau, & que la Fièvre n'est pas assez forte pour en procurer la résolution; car j'ai dit qu'elle étoit cessée, lorsque l'humeur qui la cauçoit s'étoit portée à la tête. Le Malade dans l'état que je viens de dire, est exempt de fièvre, ou s'il en a, c'est une fièvre symptomatique. Son



#### 54 ESSAIS ET OBSERVATIONS

pouls est petit, mou & fort peu agité; il ne ressent ni douleur, ni inquiétude; il délire sans transport lorsqu'il est éveillé, & dort le plus souvent d'un sommeil paisible. Ce sommeil est à proprement parler un sommeil léthargique, ou un sommeil semblable à celui des personnes âgées, & on ne doit point être surpris si je dis que ces fortes de Malades meurent de vieillesse, ce qui arrive par le défaut de circulation dans les extrémités, le cerveau ne faisant plus ses fonctions. Il n'importe en rien de sçavoir précisément en quoi consistent les fonctions de cet organe, & de quelle manière elles sont interrompues; les effets sont toujours les mêmes, & il nous faut seulement une bonne méthode pour y remédier.

Cette obstruction survenant lorsque le Malade est déjà affoibli, ou lorsque la circulation ne peut être accélérée dans un degré suffisant pour en procurer la résolution, occasionne une grande variété, & complication de symptômes, dont on ne sçauroit rendre raison par la fièvre qui a précédé, parce qu'elle se trouve alors presque entièrement éteinte. Si l'on veut encore avoir recours à la fièvre, tous ces symptômes



paroîtront mystérieux & illusoires, & nous ne pourrons jamais en rendre raison d'une manière claire & intelligible. Mais si nous avons égard à la fièvre telle qu'elle existe alors, & surtout à l'engorgement du cerveau, nous connoîtrons les symptomes qui peuvent venir de l'une ou de l'autre cause, ou de toutes les deux ensemble.

Cette obstruction, que nous supposons être une crise relativement à la fièvre, étant une fois formée, les sécrétions qui se font dans le cerveau pour l'usage des organes d'où dépendent les différentes fonctions de l'œconomie animale, seront ou altérées ou diminuées, ou ne produiront pas les effets qu'elles doivent produire, quels que soient ces effets. Ces organes étant ainsi privés du fluide nécessaire pour exécuter leurs mouvemens & leurs fonctions; cet agent universel, je veux dire la fièvre, qui sert à préparer & à expulser la matière des Maladies, demeure sans force. Et quoiqu'il puisse y avoir quelque reste de la première fièvre, cependant tandis que la nature est dans l'inaction, il en est alors à peu près comme s'il n'y avoit aucune matière à subjuguier; c'est-à-dire, que tant



que le cerveau se trouve opprimé , & hors d'état de remplir ses fonctions , tous les mouvemens nécessaires sont en quelque sorte suspendus , & la nature reste dans un état d'inaction , ce qui est le même que s'il n'y avoit point de maladie à combattre. Nous pouvons nous former une idée de cet état , par celle que nous avons de l'état où se trouve un Malade à qui on a appaisé une forte douleur par l'usage de l'opium.

Mais quoiqu'à raison des causes que je viens de rapporter , la Fièvre ne soit pas montée au point où il conviendrait qu'elle le fût , s'il se trouve cependant quelques petits restes de la première maladie , la matière qui en a été la cause , ne cessera de s'accumuler tant que la circulation subsistera , & la nature fera enfin obligée de faire ses derniers efforts pour en procurer l'expulsion. J'ai observé de vrais paroxismes tous les seconds , troisièmes ou quatrièmes jours , ou deux en trois jours , selon la qualité & la quantité de la matière ainsi accumulée. On s'attendrait alors à voir convertir la maladie en une fièvre intermittente , changement qui pourroit être favorable , & le seul peut-être en état de mettre le Malade à l'a-



bri de danger. Je n'en ai cependant jamais vû aucun à qui cela soit arrivé, & la raison en est évidente : cet accès est régulier, les signes qui l'accompagnent sont propres à donner de l'espérance, & les urines mêmes déposent un sédiment louable. Mais tout cela peut arriver indépendamment de l'obstruction du cerveau, qui subsistant toujours affoiblit de jour en jour les facultés vitales ; qui augmente même à chaque paroxisme, jusqu'à ce que le Malade périclite de langueur, sans avoir reçu aucun bénéfice de ce changement de sa fièvre continue, en fièvre intermittente.

Tel est le dernier degré de la fièvre dont je parle, & contre laquelle je n'ai pas encore eu le bonheur de trouver un remède. Elle dépend d'une matiere glutineuse, très-inactive, mobile, mais difficile à diviser, faute d'un mouvement assez rapide dans la circulation. Elle peut, il est vrai, être délogée, mais non pas suffisamment atténuée pour empêcher qu'elle ne forme de nouvelles obstructions.

Ayant en quelque façon décrit cette espece de fièvre, & rendu compte de quelques-uns des symptomes qui l'ac-



compagnent , lorsqu'elle dépend de la cause la plus simple , il est facile de concevoir que la variété des symptômes fera bien plus grande encore , lorsqu'il se joindra à cette cause de l'acrimonie & de l'inflammation. En raisonnant ainsi d'après les causes les plus évidentes de cette espece de fièvre , & d'après les opérations ordinaires de la nature dans d'autres maladies , nous pouvons avancer qu'une juste analogie est la voie la plus sûre pour nous donner la notion la plus exacte que nous puissions avoir de la fièvre en question. Dans les fièvres qui sont extrêmement malignes , dont les symptômes sont difficiles à démêler , & les causes moins sensibles , nous sommes obligés d'avoir recours à la théorie des poisons pour nous aider dans nos recherches.

Selon la nature & les différentes modifications de la matiere qui cause les maladies , cette matiere doit se trouver répandue dans une infinité de vaisseaux de tous les ordres , & de tous les genres , qui sont destinés à porter le sang , la premiere de toutes les liqueurs , & celle qui contient toutes les autres , telles que la sérosité , la lymphe , le suc



nourricier, &c. ou quelque autre fluide subtil, volatil & éthéré, contenu dans des tuyaux ou des cellules. Ce n'est qu'après une suffisante élaboration que cette matière est pour ainsi dire perfectionnée, ou mise en mouvement; & c'est dans leurs vaisseaux mêmes que les fluides acquièrent une qualité particulière, & viciée. La goutte n'est pas le rhumatisme, une pleurésie n'est pas la goutte. La cause d'une maladie qui se trouve dans les vaisseaux sanguins, ne sçauroit atteindre jusqu'aux lymphatiques; & une indisposition qui a sa source dans ces derniers, ne sçauroit avoir qu'une action éloignée sur les premiers. Tandis qu'un fluide vicié, & qui appartient à de petits vaisseaux d'un ordre inférieur, se trouve confondu dans la masse générale des liqueurs, il peut être entraîné par le torrent de la circulation, sans occasionner de désordre sensible dans l'œconomie animale; mais lorsqu'il sera parvenu aux vaisseaux qui lui sont propres, il agira comme cause morbifique, ce qui pourra en quelque façon dépendre de la disposition actuelle des vaisseaux mêmes, qui seront trop lâches, ou trop resserrés, & dans lesquels la circulation



se fera plus ou moins librement ; & quoique le vice d'un fluide particulier, puisse être en partie corrigé dans les gros vaisseaux par des circulations répétées ; ce vice néanmoins augmente toujours lorsque le fluide se trouve contenu dans les vaisseaux qui lui sont propres , parce qu'il n'y souffre pas une aussi grande trituration , que celle qu'il reçoit dans les gros vaisseaux , où il se trouve immédiatement exposé à la force du cœur & des arteres.

Une fièvre très-aiguë , ardente ou inflammatoire, & accompagnée d'éruption , a sa source dans les vaisseaux sanguins. L'ardeur dans les fièvres suppose quelque qualité dans le sang, en tant qu'il est composé de globules rouges, qualité que l'on peut comparer au feu, ou à toute autre chose que l'on voudra , & qui est en état d'affecter immédiatement le cœur & les arteres, & d'y occasionner des oscillations plus fortes & plus fréquentes. L'idée que nous avons communément de l'inflammation , est qu'elle dépend d'un obstacle dans les dernières divisions des arteres, qui s'oppose ou agit contre l'impulsion immédiate du cœur , & occasionne une réaction égale de la part de ce viscere,



ou une augmentation du mouvement systaltique. Nous avons dans ce cas des exemples dont l'action se passe dans des vaisseaux d'un certain genre.

L'ardeur & l'inflammation peuvent se trouver l'une & l'autre avec la Plethore ou sans Plethore ; la réplétion en effet n'est pas essentiellement nécessaire à ces symptômes , mais elle les augmente beaucoup quand elle les accompagne. D'un autre côté , le danger n'est pas moins grand, quand l'ardeur & l'inflammation surviennent à quelqu'un, dont les vaisseaux ne sont pas distendus par une suffisante quantité de sang , parce que la circulation devenant trop languissante , la nature a beaucoup de peine à procurer une résolution, ou une coction. C'est là ce qui nous présente une des especes de fièvres nerveuses , dont la cause se trouve dans les gros vaisseaux : car pour en donner une définition courte & simple, une maladie nerveuse n'est autre chose qu'une matiere morbifique qui agit lentement ; c'est-à-dire , lorsque faute d'une suffisante quantité de sang bien conditionné , la circulation ne se fait pas avec assez de force pour atténuer l'humeur.

Mais la maladie sera plus ou moins



62 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
aiguë, selon le genre de vaisseaux où résidera la cause de la fièvre ; c'est-à-dire qu'elle fera d'autant moins active qu'elle se trouvera plus éloignée du cœur, ou qu'elle aura été poussée plus loin par la force immédiate de la circulation, dont l'action est bornée aux vaisseaux sanguins : & si nous suivons cette matière morbifique à travers les différents genres de vaisseaux par lesquels elle passe, qui sont de plus en plus petits, nous perdons insensiblement l'idée de maladie aiguë, qui est toujours relative à l'influence que cette matière a sur le cœur & sur les artères ; en effet, cette humeur peut se trouver si éloignée du cœur, & avoir si peu d'action, qu'elle n'occasionnera peut-être qu'un mouvement semblable à ces oscillations des extrémités des vaisseaux, & des fibres, mais qui pourra à la longue altérer le principe même de leur cohésion. Telle est la véritable gradation de la maladie, dont nous pouvons nous former une idée claire, en la suivant dans ses progrès depuis le premier degré de maladie chronique, jusqu'au plus haut degré de maladie aiguë.

Le corps humain étant considéré



comme un assemblage de vaisseaux de différents genres, destinés à porter chacun un fluide particulier, il est à propos de sçavoir comment, & par quel moyen ces différents fluides se meuvent dans leurs propres vaisseaux. Mettant à part la force du cœur qui est le maître ressort de cette machine admirable, il est sûr que les arteres jouent le principal rôle dans les mouvemens qui se passent dans le corps humain; non pas simplement par le sang que le cœur y pousse, & qu'elles portent à tous les vaisseaux d'un genre subordonné, mais par leurs pulsations extérieures. C'est ici que nous devons admirer, comment par une mécanique nouvelle, simple, mais très-ingénieuse, le mouvement du cœur se continue jusqu'à ces vaisseaux, où la force impulsive ne pourroit atteindre; car cette force ne paroit pas s'étendre au-delà des gros vaisseaux, qui forment ceux du premier ordre.

Les arteres sont donc distribuées à toutes les parties du corps par une infinité de branches les unes plus grandes, les autres plus petites, pour deux raisons importantes; sçavoir, la distribution des fluides, & la propagation



64 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
du mouvement. Nous voyons dans les  
arteres sanguines, aussi loin que nous  
pouvons les suivre, une pulsation ré-  
guliere & puissante, du moins dans les  
branches qui ont un certain diamètre,  
ou bien le tact nous laisse appercevoir  
cette pulsation. Mais entre les différen-  
tes ramifications des arteres, il se trou-  
ve un nombre infini de vaisseaux de  
plusieurs ordres inférieurs, que nous  
jugeons peu propres à pousser les flui-  
des qu'ils contiennent, à raison de leur  
tissu, ou de leur foiblesse, ou parce que  
l'action du cœur ne va pas jusqu'à eux.

Lorsqu'il se trouve dans les arteres  
une quantité de sang suffisante pour les  
tenir pleinement distendues, les plus  
petits vaisseaux distribués entre leurs  
ramifications, sont comprimés de tous  
côtés par leurs pulsations continuelles;  
& c'est par cette compression constan-  
te, qui dépend des mouvemens redou-  
blés des ramifications artérielles, que  
se fait la circulation des fluides que  
contiennent ces petits vaisseaux. Tant  
que les choses restent dans cet état,  
toutes les secrétions naturelles, & les  
excrétions s'exécutent régulièrement,  
& cet état nous donne une juste idée  
de celui de santé, qui dépend unique-



ment d'une circulation constante & paisible des fluides dans les vaisseaux de tous les genres. Ce qui se passe dans les vaisseaux lactés , & dans le conduit Thorachique , peut nous fournir quelque connoissance là-dessus. On sçait que ces vaisseaux n'ont par eux-mêmes aucune force , & que les fluides qu'ils contiennent , ne sont poussés en avant que par l'action des parties qui les environnent : ou bien pour se former une idée naturelle de l'action constante que les arteres exercent latéralement par leurs oscillations dans toutes les parties du corps , qu'il me soit permis de la comparer à l'action de la main qu'on tiendrait exactement fermée , & qu'on ferreroit alternativement avec plus ou moins de force.

Mais si les arteres ne sont pas remplies d'une quantité de sang suffisante pour tenir leurs parois écartées , elles n'auront presque point d'action , ou n'agiront que foiblement sur les vaisseaux qui les environnent , & ne pourront accélérer le mouvement des liqueurs qu'ils contiennent : de-là s'ensuivra ,

Premierement , que les fluides circuleront plus lentement , ou qu'ils crou-



piront même dans les petits vaisseaux.

Secondement , que ces fluides qui croupiront , où dont la circulation sera rallentie suivront leur penchant , & acquerront quelque acrimonie particulière , trop ou trop peu de consistance , ou qu'il s'y passera quelque autre altération , que nous pouvons seulement soupçonner.

Troisièmement , que ces fluides ne circulant que d'une manière très-lente dans les plus petits vaisseaux , ne reviendront que très-lentement dans les grands vaisseaux , qui par là se trouveront en quelque façon épuisés.

Quatrièmement , qu'en conséquence de la diminution générale du volume des liqueurs , & faute d'une force suffisante pour les pousser jusques dans les vaisseaux les plus reculés , ceux-ci n'en recevront pas la quantité requise ; d'où s'ensuivra une espèce d'affaîssement.

Cinquièmement , que les petits vaisseaux des différents ordres inférieurs , feront insensiblement distendus , & que leur diamètre en deviendra plus grand ; ce qui

Sixièmement , peut enfin y occasionner un engorgement , d'où s'ensuivront



Septièmement, des compressions particulieres , & des stagnations , qui opposeront de nouveaux obstacles à la distribution réguliere des fluides , & qui en empêcheront le retour. C'est ainsi que par la combinaison de différentes causes le premier vice se soutient ou augmente. Telle est l'idée que nous pouvons nous former d'une maladie sans fièvre.

Mais quoiqu'une cause de maladie , qui réside dans les petits vaisseaux , & qui n'est portée qu'à un degré très-foible , ne puisse pas causer un dérangement considérable dans la circulation des fluides contenus dans les gros vaisseaux , cependant lorsque cette cause vient à augmenter jusqu'à un certain point , & qu'elle entre en action , alors à cause de la liaison générale qui se trouve entre toutes les parties , ou par la raison qu'il n'est pas possible que tous les fluides ne se ressentent un peu de l'altération produite par la cause morbifique , il se fera un effort universel , qui se communiquant au cœur & aux arteres , occasionnera la fièvre , moyen dont la nature se sert pour surmonter la cause de la maladie , & pour rétablir la circulation dans tous les vaisseaux.



## 68 ESSAIS ET OBSERVATIONS

Cette transformation d'une maladie chronique en une maladie aiguë, peut, selon la nature des causes, se faire subitement, ou d'une manière lente & insensible : mais il est facile de concevoir que la nature, dans le cas supposé, doit travailler avec beaucoup de désavantage, à cause de la diminution considérable des liqueurs dans les artères, ou parce que la matière qui produit la fièvre, agit principalement dans des vaisseaux très-reculés, où elle se trouve cantonnée. Ne pourroit-on donc pas, étroitement parlant, appeler quelquefois la fièvre nerveuse, un symptôme d'une cause dont l'action se passe dans des vaisseaux d'un ordre inférieur ? Les vraies fièvres en effet, étant celles dont les causes agissent immédiatement sur le cœur & sur les artères. La remission des symptômes est quelquefois telle, qu'il n'est pas vraisemblable de croire que les vaisseaux sanguins soient affectés immédiatement.

Ce sentiment bien examiné & développé, me paroît être la clef nécessaire pour avoir une juste idée des fièvres nerveuses en général, & peut également convenir à celles qui sont aiguës,



& à celles qui sont chroniques. Un obstacle au mouvement progressif des liqueurs ; un certain degré d'acrimonie ou de glutinosité dans les liqueurs ; une distention , & quelquefois un engorgement dans les petits vaisseaux de tel ou tel genre ; des compressions irrégulières de ces vaisseaux , & trop peu de sang dans les grands , sont les causes auxquelles on doit attribuer les différentes affections spasmodiques , les sensations subites & incommodes , que les Malades sentent bien , mais qu'ils ont beaucoup de peine à faire comprendre ; les dérangemens , suppressions ou diminutions des sécrétions & des excréctions ; les symptômes bizarres , & en apparence contradictoires , qui accompagnent les maladies nerveuses chroniques , depuis le premier degré d'affection vaporeuse , jusqu'au plus haut point où ces sortes de maladies puissent être portées.

Si nous n'admettons ces principes , il nous sera impossible d'avoir jamais des idées claires de toutes les especes de fièvres nerveuses , & de leurs différents degrés , non plus que des symptômes qui les accompagnent. Pour rendre la connoissance de ces fièvres plus



facile , on peut les distinguer selon la méthode ordinaire , en nerveuses , en ardentes , en inflammatoires , en rhumatiques , en intermittentes , en lymphatiques , sans compter celles qu'on peut appeller *Lipothymiques* , & la fièvre qui dépend de l'intempérie des esprits animaux. Je ne parle pas des maladies nerveuses , accompagnées de pléthore , quoiqu'on puisse leur appliquer le même raisonnement , qui peut aussi nous donner une juste idée de la constitution scorbutique , source ordinaire de toutes les maladies de cette espece.

Ce n'est point ici le lieu d'entrer dans un détail particulier de toutes les causes éloignées qui peuvent occasionner dans les fluides , ou dans les solides une disposition propre à donner lieu à une maladie nerveuse , ni d'expliquer mécaniquement de quelle façon elles agissent , ni d'examiner toutes celles qui peuvent mettre la matiere morbifique en mouvement , & la faire paroître avec les symptomes d'une maladie aiguë : je ne dirai rien non plus de cet affaïssement général , & de cette tension ou irritation , qui accompagnent toujours cette espece de maladie , & qui sont dans un degré plus ou moins



fort : les bornes étroites que je dois donner à ce Mémoire, ne me permettent pas d'entrer ici dans un détail circonstancié sur ces matieres.

Mais on peut établir sur la Théorie précédente une Pratique rationnelle, & souvent heureuse. Dans les maladies chroniques, nous faisons en sorte de réparer la foiblesse de l'action du cœur sur les vaisseaux intermediaires, en augmentant le mouvement des muscles, ou ce qui revient au même, en prescrivant des exercices longs & continuels de toutes les especes, tels que la promenade, le cheval, les frictions, les bains, par le moyen desquels les liqueurs épaissies dans ces vaisseaux sont poussées en avant; & en faisant prendre en même temps au Malade des remèdes que nous croyons propres à corriger l'épaississement que contractent les liqueurs dans les extrémités capillaires des vaisseaux, à donner du ressort à ces vaisseaux, à corriger l'acrimonie des sucs, & à ranimer le sang par des remèdes doux, balsamiques, actifs & fortifiants.

Cette méthode de mettre les muscles en action, ne pouvant avoir lieu dans les cas où la fièvre est aiguë, on a



recours à d'autres moyens pour augmenter les oscillations des vaisseaux. Tels sont les vésicatoires, qui ont une action sûre & puissante sur toute la machine, & dont l'effet est facile à comprendre par la connoissance de la structure de la Fibre animale. Nous sommes pareillement obligés d'employer des remèdes propres à inciser & à pousser par la transpiration, pour relever le pouls, & de donner des Anti-spasmodiques, à cause de l'Orgasme qui est inséparable des maladies aiguës. On ne doit pas oublier de prescrire en même temps les boissons convenables, & amples, & d'accorder aux Malades plus de nourriture qu'il n'est permis d'en donner dans les autres fièvres, à dessein de conserver toujours une certaine plénitude dans les gros vaisseaux, & de les tenir également distendus, afin qu'ils exercent une suffisante compression sur ceux d'un ordre inférieur. La bonté du pouls dans cette espèce de fièvre se connoît à la plénitude, & non à la fréquence des battemens.

Cette fièvre avoit cessé parmi nous pendant plusieurs années; mais elle a reparu ensuite, accompagnée de symptômes nouveaux, & si différents, qu'on



qu'on peut la regarder comme une maladie d'un autre caractère. On pourra s'en former une plus juste idée par l'énumération des symptômes qui l'accompagnent, qui ne se trouvent pas toujours réunis dans un même sujet, mais qu'on peut remarquer dans plusieurs.

La fièvre se prolonge jusqu'au vingtième, vingt-cinquième, trentième, & quelquefois jusqu'au trente-cinquième jour : les symptômes par lesquels elle se manifeste, sont les mêmes que ceux qui précèdent ou accompagnent les fièvres ordinaires ; sçavoir, des frissons, des tremblemens, de fréquents ressentimens de froid & de chaud, des nausées, des maux de tête & des vomissemens : dans certains sujets elle se déclare d'une manière moins effrayante. Une douleur aiguë dans les lombes, ou au Coccix, annonce une fièvre d'un mauvais caractère, & il en est de même d'une vive douleur de nerf en quelque endroit qu'elle se fasse sentir.

La maladie au commencement paroît quelquefois aiguë, & accompagnée de symptômes de plénitude ; de sorte qu'il faut avoir recours à la saignée, & le sang qu'on tire n'est point



coëneux ; d'autres fois il ne paroît aucun de ces symptomes. Pendant les premiers jours les Malades furent quelquefois abondamment , tantôt sans interruption , & tantôt périodiquement ; & la maladie se manifesta en quelques-uns sous la forme d'une fièvre intermittente , surtout en ceux dont les urines déposent une grande quantité de sédiment briqueté : mais dans le progrès de la maladie , ces sueurs disparaissent , aussi bien que le sédiment des urines , qui deviennent alors crues , pâles , tout-à-fait aqueuses , & qui restent telles pendant tout le cours de la maladie , jusqu'à ce qu'il survienne des signes de coction , ou que quelque accident leur procure de la couleur , & les dispose à déposer un nouveau sédiment.

Les différents symptomes qui se sont manifestés dès le commencement , ne changent en rien la maladie dans le progrès. Dès le septième ou le huitième jour , quelquefois plutôt , quelquefois plus tard , il survient un délire , qui se soutient constamment , pendant tout le cours de la fièvre ; mais pour l'ordinaire il n'est pas bien considérable : la langue est noire , gersée & aride. Les



Malades ont des foiblesses, sont extrêmement abbatus, poussent de profonds soupirs; & quand la fièvre est violente, leur respiration est convulsive & entrecoupée, & accompagnée de toux & de hoquet, & ils ressentent quelquefois un froid excessif.

Le pouls est fréquent, petit, foible ou lâche, & devient enfin intermittent. On remarque souvent des signes de colliquation, tels que des sueurs accompagnées de froid aux extrémités, & des urines décolorées couvertes d'une pellicule graisseuse. Un cours de ventre symptomatique, ou une surdité, ou tous les deux ensemble, accompagnent la maladie jusqu'à la fin. Ce qui mérite une sérieuse attention, c'est qu'il survient de fréquentes Hémorrhagies, ou des excrétions sanguinolentes. J'en ai vû qui ont perdu en peu d'heures quatre ou cinq livres de sang par le nez: les selles sont quelquefois mêlées de sang ou de pus, & d'une odeur extrêmement désagréable. La maladie n'est pas longue lorsque ces accidens paroissent, & le malade y succombe bien-tôt: si on y fait attention, on trouvera même les crachats souvent sanguinolents, ou légèrement teints de rou-



ge. Ce dernier symptome est rarement accompagné de point ou de douleur au côté, & il est ordinaire qu'on ne le remarque point. Les soubresauts dans les Tendons des Muscles sont ordinaires dans cette maladie, mais ils ne sont pas bien considérables. Il est rare que les malades meurent promptement, quoiqu'il y ait des exemples qu'elle a été fatale à quelques-uns avant le quatorzième jour. On en a vû qui sont morts dans les convulsions.

La maladie avant que de se déclarer, s'annonce quelquefois assez clairement. Deux ou trois semaines auparavant les malades sont obligés de rester couchés; ils sont abattus, sans appétit, pésants; leur sommeil est interrompu; leur respiration est entrecoupée de soupirs; ils pleurent involontairement, & sentent quelque chose qu'ils ne peuvent exprimer, & qui est accompagné d'une grande crainte, de peine d'esprit & de déjections, & quelquefois d'un léger commencement de délire. Il survient à quelques-uns un mal de tête insupportable, qui se soutient pendant tout le cours de la fièvre, & qui dans ce cas, est la seule chose dont ils se plaignent. J'appellerois volontiers cet appareil de



maladie , l'état chronique qui précède immédiatement le paroxisme aigu , ou celui par lequel la maladie s'annonce.

Les causes qui peuvent y donner lieu, sont de s'exposer imprudemment au soleil, ou de s'y fatiguer, & de manger beaucoup de fruits : les excès des mauvais vins, ou des liqueurs spiritueuses, qui occasionnent une sécheresse & une crispation extraordinaire des solides : les longues inquiétudes, les soucis, la crainte, l'abbattement, & les autres passions capables d'énervier. Les irrégularités dans la diète, & dans la maniere de vivre, qui peuvent apporter quelque mauvaise disposition dans les liqueurs, & affoiblir les facultés de l'ame. Ceux au contraire qui n'ont jamais souffert de l'excès des passions, qui ne se sont pas beaucoup appliqués ; qui ont vécu dans la dissipation, quoique régulièrement, & qui ont fait un usage modéré des bonnes liqueurs, sont rarement sujets à cette maladie.

Tels sont les principaux symptomes & les causes de la fièvre dont il s'agit ; & les uns & les autres suffisent pour la distinguer des especes dont j'ai ci-devant parlé. Puisqu'il se trouve entr'elles une différence si remarquable, il faut



aussi qu'il y en ait quelqueune entre les causes qui les produisent : qu'il me soit permis d'hazarder là-dessus quelques conjectures.

Si j'ai d'abord supposé que la maladie dépendoit de l'épaississement des liqueurs, je crois qu'elle offre ptésentement des signes non équivoques d'acrimonie. L'âcreté des liqueurs est une cause suffisante pour produire une fièvre de cette espece, par l'irritation universelle qui en est la suite. C'est par ce moyen qu'on peut rendre raison des symptomes : nous avons besoin de connoître les causes des maladies pour en mieux appercevoir les différences, & pour avoir une juste idée des différentes formes qu'elles peuvent prendre. Par exemple, un serrement universel provenant d'irritation, en repoussant le sang dans l'intérieur, occasionnera un froid aux extrémités, un abbatement, des foiblesses, de l'oppression, une agitation intérieure, qui sont les symptomes caractéristiques de la fièvre en question, & qui lui sont communs avec les autres especes de fièvre, mais qui dans celle-ci sont dans un degré bien plus fort. Le serrement dont je parle, joint à l'acrimonie des li-



queurs , peut occasionner des engorgemens ou des obstructions. Le volume des liqueurs , joint à leur acreté , pourra donner lieu au déchirement de quelques vaisseaux , d'où s'ensuivront des Hémorrhagies & des excrétions sanguinolentes , qui pourront être en partie critiques , & en partie symptomatiques. Ce symptome particulier , qui consiste en ce que le sang est assez fluide pour s'échapper par plusieurs endroits , n'a-t-il pas quelque ressemblance avec un semblable symptome , qui accompagne la petite Vérole d'un mauvais caractère.

Mais ces principes & ce raisonnement paroîtront trop généraux. Pour bien comprendre un effet , nous avons besoin d'en connoître la véritable cause , & nous devons tâcher de l'indiquer le plus simplement qu'il est possible , en écartant tout ce qui pourroit nous la faire méconnoître , & tout ce qui n'en a que l'apparence. Je dis donc qu'un serrement général des parties , qui sont douées d'une grande vertu de contraction , doit nécessairement déterminer les fluides à se porter vers les vaisseaux qui sont les plus foibles. Les vaisseaux peuvent être foibles par leur



80 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
structure & par leur situation , lorsqu'ils n'ont pas par eux-mêmes assez de force pour résister à l'impulsion des fluides , ou qu'ils ne sont pas suffisamment fortifiés par les parties qui les environnent ; ou quand ils ne reçoivent pas des arteres ou des muscles une force de contraction suffisante pour accélérer la circulation des liqueurs qu'ils contiennent.

Dans cette classe sont compris tous les vaisseaux des ordres inférieurs, aussi bien que les arteres elles-mêmes, qui perdent peut-être leur tunique musculuse , & deviennent vers leurs extrémités de simples membranes.

La plupart des Organes & des Visceres , le cerveau principalement, sont évidemment des parties foibles, autant par leur structure, que par leur situation.

Je mettrois encore dans cette classe toutes les Membranes & les Glandes. Ces dernieres , surtout à raison de l'entortillement & de l'entrelassement de leurs vaisseaux , & de la lenteur de la circulation des fucs qu'ils contiennent, sont exposées aux mêmes accidens que les parties qui paroissent foibles.

Les Membranes ont une grande



étendue pour envelopper toutes les parties , pour fortifier leur tissu , pour les retenir dans leur situation , & pour en faciliter le mouvement. Nous devons ici examiner particulièrement la Membrane cellulaire , qui se prolonge d'une manière inconcevable jusqu'aux parties les plus éloignées & les plus profondes ; de sorte qu'il n'est aucun vaisseau , quelque petit qu'il soit , peut-être aucune fibre musculuse , ou aucun interstice qu'elle n'enveloppe , ou qu'elle ne remplisse. (a)

Les Membranes dont le tissu est serré , comme celles qui sont cellulaires , sont par-tout garnies d'un grand nombre de glandes destinées à la filtration d'une liqueur particulière ; & leurs cellules sont remplies d'une huile abondante & épaisse , d'un mucilage gras , ou d'une lymphe gélatineuse , propres à lubrifier & à nourrir toutes les parties du Corps. Elles sont sujettes aux mêmes accidens que les parties solides ; & les sucs contenus dans leurs cellules , peuvent par le mélange de quelque levain particulier , acquérir une qualité échauffée , âcre , se liquéfier , perdre

Voyez Douglas, La Description du Péritoine.



leur propriété concrescible, & devenir par-là des liqueurs huileuses, rances, rongeantes & infectes, qui peuvent sans peine repasser dans le sang, & qui ayant perdu leur consistance naturelle, ne sont plus que des sucres nuisibles, âcres, corrompus & vapidés.

Lorsque les sucres contenus dans les petites cellules sont beaucoup épuisés, & que ce qu'il en reste ne suffit pas pour remplir ces cellules & pour les lubrifier, elles s'affaissent & la Membrane devient sèche, enflammée, roide & moins souple.

Les Membranes sont toutes continues. On les regarde comme des productions de celles qui enveloppent le cerveau, & on a observé dans plusieurs cas qu'elles sont très-susceptibles d'irritation.

En quelque endroit que la cause de la maladie se trouve nichée ou agisse, c'est en cet endroit que se fait le plus grand effort de la circulation, & les fluides sont poussés vers la partie affectée en plus grande quantité que d'ordinaire, afin que par cette impulsion la matière morbifique puisse être digérée & délogée. Mais lorsque le volume général des liqueurs est diminué, & que la circulation languit, les parties qui



sont naturellement foibles ne sont pas en état de se débarrasser des fluides qu'elles contiennent, & ne peuvent les aider à retourner dans la masse : c'est pourquoi les fluides s'y accumulent, y croupissent, & surchargent les vaisseaux. Si l'on convient de ces choses, les conséquences en seront assez claires.

Par cette méthode de raisonner, nous pouvons parvenir à connoître quelques-unes des causes d'où dépendent vrai-semblablement les symptômes ; tels que la stagnation & l'hémorrhagie, les tumeurs & la gangrène, la fonte subite de la graisse, & l'apparition des parties graisseuses dans les urines ; les chaleurs particulières, vagues, internes, & les frissons irréguliers ; les sueurs épaisses, visqueuses & froides.

L'inflammation des Membranes, & l'obstruction ou l'irritation continuelle de leurs glandes, donneront lieu à plusieurs affections bizarres & extraordinaires. Il ne sera pas même difficile de concevoir par-là qu'il puisse y avoir en même temps de la tension dans les parties membraneuses, ou de l'étranglement dans les Nerfs, & un grand relâ-



chement dans les Muscles. Cette tension se communiquant à toutes les membranes du corps, & principalement à celles du cerveau, donnera lieu à ces accidens, qui nous font dire que les Nerfs sont affectés, & ils peuvent l'être par des causes qui se trouvent ou vers leur origine, ou vers leurs extrémités. Mais il faudroit entrer trop avant dans la Physiologie, pour rendre raison de la maniere d'agir des différentes causes, & des symptomes qu'elles peuvent produire. Et attendu que les raisons & les preuves qui pourroient me paroître convaincantes à moi, pourroient paroître trop vagues ou équivoques à d'autres, je me contenterai de les indiquer, mon dessein étant de ne présenter que comme des opinions douteuses, & qui demandent un nouvel examen, celles qui roulent sur des choses qui sont purement conjecturales.

Les sueurs abondantes qui surviennent dans le commencement, dépendent en partie de la fonte des liqueurs; mais l'augmentation du spasme en est la principale cause, ou bien elles sont l'effet de cet effort général que fait la nature pour surmonter la maladie. Elles peuvent aussi dépendre de l'état du sang



qui est porté à la dissolution, ce qui suppose quelque sorte d'acrimonie; & comme on les méconnoît souvent, on travaille à les exciter. Ces sueurs, bien loin d'être critiques, ou d'apporter aucun soulagement réel, sont plutôt symptomatiques, capables de réduire les malades à l'agonie, & n'aboutissent à rien. Il est vrai que les malades s'en trouvent quelquefois si soulagés en apparence, que tant que la Nature a assez de force pour pousser les sueurs au-dehors, la maladie reste sans action; & les malades se trouvant sans interruption baignés de leur sueur qui forme une espèce de bain chaud, le Spasme disparoît, & ils se croient guéris. Mais épuisés enfin par ces sueurs, sur-tout quand on les a forcées, si elles viennent à s'arrêter subitement, & que les malades soient fort affoiblis, il n'est point étonnant qu'ils succombent à la fin, & qu'ils soient enlevés lorsqu'on s'y attend le moins, ce qui est arrivé plus d'une fois.

Ces sueurs en ont imposé à plusieurs, qui prétendent qu'il est nécessaire de les exciter, parce que les malades s'en trouvent mieux tant qu'elles durent, & qu'ils sont exposés à de grands acci-



86      ESSAIS ET OBSERVATIONS  
dens lorsqu'ils n'en ont point : la vérité cependant est qu'ils en sont épuisés , & que la maladie n'en reçoit aucune diminution Il n'est point sûr qu'elle puisse être emportée par cette voie ; & s'il est arrivé quelquefois qu'elles ont été salutaires , ce n'est que lorsqu'elles sont survenues dans un temps & avec des circonstances favorables , ce qui je pense , arrive rarement. En un mot , je ne crois pas qu'on puisse regarder les fueurs comme une voie que la Nature affecte constamment dans cette maladie ; & avant que d'en faire une règle de pratique , il faut se conformer au caractère particulier de cette espece de fièvre.

La maladie peut aussi-bien être emportée par d'autres voies telles que la transpiration , les selles , les urines ; on peut l'attaquer par des évacuations , par des remèdes propres à corriger la configuration des parties qui causent l'irritation , ou à les envelopper , de manière qu'elles aient moins d'action , & qu'elles soient en état d'être expulsées. Ces raisonnemens paroîtront frivoles aux grands Praticiens , mais on ne sçauroit disconvenir qu'ils ne soient plausibles. La matiere , de quel-



que espece qu'elle soit , est toujours matiere , & elle est fournie à des loix fixes & invariables. Nous ne connoissons point tous les changemens qui peuvent lui arriver par la divisibilité , la figure , l'attraction , & par les effets des agens extérieurs qui doivent en alterer le tissu , ou diminuer son action.

Mais pour entrer dans un plus grand détail , voyons jusqu'à quel point ce que je viens de dire , s'accorde avec la théorie. Il y a entre le sang & les vaisseaux sanguins , une action & une réaction constante. Le fluide presse en tous sens , & le sang a de plus une force qu'il reçoit de l'impulsion du cœur , par laquelle il contrebalance celle des arteres , dont les parois tendent sans cesse à se rapprocher. La structure des arteres est telle en effet , qu'elles touchent toujours les fluides qu'elles contiennent , & les embrassent d'une maniere si étroite , qu'elles s'opposent à leur trop grande rarefaction. C'est un moyen sagement employé , & dont la nécessité est évidente dans plusieurs circonstances de l'œconomie animale.

Il se trouve entre les solides & les fluides un certain équilibre dans lequel consiste la santé , & de la cessation du-



quel dépend la maladie. Outre cette contraction naturelle des vaisseaux, ils sont sujets à des contractions forcées que la fièvre occasionne ; & si le volume du sang se trouve alors diminué, les capacités des vaisseaux seront moindres que dans l'état naturel , à raison de l'augmentation du spasme. On remédie à ce défaut par deux moyens , en diminuant l'étranglement des vaisseaux , & en augmentant la quantité des fluides , ou , ce qui revient au même en donnant des remèdes propres à rarefier le sang , & à lui faire occuper un plus grand espace , au moyen de quoi les capacités des vaisseaux seront de nouveau augmentées.

J'ai déjà fait voir de quelle importance il étoit que le volume du sang fût tel qu'il le faut , pour que les artères fussent suffisamment distendues , & qu'elles donnassent d'amples pulsations : car c'est par ces pulsations que la secousse se communique jusqu'aux plus petits vaisseaux , & y entretient la circulation. Une diminution générale des fluides paroît presque le caractère essentiel de notre fièvre. Il s'ensuit de-là que moins le sang perdra de son volume par des sueurs abondantes , ou



par d'autres évacuations , moins les vaisseaux se trouveront épuisés , & nonobstant cela , les fluides seront encore en trop petite quantité pour les tenir dans un état de dilatation convenable , & pour s'opposer à leur contraction.

Je n'ignore pas qu'on ne manquera pas de me dire que la perte que causent les sueurs se trouve réparée par l'ample boisson qu'on accorde aux malades. Mais ce moyen n'aura aucun effet , si la boisson qu'on leur prescrit , est donnée dans l'intention de provoquer la sueur : car alors elle sort aussi promptement qu'elle est bûe , & il n'en reste pas assez dans le sang pour en augmenter la quantité. Il n'est pas même facile de diminuer le ressort des vaisseaux contractés au-delà de leur diamètre naturel , surtout lorsque ce ressort est considérablement augmenté par une affection spasmodique contre nature. J'ai souvent pensé qu'il seroit plus prudent de modérer , autant qu'il seroit possible , ces abondantes sueurs qui surviennent au commencement & dans le progrès de cette fièvre.

Je ne crois pas qu'on ose m'objecter que la Nature peut entraîner par la voie



des sueurs les humeurs viciées , ou en diminuer la quantité ; car ce n'est pas alors le temps convenable. Ces sueurs pour l'ordinaire s'arrêtent d'elles-mêmes ; & quelque abondantes qu'elles aient été , les malades sont frustrés du soulagement qu'ils en attendoient. J'en ai souvent arrêté le cours , & cela sans le moindre danger. Que les malades fuent ou non , la fièvre disparoît , & la maladie est souvent aussi maligne & aussi fatale lorsqu'elle a été accompagnée de sueurs , que lorsqu'il n'en est point survenu. Il y a plus , j'en ai tiré un mauvais augure dans plusieurs cas.

Tout ce que peut faire la suppression des sueurs , c'est d'augmenter la plénitude des vaisseaux , ce qui est une circonstance favorable ; & si la fièvre en devient plus grande , nous aurons ce qui est ici nécessaire , & ce que nous cherchons par le secours de tous les remèdes que nous prescrivons. Si l'on dit que ces sueurs sont en quelque façon critiques ( ce qui sera vrai si elles apportent le moindre soulagement , ) & qu'il faut les provoquer ; je répondrai qu'outre qu'on n'en a aucune preuve certaine , leur apparition ne s'accorde nullement avec l'idée que nous avons



de la coction. Je crois qu'il y a des méthodes par lesquelles on peut hâter la coction. Mais lorsqu'on l'abandonne à la Nature , elle ne se fait qu'après un temps déterminé. Il y a en effet dans toutes les fièvres un terme fixe qu'on appelle *ακμή*, qui arrive lorsque la matière morbifique est entièrement atténuée , & on ne croit pas qu'elle puisse être évacuée avant ce terme.

Les sueurs qui arrivent dans cette fièvre sont l'effet de la Nature. Pouvons-nous donc penser qu'elles soient critiques , lorsqu'elles surviennent au commencement de la maladie , puisque la fièvre ne peut ni par elle-même , ni par tous les secours de l'Art , parvenir à son déclin qu'au bout de quelques semaines ? Pour décider cette question avec connoissance de cause , nous devons examiner avec attention quelle est la pratique & le sentiment des Auteurs de réputation , qui ne paroissent pas faire un aussi grand cas des sueurs , qu'on en fait ordinairement. (a)

Dans le temps que j'écris ceci , (Nov. 1741.) il m'arrive de rencontrer quelques exemples d'une fièvre semblable

(a) Freind. Comment. 3.



à celle que j'ai décrite en premier lieu. Elle parvient à sa fin environ dans quatorze jours, & paroît dépendre de plusieurs causes, ayant des symptomes d'inflammation & d'acrimonie : elle attaque quelquefois d'une manière insensible, & est extrêmement maligne. A mesure que la maladie avance, il survient constamment une affection soporeuse, ou un délire, & les malades meurent d'un engorgement total du cerveau. Vers le septième jour, il se manifeste des sueurs abondantes, à la suite desquelles tous les accidens augmentent. Sur l'exposé que je viens de donner, & sur tout ce que j'ai déjà dit, je puis conclure après un examen très-sérieux, que dans les fièvres nerveuses on ne doit attendre aucun soulagement des sueurs, & que cette voie n'est point sûre.

Il n'y a rien dont nous ayons moins de connoissance que les crises ; & cependant elles influent tant sur la pratique, qu'il est de la dernière importance pour nous d'être instruits de la méthode que suit la Nature dans le cours d'une maladie, & de quelle manière cette maladie se termine : de connoître si une maladie finit d'elle-même par



une crise formelle, suivie d'éruption matérielle, ou par une expulsion non équivoque de la matiere morbifique, ou par quelqu'autre voie moins sensible, quoique non moins certaine, & peut-être aussi facile à expliquer. Lorsque la fièvre vient d'épaississement, les humeurs glutineuses ne pourront passer par aucun couloir tant qu'elles resteront dans cet état d'épaississement; mais elles peuvent être suffisamment atténuées par des circulations réitérées, & par une agitation convenable des fluides.

Quand les humeurs sont parvenues à un juste degré de ténuité, elles rentrent dans leur état naturel, & deviennent de nouveau propres pour la circulation: la fièvre cesse, il ne reste aucune matiere morbifique à expulser, & la réassimilation des fluides viciés est la solution de la maladie. Cette espece de crise, qu'en faveur du nom on pourroit appeller crise d'assimilation, pour la distinguer de celle qui est accompagnée de dépuration ou d'expulsion, surprendra beaucoup ceux qui attendent des signes plus évidents de terminaison, & qui ont besoin d'avoir les sens frappés par quelque évacuation



94    **ESSAIS ET OBSERVATIONS**  
considérable. C'est sans doute cette  
vaine attente qui les a portés à traiter  
la maladie en question par une Métho-  
de entièrement contraire au cours de  
la Nature.

Lorsque la fièvre dépend des parties  
âcres intimément mêlées avec le sang,  
ou situées dans quelque ordre de vais-  
seaux éloignés, la maladie devient plus  
obscur & plus difficile, l'acrimonie  
des liqueurs étant dans toutes les ma-  
ladies la cause la plus difficile à com-  
battre. La matiere dans ce cas est fort  
subtile; & s'il s'y trouve en même temps  
de la foiblesse, si les forces sont consi-  
dérablement épuisées, cette matiere  
ne pourra être dégagée des parties où  
elle s'est nichée; elle ne pourra pas  
même s'y accumuler, de maniere à pou-  
voir dans un temps déterminé, être  
chassée par une crise sensible, réguliere  
& materielle.

Dans un pareil cas nous devons con-  
templer la Nature, dont la maniere d'a-  
gir est fort lente, & dont les opéra-  
tions peuvent durer plusieurs semaines,  
sans qu'il paroisse aucune évacuation  
sensible & salutaire, sans diminution  
des symptomes, sans qu'il arrive aucun  
changement dans les apparences de la



maladie , avant que la matiere qui la cause puisse être expulsée hors du corps par une méthode douce & suivie , ou corrigée par le changement que causent dans la configuration de ses parties les circulations réitérées. Cette théorie bien entendue, peut non-seulement nous faire comprendre d'où vient l'incertitude , & quelquefois la longueur surprenante des fièvres qui dépendent de cette cause ; mais elle affoiblit beaucoup la doctrine des crises & des jours critiques, telle que nous l'ont laissée les anciens. Lorsque nous voyons arriver une crise parfaite , qui emporte entièrement & d'un seul coup la maladie , nous devons supposer que l'humeur qui causoit la fièvre , n'étoit ni trop grossiere, ni trop subtile ; qu'elle participoit peut-être de différentes qualités , & qu'il y avoit eu encore dans la circulation une augmentation de force suffisante pour en procurer la division , & pour la chasser au-dehors. Moins la fièvre dure , plus nous sommes sûrs d'une crise sensible.

Je ne sçai si l'on ne pourroit pas comparer un fièvre qui finit par une crise décidée , complete & salutaire , à une tumeur qui se termine par une douce



suppuration, terminaison qui est toujours prompte. Une fièvre au contraire qui ne se termine par aucune crise sensible, me paroît ressembler en quelque façon à ces tumeurs, qui se terminent par voie de résolution, ou par une lente suppuration, terminaisons, qui dans plusieurs cas, sont très-difficiles à obtenir.

Une portion d'humeur peu propre pour la circulation, & pour les fonctions de l'œconomie animale qui se trouve confinée, & qui agit dans un nombre déterminé de vaisseaux d'un genre quelconque, peut occasionner quelque embarras vers les parties externes, & y causer une maladie. Cette même humeur remêlée avec le sang, augmentée en quantité, ou autrement modifiée, peut se répandre dans les vaisseaux de tous les genres, ou par tout le corps, & alors elle produira une maladie universelle, qui affectera toutes les fonctions de l'œconomie animale. Une maladie externe qui repasse dans l'intérieur du corps, excite souvent une fièvre épouvantable; & il arrive aussi souvent qu'une fièvre se termine par un dépôt sur quelque partie externe. Dans l'un & dans l'autre cas, la maladie  
est



est soumise aux mêmes loix générales, simples & uniformes, & selon que la matiere morbifique se trouvera plus proche ou plus éloignée des gros vaisseaux, plus ou moins exposée à la force du cœur, ou au torrent de la circulation, selon l'action, l'attraction, ou les autres conditions ou propriétés connues de la matiere, la coction de l'humeur en fera plus ou moins lente, & la terminaison de la maladie plus ou moins favorable.

Je n'affure rien à cet égard : mais on peut remarquer qu'il y a une exacte conformité entre les maladies externes & les maladies internes, & que les unes servent à l'intelligence des autres. Nous ne pouvons raisonner conséquemment, qu'en remontant des choses qui tombent sous nos sens, à celles qui ne peuvent nous être connues que par leurs effets ; & c'est - là ce semble le seul moyen de parvenir à la vraie connoissance d'une maladie, de satisfaire aux intentions que l'on se propose dans l'application des remedes, de se décider sur le choix de ces remedes, & de connoître quand & comment il faut les appliquer, & quelle est leur maniere d'agir. On pourroit dire là-dessus bien



98 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
des choses qui seroient fort utiles pour  
la théorie & pour la pratique de la Mé-  
decine. Je viens de faire voir l'appli-  
cation qu'on peut en faire au sujet que  
je traite.

Quant à nos fièvres, j'ai souvent re-  
marqué autrefois qu'elles étoient ac-  
compagnées de cours de ventre, lors-  
qu'elles étoient parvenues à peu près  
à leur plus haut période, & j'étois  
porté à croire que cette évacuation  
étoit un mouvement de la nature qui  
cherchoit à se débarrasser de la matiere  
morbifique déjà atténuée. C'étoit en  
général un bon signe lorsqu'il arrivoit  
vers le quatorzième jour, & je pouvois  
m'y fier. Mais nulle autre évacuation  
de quelque nature qu'elle fût, n'a ja-  
mais causé aucun soulagement, lors-  
qu'elle est survenue avant ou dans le  
fort de la maladie. Je ne sçaurois nier  
que ce cours de ventre n'ait été quelque-  
fois une véritable crise matérielle. Aussi  
j'ai lieu de croire qu'elle étoit l'effet  
de la cessation de la maladie, que j'at-  
tribue à la réassimilation de la matiere  
morbifique, & par conséquent à la so-  
lution du spasme universel qui affectoit  
les solides, & non à l'évacuation de  
cette même matiere morbifique.



Lorsque l'humeur qui cause la fièvre est atténuée & assimilée, tous les vaisseaux qui étoient auparavant dans un état de contrainte, se trouvent alors détendus, & les fluides qui étoient fortement comprimés, peuvent s'étendre & occuper un plus grand espace. Les vaisseaux étant ainsi dilatés, les fluides s'échappent *quâ datâ portâ*, & se portent vers telle ou telle autre partie, de maniere qu'il survient un cours de ventre, ou des sueurs modérées. On peut soutenir ces évacuations sans inconvénient, & en tirer avantage, parce qu'elles réduisent les choses dans leur état naturel, & qu'elles entraînent certains recrementes dont la sécrétion ne s'est pas faite pendant la durée de la fièvre.

Une Théorie pratique, fondée sur de pareils raisonnemens, & dans laquelle on aura encore la nature pour guide, sera non seulement satisfaisante, mais elle devient encore très-utile, quoi que puissent objecter contre elle ceux qui s'étant depuis long-temps livrés à la seule pratique & à l'observation, & qui ayant connu la fausseté & l'insuffisance des théories générales, se sont fait par affectation un système de négliger & de mépriser constamment



100 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
toute sorte de Théorie. Pour appliquer  
la Théorie précédente à la Pratique, il  
suffira d'apporter un exemple qui en  
fasse voir la justesse.

Sil'on juge par observation ou autrement, que la cause de la fièvre dépend  
d'une matiere fixe & inaltérable; on  
doit conclure que cette matiere ne  
peut être domptée que par la nature,  
qui doit employer toutes ses forces  
pour l'expulser; que quelque change-  
ment qui puisse lui arriver, elle ne sçau-  
roit rester dans le corps, & que pour  
la sûreté du Malade, elle doit être  
chassée par quelque évacuation sensi-  
ble & abondante. Ce raisonnement pa-  
roîtra sans doute plaufible à tous ceux  
qui voudront y faire réflexion: vouloir  
cependant en faire l'application à tous  
les cas, sans avoir égard au cours que  
suit ordinairement la nature dans une  
maladie en employant des remedes  
chauds, actifs & irritants, pour guérir  
un malade à force de le faire suer; con-  
traindre la nature à suivre des routes  
qu'elle n'eut jamais intention de suivre  
dans le cours d'une maladie, justifier  
cette pratique sur quelque observation  
ou autorité particuliere; c'est vérita-  
blement former des conjectures sur les



plus foibles apparences, tirer des conséquences certaines & générales, de quelques propositions incertaines & particulières, & établir une règle qui peut être extrêmement préjudiciable dans la pratique. (a)

J'ai dit que dans la maladie dont il s'agit, le délire subsiste beaucoup plus longtemps, & qu'il n'est pas aussi dangereux qu'il l'étoit autrefois : en effet, lorsqu'il duroit plus de quatre jours sans apparence de diminution, la maladie étoit mortelle. Il n'est pas possible de rendre raison de cette différence, à moins que nous n'en admettions quelqueune dans la cause. Dans les fièvres longues & opiniâtres, le Malade conservera un délire pendant plusieurs jours, & paroîtra cependant se bien porter. Le délire vient d'obstruction ou de spasme. Il n'est pas douteux que les membranes du cerveau ne puissent être affectées de spasme, de manière à comprimer la substance de ce viscere, & à

(a) Je trouve dans Sydenham un témoignage si conforme à ce que je pense là-dessus, que je ne puis m'empêcher de rapporter ses paroles. *Tam itaque in hoc quàm in aliis morbis quibuscumque quos mihi videre contigit, demptâ solâ peste, sudores prolicere non tam medici quàm naturæ provinciæ est.* Sydenham Tract. de podagra. p. 417.



causer le délire. Pour s'en convaincre on n'a qu'à se rappeler ce qui arrive aux Maniaques, qui sont en délire pendant plusieurs semaines, ou plusieurs mois de suite, & qui reviennent tout à coup à eux sans aucune cause évidente.

J'ai vû des personnes qui, à la suite d'une grande colere, ont perdu tour à tour l'ouïe, la vûe & la parole, & qui quelquefois sont tombées dans un état d'insensibilité, qui a duré plusieurs jours, & qui sembloit annoncer une apopléxie inévitable. Les accidens dépendoient entièrement d'un spasme, qui affectoit tantôt un organe, & tantôt un autre. Dans plusieurs maladies dont la cause est fort éloignée du cerveau, il survient un délire, dans lequel ce viscere ne peut être affecté que sympathiquement, & non par aucune cause qui agisse immédiatement sur lui. Dans un délire accompagné de fièvre, le spasme peut venir de l'âcreté des liqueurs, qui affectent le cerveau immédiatement ou médiatement; & il est aisé de comprendre que ce délire peut subsister long-temps, parce que nous supposons que les fluides ne sont pas par eux-mêmes disposés à former des obstructions, ou des engorgemens su-



nestes , & qu'on peut avec le temps remédier à l'acrimonie qui produit la fièvre , le spasme & le délire , en la corrigeant , ou en la diminuant par un grand usage des boissons délayantes.

Mais lorsque le délire dépend de quelque obstruction , la cause se trouve alors dans les vaisseaux du cerveau , aussi bien que dans ses membranes ; elle y devient plus fixe à cause du spasme général , & augmente même constamment à raison de l'épaississement général des liqueurs , jusqu'à ce que le cerveau soit surchargé , au point de ne pouvoir plus faire ses fonctions. Toutes celles de l'œconomie animale cessent pour lors , & la vie avec elles.

Le délire peut venir aussi de la circulation lente des liqueurs dans le cerveau , ou de la disposition qu'elles ont à y croupir , soit parce qu'elles sont privées de leurs parties actives , soit parce qu'elles ne sont pas dans la quantité requise. Lorsque la circulation & les sécrétions ne se font pas dans ce viscere d'une manière libre , constante & régulière , ( d'où dépendent toutes les fonctions des sens , tant externes qu'internes , ) ou que les fluides par leur séjour surchargent ces organes dé-



104 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
licats des sensations, & s'opposent à leur exercice, ou en pervertissent les fonctions, les facultés de l'ame doivent nécessairement en souffrir : & c'est là souvent ce qui arrive dans les fièvres nerveuses.

Ces distinctions ( dont on trouve des exemples dans quelques Anciens, (a) au sujet de l'idée qu'ils s'étoient formée de la frenésie ) étant bien pesées, jettent du jour sur le sujet que nous traittons, & nous mettent à portée de connoître d'une maniere rationnelle ce que c'est que le délire, quelle en est la nature, quelles en sont les causes, la durée, les périodes, & les diverses apparences : surtout, si, pour nous en former une plus juste idée, nous en examinons attentivement les causes, leur maniere d'agir, & leur combinaison. Ne seroit-il pas même utile de considérer les causes & les effets de l'ivrognerie, & quel en est le rapport avec l'espece de fièvre dont il s'agit, & avec le symptome dont nous parlons ?

Sur ces principes, qu'il nous soit permis de pousser nos recherches aussi

(a) *Cœl. Aurel. præf. Lib. 1. morb. acut.*



loin que la raison & l'analogie pourront nous conduire, afin de nous former une notion plus juste de la maladie.

Les causes générales du délire, & la maniere dont elles agissent sur le cerveau, produiront plusieurs maladies, quelquefois plus faciles à supposer qu'à connoître, & qui cependant influent beaucoup sur la vie. Des humeurs qui obstruent le cerveau, ou un spasme qui le comprime, doivent interrompre la liberté de la circulation dans les vaisseaux de ce viscere : de-là doivent s'ensuivre des engorgemens particuliers dans une ou plusieurs parties, & une inflammation ; accidens qui surviendront bien plutôt, si les humeurs à raison de leur âcreté, sont propres à corroder les membranes des vaisseaux : ou bien cette obstruction & cette compression occasionneront un séjour de la sérosité & de la lymphe, & ces liqueurs, après un certain temps, ne pourront plus reprendre leur cours à cause de la dilatation & de l'oppression des vaisseaux ; & si cette cause vient à augmenter, il pourra se former une extravasation.

La suite ordinaire de ces sortes d'indispositions locales, est la cessation des



fonctions de certaines parties : de-là dépendent par exemple cette langueur inconcevable qui vient après que la fièvre paroît cessée, & ces retours de la maladie, avec ou sans intermissions, lorsque nous avons lieu de croire que la fièvre & le délire sont suffisamment domptés. Je ne ferois pas de pareils raisonnemens, s'ils n'étoient autorisés par la pratique : en effet, j'ai quelquefois observé dans le cours de cette maladie des signes obscurs de Paralyse : tels qu'une foiblesse d'un œil, accompagnée de larmoyement, d'une légère inflammation, d'obscurcissement dans la vûe, & d'une rétraction sensible du globe : les parties du même côté qui avoient été entamées par les vésicatoires, ne paroissoient pas aussi animées, & ne rendoient pas autant que celles de l'autre côté.

Si à raison de l'inflammation du cerveau, ou du séjour de l'humeur, il se forme une suppuration, ou une disposition à gangrène, le Malade auparavant accablé d'insomnie, devient assoupi : il a encore un peu de délire, mais ce délire pour l'ordinaire est plus sourd ; la fièvre augmente & devient irrégulière ; les urines sont changeantes ;



elles paroissent successivement pâles & hautes en couleur, & quelquefois tout-à-fait noires. Ce qui confirme le dérangement que je suppose dans le cerveau, c'est la cessation de la première fièvre. Nonobstant ces accidens, s'il survient des convulsions, c'est un signe assez évident de la lésion des parties, ou de l'extravasation des humeurs.

Je ne prétends pas avoir toujours rencontré juste dans le Diagnostic d'un abcès, & d'une gangrène dans le cerveau, mais c'est une occasion de recommander les ouvertures des cadavres des personnes mortes de fièvres, pour constater la vérité des faits, & nous mettre en état de connoître quand la maladie est simple, & quand elle est compliquée. Lorsque les accidens de la fièvre deviennent considérables, ils attirent toute notre attention, & on n'en a point pour les symptomes des affections locales du cerveau, que l'on ne soupçonne seulement pas: cependant, comme dans plusieurs cas, nous sommes bien sûrs qu'il y a de l'embarras dans ce viscere, il me semble qu'il faudroit toujours y avoir égard, de crainte que ce qui n'est qu'un effet de la fièvre, ne de-



viennent lui-même une maladie , & ne soit la cause de la mort : plusieurs ont échappé à une fièvre très-dangereuse , qui n'ont pu résister aux accidens qu'elle a laissés après elle.

Mais la fièvre a d'autres suites , qui , quoiqu'elles ne soient pas mortelles , ne laissent cependant pas à raison de la disposition vicieuse du cerveau , de donner lieu à des restes de maladie , également fâcheux & difficiles à guérir. Si par le long séjour des fluides dans les vaisseaux , ou par la trop grande impétuosité de ces fluides sur quelques-uns d'eux , ceux-ci se trouvent opprimés , & si les membranes sont dans un spasme continuel , ces parties doivent être fort affoiblies , & exposées à des dépôts & à des distentions. L'inflammation , & le séjour des humeurs dans les membranes des vaisseaux , peuvent y occasionner un épaisissement , duquel il peut s'ensuivre un Squirre. Si à la suite d'une grande inanition , les vaisseaux se trouvent fort épuisés , il y a quelques-uns de ces vaisseaux qui pourroient s'affaïsser , & s'oblitérer entièrement , mais c'est-là un accident peu ordinaire , & qui demande un traitement particulier.



Il est aisé de comprendre combien d'indispositions peuvent dépendre de ces sortes d'affections du cerveau & de ses membranes : de-là naîtront différents maux de tête, des vertiges, des étourdissemens, des foibleffes, & une longue suite d'accidens vaporeux, dont les causes se trouveront dans la tête, & qui fort souvent subsisteront pendant des années entières, ne cesseront que lorsque les parties auront repris leur ressort naturel, & que les liqueurs circuleront uniformement dans tous les vaisseaux. Si les causes propres à donner lieu à ces accidens, sont portées à un certain point, elles peuvent affecter les facultés de l'ame, & la maladie se termine quelquefois par la folie.

Ces indispositions secondaires sont communes à toutes les fièvres, mais elles arrivent plus communément à la suite de l'espece, dont il est ici question. Elles affectent si fort la vie & la santé, qu'il étoit nécessaire d'en parler, afin de nous mettre à portée d'en prévoir les effets, & de connoître la cause qui les produit. Tel est mon sentiment, auquel je ne prétends assujettir personne, sçachant bien que chacun raisonne



**110** ESSAIS ET OBSERVATIONS  
selon la façon d'envisager les choses.

Il me paroît donc nécessaire de travailler dans le traitement d'une maladie, à prévenir ces effets de la fièvre, ou plutôt de corriger ces altérations des fluides, qui sont la cause première de la fièvre, & par conséquent la source des effets de celle-ci. Dans cette vûe on pourroit ajoûter à tous les remèdes échauffants, incisifs, actifs, ou anti-spasmodiques, du Cinnabre, & en assez grande dose: ce remède n'est pas incompatible avec la maladie, & ne répugne à aucune des indications curatives qu'elle nous présente. Dans une inflammation violente & particuliere, le Mercure est au-dessus de tout, comme purgatif & atténuant. Dans l'inflammation universelle, il n'y a peut-être pas de meilleur antiphlogistique, après la saignée, que le Cinnabre, le Camphre & le Nitre.

Le Cinnabre est fort estimé de quelques-uns dans les engorgemens sereux & lymphatiques, lorsqu'il n'y a encore aucune extravasation. Dans toutes les maladies, accompagnées d'acrimonie, nous avons recours à quelques préparations de Mercure, comme à une dernière ressource, pour désobstruer,



adoucir les humeurs , & les remettre dans leur état naturel : d'ailleurs , la plûpart des remedes consacrés par l'expérience dans les maladies des nerfs , & dans les affections vaporeuses , sont communément employés dans notre fièvre ; ce qui est une forte preuve que ces maladies se ressemblent : & si l'on donne sans crainte une douce préparation de Mercure dans les premières , je ne vois pas de raison pour n'en pas donner également dans celle-ci , puisque les indications paroissent les mêmes dans les deux cas.

On pourroit faire ici une objection , qui mérite quelque attention : sçavoir , que les remedes que l'on peut prescrire hardiment dans les maladies chroniques , ne doivent être ordonnés qu'avec beaucoup de précaution dans celles qui sont aiguës , à cause de leur violence , qui jointe à la fougue des humeurs pourroit mettre le Malade en danger.

Pour répondre à cette objection , voyons ce que c'est qu'une maladie aiguë , sans nous arrêter à parler de l'utilité & de l'innocence du remede que je propose , même dans ce cas. Ce qu'il y a d'aigu dans les fièvres n'est autre chose



qu'une accélération du mouvement du sang dans le cœur & les arteres, & me paroît dépendre de la vîtesse & de la force de ce fluide. La vîtesse résulte de la quantité poussée dans un temps donné à travers le cœur & les arteres. La force naît de la quantité jointe à la vîtesse; & l'une & l'autre sont déterminées par la force & la célérité du pouls. Mais dans notre fièvre, quoique la vîtesse soit augmentée, la force ne l'est pas dans la même proportion, parce que la quantité bien loin d'être plus grande, est souvent moindre. C'est pourquoi dans cette fièvre, le pouls n'est jamais ni aussi fort, ni aussi fréquent que dans quelques autres: ce qui en diminue beaucoup la vivacité, & nous laisse plus de liberté dans le choix des remèdes.

Il ne fera pas même hors de propos de considérer ici, sous un autre point de vûe, une fièvre qui subsiste, quoique le Malade soit dans un état d'épuisement extraordinaire, & dont par conséquent ce qu'il y a d'aigu en elle, n'est déterminé ni par la force, ni par la fréquence du pouls. Lorsque la nature se trouve épuisée par l'âge, par la mauvaise constitution, par un état



de langueur, par un excès de fatigue, par une diète rigoureuse au commencement de la maladie, & par des évacuations inutiles, le pouls alors est plus foible que dans l'état naturel. Une fièvre de cette nature, est accompagnée de symptomes extraordinaires & effrayants, qui dépendent de l'affaïssement général. Pour remédier à cet affaïssement, il faut dès la moindre apparence de rémission, avoir recours au Quinquina, le plus puissant des cordiaux & des fortifiants, pour tirer le Malade de cet état extraordinaire d'abattement; de crainte qu'il ne languisse dans une foiblesse insurmontable, par le défaut de circulation dans le cerveau, par la diminution générale des fluides, & l'inertie des solides. Il m'est arrivé plus d'une fois en pareil cas d'accorder tous les jours une bouteille d'excellent vin au Malade, que je lui faisois boire, mêlé avec différentes boissons, & ordinairement pur, & de lui permettre l'usage des alimens convenables, sans quoi il n'eût pas été possible de le soutenir.

L'efficacité singulière du Quinquina, donné dans le déclin des fièvres nerveuses, ou à la fin d'un redoublement,



114 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
est bien connue de ceux qui ont été assez attentifs pour s'assûrer par des expériences suivies & réitérées, de ses vertus & de son utilité, & qui s'en sont rendu l'usage familier. Ils sçavent à quelle dose il faut le donner, les cas où ils peuvent le prescrire sans crainte, & dans quel temps il convient de le faire prendre. Rien n'est comparable à la vertu du Quinquina pour subjuguier la fièvre, & en prévenir les retours, lorsque quelques accès de plus pourroient avoir des suites fâcheuses : pour ranimer la nature lorsque la maladie est presque terminée, & que le Malade est prêt à périr de foiblesse : pour prévenir ou écarter les suites de la fièvre, qui sans ce secours, pourroient devenir fatales, telles que le séjour des liqueurs, des inflammations particulières, & la disposition à la gangrène. Si nous en croyons les Praticiens les plus expérimentés sur l'usage du Quinquina, ce remède donné à propos, est un antidote sûr contre toutes les fièvres, lorsque les vaisseaux sont encore en leur entier, quand il n'y a aucune extravasation, & qu'il n'y a point de pus formé.

J'ai avancé ci-devant, contre la pratique reçûe, que les vésicatoires appli-



qués dans le temps, & selon la méthode ordinaires, étoient nuisible, ou n'avoient que peu d'effets. C'est ce qui m'a été confirmé par des Praticiens des plus expérimentés, qui m'ont assuré n'avoir jamais observé que les vésicatoires, appliqués dans le temps où on a coutume de les employer, & sur les parties les plus sensibles, eussent produit l'effet qu'on en attend ordinairement. Quant-à-présent, je crois qu'ils sont plus utiles, ou du moins qu'ils font moins de tort; en effet, on ne remarque pas aujourd'hui dans cette maladie la même tension qu'autrefois, & les solides sont moins disposés à l'irritation. C'est ce qui me paroît une preuve que l'acrimonie des liqueurs doit être regardée comme la cause de la maladie, parce que si elle dépendoit de leur épaisissement, la circulation se feroit plus difficilement, & les arteres devroient faire de plus grands efforts pour les pousser jusqu'aux extrémités des vaisseaux: c'est de ces efforts que dépend le spasme universel.

Il n'est aucunement vraisemblable que les vésicatoires puissent être employés dans tous les cas de fièvre, dans tous les temps, & de la même



maniere ; qu'on puisse les regarder comme un véritable remede universel en Médecine ; & il faut avoir manqué d'attention pour n'avoir pas observé que ce qui est bon contre les fièvres dans un temps , peut être dangereux dans un autre. Ce n'est que la Pratique qui peut nous apprendre ces différences : ce qui a été proposé dans un sens général , peut être appliqué aux fièvres en particulier , avec quelque petite restriction. *Sape verò etiam nova incidere genera morborum, in quibus nihil adhuc usus ostenderit, ut ideo necessarium sit animadvertere unde ea cœperint, seu sine quo nemo mortalium reperire possit, cur hoc, quàm illo potius utatur (a).*

On doit sans doute apporter des changemens dans la Pratique, selon ceux qui arrivent à une maladie , dans les différents caracteres dont elle se revêt. C'est ce que ne révoqueront point en doute ceux qui sont versés dans l'Histoire des Maladies , qui sçavent bien que les fièvres dont je parle , ne sont pas aujourd'hui précisément les mêmes que celles qui regnoient il y a quelques années , ou que celles qui re-

(a) Celsus in Præf.



gneront dans la saison suivante ; qui ont observé la grande différence qu'il y a dans les maladies en différents temps , par rapport à leur caractère & aux symptômes qui les accompagnent , & cela à l'occasion de la plus petite différence dans la cause ; & qui pour le dire , en un mot , ne sont pas irrévocablement attachés à une pratique de routine.

Mais quoique les vésicatoires appliqués au dos , ou aux extrémités , paroissent avoir présentement un meilleur effet , cela ne diminue pas la nécessité de les appliquer sur la tête , ce qui me paroît préférable dans tous les cas où la tête est fort embarrassée , & où la maladie approche du caractère des fièvres malignes. Un remède aussi actif , appliqué si proche de l'origine des nerfs , procurera une abondante sécrétion des esprits animaux , & ranimera les forces des organes. Ce sera un aiguillon qui fortifiera le ressort des vaisseaux , & des membranes du cerveau , de manière à prévenir leurs oscillations irrégulières , & leurs mouvemens spasmodiques , & qui les garantira contre le séjour des liqueurs. Employé au commencement de la maladie , il préviendra autant qu'il



est possible le délire , & on pourra le réappliquer de temps en temps pour l'écarter. Mais le succès du vésicatoire dépendra beaucoup de la quantité des parties volatiles que les Cantharides fourniront au sang , & l'introduction de ces parties volatiles , fera elle-même proportionnée à la grandeur de l'emplâtre vésicatoire.

Il n'y a point de partie dans tout le corps qui présente autant de surface que la tête , & où l'on puisse appliquer le vésicatoire si facilement , & avec moins d'inconvénient : les parties volatiles & actives des Mouches cantharides , étant introduites en grande quantité dans le sang , en briseront le tissu , & préviendront les coagulations des humeurs ; irriteront & dégorgeront les glandes & leurs conduits excréteurs des liqueurs épaisses & échauffées qui y croupissoient ; rétabliront la transpiration par tout le corps , en désobstruant les vaisseaux destinés à cette évacuation , & disposant les humeurs à s'échapper par cette voie : ce qui est bien différent de ces sueurs abondantes , forcées & hors de saison , qui ne s'accordent pas avec le caractère de la maladie , & ne sont nullement conformes au cours ordinaire de la nature.



Dans cette espece de maladie, la foiblesse, l'abbattement, & les accidens vaporeux sont considérables, & il faut employer les remedes les plus actifs, dont le Malade soutient facilement les effets. Dans le délire, accompagné d'un pouls concentré & intermittent, de mouvemens convulsifs dans les tendons des muscles, de syncope & de froid aux extrémités, outre l'application fréquente des vésicatoires, nous devons employer le Camphre & le *Castoreum*, qui sont diaphorétiques & calmans. Ces remedes agissent mieux donnés en petites doses souvent réitérées, & leur effet est constant. C'est du moins la méthode que j'ai choisie par goût, n'ayant jamais osé les donner en grandes doses. Je n'ignore cependant pas que les Anciens donnoient jusqu'à deux drachmes de *Castoreum* à la fois dans les fièvres.

*Galien, Aretée, Dioscoride, Plin, Trallian, Paul d'Egine*, disent tous quelque chose de ce remede. La Médecine a, je pense, beaucoup souffert du peu de lumieres que nous avons sur les vertus des différens spécifiques des Anciens, & sur la maniere dont ils s'en servoient. On les néglige entièrement



aujourd'hui , ou bien on les donne à trop petites doses. On connoît assez les vertus de la *Serpentaire* , de la *Valeriane* , de l'*Assa - Fœtida* , de la *Myrrhe* & des *Absorbents* , & on sçait sous quelle forme , & en quelle dose il faut les prescrire. Les potions ou Juleps faits dans le goût des Anciens , & qu'on doit donner à grandes doses , sont puissamment rafraîchissants , il seroit puérile de les ordonner par cuillerées.

Les cataplasmes irritants sont aujourd'hui convenables , au lieu qu'ils ne l'étoient pas autrefois : mais il faut avoir l'attention de ne les laisser à la plante des pieds , qu'autant de temps qu'il est nécessaire pour qu'ils commencent à causer de l'irritation , & à procurer un juste degré de chaleur. Quand on les ôte , il faut leur substituer des cataplasmes adoucissants , avec la mie de pain , le lait & le vinaigre , surtout dans le temps des douleurs , pour modérer la chaleur & l'irritation , & on peut les réappliquer de temps en temps , pour entretenir constamment une douce chaleur , & un peu d'agacement , sans les pousser jusqu'à l'irritation , ou au-delà de ce que la nature requiert.

Quel



Quel est ce juste degré d'irritation, c'est ce que peu de personnes se donnent la peine d'examiner. Il n'y a cependant rien de plus certain que les moyens que l'on emploie doivent toujours être proportionnés à la fin qu'on se propose. Mais il n'est pas aisé de déterminer jusqu'où nous devons aller pour aider simplement la Nature, sans nous exposer au reproche de l'avoir forcée. Si par des Topiques de cette espece, le pouls devient plein & fort, sans être trop fréquent, on peut en attendre l'effet que l'on desiroit, parce qu'il est vrai-semblable que les fluides sont en assez grande quantité dans les vaisseaux, & que les vaisseaux eux-mêmes ne sont pas beaucoup affectés de spasme. Mais si le pouls devient vif, dur & tendu; si la chaleur est brûlante; s'il s'y joint des inquiétudes & de l'agitation, on ne doit attendre aucun bon effet de ces sortes de remedes irritants.

Il faut donner au malade de larges boissons délayantes, adoucissantes, & qui fournissent une nourriture facile à digerer; telles sont les émulsions avec les amandes; une legere eau de gruau à laquelle on ajoûtera un peu de crê-



me ; une décoction de pain & de groseilles avec un peu de macis ; du petit lait clarifié coupé avec un peu de vin des Canaries , & de l'eau de poulet ; de la sauge en guise de thé. On pourra ajouter à ces boissons du jus & de l'écorce de bigarrades , pour corriger ce qu'elles ont d'insipides , ou quelque autre chose qui soit propre à les rendre plus spiritueuses & rafraîchissantes, telles que le vin ou quelque eau cordiale : on aura attention en même temps d'approprier les boissons au degré de chaleur & d'altération , & à la violence de la fièvre. On devroit en général préférer celles qui sont les moins propres à s'échapper par la transpiration , afin que séjournant plus long-temps dans les vaisseaux, elles puissent les conserver dans un état de plénitude ; & que se mêlant intimément avec les humeurs acres , elles puissent les brider , les adoucir, ou les entraîner avec elles par quelqueune des voies naturelles.

Dans l'Éssai que j'ai donné il y a quelque temps , (a) j'ai tâché d'après la théorie & la pratique, de justifier & de recommander l'usage du vin dans les

(a) Voyez le Tome IV. de cette collection.



fièvres ; d'expliquer la maniere dont il agit ; & d'en faire voir l'utilité dans l'espece de fièvre qui regnoit alors , par des raisons très-naturelles & évidentes. Je remarquai que par sa chaleur douce & confortative , amie de la Nature , il pouvoit détendre doucement les fibres & les vaisseaux , & remédier à la tension febrile , qui paroissoit alors la cause conjointe , ou le symptome principal & essentiel de la fièvre. J'aurois dû ajoûter en même temps que la chaleur qu'il excitoit étoit également propre à remédier à l'épaississement , & à corriger par-là la glutinosité , & la disposition inflammatoire des liqueurs , lorsqu'il ne se trouvoit pas déjà trop de chaleur , ou trop de penchant à l'inflammation. Cette atténuation des parties glutineuses du sang , par une chaleur convenable excitée dans les vaisseaux , paroît analogue à ce qui se passe dans l'incubation , où par le moyen d'une chaleur douce & extérieure , & par l'action insensible du sac aërien , le blanc de l'œuf , qui est une liqueur gelatineuse , est rendu liquide & en état de passer dans les vaisseaux délicats du jaune & du Placenta , & de fournir une nourriture convenable au jeune poulet ; ou bien



on peut la comparer plus sensiblement à ce qui se passe lorsque l'on fond une gelée par la chaleur du feu.

J'ai pareillement fait mention des qualités du vin , qui le rendent utile dans cette autre espece de fièvre où le sang se trouve appauvri & sans action, empreint de parties acres ou trop fluides. C'est alors qu'il mérite véritablement le titre de puissant cordial & d'Alexipharmaque , & qu'on doit le placer à la tête des remedes sûrs & efficaces , dont l'opération est aussi certaine & agréable que la plûpart des autres remedes sont dégoûtans & peu naturels.

Il étoit à desirer entre autres choses , que la méthode de donner du vin dans les fièvres , fût renouvelée des anciens , & eût été approuvée par eux. Nous sommes certains par plusieurs passages de différens Auteurs , qu'ils s'en sont servi. Il est vrai qu'ils ne l'ont ordonné qu'avec beaucoup de précaution , s'étant particulièrement étendus sur l'espece , la quantité & la qualité du vin, sur le temps & les autres circonstances de la maladie dans laquelle on pouvoit l'employer comme remede ; ce qui me détermine à croire que



la fièvre dont je parle leur étoit inconnue ; car si elle eût régné de leur temps, l'expérience les auroit bientôt déterminés à donner plus fréquemment , & en plus grande quantité , un remède aussi convenable, qui est entièrement approprié au caractère de cette maladie , & qu'on peut quelquefois prescrire en grande dose, & pendant les plus grands accidens.

Les Modernes n'ont pas oublié de même d'en recommander l'usage. Il seroit inutile de rapporter ici tout ce qu'ils ont dit à ce sujet ; les uns par prévention, & les autres sur de bonnes raisons, très-peu peut-être sur des expériences bien avérées. Mais voici la remarque judicieuse que fait un de ces Modernes : *Quotquot modice vino utuntur in febris, facilius convalescunt, vires conservant, & in pristinum ocius restituntur* (a). Un autre va encore plus loin, & contredit Galien, qui défend le vin lorsque la fièvre est forte, lorsqu'il y a mal de tête ou délire, ou lorsque la fièvre dépend, ou est la suite de l'inflammation de quelque viscere : dans ces cas-là mêmes, dit-il, *Magnâ quan-*

(a) Helm. de Febr. c. 12.



*titate sumptum omnem vehementiam sedat ; nam qualitate narcoticâ colligit sensus , somnum conciliat , deliria & dolores acutissimos capitis imminuit , aperit obstructions unde oritur putredo , & concoctionem adjuvat (a).*

C'est ce que je puis confirmer par mon expérience, l'ayant ordonné avec un succès étonnant dans de violents transports, dans des maux de tête, dans des agitations & des insomnies, & dans le temps que les yeux étoient très-enflammés. Le malade est devenu tranquille par son moyen, & a retrouvé du sommeil dans le temps que les narcotiques avoient été employés inutilement, ou que je n'avois osé y avoir recours. Il n'est pas douteux que le vin ne ressemble à l'Opium quant à ses propriétés, à sa manière d'agir, & à ses effets ; il demande le même traitement lorsqu'on en a usé avec excès, & on peut le lui substituer pour les personnes qui s'en sont deshabinuées. Mais comme le vin est une liqueur fermentée, peut-être qu'étant pris avec modération, il ne cause pas le même engourdissement & le même relâchement que laisse après lui l'Opium ; on obser-

(a) *Whitakerus Tract. de sang. uvæ.*



ve en effet qu'il accelere plutôt le mouvement du pouls qu'il ne le retarde, comme le fait l'Opium. Le vin est donc utile parce qu'il est calmant, & que c'est un sûr anodyn.

Il cause à l'estomach une sensation agréable, rafraîchit puissamment, conforte les visceres, & releve l'appetit.

Il fournit au sang une nourriture convenable. Il y porte des parties spiritueuses propres à le réchauffer; il fortifie les solides, & en accelere les oscillations: c'est de ces oscillations portées à un degré convenable, que dépendent la circulation des liqueurs, & l'exercice des fonctions.

Il releve insensiblement les forces abbattues, & provoque toutes les évacuations naturelles sans augmenter la maladie: en effet il ne peut être changé en matiere morbifique, & résiste au contraire par ses qualités, aux alterations particulieres, & aux corruptions des humeurs qui causent la fièvre. Si les fluides par la lenteur de leur mouvement, sont disposés à séjourner, & à former des obstructions, le vin en hâtant leur mouvement progressif, préviendra ou remédiera à ces engorgemens, & fera par ce moyen un bon &



sûr digestif , & je le regarderai comme le moyen le plus efficace pour avancer la coction des humeurs , jusqu'à ce qu'on en ait trouvé quelqu'autre qui soit évidemment meilleur. Je m'en suis beaucoup servi , & très-librement , & je puis avancer avec quelque confiance , que dans toutes les grandes maladies , il vaut mieux avoir recours au vin , puisque c'est le moyen de rejeter un tas de remedes dégoûtants.

Je prendrai la liberté de rapporter ici d'après un excellent Auteur , un passage qui convient admirablement bien au sujet que je traite. *Et quidem in febris malignis vino nil datur excellentius : malignitas dignoscitur ex motuum & virium defectu ; necnon valde depressa sanguinis spirituscentia , ex tardo circulo ejusdem , quâ cuncta dispositionem quamdam cruoris ad putredinem designant. Igitur in iis morbis restaurare vires , spiritus erigere , circulum sanguinis liberum reddere , transpirationem movere expedit ; & in eo versatur omnis alexipharmacorum virtus : quod autem vinum hac omnia praestet , nolumus pluribus auctoritatibus , quibus practicum libri sunt pleni , confirmare , sed confugimus ad solam experientiam , quâ nobis constat , plures*



*ex malignis evasisse solius vini moderato usu (a).*

Qu'on ne s'imagine pas que j'aie dessein de proposer un usage illimité du vin dans les fièvres. Il y a des tempéramens & des maladies où il faut absolument l'interdire. Il a d'ailleurs cet avantage, que quelque inconvenient qui en suive l'usage, il manifeste bientôt ses effets par les accidens subits qu'il attire, ce qui avertit de bonne heure s'il faut le continuer ou non, & on ne sçauroit courir beaucoup de risque en en faisant l'expérience. J'ai donc une règle sûre pour me guider dans l'administration de ce remede. S'il ne cause aucune incommodité à l'estomach, s'il n'augmente pas la chaleur de la fièvre, l'insomnie & le délire; si les Malades au contraire s'en trouvent mieux, s'ils sont plus tranquilles, & se sentent de la disposition au sommeil; s'ils se trouvent moins accablés du poids de leur maladie, ou plus de courage pour le supporter, j'en conclus tout de suite que c'est un remede sûr & convenable qui doit avoir de bons effets, & j'en conseille sans crainte la continuation dans

(a) Frid. Hoffman, Dissert. Phys. Med. IX.



telle quantité , tel temps ou de telle maniere que la maladie me paroît le requérir , & que le malade le peut soutenir.

Le choix du vin n'est pas indifférent, même pour les personnes qui peuvent en supporter l'usage. Je me suis souvent servi du vin des Canaries , qui convient mieux dans les cas où l'on a lieu de soupçonner de l'épaississement dans les liqueurs , & où il y a tension. Mais j'ai vû quelques malades , principalement parmi ceux qui étoient attaqués de fièvres chroniques , à qui une petite dose de ce vin causoit beaucoup de chaleur & de désordre. Ces malades s'accommoderont mieux d'un bon vin vieux rouge , & en supporteront une plus grande quantité ; un tel vin en fortifiant d'une maniere sensible le ton des vaisseaux , pourra s'opposer à ces rarefactions subites , & à ces agitations auxquelles les fluides sont sujets ; & en fournissant au sang des parties propres à lui donner plus de consistance , il en empêchera la dissolution.

Lorsque nous voyons le peu de succès avec lequel nous traitons ordinairement les fièvres , nous sommes naturellement portés à desirer & à chercher



quelque autre méthode plus sûre. C'est du moins la façon de penser d'un Médecin qui s'intéresse au fort de ses malades, & qui se propose de contribuer aux progrès de son Art. Le bain général ou particulier paroît avoir des avantages considérables. Lorsque les globules du sang sont échauffés, qu'ils sont dans une grande agitation, moins coulants, & disposés à la rarefaction; lorsque la sérosité est acre, qu'elle excède la quantité des globules rouges, & que la Lymphe séjourne dans les Glandes, lorsque les vaisseaux éloignés, par le peu de ressort qu'ils ont naturellement, ou par la quantité d'humeurs qui les surchargent, sont hors d'état de pousser ces humeurs en avant; lorsqu'ils sont trop tendus, desséchés ou affaîlés par la trop grande chaleur ou par l'inanition; & qu'à une ou à plusieurs de ces circonstances (desquelles dépend la malignité) il se joint une diminution générale des liqueurs; je dis que dans ce cas il faut avoir recours à un remède prompt & efficace, & qu'il ne faut pas abandonner le malade au succès long & incertain d'une coction, qui pour l'ordinaire, n'est pas exempte de danger.



Le bain général agit immédiatement sur tous les vaisseaux , & ses effets se communiquent promptement à toute la masse des liqueurs , par une infinité de veines absorbantes répandues sur toute la surface du corps , & il en résulte pour ainsi dire tout à la fois , que les solides sont relâchés , les vaisseaux remplis , le corps nourri , le sang rafraîchi , les fluides tempérés ; d'où s'ensuit un juste degré de chaleur & de mouvement. Si quelque chose est donc propre à produire un changement total & subit dans la cause & les accidens de la maladie , c'est sans doute un moyen propre à produire des effets aussi universels que le bain. Il faut à la vérité que les causes ne soient pas portées à un certain excès , & qu'elles aient encore les qualités requises pour pouvoir être corrigées par les effets de cet agent extérieur , conformément aux loix du Méchanisme , & à celles de l'œconomie animale.

On parvient plus sûrement & plus promptement à ces fins par cette voie , qu'en employant une suite de remèdes , qui souvent n'ont par eux-mêmes aucune vertu , qu'on donne en doses mal entendues , & qui au moins ne peuvent



produire leurs effets qu'après avoir circulé pendant long-temps dans tous les vaisseaux, où ils peuvent recevoir des altérations qui nous sont inconnues. Nous pouvons obtenir une partie des effets dont je viens de parler, par le moyen des bains particuliers qui sont en usage, & par les applications que nous faisons sur différentes parties sensibles du Corps, sous les noms de frontaux, de cataplasmes propres pour la plante des pieds, &c. dont on a vu des effets assez frappants. Mais le soulagement qu'on procure par-là est petit, & je ne vois pas le danger qu'on pourroit encourir à porter les choses plus loin, puisque ce n'est qu'en agissant, que nous pouvons reconnoître la nécessité d'agir de plus en plus.

Les faits & les raisons sur lesquels j'appuie cette pratique, sont assez évidents pour affoiblir les plus fortes objections que l'on pourroit faire contre la méthode que je propose. Il est sûr au moins que nous ne l'avons pas assez éprouvée, pour pouvoir dire quels sont les inconveniens qui pourroient s'en ensuivre, ce qui est la seule objection qu'on puisse raisonnablement faire contre elle ; cependant nous nous pri-



vons par préjugé , & par une crainte sans fondement d'un des plus grands secours que la Nature nous ait donné, & qui puisse jamais être au pouvoir de l'Art. Les bains de toutes les especes sont présentement usités dans les maladies Chroniques , pourquoi ne s'en serviroit-on pas dans les maladies aiguës , en ayant égard à la maladie , au climat , à l'espece du bain , à la situation du malade , & aux autres circonstances ? Quand la vie est en danger , il ne faut pas que la sévérité apparente d'une méthode nous retienne ; & un malade qui est dans un état désespéré, n'en fera pas moins en danger , en n'essayant point cette méthode.

Le sentiment des Anciens sur les Bains , n'est point équivoque , & leur exemple , à qui nous sommes si redevables , ne doit pas peu servir à régler notre pratique sur ce sujet. Il suffira pour le présent d'en citer un. C'est Galien qui dit : *Cum itaque sola febris constiterit , balneum exposcit , non secus ac ceteræ siccitates , quacumque vel calidæ fuerint , vel frigidæ* (a). Il répète la même chose dans plusieurs autres endroits.

(a) Galen. libro de Marasmo.



Nous pouvons apprendre la même chose des Nations les plus barbares, qui plongent leurs malades dans l'eau froide, ou qui les ensevelissent dans la neige, & qui les guérissent par ces moyens, n'ayant pas connoissance d'une pratique plus raffinée & plus délicate, qui peut-être n'en est que moins efficace. On a observé de plus que les bains étoient propres à arrêter & à dissiper les grands symptomes de malignité, tels que les Taches pourprées & les Hémorrhagies. Les Animaux conduits par le seul instinct, ont recours au bain quand ils sont trop échauffés ou malades. On pourroit citer à ce sujet plusieurs irregularités que commettent les pauvres gens dans leurs maladies, irregularités que nous croyons fort dangereuses, & auxquelles il est étonnant qu'ils résistent. Mais si nous examinons les choses avec attention, nous verrons que leur maniere d'agir, toute dangereuse qu'elle paroît quelquefois, ne laisse cependant pas d'être conforme à la saine Philosophie. En effet, une maladie se guérit souvent, par ce que nous regardons comme une transgression dangereuse.

C'est par nos Observations sur les



maladies des pauvres , des personnes du peuple & des animaux , jointes à quelques découvertes que le hazard nous fera faire en Médecine , que nous pouvons venir à bout de former un système vrai , fondé sur la Nature , & dépouillé de toutes les sçavantes incertitudes , & de toutes les fausses notions que la science pourroit y introduire , comme aussi de toutes les délicatesses imposantes des ruses de l'Art , & des impertinences que la mode y introduit. Je pourrois apporter plusieurs raisons , & citer des autorités pour appuyer ce que je viens de dire : mais mon dessein n'est pas de faire valoir plus long-temps une pratique aussi propre à inspirer de la défiance , & peut-être abhorrée. S'il arrive jamais qu'elle prenne faveur , il faudra beaucoup de discernement dans le choix des bains qui doivent être appropriés à la Nature & au degré de la Fièvre. Ils seroient faits principalement d'eau chaude ou froide , simple ou composée ; de bouillons , de lait , de vinaigre , seuls ou mêlés avec d'autres choses.

Tel est , Messieurs , mon sentiment sur ce sujet. Vous me connoissez assez pour que je n'aye pas besoin de vous



affûrer que l'envie de paroître singulier dans mes opinions , ou l'attachement à mes sentimens , n'entrent pour rien dans ce que j'écris. C'est dans l'espérance que le sujet que j'ai traité en receyroit un nouveau jour , ou que je ferois plaisir aux personnes dont je recherche l'estime , que j'ai pris le parti de coucher sur le papier ces idées ( qui sont certainement fondées sur l'Observation , & conformes à la saine Théorie ) que de meilleurs Juges improuveront peut-être , mais qui peuvent contribuer aux progrès de la Médecine.

## ARTICLE XLIX.

*Fièvres irregulieres guéries par M. Duncan-Baine , Chirurgien à Pembroke.*

LES Fièvres intermittentes ont souvent été accompagnées pendant ces années dernières de symptomes très-irreguliers , qui mettoient en défaut la méthode ordinaire , & qui jettoient souvent les Malades dans de grands accidens , quand on les traitoit par cette méthode , & qu'on tâchoit d'arrêter la Fièvre avant que d'avoir suffisamment évacué les humeurs. On trou-



ve dans les volumes que vous avez déjà publiés plusieurs Observations de cette nature. J'ai pensé que vous verriez peut-être avec plaisir de nouveaux exemples de guérisons de Fièvres irrégulières qui ont été opérées par différentes méthodes. C'est dans cette espérance que je vous envoie les deux Observations suivantes.

Le nommé *Jean Rhenish* , fils d'un Fermier, âgé d'environ 26 ans, d'une constitution forte & Pléthorique, étoit attaqué depuis six mois d'une fièvre intermittente, pour laquelle il avoit pris une grande quantité de Quinquina, & d'autres remèdes usités en pareil cas, lorsqu'il vint me consulter le 30 du mois d'Août 1736. Dans le temps que j'étois à causer avec lui, & que je lui demandois les éclaircissmens nécessaires, il fut subitement attaqué de convulsions dans les pieds, qui lui firent frapper des pieds contre terre; & ces convulsions monterent insensiblement de la plante des pieds aux jambes, aux cuisses, au ventre, au dos & aux épaules: les convulsions gagnèrent ensuite la tête, & il fut privé de l'usage de la parole; mais il pouffoit des cris effroyables qu'on auroit pu entendre de fort



loin ; & pendant cet accès , la poitrine & le ventre se haussaient & baissaient d'une maniere extraordinaire.

L'accès ayant duré pendant demi-heure , il lui survint une sueur générale qui le soulagea , & il fut alors en état de répondre aux questions que je lui fis. Il me dit qu'il avoit eu plusieurs semblables accès depuis peu , qui avoient fait dire à ses voisins qu'il étoit enforcélé , & qu'il croyoit lui être venu d'une peur qu'il avoit eue dans ce même mois. Il s'étoit endormi sur l'herbe , & vit en s'éveillant un gros serpent qui venoit droit à son visage : il se leva promptement , & courut tout effrayé à la maison , où il fut à peine arrivé , qu'il eut un accès semblable à celui que je viens de décrire. Ces accès étoient revenus tous les jours , & quelquefois deux fois par jour , aux heures que la fièvre avoit coutume de le prendre. Pendant la durée de l'accès , il avoit le pouls élevé & fréquent , le visage très-enflamé , & les yeux prêts à sortir hors de leurs orbites. Après qu'il fut cessé , il se plaignit d'une violente douleur dans les entrailles ; il avoit la langue humide , & ses urines étoient supprimées.



Je lui donnai sur le champ la potion suivante, qui opéra doucement. *R. Sal. Vitriol. drachm. j. Oxymel. Scillit. unc. j.*

Le lendemain, je lui fis prendre une forte dose de Teinture Sacrée, à laquelle j'ajoutai quelques gouttes d'Esprit de Lavande, & une once de Syrop de Nerprun, ce qui le purgea bien, & son accès revint une heure plus tard que le jour précédent.

Le premier du mois de Septembre, je lui tirai dix onces de sang du bras, & lui donnai une potion à prendre par cuillerées, composée des eaux distillées de Romarin, de Sauge, de Rhue, de Lavande simple, de Pivoine, de Brionne composée, d'Esprit de Lavande, de Sel volatil aromatique huileux, de Gui-de-Chêne. J'y fis mettre un scrupule de poudre de Gut-tete, le matin, l'après-dînée & le soir. Le sang que je lui avois tiré étant très-coëneux, je lui fis une seconde saignée le jour suivant, & lui donnai le soir, à l'heure de sommeil, les pilules contre la Colique, \* qui opererent bien le lendemain matin, & l'accès ne revint pas

\* Voyez - en la description dans la Pharmacopée de Bates.



ce jour là. Le soir je lui fis prendre le bol suivant.

℞. *Pulv. Antepilept. alter. Quincy.* scrup. ij. *Cort. Peruvian.* drachm. j. *Sal. Absinth.* gr. x. *Laudan liquid. Sydenham.* gut. xx. *Syrup. Pæon.* q. s. ut. f. bol.

Le 4. Septembre, je le mis à l'usage de l'Electuaire suivant.

℞. *Pulv. Antepilept. alter.* drachm. ij. *Cort. Peruvian.* drachm. vj. *Sal. Absinth.* drachm. sem. *Syr. Pæon.* q. S. M. f. *Electuar. cujus capiat molēm n.m. tertiâ quâque horâ superbibendo cochlearia quatuor Julap. prius prescript.*

Ses accès, qui revenoient tous les jours, ne parurent plus que de deux jours l'un, & ne furent pas à beaucoup près aussi violents qu'ils l'avoient été jusqu'alors.

Le 8. Septembre, il prit de l'*Ipecacuan-na*, qui le fit bien vomir; mais comme il ne l'avoit pas fait aller par bas, je prescrivis un lavement pour le soir, après lequel je lui donnai du *Philon. Roman.* qui lui a toujours procuré beaucoup de soulagement pour les douleurs qu'il



142 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
ressentoit dans les entrailles après chaque accès.

Les 9. & 10. Septembre, il continua l'Electuaire & le Julep ci-dessus.

Comme il ressentoit toujours de la douleur dans les entrailles, & qu'il avoit quelquefois des convulsions, je lui fis prendre un scrupule de Mercure doux le soir du 11. & le purgeai le lendemain matin, ayant toujours soin de lui donner du *Philon. Roman.* la nuit pour le calmer.

Les 13. 14. & 15. il continua l'usage de l'Electuaire & du Julep.

Les 16. 17. 18. & 19. je lui prescrivis l'infusion suivante.

℞. *Pulv. cortic. Peruvian.* unc. j. *Sal. Absinth.* drachm. ij. *Coq. ex aq. font.* lib. iv. *ad lib. ij.* *Colat. affund. rad. gentian. Galang. Zedoar. Calam. Arom. Serpent. virgin. aa.* drachm. j. *fem. Cort. aurant. Sicc. unc. fem. Summit. Absinth. Roman.* drachm. j. *Centaur. min. scrup. ij.* *Leni calore adhibito infund. per aliquot horas, dein colatura adde Aq. Theriacal. Epidemic. aa.* unc. ij. *vin. Chalybeat.* unc. iij. *Spirit. Lavend. comp. unc. fem. m. Cap. Cochlearia sex tertiâ quâque horâ absente paroxismo.*



Le 20. il reprit le Mercure doux , & le lendemain la purgation & le *Philonium*.

Le 24. on lui redonna l'infusion précédente , & comme il se trouvoit beaucoup mieux , il s'en retourna chez lui le 25. Mais ses accès étant revenus , je lui envoyai huit grains de Tartre-Emétique , & peu de temps après je lui donnai du Turbith mineral , après quoi il fut quitte de ses accès. Je lui fis cependant continuer l'usage d'un Electuaire , composé avec le Quinquina , le Gui-de-Chêne , le Sel d'Absinthe & l'Elixir de Vitriol , au moyen de quoi il se trouva parfaitement rétabli.

II. J'accouchai , il y a environ six semaines , une Dame âgée de trente ans , qui habitoit un pays marécageux , où elle étoit sujette , ainsi que toute sa famille , à de fréquentes attaques de fièvre intermittente. L'accouchement ayant été laborieux & difficile , la Malade se plaignit quelques jours après d'une douleur vers l'os *Ischium* , qui descendit vers la partie moyenne du muscle appelé le Vaste externe , & qui revenoit tous les jours à une certaine heure ; accompagnée de beaucoup de fièvre , qui se terminoit par une sueur ,



après quoi elle se trouvoit bien , mangeoit & buvoit à son ordinaire. Je lui donnai l'Emétique , & quelques purgations ; la mis ensuite à l'usage du Quinquina , auquel j'ajoutai l'Elixir de Vitriol , & les remèdes antispasmodiques , & lui appliquai un grand emplâtre véficatoire sur la partie malade , moyennant quoi elle guérit.

## ARTICLE L.

*Remarques sur le traitement de la petite Vérole : par le Docteur Thomas Simson , Professeur en Médecine en l'Université de Saint André.*

CE que j'ai déjà remarqué plus d'une fois , & d'une manière générale au sujet des maladies aiguës , mérite d'être appliqué en particulier à la petite Vérole ; sçavoir , qu'il n'est point de maladie où il soit plus important , & où il faille plus de discernement pour déterminer quels sont les changemens que les remèdes apportent dans le cours naturel de cette maladie , & qui offrent tant de variétés dans les différents sujets. Depuis *Sydenham* , on a fait quelques progrès dans le traitement de la  
petite



petite-Vérole; cependant malgré tout ce que cet Auteur a dit là-dessus, & toutes les Observations que l'on a faites depuis lui, les Praticiens sont bien éloignés de convenir d'une méthode curative. J'avouerai même que tout initié que je suis dans la Pratique de *Sydenham*, dont je suis un des plus grands admirateurs par rapport à la plûpart des maladies, je me suis vû obligé de l'abandonner pour la petite Vérole : non pour ce qui concerne la diète antiphlogistique, pour laquelle il a toujours témoigné la plus grande opposition; mais pour cette partie du traitement, touchant laquelle il paroît s'accorder avec ses plus grands adversaires, qui consiste à tenir le Malade constipé pendant tout le temps de la suppuration, & à entretenir le gonflement de la tête & des mains, &c. par un usage constant du Syrop Diacode.

Je suis extrêmement surpris qu'un Praticien aussi attentif que *Sydenham*, ait pu voir des Malades si prodigieusement enflés, mourir en aussi grand nombre qu'il en meurt après le huitième jour de la maladie, ayant le transport, une Esquinancie, & une Peripneumonie, sans avoir soupçonné que l'engor-



gement des liqueurs , dans le temps de la suppuration , pouvoit en être la cause. Il est vrai que dans les petites Véroles d'un mauvais caractère , les Malades meurent avant le huit , n'ayant que peu d'enflure , & souvent pas plus de fièvre , qu'on en observe dans ces maladies , auxquelles on a donné le nom de Fièvres nerveuses. Mais cet événement en pareil cas me paroît bien moins venir de ce que les liqueurs ne sont pas suffisamment diminuées vers la surface du corps , que de ce qu'elles s'y portent en trop grande quantité ou avec trop de précipitation , ce qui interrompt la circulation dans les vaisseaux capillaires , & empêche ceux qui sont destinés à séparer la sérosité d'en recevoir autant qu'à l'ordinaire ; de-là viennent les inflammations gangréneuses , accidens ordinaires dans ces fortes de petites véroles. Il s'ensuit de-là que plus nous poussons les fluides vers la surface , où ils se portent naturellement dans cette maladie , plus nous précipitons l'apparition des symptomes dangereux ; & que la même chose arrive dans les cas moins violents , où les vaisseaux séreux reçoivent du sang la liqueur qui leur est destinée , mais en si



grande quantité qu'ils compriment les parties voisines, & en empêchent les fonctions.

Il est évident que dans l'un & l'autre cas, le moyen le plus utile est de soustraire une partie de l'humeur qui opprime & surcharge les vaisseaux de la peau. Je ne connois rien de meilleur pour cet effet que de petites purgations auxquelles nous avons recours le plutôt que nous pouvons, dans toutes les autres maladies inflammatoires, où nous avons lieu de craindre la suppuration & la gangrène. Ces purgations entraînent une plus grande quantité de sérosité viciée, que de sang, & l'évacuent avec moins d'inconvénient qu'elle ne peut l'être par la salivation.

Mais en voilà assez pour la Théorie, à laquelle j'ai peu de confiance dans de pareilles maladies : je dois présentement vous informer, de ce que j'ai observé en 1729. où la petite Vérole fut Epidémique & très-mauvaise. Je remarquai que quelques-uns de mes Malades tomboient dans le délire après la suppuration, qui d'abord avoit paru diminuer la violence des accidens qui accompagnent l'éruption. Je soupçonnai tout aussitôt que le Syrop Diacode pouvoit



148    ESSAIS ET OBSERVATIONS  
en être la cause , & j'en fis suspendre l'usage , auquel j'avois été attaché jusqu'alors , selon la méthode de *Sydenham*. Je m'apperçus bientôt que ceux de mes Malades , qui étoient les plus en danger , étoient toujours moins sujets au délire , & avoient moins de fièvre quand je ne leur donnois pas des calmans , & depuis lors je ne m'en suis plus servi , si ce n'est dans le cas où la suppuration étoit accompagnée de douleur ou d'insomnie ; circonstances dans lesquelles le Syrop Diacode m'a paru un remede admirable. C'est alors que je commençai à examiner avec un peu plus d'attention la Méthode de *Sydenham* , & à considérer quel pouvoit être l'effet du Syrop Diacode , sur l'usage duquel on insistoit tant dans cette maladie , & quelle intention on avoit en le donnant.

J'ai remarqué , par la façon dont s'exprime *Sydenham* , dans sa Lettre au Docteur *Cole* , que son intention étoit de modérer les émotions inflammatoires & la fièvre secondaire , & que c'étoit dans cette vûe qu'il le donnoit une , deux , & même jusqu'à trois fois par jour , non seulement pendant tout le temps de la suppuration , mais encore



long-temps après. Je ne sçaurois goûter cette raison , parce qu'elle ne s'accorde pas avec les observations que j'avois faites depuis peu sur cette maladie , qui m'ont fait voir que le Syrop Diacode augmentoit certainement la fièvre , & donnoit lieu à un des plus fâcheux symptomes , le délire , aussi bien dans la petite Vérole , que dans les autres maladies inflammatoires. C'est ce dont j'ai été convaincu en observant dans la pratique même de *Sydenham* , qu'il a été obligé d'employer les douces purgations contre ces agitations fiévreuses , & particulièrement contre la fièvre secondaire ; ce qu'il n'a pu faire qu'en abandonnant les indications qu'il s'étoit proposé de suivre dans le traitement de la maladie en général.

Il nous l'apprend lui-même dans sa *Schedula monitoria* , où il parle beaucoup en faveur de sa Méthode , & où il traite la purgation de *cuneus durus duro nodo* ; J'y ai cependant entrevû par la manière dont il en parle , qu'il a eu quelque raison de soupçonner les mauvais effets du Syrop Diacode , & que c'est pour cela qu'il a cru devoir en modérer l'usage dans le commencement de la maladie : *Cum verò* , dit-il , *ultimis morbi*



*diebus haud raro accidit, acri alvum partim à morbi naturâ, partim à magnâ paragogicorum vi, quorum opem planè deposcebat medendi ratio, ita constipatam esse, ut tum ferè suffocetur ille, tum febris ad eum gradum ascenderit, ut jam de agro pènè conclamatum videatur.* De sorte qu'il a reconnu que le fréquent usage de ce calmant, bien loin d'appaiser ces redoublemens, étoit plus propre à en augmenter la cause, comme il est naturel de le croire, en considérant les effets ordinaires du Syrop Diacode. Je demande donc sur quel fondement il a employé si constamment ce Syrop, dès les premiers jours de cette maladie, & pourquoi ceux qui suivent sa pratique en Angleterre continuent de s'en servir ?

Par toutes les observations que j'ai pu faire pendant ces douze dernières années, je n'ai pas remarqué que le Syrop Diacode eût d'autre avantage, que celui qui lui est propre, qui est d'appaiser les douleurs. J'ai vû des enfans qui avoient des toux effroyables dans la petite Vérole, qui se déchiroient la peau à force de se grater, en qui ces accidens se sont calmés comme par enchantement, par deux ou



trois cuillerées à café de ce Syrop, & qui après cela ont été tranquilles pendant tout le reste de la maladie, & ont eu du sommeil; de sorte que ses effets en ce cas étoient très-désirables. Mais parce qu'il a été donné avec succès dans un cas si pressant, devons-nous perdre de vue le motif qui nous a déterminé à y avoir recours, & le donner dans toutes les circonstances, sans consulter les indications? Qu'y a-t-il de plus raisonnable & de plus naturel dans le traitement d'une maladie qui abonde en humeurs corrompues, que de soustraire peu à peu une partie de ces humeurs, & d'entretenir la liberté du ventre, plutôt que de supprimer toutes les évacuations, ce qui est l'effet ordinaire du Syrop Diacode? On ne manquera pas d'objecter peut-être que par cette méthode les mains, le visage & les pustules elles-mêmes pourroient s'affaïsser avant que le sang eût été suffisamment purgé de l'humeur qui l'infecte.

C'est je pense la raison pour laquelle on a témoigné tant d'opposition contre toute sorte d'évacuations, au commencement de la petite Vérole, dans la pensée où l'on est que la matiere de



la suppuration est expulsée de la masse, & fournit ou entretient celle qui cause le gonflement du visage & des mains. Mais ce sont là des idées sans fondement, qui n'ont servi qu'à établir une mauvaise pratique, puisqu'il est incontestable que la petite Vérole est une maladie de la peau, dans laquelle cette partie est d'abord attaquée d'inflammation, & suppure ensuite; & que pour que cette suppuration se fasse bien, il faut que la circulation soit libre vers les parties externes du corps, ce qui n'est pas quand le gonflement est porté à un point extraordinaire. Il faut donc regarder le gonflement & les pustules comme deux choses très-différentes. Les pustules ne sçauroient être trop grosses, mais j'ai souvent observé, que lorsque le gonflement devenoit excessif, il donnoit lieu aux accidens les plus dangereux, comme je l'ai vû arriver dans des cas où les pustules elles-mêmes étoient en petit nombre, & d'une juste grosseur. En effet, que doit-on attendre quand le corps est partout oedemateux, & qu'il y a de la fièvre, si ce n'est le délire, une peripneumonie, des extravasations de sang, &c.?

C'est pour éviter ces accidens, que je



fuis d'abord devenu réservé sur l'usage du Syrop Diacode, & que j'ai même tenté dans la suite de procurer à mes Malades, pendant la durée de la suppuration, au moins la liberté ordinaire du ventre; & je dois dire que cette méthode a été suivie du plus grand succès. En effet, je n'ai jamais vû la petite Vérole se soutenir mieux, & le Malade être plus à l'aise que par le moyen de ce régime. J'ai eu cette année trois ou quatre douzaines de petites Véroles à traiter, dans la plûpart desquelles les pustules étoient contigues, & confluentes dans quelques-unes, & où il y avoit à peine la moindre apparence de fièvre, lorsque la maladie est venu à changer. Les Malades buvoient de la petite bière & du petit lait, & je leur laissois manger à discrétion des pruneaux cuits.

J'ai appris en même temps, que dans des Hameaux de Pêcheurs, où il n'y a point de Médecin, il est mort dix-huit ou vingt personnes de la même petite Vérole, ce qui est environ la moitié de ceux qui en ont été attaqués, & que les symptomes de leur maladie, étoient entièrement conformes à ceux dont l'exa<sup>c</sup>t M. *Hux-*



*ham* (a) a fait mention en décrivant la petite Vérole qui ravagea *Plymouth*, dans les années 1724. & 1725. Il n'est pas étonnant que cette maladie ait fait de si grands ravages, puisque peut-être depuis le commencement jusqu'à la fin, les personnes qui en étoient attaquées n'ont pas été une seule fois à la selle, & qu'on ne leur a donné pendant tout le cours de leur maladie que du lait coupé, du gruau & du Syrop Diacode, dont toutes les Nourrices de la campagne connoissent l'usage.

Un pareil régime peut être encore plus dangereux pour les enfans, à qui la constipation ne convient en aucun temps, & c'est cependant celui qu'on leur fait observer. J'en ai vû qui alloient cinq à six fois à la selle dans un jour; & qui s'en trouvoient bien; & je n'ai jamais remarqué qu'en insistant sur cette méthode, les parties enflées s'affaïssent; je veux dire en conservant la liberté naturelle du ventre, ou même en procurant une plus grande liberté, lorsqu'une enflure excessive le demandoit; car, comme le remarque le Docteur *Mead* dans sa Lettre au Doc-

(a) Voy. les Trans. Philos. N°. 390.



teur *Freind*, bien des Malades périssent avec cette enflure. Je me suis donc toujours attaché, même dès le commencement de la petite Vérole, & dans le temps de la suppuration, à laisser couler le ventre : & *Sydenham* convient dans son Histoire de la petite Vérole régulière, que c'est la seule chose alors qui puisse sauver les enfans, comme la salivation sauve les adultes.

Que peut-on conclure de-là si ce n'est qu'il est utile de procurer quelque évacuation de la partie séreuse du sang, dans le temps de cette enflure ? Nous en augurons bien lorsqu'elle se fait d'elle-même. Pourquoi donc n'imiterions-nous pas la nature, & pourquoi ne la solliciterions-nous pas quand elle est trop tardive ? Vous en convenez sans doute, mais vous dites en même temps que nous devons nous déterminer en faveur des mêmes émonctoires que la nature a choisis. Je demande s'il y a quelque chose qui rende une évacuation utile aux uns & non aux autres ? Il me paroît que non, si ce n'est que dans les différents sujets, la sérosité se porte vers des parties différentes. Dans les enfans, qui ont na-



turellement le ventre plus libre, lorsque les vaisseaux se trouvent surchargés, les humeurs se portent plus facilement sur les glandes des intestins : dans les adultes au contraire, lorsque ces humeurs ne trouvent pas à se filtrer dans les intestins, elles se portent sur les glandes salivaires ; mais cette route est beaucoup plus dangereuse pour les Malades, parce que cela ne peut arriver que quand toutes les parties des environs sont extrêmement distendues, quoiqu'il arrive quelquefois alors que les intestins se prêtent à la sécrétion d'une partie de l'humeur. Mais nous sommes si prévenus contre leur fonction, que nous faisons notre possible pour arrêter les évacuations par bas dès qu'elles commencent à paroître ; je suis cependant persuadé qu'on en verroit souvent de bons effets, si on les favorisoit. Ce sentiment n'est pas simplement fondé sur ce que j'ai remarqué, en aidant avec modération l'évacuation du bas-ventre, mais il l'est encore sur une observation générale qu'a fait le Docteur *Wintringham* sur cette évacuation, lorsqu'elle arrive naturellement ; au sujet de laquelle il remarque judicieusement à la p. 63.



de son *Commentarium Nosologicum*: jure quidem horrent *Medici diarrhaeam vires prostermentem, Ptyalismum sistentem, faciei & extremorum tumefactionem impedientem*: hunc verò effectum à tali alvi solutione ortum, me nunquam observasse memini, sed è contra, juvenibus sanguinolentis ætate & viribus florentibus, hanc praxin sæpe utilem novi.

Cela s'accorde parfaitement avec ce que *Hoffman*, ce Praticien si expérimenté, remarque dans son Histoire de la petite Vérole épidémique de l'année 1698. où il dit: *Diarrhæas sistere periculosum fuit*; & dans sa troisième règle générale concernant le traitement de cette maladie, il observe: *Frequens juvenili imprimis ætati symptoma est, salivæ fluxus, qui suppurationis tempore ut plurimum effusior accidens, non modò hanc, sed & somnum non sine periculo impedit. Moderandus igitur tam per alvi solutionem mediante clystere emolliente, quàm, &c.* Est-il en effet quelqu'un qui puisse ne pas soupçonner du danger, lors de l'énorme enflure qui arrive dans cette maladie quand la fièvre commence, & qui se continue souvent au-delà de l'éruption?

Je me flatte donc, que ce que je



viens de dire donnera de nouvelles vûes aux Praticiens , & qu'ils ne laisseront pas suffoquer imprudemment leurs Malades , dans l'intention d'entretenir les pustules & l'enflure. La Maladie dans le temps que la surface du corps s'enflamme & suppure, abonde en sérosités superflues , plus propres à retarder qu'à avancer la suppuration. Ces sérosités engorgées dans les vaisseaux séreux , augmentent tous les symptomes lorsque la maladie change : au lieu qu'en tenant le ventre un peu libre , par le moyen des pruneaux , du petit-lait , des lavemens , & des boissons délayantes, on conserve tous les passages libres , & en état de prêter leur ministere dans ce période de la maladie , & cela sans rien changer aux pustules mêmes , ainsi qu'une pratique constamment suivie depuis douze ans me l'a fait voir.

Je ne sçaurois donc trop recommander cette méthode dans ce canton, où l'on paroît extrêmement prévenu contre elle , & où l'on permet rarement à cette maladie de se terminer par bas , ce qu'elle feroit souvent, si on l'abandonnoit à elle-même. Je ne néglige pas pour cela entièrement le Syrop de



Pavot ; mais s'il m'arrive de le donner pour procurer du sommeil , ou pour calmer des douleurs , je conseille toujours en même temps un lavement qui en aide l'opération , moyennant quoi je suis à portée de juger de ses effets ; au lieu qu'en le prescrivant de la manière que *Sydenham* le conseille , il est assez difficile de dire ce qu'on se propose par son moyen : on le donne comme un spécifique , dans un temps où tous les effets qu'il produit sont contraires à ceux qu'on désire , qui doivent être de délivrer les Malades des humeurs dont ils sont surchargés. Mais en voilà assez pour servir d'avertissement aux Médecins qui s'intéressent à leurs Malades , & pour les déterminer à examiner les temps de la maladie auxquels *Sydenham* borne l'usage du Diacode.

## ARTICLE LI.

*Observation sur la Rage ; par M. André Plummer , Professeur de Médecine en l'Université d'Edinbourg.*

UN jeune homme âgé d'environ 17 ans , qui avoit été Apprentif chez



un Chirurgien à la campagne, & qui étoit venu à *Edinbourg* pour se perfectionner dans sa profession, fut mordu vers le commencement du mois de *Décembre* 1738, par un chien, à peu près au milieu de l'ongle du doigt moyen de la main droite. Il dit d'abord que le chien appartenoit à une personne de sa connoissance, & qu'il n'avoit alors aucun symptôme de rage; mais dans la suite il assûra qu'il avoit été mordu par un petit chien qu'il avoit rencontré dans les rues, & qu'il avoit fait son possible pour l'attraper, mais qu'il n'avoit pu apprendre ce qu'il étoit devenu. La plaie ne lui fit pas d'abord une douleur bien considérable, & il s'en guérit en peu de temps par la méthode ordinaire.

Au commencement du mois de *Janvier* 1739. il ressentit une douleur dans ce doigt. Cette douleur s'étendoit tout le long du dos de la main jusqu'au coude, & étoit accompagnée d'engourdissement au doigt. La nuit du six au sept du même mois, il se trouva brûlant, fut agité toute la nuit, & sa douleur devint plus vive, de sorte que le lendemain matin il alla chez le Docteur *Alston*, pour lui demander avis. Il lui



fit voir sa main , & lui dit qu'il avoit été mordu d'un chien quelques semaines auparavant , mais que le chien étoit encore vivant , & se portoit bien. M. *Alston* lui conseilla de se servir d'une fomentation émolliente & anodyne, & d'observer un régime de vivre rafraîchissant. Conformément à ce conseil , il se fit des fomentations sur la main pendant quelque temps dans la soirée ; & ayant pris quelque boisson pour son souper , il se mit au lit. Mais la violence de la douleur fut telle qu'il toussa toute la nuit , fut fort échauffé , & sua. Comme il étoit fort alteré , il se leva au milieu de la nuit pour boire de l'eau ou de la petite bierre , & étancher la soif qui le dévorait. Lorsqu'il eût trouvé de quoi se satisfaire , il fut surpris de ne pouvoir boire autant qu'il en avoit d'envie , à raison de quelque difficulté qu'il ressentoit en avalant.

Le matin suivant il essaya encore de boire ; mais à peine la boisson eut atteint le fond de la gorge , qu'il fut attaqué de convulsions , laissa tomber le vaisseau qu'il tenoit , & dit à son camarade qu'il se sentoît étranglé. Quelques heures après étant sorti du lit , il vacilla sur ses jambes , se plaignit que la



tête lui tournoit , & que l'estomach lui faisoit mal. Il pria son camarade d'aller chercher le Docteur *Alston* , qui , informé de son état , & lui trouvant la peau brûlante , le pouls agité , & beaucoup de douleur à la main , le fit saigner sur le champ , & lui ordonna une ptisanne purgative à prendre le plutôt qu'il seroit possible.

Après qu'on lui eût tiré dix onces de sang , la douleur qu'il ressentoit au doigt diminua , & il se trouva plus tranquille. Quand on lui apporta la ptisanne , il prétexta diverses raisons pour ne la pas prendre : cependant à la sollicitation de ses amis , il fit quelques tentatives , mais il les assûra qu'il ne pouvoit pas avaler. Le soir on le détermina à essayer s'il pourroit prendre un petit morceau de pain mollet trempé dans du petit lait coupé avec le vin des Canaries ; il en mit effectivement dans sa bouche , qu'il tourna de côté & d'autre pendant quelque temps ; mais au lieu de l'avaler , il le rejetta avec force , & avec des mouvemens convulsifs. Il dormit pourtant cette nuit d'un sommeil assez tranquille , & eut une douce sueur.

Le lendemain matin il parut un peu



agité , tint des propos interrompus , poussa de profonds soupirs , se plaignit qu'il avoit de la peine à respirer , & que quelque chose lui interrompoit le mouvement du cœur. Vers les onze heures le Docteur *Alston* vint le voir , & le trouva fort agité , secouant la tête , & ne pouvant rester en place ; il remarqua qu'il avoit fréquemment la bouche de travers , & des convulsions dans les autres muscles de la face ; que sa respiration étoit précipitée , & son pouls fréquent quoique foible. Il lui conseilla de prendre un peu d'une potion cordiale qui se trouva sous la main ; mais il répondit qu'il n'osoit , par la crainte d'en être suffoqué : cependant étant pressé d'en faire l'essai , il porta le verre à la bouche , & avala la boisson subitement , mais il la rejetta aussi vite avec une espèce d'horreur & de frémissement. M. *Alston* ayant été témoin de ces symptômes extraordinaires , & craignant que ce jeune homme ne fût dans un danger pressant , passa à mon Laboratoire sur le midi , où il m'attendit avec quelques Collègues Professeurs en Médecine , & nous emmena le Docteur *Rutherford* , le Docteur *Saint-Clare* & moi chez son malade , & fit avertir en mê-



164 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
me temps M. *Monro* pour s'y trouver  
avec nous.

Nous trouvâmes le malade extrêmement mal, & dans une espèce d'agonie, agitant beaucoup la tête & les bras. Il avoit le visage enflammé & bouffi, le regard farouche & égaré, & il écumoit sans cesse. Quelquefois il se levoit brusquement de dessus son siège, & se jettoit sur son lit : il répondoit cependant aux questions qu'on lui faisoit ; seulement il s'arrêtoit de temps en temps tout court, pour supplier qu'on empêchât un tel, qui étoit son meilleur ami & son camarade, d'entrer dans sa chambre, parce qu'il ne pouvoit ni le voir, ni en entendre prononcer le nom, antipathie dont il ne pouvoit dire aucune raison. On souhaita de lui voir avaler un peu de thé, ce qu'il essaya avec la plus grande répugnance ; mais il le rejetta sur le champ, & parut extrêmement mal après cette épreuve, disant que sa respiration étoit entièrement interceptée.

Nous nous rendîmes dans un Caffé, pour examiner entre nous, s'il étoit possible de tenter quelque remède avec apparence de succès, & nous emmenâmes le jeune homme qui avoit été



compagnon de lit du malade , & son meilleur ami , afin d'être mieux instruits de tout ce qui lui étoit arrivé : il nous assûra que quoiqu'il eût dit au Docteur *Alston* qu'il avoit été mordu par le chien d'un de ses amis , & que ce chien n'étoit pas malade , & n'avoit aucun symptome de rage ; cependant il avoit dit en rentrant au logis immédiatement après sa morsure , qu'elle lui avoit été faite par un chien qui couroit les rues ayant un collier , & qu'il ne l'avoit plus revû depuis. Il nous apprit en même temps , que cet infortuné jeune Homme avoit , lorsqu'il fut mordu , une Gonorrhée pour laquelle il prenoit des remèdes en cachette. Que la maniere dont il se traitoit étoit de prendre une prise de Mercure doux le soir , & le lendemain le plus matin qu'il pouvoit un purgatif , dont l'opération se trouvoit ordinairement passée vers le midi ; après quoi il suivoit les Professeurs , & vaquoit à ses autres occupations.

A peine fûmes-nous entrés au Caffé , que nous vîmes venir à nous un autre jeune Homme , qui étoit aussi un des camarades du Malade : qui venoit nous dire que fort peu de temps après que nous l'avions quitté , il s'étoit trouvé



dans un état beaucoup plus fâcheux qu'auparavant, qu'il se croyoit sur le point de mourir, & l'avoit supplié de faire revenir les Médecins : que comme il fortoit, le Malade avoit couru après lui, s'étoit jetté dessus en furie, & l'auroit maltraité, si les gens de la maison n'étoient accourus à son secours : qu'on l'avoit entraîné dans sa chambre, où deux hommes pouvoient à peine le retenir dans son lit ; que le vaisseau qui avoit été ouvert le jour précédent, s'étoit rouvert par la violence des mouvemens qu'il s'étoit donnés, & que le sang en fortoit en grande quantité.

Comme le Malade étoit dans mon voisinage, je retournai avec le jeune Homme, pour voir dans quel état il se trouvoit alors, & s'il y avoit moyen de lui faire quelque chose. Il m'offrit le spectacle le plus affreux que j'eusse jamais vû. Il rugissoit & écumoit de rage, grinçoit des dents, & faisoit son possible pour mordre & déchirer tout ce qui se trouvoit à la portée de ses mains & de ses dents ; il bondissoit sur son lit avec tant de force, qu'il soulevoit un homme qui étoit couché sur lui en travers, & faisoit trembler le lit :



son visage , sa poitrine , ses mains & ses draps étoient couverts de sang & de sueur : lorsque ses forces furent presque épuisées , & qu'il fut hors d'haleine , je lui parlai , il me reconnut , & me répondit assez paisiblement. Je lui dis qu'il falloit nécessairement lui remettre une bande au bras , de crainte qu'il ne tombât en syncope , ou qu'il ne mourût même par la perte de son sang : il y consentit , & comme il ne se trouvoit là personne qui fut en état de lui rendre ce service , je mis une compresse sur l'ouverture de la saignée , lui entourrai le bras d'une bande , & lui essuyai la sueur & le sang dont il avoit le visage couvert. A ce que je pus voir par les caillots de sang , & par son linge & ses draps qui en étoient mouillés , il avoit perdu environ vingt onces de sang dans cet accès , qui avoit duré une heure. Dans ces momens de calme , je lui demandai s'il vouloit boire : il me répondit qu'il ne souhaitoit rien tant , se trouvant excessivement altéré : je pris un pot que je trouvai sous ma main , dans lequel il y avoit du lait coupé avec de l'eau , & le lui mis à la bouche ; il s'en approcha avidement , le saisit avec les dents ; & ayant



pris une gorgée de cette boisson, il la rejeta tout aussitôt. Il fut dans l'instant même attaqué d'une violente convulsion, qui fut suivie d'un vomissement dans lequel il rendit un Phlegme bilieux, mêlé d'une matiere noire & épaisse semblable à du sang caillé. Ensuite il eut un nouvel accès semblable au premier, dans lequel il extravagua, se débattit, & fit des efforts pour mordre. Je conseillai de le garroter dans son lit, & de laisser auprès de lui des personnes entendues, ce qui fut fait. J'y retournai vers le soir avec M. *Monro* ; nous le trouvâmes la bouche couverte d'écume, faisant un bruit désagréable, roulant la langue de côté & d'autre, & rendant des sons semblables à ceux des enfans lorsqu'ils veulent se mocquer de quelqu'un qui leur parle. Il avoit des mouvemens convulsifs semblables à ceux du hoquet, mais plus forts, & son visage étoit souvent attaqué de convulsions. Dans ce temps-là même, il nous reconnut M. *Monro* & moi, quoiqu'il fût dans un délire continuel. Il fut dans cet état jusqu'à six heures du soir, auquel temps ses forces s'étant entièrement épuisées, il resta sans mouvement pendant une demi-heure, & mourut.

ART.



## ARTICLE LII.

*Observation sur une Apoplexie occasionnée par une chute de Cheval ; Par M. Charles Ayton-Douglas , Médecin à Fife.*

LE nommé *André Reid*, demeurant à *Coaltoun de Balgony*, dans le Comté de *Fife*, âgé de treize ans, & robuste, se laissa tomber de cheval en courant au grand gallop, le 19 *Juillet* 1737, & ceux qui étoient avec lui furent assez inhumains pour continuer leur route, & le laisser par terre sans lui donner aucun secours. L'endroit où il se laissa tomber étant éloigné de trois ou quatre milles de la maison de son pere, il se passa trois heures avant qu'on le trouvât étendu sur la place dans un état Apoplectique. Aussitôt qu'on l'eût transporté chez lui, on le fit saigner, & on le mit dans son lit. C'est tout ce qu'on lui fit jusqu'au 22 au soir, que je fus prié de venir le voir. Je le trouvai au lit enseveli dans un sommeil si profond, que nous eûmes beau lui tirer les cheveux, & le pincer en différents endroits, nous ne pûmes jamais lui faire ouvrir les yeux, & il avoit été



dans le même état depuis sa chute. Il avoit le pouls petit & sans fréquence, & sa respiration étoit assez libre ; il n'avoit point vomî, n'avoit aucune inflammation aux yeux, & je n'apperçus extérieurement ni plaie ni contusion.

Je conseillai de le tirer sur le champ du lit, & de le mettre dans un fauteuil, où on le tiendrait le plus long-temps qu'on pourroit, afin de déterminer le sang vers les parties inférieures, & d'occasionner par-là une revulsion de la tête ; & pour dégorger de plus en plus les vaisseaux de cette partie, & les mettre en état d'absorber le sang extravasé, je le saignai sur le champ, & lui tirai du sang jusqu'à ce que son pouls s'affoiblit beaucoup ; je lui fis mettre les pieds dans l'eau chaude, & lui appliquai des ventouses scarifiées à la nuque du col.

Lorsque tout cela fut fait, il nous parut qu'il avoit la tête un peu moins chargée, de sorte qu'il ouvrit quelquefois les yeux, & nous répondit une fois ou deux en l'appellant bien haut, & en lui tirant les cheveux. J'ordonnai qu'on lui rasât la tête, afin de pouvoir mieux m'affûrer le lendemain s'il y avoit quelque plaie extérieure, ou



quelque contusion, & conseillai de lui donner pour boisson ordinaire du petit-lait nouveau fait, & pour toute nourriture une Ptisane faite avec le gruau d'aveine, ou celui de froment, qu'il prit avec assez de goût.

Le lendemain matin je le revis; il me parut un peu moins mal que la veille; mais il étoit toujours dans un assoupissement léthargique, ayant le pouls & la respiration comme le jour précédent. J'examinai la tête avec la plus grande attention, & je n'y apperçus ni plaie ni contusion. Je le resaignai, & lui tirai environ huit onces de sang, ce qui affaissa le pouls pendant quelque temps. Je fis continuer tout ce que j'avois ordonné la veille; sçavoir les bains des pieds, la même diète, & de le tenir levé.

Le 24, je le trouvai encore moins mal qu'il n'étoit le jour précédent; de sorte qu'il nous répondit souvent lorsque nous lui parlâmes, quoiqu'il fût toujours dans un état de Léthargie. Je lui fis tirer du sang de la Jugulaire, jusqu'à ce que le pouls parut considérablement affoibli, & lui prescrivis pour le lendemain matin le purgatif suivant que je lui fis reprendre le 27.



*R. Rad Jalap. pulv. scrup. i. Aquil. alb. gr. v. M. pro dos.*

Je dis à ceux qui en avoient soin de lui faire boire du petit-lait tiède en grande quantité pendant l'opération de ce purgatif. J'observai avant que de le quitter, que la saignée de la Jugulaire lui avoit fait un bien sensible ; & après qu'il eût été purgé deux fois avec le purgatif ci-dessus, qui opéra très-bien, il fut délivré de son assoupissement léthargique. Mais sa raison étoit encore égarée, & il avoit tellement perdu la mémoire, qu'il ne put jamais lire un seul mot, quoiqu'avant sa chute il sçût très-bien lire.

Deux ou trois jours après la seconde purgation, je lui en fis reprendre une troisième semblable aux précédentes, & lui fis faire un séton à la nuque du col. Le purgatif agit très-bien, mais le jugement & la mémoire étoient toujours éclipsés comme auparavant. Le Malade ne voulut jamais souffrir qu'on lui fît un séton, & ses parents ne voulurent pas permettre qu'on le lui fit de force : sur quoi je pris congé, en leur disant, que je ne lui ordonnerois rien



jusqu'à ce que le séton fût fait.

J'en'entendis plus parler de lui qu'au bout de deux ou trois semaines , auquel temps j'appris qu'il avoit repris ses forces , & qu'il pouvoit marcher & aller à cheval , mais qu'il étoit toujours hébété. Sa mémoire étoit aussi mauvaise , que lorsque je cessai de le voir ; de sorte que s'il lui arrivoit quelquefois de s'éloigner de cent pas de la maison de son pere , souvent il ne pouvoit retrouver le chemin pour y retourner , & avoit besoin d'un guide. Telle étoit sa situation lorsque je le revis trois semaines après la dernière purgation , & son pere me dit qu'il l'avoit déterminé à se laisser faire un séton : le séton fut fait , & au bout de huit jours il recouvra la mémoire & le jugement qu'il a conservés pleinement jusqu'à ce jour , qui est le seizième mois depuis sa chute , ayant toujours joui d'une santé parfaite. Je conseillai de tenir le séton ouvert pendant cinq ou six semaines de plus , & de lui donner deux fois le purgatif ci-dessus , lorsqu'on voudroit le supprimer.





## ARTICLE LIII.

*Observation sur un Abscès dans le Cervelet, accompagné de rupture du Sinus latéral ; Par M. Douglas , Chirurgien à Edinbourg.*

M. G. B. âgé de 19 ans , fut attaqué d'une douleur & d'une pésanteur à la partie antérieure de la tête , pour lesquelles il fut saigné copieusement , on lui donna l'Emétique & des purgations ; on lui appliqua les vésicatoires , &c. Nonobstant tous ces remèdes, il étoit obligé de se tenir assis la tête appuyée en-devant , autrement sa douleur se faisoit sentir beaucoup plus vivement. Son pouls cependant étoit bon ; il n'avoit point de convulsions ; mais il étoit dégoûté , dormoit mal ; & lorsqu'il tournoit les yeux avec précipitation , il sentoit redoubler sa douleur.

Après avoir été trois mois dans cet état , sa douleur se passa tout-à-coup un soir au commencement de Janvier 1737. Il soupa avec une aîle de poularde , but un verre de bierre , à la suite de quoi il eut une bonne nuit. Le len-



demain matin il demanda du Thé, & dans l'instant même il tomba dans une espece de foiblesse, précisément comme j'entrois chez lui. Je lui ouvris la veine du bras, mais il n'en sortit pas de sang, & dans deux minutes il mourut.

Nous lui ouvrîmes la tête, & trouvâmes deux onces de pus bien conditionné renfermé dans une tumeur qui s'étoit formée au milieu du Cervelet, & une ouverture au Sinus latéral gauche de la Dure-Mere par laquelle il s'étoit échappé une grande quantité de sang.

#### ARTICLE LIV.

*Dissection d'un Oeil cataracté ; Par M. Alexandre Monro, Professeur d'Anatomie.*

LE 15 Décembre 1736, je dissequai en présence de M. Jean Taylor, Médecin, & de M. Jean Douglas, Chirurgien de cette Ville, un Oeil humain qui avoit été examiné du vivant de l'homme par plusieurs Médecins & Chirurgiens, & que tous unanimement avoient dit être attaqué de Cataracte.

La cornée de cet oeil étoit parfaite-



ment transparente. L'humeur aqueuse parut dans un état naturel quant à la quantité, & à la qualité. Nous n'aperçûmes aucun vice à l'Iris. Le CrySTALLIN qui étoit opaque dans sa capsule, n'étoit pas aussi grand qu'il l'est ordinairement dans un oeil sain; sa figure, au lieu d'être circulaire, étoit triangulaire, & sa surface antérieure étoit raboteuse & inégale; sa couleur étoit d'un jaune blanchâtre, & cette couleur parut plus sensiblement après que l'oeil fut ouvert, qu'auparavant. Les attaches du CrySTALLIN enveloppé de sa capsule, avec la couronne ciliaire, & l'humeur vitrée, étoient moins fortes qu'elles ne le sont d'ordinaire; de sorte qu'en penchant l'oeil d'un côté après que l'Iris en eût été séparé, le CrySTALLIN se détachoit par son poids du côté opposé à celui vers lequel il étoit incliné. La convexité postérieure du CrySTALLIN étoit égale, & d'une couleur plus jaune que la convexité antérieure.

Lorsque, j'eus fait une incision à la capsule du CrySTALLIN, cette lentille s'en échappa, & nous ne pûmes appercevoir aucune attache entre ces deux parties. La capsule étoit opaque, & sa couleur étoit beaucoup plus blanche que



celle du Cryſtallin , dont la conſiſtance étoit à peu près égale par-tout , & qui n'étoit entouré d'aucune portion fluide ou gélatineuſe. Le centre de ce corps ne nous a pas paru plus dur , ni plus ferme que le reſte. Il étoit entièrement formé de pluſieurs couches d'une matière jaune verdâtre , & ces couches paroifſoient plus vertes en approchant du centre où nous ne pûmes appercevoir aucun noyau dur. L'humeur vitrée étoit transparente. Nous ne découvrîmes aucun vice à la Rétine. La couleur de la ſurface interne de la Choroïde , ne nous parut pas auſſi noire qu'elle l'eſt ordinairement.

## ARTICLE LV.

*Observation ſur un homme mort en apparence , & qu'on a fait revénir en lui ſoufflant de l'air dans les Poumons ; Par M. Guillaume Toſſach , Chirurgien à Alloa.*

C'EST aux perſonnes éclairées à décider ſi l'expérience que je vais rapporter étoit le moyen de ſauver la vie à l'homme ſur qui elle a été faite : elle a au moins l'avantage d'être ſimple &



## 178 ESSAIS ET OBSERVATIONS

sans danger. On peut donc en faire part au Public , parce que supposé qu'elle ne soit bonne à rien , il est sûr qu'elle ne sçauroit avoir aucun inconvénient.

Le 11 Novembre 1732 au matin, on remarqua qu'il sortoit une vapeur considérable d'une mine de charbon de terre qui se trouve dans ce canton , & qui appartient à M. *Jean Schaw* de *Greenock*. Les gens qui descendirent dans la Mine pour en découvrir la cause , trouverent qu'elle venoit de la fumée du charbon , dont il y avoit environ dix mesures au fond de la mine , auquel le feu avoit pris en deux endroits. Ce charbon , & tout celui des environs , fut étouffé pour éteindre la flamme , & on le laissa dans cet état jusqu'au 3 Décembre suivant qu'on le découvrit. Un des tas où le feu avoit été , laissa échapper une vapeur extrêmement forte , & telle que personne n'osoit en approcher, qu'en se mettant au-dessus du vent. Quelques heures après les Marchands de charbon & d'autres , s'hazarderent de descendre avec des échelles dans la mine , dont la profondeur étoit d'environ trente-quatre toises ; mais ils remonterent bien vite étant tous hors



d'haleine, & ayant la respiration courte ; ceux qui monterent les derniers pouvoient à peine parler assez pour faire entendre qu'un de leur bande nommé *Jean Blair*, étoit resté mort au fond de la mine.

Deux hommes qui n'étoient pas Marchands de charbon, s'offrirent aussitôt de descendre dans la mine ; & les autres animés par leur exemple, les accompagnèrent, & tous enleverent ce pauvre homme les uns par la tête, les autres par les épaules, par les jambes ou les bras ; la précipitation avec laquelle ils y furent, fut si grande, qu'ils ne prirent pas garde comment ils l'emportèrent. Lorsqu'ils l'eurent transporté jusqu'au haut de la mine, ce qui n'arriva qu'environ au bout d'une demi-heure, ou trois quarts d'heure après qu'il eût été laissé au fond du puits, deux personnes le prirent par les bras, & deux autres par les pieds, dans une situation renversée. Je le fis aussitôt coucher par terre à quelque distance de l'ouverture de la mine, & le fis mettre sur le dos. La couleur de la peau étoit naturelle, excepté aux endroits où elle étoit couverte de poussière de charbon. Il avoit les yeux & la bouche



ouverts , il étoit froid , & il ne fut pas possible de sentir le moindre battement au cœur & aux arteres , ni d'appercevoir aucune respiration , de sorte qu'il avoit toutes les apparences d'un homme mort.

J'appliquai exactement ma bouche contre la sienne , & fis une expiration aussi forte qu'il me fut possible ; mais n'ayant pas eu l'attention de lui boucher les narines , l'air sortit par-là. C'est pourquoi ayant ferré le nez d'une main , & appuyant l'autre sur la mammelle gauche , je soufflai de nouveau le plus fortement que je pûs ; & soulevant par-là la poitrine , je sentis tout-à-coup six ou sept battemens précipités du cœur ; le mouvement de la poitrine continua à se faire , & peu après on sentit battre les arteres. Je lui ouvris alors la veine du bras , qui donna d'abord un petit jet , & ensuite ne laissa couler le sang que goutte à goutte pendant un quart d'heure , après quoi il sortit librement : en même temps je le fis remuer , secouer & frotter , pour remettre le sang en mouvement autant qu'il étoit possible ; je lui fis laver le visage & les tempes avec de l'eau , & lui frottai les



narines & les lèvres avec du Sel volatile. Quoique les Poumons continuassent à se mouvoir, après que je les eus mis en jeu, leur mouvement néanmoins ne fut pendant plus de demi-heure que comme celui d'un soufflet, c'est-à-dire, qu'il ne poussa aucun soupir, & les yeux ainsi que la bouche, restèrent ouverts.

Au bout d'environ une heure, il commença à bailler, & à remuer les yeux, les mains & les pieds. Je lui mis alors dans la bouche de l'eau que j'avois animée de quelques gouttes d'Esprit volatile, & qu'il avala; je le fis transporter dans une maison voisine, où je le plaçai sur une chaise panchée en arrière. Au bout d'une heure, il retrouva l'usage de ses sens, & eut la faculté de boire; mais il ne se ressouvint de rien de tout ce qui lui étoit arrivé, depuis qu'il étoit resté au bas des échelles, jusqu'au moment où il s'éveilla dans la maison où je l'avois fait transporter.

Quatre heures après il retourna chez lui; & après un pareil nombre de jours, il reprit ses occupations ordinaires; mais il garda pendant une ou deux semaines une violente douleur dans le



dos, qui venoit je pense de la façon dont il avoit été transporté hors de la mine.

Madame *Schaw*, M. *Bruce de Kennet*, & le Réverend M. *Thomas Turner*, ainsi que plusieurs autres Messieurs, & trois ou quatre cens personnes du voisinage, ont été témoins de ce que je viens de rapporter.

#### ARTICLE LIV.

*Observation sur une extravasation de sang dans le Pericarde ; Par le Docteur Charles Alston, Professeur de Botanique & de Matière Médicale en l'Université d'Edinbourg.*

UN homme grand & robuste, âgé d'environ 38 ans, qui avoit toujours mené une vie sobre & régulière, qui aimoit beaucoup le cheval, qui avoit joui toute sa vie d'une bonne santé, excepté qu'il suoit au moindre exercice, & qu'il avoit la respiration un peu fréquente, ce qu'on regardoit comme un vice de conformation, s'enrhuma vers la fin du mois d'Août de l'année 1734, & eut une petite toux pour laquelle il prit du sucre candi, & d'autres pectoraux de cette nature.



Le 12 du mois de Septembre suivant, il ressentit une violente douleur dans un des reins, eut mal à l'estomach, & des envies de vomir; ses urines couloient en petite quantité, & étoient hautes en couleur. Je lui conseillai la saignée, un lavement avec de la Térébenthine, une large boisson de la décoction contre la Néphretique, & un calmant pour la nuit. Il négligea de se faire saigner, mais il prit les autres remèdes, au moyen de quoi il fut bientôt quitte de sa douleur, & n'a plus eu depuis aucun symptôme de Néphretique.

La toux continuant, il prit du blanc de Baleine, & un vomitif. Mais n'ayant reçu aucun soulagement de ces remèdes, il eut encore recours à moi. Je lui ordonnai une saignée, & un Electuaire pectoral. Deux jours après je lui donnai un Emétique & un Calmant le soir. Le lendemain je lui fis appliquer un emplâtre vésicatoire entre les deux épaules, & il continua l'usage de l'Electuaire. Le jour suivant je lui fis prendre de la Rhubarbe, après quoi je lui ordonnai les pilules scillitiques, qu'il prenoit trois fois par jour. Par le moyen de ces remèdes sa toux diminua con-



184 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
fidérablement , & il sortit.

Il vaqua à ses occupations ordinaires depuis le premier Octobre jusqu'au six Janvier suivant ; & dans cet intervalle de temps , il ne dormit pas autant qu'il lui étoit ordinaire ; il fut dégoûté ; il étoit pâle ; il sentoît un poids sur la poitrine , suoit plus facilement que de coutume , & il sembloit qu'il s'efforçoit de tousser pour se débarrasser de quelque chose qui lui gênoit la respiration. Tous les matins il rendoit en toussant une humeur blanchâtre , qu'il comparoit à de l'eau de gruau. Ses urines couloient tantôt abondamment , & tantôt en petite quantité. Son pouls & sa respiration étoient l'un & l'autre dans un état assez naturel ; mais la respiration étoit toujours plutôt courte que pleine & ample.

Au mois de Décembre , qui fut le temps de tout cet intervalle , où il se trouva le mieux , on entendoit sensiblement dans sa poitrine après une ample expiration , un bruit semblable à celui que fait une liqueur qu'on jette sur le feu.

Je ne lui fis pas des visites régulières , mais je le vis souvent pendant ces trois mois , & lui prescrivis des re-



medes suivant l'exigence des symptomes. Les remedes eurent cependant si peu d'effet pour changer la maladie soit en bien, soit en mal, qu'il me paroît inutile de rapporter ici sous quelle forme ou en quel temps ils ont été ordonnés ; je me contenterai donc d'observer qu'il fut saigné deux fois, qu'il prit trois fois l'Emétique & deux purgations, & qu'il usa de décoctions apéritives & diurétiques, des amers, des gommes pectorales, & d'oignon de Squille. Il observa une grande diète, & monta quelquefois à cheval.

Le sept Janvier 1735, il fut effrayé de voir du sang mêlé avec les matieres qu'il rendoit en toussant, & m'envoya chercher. J'observai seulement quelques petits filets de sang parmi une grande quantité de matieres gluantes ; mais je lui trouvai le pouls plus plein & plus fréquent qu'il ne l'avoit eu jusqu'alors, & tous les autres accidens étoient augmentés. Je le fis saigner, le mis à la diète blanche, & lui ordonnai quelques Trochisques de terre du Japon. Son pouls s'affoiblit, quoiqu'il devînt plus fréquent de jour en jour, & l'oppression augmenta. Je lui fis appliquer une emplâtre vésicatoire au



186 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
dos , le 13 du même mois. Le lendemain je le vis avec le Docteur *Porterfield*, & M. *Monro* , & deux jours après nous appellâmes encore le Docteur *François Pringle*.

Nous donnâmes au malade un grand nombre de remèdes conformes aux indications que nous présentait la maladie , mais ce fut sans succès ; le pouls s'affoiblit insensiblement , quoique sa fréquence augmentât , ainsi que l'oppression de la poitrine. Il n'avoit aucune palpitation de cœur , aucune intermittence dans le pouls , point de syncope.

Le 21 Janvier dans la matinée , le pouls se trouva si éclipsé , qu'il ne fut pas possible de le trouver : cependant il s'habilla , & se mit dans un fauteuil où il resta jusqu'à cinq heures du soir. Il se plaignit alors de douleur & de froid aux extrémités inférieures , ce qui le détermina à mettre les pieds dans l'eau chaude ; & se trouvant assoupi , il se remit au lit. Il s'endormit d'un sommeil doux & tranquille , dans lequel il mourut vers les huit heures du soir sans avoir poussé un seul soupir , ni ressenti aucun frisson.

Il avoit dit plusieurs fois qu'il de-



firoit qu'on lui ouvrît la poitrine après sa mort , ce qui fut exécuté par M. *Adam Lindesay* son Chirurgien-Apoticaire , en présence de M. *Monro* , de moi , & de plusieurs étudiants en Médecine.

Son cadavre étoit gras & bien conditionné. Nous trouvâmes les poumons plus flétris que d'ordinaire , & adhérents à la plevre en plusieurs endroits de l'un & de l'autre côté. Il y avoit dans les deux cavités de la poitrine une grande quantité d'eau. Le Pericarde étoit d'une grosseur monstrueuse. On l'ouvrit après qu'on eût épuisé l'eau de la poitrine avec des éponges , & on en tira un peu plus de trois livres de sang coagulé , & de sérosité sanguinolente. Après qu'on eût bien essuyé avec des éponges la surface interne du Pericarde , & la surface extérieure du cœur , nous cherchâmes inutilement si nous appercevrions une ouverture à quelqu'un des gros vaisseaux ; mais en pressant le cœur , nous fîmes sortir une sérosité sanguinolente d'un nombre infini de petites ouvertures répandues sur sa surface , & principalement vers la base. Nous ouvrîmes ensuite le cœur & les



188 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
gros vaisseaux, & nous trouvâmes dans  
l'artere pulmonaire & dans l'Aorte  
quelques concretions polypeuses, qui  
étoient si petites, & d'une substance  
si tendre, que nous jugeâmes qu'elles  
avoient été formées peu de temps  
avant la mort.

## ARTICLE LVII.

*Observation sur une Phtisie, guérie après  
l'expulsion d'un os par la toux. Par  
M. Thomas Arnot, Chirurgien à  
Cowpar.*

LE nommé *David Hedderwick*, Cor-  
donnier de cette Ville, homme fort,  
d'une bonne santé, âgé de trente ans,  
commença le 28. Avril de l'année  
1733. à se plaindre d'une difficulté de  
respirer, accompagnée de toux, de dé-  
goût, d'un serrement ou d'une grosseur  
incommode, située vers la partie supé-  
rieure du *Sternum*, de fièvre; lesquels  
symptomes augmentèrent parce qu'il se  
mit dans l'eau avec des Pêcheurs. Il fut  
saigné, & prit une potion émétique, ce  
qui lui ôta cette grosseur incommode,  
qu'il ressentoit à l'endroit désigné;  
mais les autres symptomes subsisterent,



il eut des points douloureux dans les côtés, & ses forces & son embonpoint diminuerent.

Je fus appelé pour le voir le 23. Mai; la maladie étoit telle que je viens de la décrire, & on entendoit quelquefois un sifflement dans sa poitrine. Il avoit une fièvre lente, & sa femme me dit que son haleine étoit souvent fort mauvaise. Je lui tirai vingt onces de sang qui étoit coëneux; le lendemain, je lui donnai un vomitif, & ensuite je lui fis continuer l'usage des remèdes Balsamiques & Pectoraux, qui lui appaisèrent la toux, & lui rendirent la respiration plus libre, & l'haleine moins puante. Mais la fièvre, la soif, &c. continuerent toujours.

Le 28. du même mois, tous les accidens augmentèrent, & je fus obligé de le saigner encore deux fois, ce qui appaisa les douleurs qu'il ressentoit aux côtés, sans rien diminuer des autres symptomes, & il avoit une grande douleur au creux de l'estomach toutes les fois qu'il respiroit. Je lui fis continuer les Pectoraux, & lui redonnai la potion émétique, à laquelle j'ajoutai du vinaigre Scillitique; mais quoique son haleine fût moins puante, il devint plus



190 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
mal, & hors d'état de sortir de son lit;  
& il lui survint du délire.

Le 2. Juin, il eut une grande sueur,  
dont il ne reçut aucun soulagement.

Le 3. la toux devint très-violente,  
depuis six heures jusqu'à neuf heures.  
La toux ayant alors redoublé, il rejetta  
l'os que je vous envoie avec le présent  
Mémoire: vous pouvez voir qu'il est  
de la grosseur d'une noisette, & fort  
spongieux; il étoit couvert d'une sub-  
stance sanguinolente, & très-puant. Im-  
médiatement après avoir craché cet os,  
il rendit une grande cuillerée de matie-  
re fort puante, & mêlée de sang. Tous  
les symptômes dès ce moment com-  
mencerent à diminuer; son esto-  
mach resta seulement foible, & ne put  
soutenir les alimens pendant quelques  
jours, ce qui me détermina à lui don-  
ner une potion émétique qui le purgea  
autant par bas que par haut; après cela  
il se rétablit de jour en jour, & se porte  
actuellement très-bien.

Quel est l'endroit d'où s'est détaché  
cet os, qui paroît sans contredit avoir  
été la cause de tous les accidens aus-  
quels le Malade a été exposé; c'est ce  
que je ne sçaurois dire: j'ai soupçonné  
qu'il l'avoit avalé, & qu'il s'étoit logé



quelque part dans l'œsophage. Sa femme me dit qu'il avoit mangé d'un ragoût de veau, deux jours auparavant qu'ils eût ressenti cette grosseur vers la partie supérieure du *Sternum*. C'est ce que je laisse à décider à d'autres plus éclairés que moi.

### ARTICLE LVIII.

*Observation sur un ulcere des Poumons ; avec épanchement d'eau dans la poitrine ; Par M. Thomas Simson, Professeur en Médecine en l'Université de Saint André.*

LES Médecins Modernes ont fait plus d'usage dans l'explication des maladies, des observations faites par l'inspection des cadavres, que de toute autre chose ; & en effet, qu'y a-t-il qui puisse mieux nous faire connoître le siège d'une maladie, que nos yeux ? Si cependant nous examinons les observations faites d'après l'ouverture des cadavres, nous verrons que la plupart ont été faites d'une manière si confuse, & avec si peu d'attention, qu'elles ont plutôt servi à nous embrouiller dans la recherche des causes des maladies, qu'à



nous frayer une route sûre pour y parvenir.

Il n'y a point d'Anatomiste, qui ayant eu occasion d'ouvrir un grand nombre de cadavres de personnes mortes sans cause manifeste de maladie, n'ait trouvé des preuves convaincantes qu'il peut se rencontrer dans le corps bien des choses qui sont contre nature, & qui ne causent néanmoins aucun dérangement sensible. Combien ne trouvons nous pas tous les jours de glandes squirreuses dont les Malades ne se sont jamais plaints ? combien de variétés n'observons-nous pas dans les vaisseaux sanguins, sans appercevoir aucune différence dans l'exercice des fonctions ? Combien de fois n'avons-nous pas rencontré des pierres dans la vésicule du fiel, qui n'avoient causé aucun désordre ? N'avons-nous pas même souvent trouvé des reins surchargés de pierres, & extrêmement viciés, qui n'avoient jamais donné lieu à aucune douleur, propre à nous faire connoître leur situation ? Combien y a-t-il d'enfans qui soient exempts de vers ? & combien peu en est-il cependant qui aient les symptômes propres à nous les faire connoître ?

Quiconque



Quiconque voudroit observer les maladies dans des sujets morts , devroit avoir sous les yeux une Histoire bien détaillée de tout ce qui peut se trouver pendant la vie , sans causer aucun dérangement. Si telles avoient été les lumieres de ceux qui se sont mêlés de disséquer , quels secours ne tirerions-nous pas des observations faites d'après les ouvertures des cadavres ? Et ne seroit-ce pas le moyen d'avoir un bon Abbrégé des Ouvrages de *Bonet* ? Les Médecins auroient fait plus de progrès dans la connoissance des causes des maladies , & de celles de la mort de leurs Malades , & n'auroient pas regardé , comme ils ont fait , la moindre irrégularité observée après l'ouverture des cadavres , comme la cause première des symptomes qu'ils avoient remarqué pendant la vie.

Un Théoricien exact n'est jamais satisfait de ses recherches , qu'il n'ait trouvé une cause , de laquelle il puisse déduire par des conséquences vraies & naturelles , l'explication de tous les symptomes qu'il a remarqués. S'il rencontre en disséquant quelque vice qui n'ait aucun rapport évident avec les altérations qu'il aura observées dans



l'exercice des fonctions durant la vie de son Malade, il doit le regarder comme étranger à l'objet de ses recherches, & n'en faire mention que pour voir si d'autres trouveront dans la suite quelque rapport entre ce vice & ces altérations. Mais jusqu'à ce que ce rapport ait été trouvé, on ne sçauroit regarder ce vice comme cause d'aucune maladie particulière.

J'ai disséqué le cadavre d'une femme, dont un des Ovaires remplissoit toute la cavité du bas-ventre, & avoit repoussé le Diaphragme jusqu'à la troisième des vraies côtes. Nonobstant cette énorme réduction de la cavité de la poitrine, la respiration se faisoit librement pendant la vie de cette femme, qui s'est toujours couchée horizontalement. De sorte qu'une aussi grande diminution de l'espace que doivent occuper les poumons, ne cause par elle-même aucun désordre dans la respiration, non plus que l'adhérence des Poumons avec la Plèvre, dont on a trouvé plusieurs exemples en des sujets qui ne s'étoient jamais plaints de la poitrine pendant leur vie. Le moindre épanchement d'eau dans cette cavité, détruit au contraire l'action des



Poumons; & quels ravages ne cause pas dans toute la machine un petit ulcere situé dans cet organe ? Les observations nous apprendront en même temps , que la machine peut subsister jusqu'à ce que les Poumons soient entièrement consumés par la suppuration , ou couverts de sacs pleins de matière purulente. De pareils exemples peuvent servir à nous faire connoître quelle est la partie la plus affectée dans une maladie.

Le sçavant M. *Freind* (a) nous a donné un exemple d'une suppuration universelle des Poumons , & croit qu'elle pouvoit venir de la suppuration générale des glandes des bronches , lesquelles étoient auparavant invisibles : mais cela ne me paroît aucunement vraisemblable , parce que les glandes ne sont pas des parties qui tombent facilement en suppuration , & que celles qu'on attribue aux bronches sont supposées. Il y a donc tout lieu de croire que la structure des Poumons a donné occasion à cette méprise , puisqu'un simple ulcere dans cette partie peut faire naître les mêmes apparences.

(a) *Emmenologia*. cap. 10.



C'est surquoy j'espere de contenter la curiosité d'un Observateur exact, par le récit de l'Histoire suivante.

Un jeune homme qui s'étoit fort heureusement tiré d'une maladie de consommation dont il étoit menacé, fut une seconde fois attaqué des mêmes symptômes quelques années après, & mourut subitement dans une attaque d'asthme, après avoir craché pendant quelque temps beaucoup de matiere purulente. La quantité de matiere qu'il avoit rendue par les crachats, jointe à une pésanteur qu'il avoit ressentie pendant quelque temps au côté droit de la poitrine, m'avoit fait soupçonner que cette violente attaque d'asthme, dont il avoit été saisi si subitement, venoit d'un amas de pus dans la cavité de la Poitrine : mais lorsque j'en eus fait l'ouverture, je trouvai que c'étoit de l'eau qui s'y étoit amassée insensiblement, & dont je trouvai près de deux pintes dans le côté affecté de la poitrine.

La partie la plus épaisse & supérieure du lobe droit des Poumons, étoit pleine de tubercules squirreux, & je trouvai dans un endroit un sinus, où j'aurois pû introduire le doigt; & dans un autre un tubercule fort dur, qui



occupoit une étendue de quelques pouces , & au milieu duquel je trouvai une substance ossifiée , longue , & semblable à une branche de corail blanc. Je regardai cette substance osseuse comme l'effet de la premiere maladie dont il avoit été guéri , & le sinus , qui avoit fourni la matiere purulente qu'il avoit crachée en grande quantité , comme l'effet de la derniere.

Ayant trouvé le lobe droit du Poumon si maleficié , j'eus la curiosité de faire une incision à la partie la plus épaisse du lobe gauche , dont la couleur étoit naturelle , & où il n'y avoit ni inégalité , ni dureté. Mais je fus extrêmement surpris de voir sortir de toutes les couches de la partie incisée une goutte de pus , qui paroissoit s'échapper d'un réservoir particulier , & ma surprise ne cessa que lorsque je me fus rappelé la structure des Poumons , qui ne sont formés que par des grappes de vésicules , attachées aux extrémités capillaires des Bronches. Je pensai que ces vésicules devoient nécessairement être pleines de la matiere purulente qui venoit du sinus , & qui étant repoussée par la force de la toux jusqu'à une certaine hauteur dans la Trachée-



Artere , qui est le tronc commun de toutes les Bronches , retomboit en partie , tandis que d'autrefois elle étoit expulsée en entier.

Cette réflexion m'ayant fait connoître comment par un seul ulcere , toute la substance des Poumons pouvoit être remplie de pus des deux côtés , m'a persuadé en même temps que les apparences pouvoient souvent en imposer , & faire croire qu'il y avoit une suppuration générale dans tous les Poumons , tandis qu'il n'y avoit effectivement qu'un seul endroit qui fût affecté. Cette même réflexion m'a fait voir combien dans cette maladie il pouvoit sortir de différentes sortes de matieres des Bronches , selon qu'elles y ont séjourné plus ou moins de temps ; comment celles qui s'y trouvent sont augmentées par les sérosités que fournit un catarre , &c. ou par le pus qui leur vient d'un endroit ulcéré ; & combien la secousse du cheval est avantageuse , pour dégager les Bronches de toutes les humeurs qui s'y amassent , & qui doivent nécessairement opposer beaucoup d'obstacle à la circulation dans les Poumons.

Ces matieres épaisses peuvent acquérir de la solidité , si on les laisse long-



temps sans les agiter. Elles peuvent même prendre la forme des vaisseaux sanguins, ce qui, selon la remarque de *Ruyfch*, a induit en erreur des Observateurs d'ailleurs exacts, qui nous ont donné des Histoires de pelotons de gros vaisseaux détachés & rejettés tout-à-la fois par la force de la toux, lesquels n'étoient cependant qu'une humeur épaissie & moulée dans les Bronches.

Mais pour revenir à mon sujet, je dis que l'ouverture du cadavre dont il est ici question, nous laisse voir clairement ce qui lui est arrivé dans les différentes circonstances où il s'est trouvé. Nous voyons premierement, qu'il s'étoit d'abord formé un ulcere dont il avoit été guéri, mais qui avoit causé une déperdition de la substance des Poumons : nous voyons en second lieu, comment un ulcere peut fournir assez de matiere pour engorger tous les Poumons ; & comment dans cet état déplorable, où la propriété absorbante des Poumons & de la Plèvre étoit détruite, ou affoiblie par la présence d'une grande quantité d'eau, & peut-être à raison de quelques vaisseaux lymphatiques rompus ;



200 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
le malade est mort subitement dans une  
attaque apparente d'asthme, tandis  
qu'il n'étoit aucunement Phtisique.

## ARTICLE LIX.

*Remarques sur l'Hydropisie de Poitrine, sur  
l'Asthme, & sur les Enflures hydropiques  
du Bas-Ventre; Par le Docteur Tho-  
mas Simson, Professeur en Médecine  
en l'Université de Saint André.*

LORSQU'IL n'y a que peu d'eau dans  
la cavité de la Poitrine, je conviens  
qu'il n'est pas facile de s'en apperce-  
voir: mais lorsqu'il s'en trouve une aussi  
grande quantité, que je l'ai dit en rap-  
portant l'Histoire précédente, on peut  
le connoître non seulement par le poids  
& la fluctuation qu'elle cause dans le  
côté affecté, mais encore par la pression  
qu'elle exerce transversalement en cet  
endroit de la poitrine, tout le long des  
attaches du Diaphragme, d'où elle s'é-  
tend plus ou moins de côté & d'autre,  
selon le temps qu'il y a que l'épanche-  
ment est formé. C'est ce que j'ai remar-  
qué depuis peu dans un autre Malade,  
qui est mort Phtisique & Asthmatique,  
& dans la poitrine duquel on trouva



après sa mort autant d'eau épanchée dans le côté gauche, qu'il s'en étoit trouvé dans celle de la personne dont j'ai parlé dans l'Histoire précédente, ce dont j'étois si persuadé, que j'avois proposé l'opération de l'Empyeme; mais une mort subite l'enleva avant que je pusse tenter ce moyen.

M. *Frederic Hoffman*, dans son Observation sur une grande quantité de pus trouvé dans la poitrine, dit: *Si ingens puris quantitas ad plures sæpiùs libras, in thoracis cavo fluctuat, tumor in latere affecto circa dorsum satis manifestus, à scapulis usque ad ilia, sæpè prominet* (a). Je ne vois pas comment une matiere épanchée dans la cavité de la poitrine, peut donner lieu à une pareille tumeur, que j'ai moi-même souvent observée dans les affections de cette partie; mais alors il s'y trouvoit toujours de l'Anasarque, & dans ce cas je sçavois qu'il devoit y avoir quelque forte de gonflement le long du dos, parce que le Malade se tient dans une posture assise, à cause de l'Asthme qui accompagne l'Anasarque. J'ai actuellement un Malade Phti-

(a) Systematis, Tom. 3. Sect. 1. cap. VII. §. 19.



sique qui est dans cet état ; qui depuis trois mois ne bouge de son fauteuil , où il est renversé sur des oreillers ; lorsqu'il s'est tenu long-temps debout dans le courant de la journée , le soir il a les jambes extraordinairement enflées , ainsi que la partie inférieure & postérieure des cuisses , ( où la sérosité s'épanche naturellement , & où elle est retenue à raison de l'angle que les cuisses font avec les jambes ) & l'enflure s'étend aussi le long du dos , à cause de l'angle qu'il fait avec les cuisses : mais ayant été obligé de garder le lit pendant quelques jours par rapport à ses jambes , l'enflure se dissipa , ainsi que celle des cuisses , mais elle gagna le dos où elle étoit sensible des deux côtés : au lieu que l'enflure dont je parle s'étend tout le long du côté affecté de la poitrine , depuis l'extrémité du cartilage Xyphoïde , jusqu'à la dernière vertèbre du dos , & occupe une étendue considérable , de manière à former une grosseur sensible , & un peu œdemateuse.

Toutes les fois qu'il y a une grande quantité de matière épanchée dans la poitrine , le côté où se trouve l'épanchement , est affecté d'une pareille enflure , selon la remarque de M. Le



*Dran* (a); & je dois avouer que je l'ai vû s'étendre fort loin; mais dans tous les cas de cette nature dont j'ai été témoin, la tumeur étoit principalement sensible à l'endroit que j'ai indiqué, & diminuoit en s'étendant de part & d'autre. Il paroît cependant que quelque fois il s'épanche une grande quantité d'eau dans la poitrine, sans qu'il paroisse extérieurement aucune enflure. *Hoffman* nous en donne un exemple remarquable, dans un sujet dans la poitrine duquel il se trouva au moins huit livres d'eau; mais cette eau étoit contenue dans des poches particulieres, qui l'empêchoient de peser sur le Diaphragme (b), d'où naît ce sentiment de pésanteur, que je prétens être un signe d'épanchement. Je doute cependant qu'il puisse se trouver dans la poitrine une aussi grande quantité d'humeurs épanchées que le dit *Hoffman*, sans qu'il paroisse rien en dehors, quoiqu'il dise expressément: *Nihil tumoris, nihil ruboris exterius in thoracis regione animadvertetur*. Mais comme il nous dit que son Malade avoit de l'enflure aux jambes &

(a) Observ. Tom. 1. observ. 31. Reflex.

(b) *F. Hoffm* Syst. Vol. 3. cap. 7. §. 25.



204 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
aux testicules, il y a lieu de soupçonner  
que l'épanchement de la poitrine avoit  
quelque correspondance avec ces parties,  
& qu'une portion de la sérosité  
épanchée dans cette cavité se portoit  
sur les jambes & les testicules, comme  
il arrive dans plusieurs cas, & comme  
j'aurai occasion de le faire remarquer  
dans la suite.

Puisque j'en suis aux enflures qui  
viennent aux environs de la poitrine &  
du bas-ventre, je dois faire mention  
de celle que j'ai souvent observée  
aux personnes qui ont le bas-ventre  
fort gonflé, & particulièrement  
dans l'hydropisie ascite. Cette enflure  
occupe la moitié du *Sternum* & son  
cartilage, & descend quelques pouces  
au-dessous : elle paroît plus transparente  
que les parties des environs, &  
en la pressant avec les doigts, vers le  
milieu, on sent que la peau est écartée  
du *Sternum* ou du cartilage, & qu'elle est  
élastique, & tendue comme la peau d'un  
tambour. J'étois si persuadé qu'il y avoit  
quelque matiere qui formoit cette tumeur,  
dans une jeune fille hydropique,  
qu'après y avoir appliqué un Caustique,  
je fis une incision aux tégumens ; mais  
il n'en sortit rien : j'introduisis alors ma



fonde dans une position parallele au *Sternum*, & je la poussai sans résistance sous la peau ; de sorte que l'endroit de l'enflure qui étoit le plus saillant étoit un vuide, d'où il ne sortit qu'un peu d'air par l'incision faite aux tégumens.

Je compris la raison de ce Phénomene, que j'attribuai au gonflement du bas-ventre qui s'élevoit fort au-dessus du niveau de la poitrine, au moyen de quoi la peau commune à ces deux parties, s'étoit insensiblement détachée du *Sternum*, qui ne se soulevoit pas de même que le bas-ventre.

J'ai trouvé cet endroit plein d'eau dans les vieilles hydropisies, & j'ai vû cette enflure oedemateuse particuliere s'étendre sur le bas-ventre jusqu'à l'endroit où l'on a coutume d'introduire le Troiscar ; ce qui, en faisant une fois cette opération, me causa une grande surprise : car après avoir tiré une certaine quantité d'une eau épaisse, sans toucher au Troiscar, il m'arriva de le retirer un peu, & il en sortit quatre livres d'une eau claire. Avant l'opération, j'avois senti distinctement que les tégumens étoient détachés & éloignés des muscles de l'Abdomen, qui n'offroient aucune résistance au toucher ;



de sorte que dans ce sujet il y avoit deux fortes d'hydropisies , l'une dans la cavité du bas-ventre , & l'autre entre les tégumens & les muscles. En voilà assez pour ce qui concerne les tumeurs situées extérieurement autour de la poitrine & du bas-ventre.

Avant que de terminer ce Mémoire, je ne dois pas oublier de vous dire, que j'ai rencontré une legere Anasarque, accompagnée d'une plus grande difficulté de respirer ; que la plus grande Ascite, de sorte que lorsque je suis appelé pour quelqu'un qui a été attaqué subitement d'un accès d'Asthme, sans cause manifeste , si je trouve la moindre enflure au visage ou aux chevilles des pieds, je ne balance pas à regarder cette enflure comme la cause de l'Asthme , & c'est sur elle que je fonde mes indications curatives, surtout si je trouve en même temps un pouls concentré & à peine sensible. Une Dame qui se mit entre mes mains, eut, après avoir été saignée, & avoir pris plusieurs potions Emétiques, & différents remèdes contre l'Asthme, une bouffissure au visage, qui me détermina à lui examiner les chevilles des pieds ; & ayant remarqué qu'en y appuyant le



doigt, l'impression y restoit un peu, je conclus qu'elle avoit une Anasarque au premier degré. Je ne doute nullement alors que la substance cellulaire des poumons ne soit plus ou moins affectée de la même manière, & que l'humeur engorgée dans cette substance cellulaire, ne comprime les extrémités des Bronches entre lesquelles elle se trouve, & n'occasionne par là une cessation entière de la circulation, ce qui n'arrive gueres par les autres causes de l'Asthme, qui sont un Spasme universel, un engorgement des Bronches, ou un épanchement d'eau ou de pus dans les deux cavités de la poitrine. Ces différentes causes ont des signes qui leur sont propres, & qui peuvent servir à les faire connoître.

Quant à la Malade dont je parle, je fus si décidé sur la cause de sa maladie, que je ne balançai pas, dans un temps où tout le monde la regardoit comme mourante, & où on pouvoit à peine lui sentir le pouls, de lui donner le soir même dix grains de Mercure doux, au moyen de quoi le lendemain matin, après qu'elle eût été deux ou trois fois à la selle, la respiration devint plus libre, & le pouls plus sensible. Ce



remède réitéré deux ou trois fois à quelques jours d'intervalle, la guérit entièrement de son Asthme & de son enflure. Ce dernier symptôme étoit si léger qu'il falloit apporter la plus grande attention pour s'en appercevoir. C'est ainsi que par le secours d'une réflexion anatomique, je suis parvenu à la guérison de cette malade, comme il m'arrive en bien d'autres cas, lorsque je ne sçais à laquelle des méthodes connues je dois m'arrêter.

Puisque les diurétiques & les préparations mercurielles sont renommées pour l'Asthme, n'avons-nous pas quelque raison de soupçonner que l'Anasarque, qui cède si facilement à ces remèdes, est souvent la cause première de cette maladie ?

## ARTICLE LX.

*Observation sur une Phtisie occasionnée par une tumeur située au-dessous de l'Omo-plate gauche : Par M. Charles Ayton-Douglas, Médecin à Fife.*

Il y a environ deux ans que je fus appelé pour voir le fils du nommé Roger, Fermier à Strathudie, lequel



avoit une tumeur située au-deffous de l'Omoplate gauche , qui avoit été grosse comme un pain d'un sol avant qu'il se la heurtât , & qui étoit diminuée de la moitié quand il me la fit voir. Elle me parut formée dans un Kiste situé immédiatement sous la peau : il me dit qu'il la portoit depuis deux ans , mais qu'elle n'avoit été douloureuse , que depuis environ un mois , qu'il s'y donna malheureusement un coup. Il y ressentit tout de suite de la douleur , & il fut en même temps attaqué d'une violente toux , qui le fatigua nuit & jour. Il cracha une grande quantité d'un pus jaune , fluide , & de mauvaise odeur , mêlé de quelques filets de sang. Il avoit beaucoup de fréquence & de dureté dans le pouls : il sentoît une grande chaleur par tout le corps : il étoit extrêmement abbattu , & n'avoit point d'appétit. Il ajoûta à ce que j'ai déjà dit , qu'avant qu'il se fût heurté sa tumeur , elle ne l'incommodoit pas beaucoup , que son appétit s'étoit soutenu assez bon , & qu'il avoit eu assez de force pour s'occuper aux travaux les plus rudes de la campagne ; & après bien des questions , il se rappella qu'il avoit eu une fièvre assez considérable , accompa-



gnée de toux , & qu'il avoit ressenti une douleur piquante à l'endroit où la tumeur s'étoit formée , quelque temps avant qu'elle parût.

Je craignis que si on ouvroit la tumeur le Malade ne mourût par l'évacuation abondante de la matiere , & par l'affaissement des poumons ; c'est pourquoi je lui conseillai une diète très - exacte , & de n'user pour toute nourriture que de la ptisane d'*Hippocrate* , qui est très - recommandée par son illustre Auteur , ou du gruau d'aveine , préparé de la même maniere , ou de ris bouilli aussi long-temps que la ptisane d'*Hippocrate* , de lait de Vache , pris tout chaud à mesure qu'il vient d'être trait , de lait de beurre. Je lui ordonnai aussi de prendre par dessus les pillules suivantes , matin & soir , deux ou trois tasses d'une infusion faite avec les feuilles & les fleurs de Tussilage , le Capillaire & les feuilles d'Ortie.

*R. Terebenth. Ven. unc. sem. Glycirrh. pulv. q. s. ut fiat Massa pilulis formandis idonea, capiatur una gr. iv. omni quadrihorio.*

Il observa ce régime pendant quinze jours , au bout desquels la tumeur se trouva considérablement diminuée , &



tous les symptomes appaisés : cependant il étoit toujours étique , & avoit une toux incommode ; de forte que je désespérois presque de venir à bout d'une maladie aussi invétérée. Je me rappelai néanmoins qu'*Hipocrate* (a) & *Prosper Alpin* (b) font beaucoup de cas d'un Cautere ouvert entre les côtes , & fait avec le Cautere actuel à la partie la plus inférieure , dans toutes les suppurations des poumons & de la Plèvre , même dans l'Empyème , dans l'inflammation des poumons & dans l'Asthme. Il n'est pas douteux que les cautérisations , dont parlent ces Auteurs , ne soient des issues ; puisqu'ils veulent qu'on en sépare les escarres , & qu'on tienne les ulceres ouverts jusqu'à la guérison du Malade : étant donc persuadé qu'un Séton est équivalent à plusieurs Cauteres , je lui en fis faire un qui étoit parallele aux côtes , & que je fis ouvrir entre les deux côtes qui étoient immédiatement au-dessous de la partie inférieure de la tumeur , qui ne fut point percée.

Les effets de ce Séton surpasserent

(a) *Hipocrat. Aphorif. Lib. vii. & de Morbis Lib. 2. & 3. Galen. Lib vii. comment. in Aphor.*

(b) *Prosper Alpin. de Medicina Ægyptiorum.*



mon attente, car dans l'espace de huit jours, la Fièvre lente cessa, la toux devint beaucoup plus supportable, le pus qu'il rejettoit par les crachats parut d'une meilleure couleur, & d'une consistance plus louable, & ce qui sortoit par le Séton étoit assez bien conditionné, & devint insensiblement meilleur. Il reprit de l'embonpoint & des forces beaucoup plus vite qu'on n'auroit dû s'y attendre, & dans fort peu de temps le sac qui étoit au-dessous de l'Omoplate, & qui contenoit la matiere, se vuïda entièrement. Quelques jours après il se trouva en état de monter à cheval, & je lui conseillai de s'y promener, sur-tout dans la matinée; de prendre cet exercice autant qu'il pourroit, sans se fatiguer, & de continuer le même régime que ci-devant, à l'exception des pilules, dont il ne prit que la dose ci-dessus prescrite.

Il survint un symptome extraordinaire à peu près dans le temps que la matiere contenue dans le sac fut entièrement évacuée; ce symptome étoit que toutes les fois qu'il lui arrivoit de tousser, l'air étoit poussé avec force des poumons, dans le sac qui avoit formé la tumeur, & le gonfloit de



forte qu'il devenoit gros à peu près comme une bouteille de pinte ; & quand la toux étoit cessée, ce même air rentroit peu à peu dans la poitrine. Tous ses amis & ses voisins furent fort surpris de ce symptôme , pour lequel je ne conseillai qu'une simple compresse & un bandage peu serré, & la continuation du même régime que dessus.

Les parois du sac se consolidèrent insensiblement de la circonférence au centre ; & la dernière fois que j'y remarquai de l'air , je ne le trouvai pas plus gros qu'un œuf de pigeon : en un mot cinq semaines après qu'on s'aperçut que l'air entroit dans le sac , il se trouva entièrement guéri & consolidé ; & environ quinze jours après je fis ôter le Séton. Depuis lors il a pleinement retrouvé son appétit, ses forces & son embonpoint , & a joui d'une bonne santé jusqu'à ce jour.

Il résulte de cette Histoire , ainsi que de celle que je vous communiquai dernièrement au sujet d'un jeune garçon, qui à l'occasion d'une chute devint apoplectique , & resta dans un état de stupidité ( Voy. l'Article LII. de ce Volume ) , & même des bons effets



214 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
qu'on retire des Cauteres & des Sétons dans plusieurs cas , que les humeurs hétérogènes & propres à former des obstructions , qui se trouvent confondues avec le sang , peuvent sortir librement par de tels égoûts. Seroit-il donc si déraisonnable d'éprouver le Séton dans des maladies dangereuses , telles que les fièvres nerveuses , dans lesquelles la tête se trouve fort embarrassée , dans les Pleurésies , les Péri-pneumonies , &c. puisque pour le certain , il ne sçauroit avoir aucun inconvénient ?

Depuis que j'ai écrit ces deux Observations , j'ai fait faire des Sétons à plusieurs Malades attaqués de fièvres très-dangereuses , où la tête se trouvoit fort embarrassée , & cette pratique a été suivie d'un succès notable.

#### ARTICLE LXI.

*Convulsion extraordinaire du Tronc , guérie  
par M. Thomas Arnot , Chirurgien  
à Cowpar.*

UN Enfant âgé de huit ans , avoit déjà souffert pendant six semaines de vives douleurs dans le bas-ventre , qui



n'avoient pas été continuelles, qui l'avoient repris par intervalles, & pour lesquelles ont lui avoit donné inutilement des remedes contre les vers, & quelques autres, lorsque je fus appelé. Dans le temps que je l'examinois, la douleur se fit sentir, ce qui me déterminâ à lui mettre la main sur le bas-ventre, & je sentis que les muscles du côté droit de cette partie étoient extraordinairement contractés. Peu après il fut jetté par terre, & à environ trois pieds de l'endroit où il étoit, & tout son corps se trouva en contraction. J'examinai attentivement le caractère de ces convulsions, qui lui revenoient presque de quart d'heure en quart d'heure dans la journée, mais dont il étoit exempt pendant la nuit: elles commençoient par une douleur au bas-ventre, après quoi les convulsions le faisoient tomber de son siège, comme j'ai déjà dit, & il en avoit aussi dans les bras & dans les jambes. Il devenoit insensible, mais il n'écumoit pas, & ne laissoit échapper ni son urine, ni ses excréments. Les mains & les doigts n'étoient pas contractés, quoique son corps fût courbé avec force par les convulsions. Quand



l'accès étoit fini, il entendoit tout, & reprenoit l'usage de ses sens ; mais il se plaignoit qu'il fouffroit dans toutes les parties de son corps, & qu'il étoit foible.

Je lui donnai l'Ipécacuhana, & lui appliquai un emplâtre vésicatoire sur les épaules ; ensuite je lui fis prendre l'infusion & les pilules suivantes :

*℞. Rad. Pæon. Drach. vj. Hellebor. nigr. Jalap. a. Drach. iij Valerian. Sylv. Unc j. Cassummuniar. Drach. j. Cort. Cinnam. Scrup. ij. fol. Senn. Drach. vj. Rut. Rorismarin. Flor. Lavend. a. M. j. Sem. Anis. Carv. Fœnicul. D. a. Drach. ij. M. Incis. & contus. affund. Vin. alb. lib. j. Sem. Sp. Lavend. Comp. Drach. j. Aq. Pæon. comp. Rut. a. Drach. ij. M. Post biduum coletur.*

*℞. Gum. Galb. Asafœtid. Diagrid. Mercur. dulc. a. Scrup. j. Castor. Aloës Socotrin. a. Drach. sem. Sal. succin. gr. x. ol. Anis. gut. viij. Balsam. Peruvian. q. s. ut ft pilul. xxiv.*

Il prenoit deux fois la semaine une de ces pilules le soir en se mettant au lit.



lit, & le lendemain matin il avaloit en s'éveillant deux cuillerées de l'infusion ci-dessus, & autant à onze heures de la même matinée. Le soir après l'opération du Purgatif, je lui donnois une cuillerée de la potion suivante.

*Rx. Aq. Pæon. Theriac. Sp. Lavend. comp. a. unc. j. Aq. Rut. unc. ij. Cinam. fort. Ceras. nigr. Tinct. castor. a. unc. sem. Syrup. ex extract. Papav. alb. unc. iv. M.*

Les jours qu'il n'étoit pas purgé, il prenoit trois fois par jour une prise de la poudre suivante.

*Rx. Myrrh. Castor. Succin. alb. pp. C. C. C. Corallin. Cinnab. nativ. a. Drach. j. Mercur. alcalizat. Sacchar. Crystall. alb. pulv. Rad. Pæon. a. Drach. ij. Valerian. Sylv. Drach. iij. ol. Anis. gut. x. M. ft pulv. cujus sint Scrup. ij. pro dosi.*

Il prit ces remèdes pendant quelques jours sans en recevoir que peu de bénéfice; après quoi je lui appliquai l'emplâtre suivant sur le bas-ventre.

*Rx. Empl. Hysteric. Diachyl. cum gum. a.*  
Tome VI. K



unc. j. sem. *Oxycroc.* Gum. *Asafetid.*  
*Terebinth. Venet.* a. drach. ij. extract. pa-  
*pav. alb.* unc. sem. ol. *Succin. Cario-*  
*phyl.* a. gut. x. *Pulv. sem. cumin.* Drach.  
 ij. *M. extend. ad alutam.*

A peine eût-il gardé cet emplâtre deux jours, que ses convulsions disparurent, à l'exception d'un seul accès, qui revint trois jours de suite, & toujours à cinq heures de l'après-dînée; après quoi il n'eut plus que des bailllemens à la même heure, qui diminuèrent insensiblement, de sorte que par l'usage de ces remèdes il fut au bout de quelques semaines entièrement délivré de tout accident, & il reprit bientôt son embonpoint & ses forces qui avoient été fort affoiblies par cette maladie, dont il n'a eu depuis aucune attaque.

Je ne sçaurois m'empêcher de croire que l'extrait de Pavot blanc ajouté à l'emplâtre, n'ait beaucoup contribué à la guérison de cette maladie, en apaisant au moins les symptomes, & donnant le temps aux autres remèdes d'agir sur les Nerfs.





## ARTICLE LXII.

*Observation sur une tumeur extraordinaire du bas-Ventre , & sur une Hydropisie , guérie par M. Patrick Murray , Chirurgien à Earlston.*

LA nommée *Elisabeth Park*, âgée d'environ vingt-six ans , avoit eu pendant huit ou neuf ans de fréquentes suppressions , & des douleurs à l'épaule & à l'*Ischium*. De ces huit ou neuf années il s'en passa cinq , pendant lesquelles elle fut fatiguée de douleurs vers la région du Foie. Elle avoit peu d'appétit , & étoit sujette à une petite toux sèche , avec des accès périodiques semblables à ceux d'une fièvre intermittente ; à la suite desquels il parut , sous les fausses côtes du côté droit , deux tumeurs qui augmentèrent insensiblement sans changer la couleur de la peau , & parvinrent à la grosseur de la tête d'un enfant. Elles étoient molles, cédoient en quelque sorte à la compression, mais on n'y appercevoit point de fluctuation , & la malade n'y ressentoit ni pulsation ni douleur , quoiqu'elle souffrît une vio-



lente douleur tout le long du dos, jusqu'à l'aisselle. La base de ces tumeurs étoit dans les Muscles, autant qu'on en pouvoit juger par le tact.

Elle vécut dans cet état déplorable pendant dix-sept ou dix-huit mois, ne faisant aucun remede, & se contentant de prendre quelques gouttes de *Laudanum* lorsque les douleurs étoient trop vives.

Au commencement du mois d'Août de l'année 1732, les deux tumeurs se joignirent, & on apperçut sensiblement une fluctuation sous les tégumens. Le gonflement étoit égal à celui du ventre d'une femme parvenue aux derniers mois de sa grossesse, & les douleurs que la malade y ressentoit étoient excessives.

Je lui donnai une petite dose de *Pilules de duobus*, (a) qui la purgea assez bien. Peu de jours après elle rendit par les selles des matieres visqueuses, mêlées avec des substances grossieres de la même nature, dont la consistance étoit presque semblable à celle du lait caillé, & qui n'avoient aucune mauvaise odeur. Elle prit ce jour-là au soir

(a) Voyez la Pharmacopée de Quincy.



un scrupule de Pilules *de duobus*, & autant le lendemain matin avec quatre grains de Resine de Jalap. Ce Purgatif la fit aller neuf ou dix fois à la selle, & entraîna une grande quantité des matieres ci-dessus.

Les deux jours suivans elle prit deux fois le jour quatre onces d'une bierre amere, martiale & fortifiante, & le troisieme je repetai le Purgatif. Je la tins pendant un mois à ce régime, observant toujours de lui donner la bierre medicinale deux jours de suite, & de la purger le troisieme, au moyen de quoi la tumeur & les douleurs qu'elle ressentoit diminuerent de jour en jour; de sorte qu'au bout de six semaines elle parut entièrement delivrée de ses incommodités, & se porta bien pendant trois années de suite.

Au commencement du mois de Décembre de l'année 1736, elle me montra ses jambes que je trouvai enflées, de même que les cuisses & le ventre: ses urines couloient en petite quantité; sa respiration étoit si pénible, qu'elle étoit obligée de dormir dans une situation droite, & qu'elle n'essayoit jamais de se coucher sans se voir sur le point de suffoquer. Elle étoit dévorée



par une soif ardente, & avoit le pouls petit & fréquent.

Je lui fis prendre dans l'espace de six jours trois prises des Pilules purgatives ci-dessus, auxquelles j'ajoutai un peu de Sel de succin, ce qui ne diminua rien de l'enflure. Ensuite je lui donnai deux fois le jour quatre onces de la bière suivante, dont j'ai vû de bons effets dans l'Hydropisie.

*R. Cin. Genist. Angulos. Trifol. lib. i. Limatur. Mart. unc. 10. Semin. Sinap. unc. ij. M. Infund. in Cerev. nov. lib. xij. Post biduum cola.*

La premiere prise de cette bière fit couler dix pintes d'eau par les urines. Elle usa des Pilules tous les trois jours, & de la bière Hydragogue les jours d'intervalle, ce qu'elle continua pendant trois semaines : ensuite je lui donnai des Pilules une fois la semaine, & de la bière tous les autres jours, ce qui fut continué quatre autres semaines; & pendant ces remedes elle avoit la liberté de mettre une prune dans sa bouche pour se désalterer, ce qui lui tenoit lieu de boisson. Par l'usage alternatif des Pilules & de la bière, ses eaux



s'évacuerent, & elle revint en une parfaite santé, dont elle jouit encore.

## ARTICLE LXIII.

*Observation sur une Hydropisie ascite causée par une tumeur attachée au Nombril intérieurement ; communiquée par M. Guillaume Johnston, Chirurgien à Dumfries.*

LA nommée *Agnès Sword*, mere de plusieurs enfans, s'imagina d'être grosse à l'âge de 43 ou 44 ans ; & lorsqu'une année se fût écoulée dans cet état, elle ressentit de violentes douleurs, semblables à celles de l'enfantement, qui durèrent dix-huit heures. Pendant sa prétendue grossesse, on lui avoit donné quelques remèdes altérants. Les douleurs étant cessées ses règles revinrent, & reparurent régulièrement pendant huit ou neuf mois, au bout desquels elle eut une perte qui dura cinq ou six minutes, & les règles furent entièrement supprimées. Elle avoit le ventre gros & enflé depuis le temps qu'elle s'étoit cru grosse, & cette enflure augmenta considérablement, à l'occasion d'une meurtrissure qu'elle se



fit au bas-ventre vers le quinzième ou le seizième mois de sa maladie. Elle vécut encore dans cet état pendant six années , & étoit si enflée au mois de Mars de l'année 1738. lorsqu'elle me consulta pour la première fois , que de l'avis du Docteur *Cochran* , je lui fis la ponction que je répétai douze fois dans l'espace de quatorze mois. La quantité d'eau que je tirois à chaque fois étoit tantôt plus , & tantôt moins grande , & se monta une fois à 82 livres , en tout à 716 livres.

La huitième fois que je lui fis la Ponction , la liqueur qui sortit étoit de mauvaise odeur ; à la neuvième , la dixième , la onzième & la douzième ou dernière , l'odeur n'en étoit pas aussi forte ; mais la canule d'argent se trouva colorée de bleu lorsqu'on l'eût retirée du bas-ventre ; & après l'évacuation de l'eau par les trois dernières opérations je sentis un corps pesant, qui de la partie supérieure du bas-ventre , étoit descendu vers les os Pubis.

La Malade mourut le 27 du mois de Mai de l'année 1739. A l'ouverture que nous fîmes de son corps , nous observâmes une grosse excroissance charnuë , qui étoit attachée au Nombril par une



racine qui avoit environ deux pouces de diamètre. Elle étoit aussi adhérente à quelques autres parties du Péritoine ; mais les adhérences étoient si foibles, que je n'eus pas beaucoup de peine à les détruire avec les doigts , & je n'apperçus aucune apparence de vaisseaux , excepté au col dont j'ai parlé.

Lorsque j'eus ouvert cette excroissance , elle parut composée de cellules qui communiquoient les unes avec les autres. Quelques-unes de ces cellules contenoient une liqueur séreuse ; il y en avoit d'autres qui étoient pleines d'une matiere dont la consistance étoit semblable à de la mœlle. Il partoît de ces cellules des tuyaux assez gros pour recevoir une plume d'Oie , & qui étoient pleins de la même matiere contenue dans les cellules d'où ils se détachent : ces tuyaux aboutissoient au Nombril , & étoient entourés d'une substance charnue épaisse , qui formoit principalement le col de la tumeur. Cette excroissance pèsoit huit livres.

Il ne paroissoit aucun dérangement considérable dans les autres viscères.



## ARTICLE LXIV.

*Observation sur une Hydropisie ascite survenue à une Femme grosse ; Par M. Thomas Lauric, Chirurgien à Selkirk.*

UNE femme âgée d'environ 36 ans, qui avoit six enfans , dont le tempérament étoit bon , & qui en général avoit joui d'une bonne santé , à l'exception de quelques accès de vapeurs auxquels elle avoit été sujette à la suite de ses grossesses , commença à s'apercevoir vers le mois de Novembre de l'année 1739 , d'une tumeur qui se formoit immédiatement au-dessous des fausses côtes , & qui augmenta insensiblement en s'avancant en-devant & en embas , jusqu'à ce qu'ayant passé au-delà de la ligne blanche , & étant descendue quelques pouces au-dessous du Nombril , elle parvint à occuper toute la Région Epigastrique , jusqu'au Cartilage Xiphoïde , de maniere qu'elle avoit le ventre de la même grosseur qu'elle avoit coutume de l'avoir dans les derniers mois de ses grossesses. La tumeur étoit assez dure au toucher , mais elle n'y ressentait presque pas de



douleur. On lui donna intérieurement différents remèdes, & on lui mit des Topiques sur le ventre ; mais tout fut inutile ; la tumeur augmenta toujours.

Vers le 12 du mois d'Août de l'année 1740, comme elle étoit à roder autour de sa maison, elle s'imagina sentir craquer quelque chose dans son corps, & la tumeur disparut subitement, ou du moins elle parut moins circonscrite, & plus uniformément répandue par tout le bas-ventre. La Malade tomba aussi-tôt en foiblesse, eut des vomissemens, & il lui survint de la fièvre. Elle me fit appeller, & me raconta ce qui lui étoit arrivé. Je lui donnai une Ptisane purgative faite avec des Tamarinds, le Senné, la Rhubarbe, &c. qui eut de très-bons effets. Elle en fut bien purgée durant plusieurs jours, & il est vrai-semblable que si elle en avoit continué l'usage de la manière qui lui avoit été prescrite, toute la matière de la tumeur auroit pu être entièrement évacuée ; mais elle s'impatienta d'être si fréquemment purgée, & négligea de prendre la Ptisane. Elle prit même quelques astringents sans ma participation, qui arrêterent l'écoulement des urines & l'éva-



cuation par les felles , & son ventre commença à enfler.

Lorsque j'eus été rappelé , je fis tout ce que je pûs pour rétablir ces évacuations ; mais je n'en vins point à bout. Je conseillai à son mari d'appeler le Docteur *Plummer* , qui se trouvoit alors dans notre canton. Il ordonna différents remèdes diurétiques & purgatifs , qui ne diminuèrent pas beaucoup l'enflure du ventre. A la seconde visite qu'il fit à la Malade , il proposa la Paracentese, comme le moyen le plus sûr & le plus court de la délivrer de cet amas d'eau qui lui enflait le ventre. Elle ne voulut pas d'abord s'y résoudre ; mais un ou deux jours après , voyant que l'enflure augmentoit toujours , elle se détermina à souffrir cette opération , que je lui fis en présence du Médecin le 13 Septembre ; & par le secours d'une bonne ceinture , & d'une douce compression , je tirai tout de suite 16 pintes d'eau ; c'est tout ce qu'on pût faire sortir.

La Malade soutint cette opération avec beaucoup de courage ; son ventre revint à son volume ordinaire. Elle se trouva parfaitement bien , dormit tranquillement la nuit suivante , & urina



copieusement. Mais peu de jours après les urines s'arrêterent , & son ventre s'enfla bien vite ; de sorte qu'au vingt du même mois , il étoit aussi gros qu'avant l'opération.

La Malade demanda avec instance qu'on lui fît la ponction sur le champ. J'élu dai sa demande , jusques à ce que j'eusse averti le Médecin , qui soupçon-  
nant que cette enflure pouvoit venir principalement d'un air renfermé dans les Intestins , ou dans la cavité du bas-ventre , proposa des remedes carminatifs & fortifiants. Mais comme il ne pouvoit pas suivre la maladie , étant obligé de repartir le lendemain , il me chargea d'en bien examiner toutes les circonstances ; de sorte que m'étant bien assuré qu'il y avoit beaucoup d'eau épanchée , & qu'il étoit à propos d'en venir à l'opération , je lui tirai le 22 seize autres pintes : peu après les urines reprirent leur cours ordinaire facilement & en grande quantité , & la Malade dormit tranquillement la nuit suivante ; mais le lendemain matin elle fut subitement attaquée de tremblement , de vomissement & de suppression d'urine. J'en conclus qu'elle étoit hors d'espérance , parce que depuis ce



moment elle se trouva dans une grande foiblesse. Elle me dit qu'il lui étoit survenu une descente de Matrice , à laquelle j'attribuai tous les grands accidens qui avoient paru.

Je dis à la Sage-Femme de repousser doucement la Matrice , & d'appliquer sur la partie des fomentations astringentes. Lorsque les symptomes furent un peu apaisés , j'hazardai de procurer quelques legeres évacuations , par les remedes les plus doux & les moins propres à causer de l'irritation ; mais malgré ces remedes , les urines couloient en petite quantité , & l'enflure du ventre recommença.

La Malade demanda qu'on lui fît la ponction pour la troisième fois ; & quoique j'appréhendasse qu'elle ne fût pas en état de la soutenir , cependant comme elle me pressa beaucoup , & qu'elle avoit montré beaucoup de résolution les deux fois précédentes , je me déterminai à la lui faire le deux Octobre , & j'enfonçai mon Troiscar à l'autre côté du bas-ventre , au moyen de quoi je lui tirai encore seize pintes d'eau. Pour prévenir la chute de la Matrice , j'ordonnai à la Sage-Femme de lui appliquer sans discontinuer des fomenta-



tions fortifiantes pendant toute la nuit. Depuis ce temps , tous les accidens disparurent ; la Malade reprit à vûe d'œil son embon-point & ses forces , accoucha quelques mois après d'un enfant vigoureux , & jouit elle-même d'une bonne santé après ses couches. En dattant du jour de la naissance de l'enfant , il résulte qu'elle avoit conçu trois mois avant qu'on lui fît la première ponction , ce dont elle n'avoit eu elle-même aucun soupçon ; & quoiqu'elle eût pris plusieurs doses de Mercure doux , & d'autres purgatifs hydragogues , elle accoucha à terme.

## ARTICLE LXV.

*Observation sur une guérison du Cholera ;  
Par M. Charles Ayton-Douglas ,  
Médecin à Fife.*

LE *Cholera* qui consiste dans de violents vomissemens , & des évacuations par bas de bile , ou d'autres humeurs âcres , est une maladie si aiguë & si meurtrière , qu'elle emporte quelquefois un homme en vingt-quatre heures , quand il ne peut être secouru par un Médecin , comme il arrive sou-



vent à la campagne : elle n'est pas moins dangereuse lorsqu'on la traite par une mauvaise méthode , telle à mon avis qu'est celle que propose *Et-muller*, qui recommande les vomitifs, les purgations & les sudorifiques, ce qui me paroît être la même chose que si on jettoit de l'huile dans le feu. J'espère que mes compatriotes me sçauront gré de la peine que je me donne de publier une maniere de la guérir par un remede qu'on a toujours sous la main , qu'on trouve par-tout, même chez les payfans les plus pauvres , & que j'ai souvent mise en usage , & toujours avec succès.

Si les personnes qui sont attaquées de cette maladie, ne sont pas trop épuisées, quand je suis appelé pour les voir, je leur fais boire largement , & à trois ou quatre reprises de l'eau chaude, qu'ils rejettent toujours par haut : cette eau délaye , & diminue par-là l'acrimonie des humeurs , & les évacue en même temps. Immédiatement après je leur conseille de boire à grands traits d'une décoction de pain d'aveine sans levain, ni leveure de biere, bien roti & d'une couleur approchante de celle du Caffé brûlé ; cette décoction doit



avoir la couleur du Caffé quand elle est foible. J'ai toujours remarqué que mes malades se soumettoient fans peine à ce régime , leur soif étant généralement fort grande , & ils m'ont tous assuré que cette boisson leur étoit fort agréable. Je dois ajoûter ici que je n'en ai jamais vû aucun qui l'ait rejetée. Je me suis toujours servi de pain d'aveine ; mais quand on n'en peut avoir , je ne doute pas qu'on ne puisse lui substituer le pain de froment , ou la farine de bled bien rotie.

Lorsque le Malade est extrêmement épuisé par les grandes évacuations qu'il a souffertes par haut & par bas , la premiere chose que je lui donne est un grand verre de la décoction ci-dessus ; & quand les envies de vomir sont un peu apaisées , j'ordonne fréquemment une petite pilule d'Opium , du poids de deux tiers de grains pour une personne ordinaire , & dont j'augmente ou diminue la dose , selon l'âge ou les forces du Malade.

Mais si le Malade a des convulsions , & les extrémités froides ; si son pouls est foible & intermittent , il faut alors donner une forte dose de *Laudanum* liquide , parce qu'il agit plus prompte-



234 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
ment que l'Opium : par exemple , on  
en donnera vingt-cinq gouttes pour  
une personne ordinaire , dans une once  
de bonne eau de Cannelle , & par-dessus  
un coup de tel vin qui plaira davanta-  
ge au Malade , mêlé avec partie égale  
de la décoction ; après cela il boira ,  
pour se défaltérer de ladite décoction ,  
à laquelle on pourra même ajouter de  
temps en temps un peu de vin , selon  
le besoin qu'on aura d'employer les  
Cordiaux. Pour prévenir la rechûte que  
le Malade ne pourroit pas soutenir , il  
fera à propos de réitérer soir & matin  
les calmans en petite quantité pendant  
quelques jours de suite ; & il faut avoir  
attention de ne pas surcharger l'esto-  
mach , & de ne lui présenter que des ali-  
mens faciles à digérer , & qui lui con-  
viennent.

Il faut observer que ces derniers reme-  
des ne doivent être employés que lors-  
que le Malade est entièrement épuisé ,  
& à l'extrémité : mais dans les cas or-  
dinares où les malades ne se trouvent  
pas encore beaucoup affoiblis , & dans  
celui où l'on ne pourroit avoir des cal-  
mans , ou supposé qu'ils fussent con-  
traires à la constitution du malade , on  
pourra s'en tenir avec confiance à la dé-  
coction ci-dessus.



Ce qui m'a engagé à communiquer cette méthode, c'est l'heureuse expérience que j'en ai faite sur moi-même. Il y a plusieurs années que je fus extrêmement mal d'un *Cholera*, & les évacuations par haut & par bas furent si excessives, que dans l'espace de six heures je me trouvai épuisé au point de ne pouvoir me soutenir sans secours. Je vomissois tout ce que je prenois, même le *Laudanum* : mais j'eus une envie extraordinaire de boire de la décoction ci-dessus, & je m'imaginai que je ne la rejetterois pas, quoique je témoignasse en même temps la plus grande aversion pour tout ce que mes amis me propofoient. Aussi-tôt qu'on eût fait une grande quantité de la décoction, j'en bus avidement & à grands traits, & elle m'arrêta le vomissement & le cours de ventre. Deux ou trois jours après, m'étant un peu relâché sur la diète, & sur l'usage des autres choses non naturelles, je retombai, & fus aussi-tôt guéri par la décoction du pain roti. Depuis ce temps j'ai guéri un grand nombre de ces maladies par ce moyen.

Une Dame de ma connoissance m'a dit il y a quinze jours, qu'environ une semaine auparavant elle avoit eu une



cruelle attaque de *Cholera*, dans laquelle elle avoit rejeté tout ce qu'on lui avoit donné : mais qu'ayant eu une envie demesurée, & comparable à celle qu'ont les femmes grosses pour certaines choses, de boire d'une décoction de pain d'aveine roti, & qu'en ayant bu plusieurs coups, elle fut aussi-tôt guérie.

Un Médecin de mes amis, à qui je parlai de cette méthode, m'assûra que la décoction seule, sans autre secours, avoit guéri un de ses malades qui étoit fort mal d'un *Cholera*, qui avoit été occasionné par la salivation, & pour lequel il avoit employé inutilement tout ce qu'il avoit pu s'imaginer.

Ce remede n'est pas à la vérité une fastueuse composition, & il n'y entre ni Emeraude, ni Perles, ni Bezoar oriental, remedes vantés par *Doleus*, & par plusieurs autres fameux Praticiens ; mais il s'accorde avec la méthode curative de Celse, qui (a) prescrit au commencement de la maladie d'exciter le vomissement avec de l'eau chaude, & de répéter souvent ce remede ; il ajoute que les malades doi-

(a) De re Medica, lib. iv. cap. ii.



vent flairer du pouillot trempé dans du vinaigre , ou de la farine desséchée au four , & arrosée de vin , & peu après il conseille aux malades de prendre de cette farine desséchée au four , délayée avec du vin & de l'eau. Paul d'Egine (a) prescrit le vomissement par le moyen de l'eau chaude , & ensuite un Narcotique.

Les anciens Médecins Grecs & Latins , parlent des farines desséchées au four , connues sous le nom de *Polenta* , comme de choses qui étoient d'usage de leur temps. Pline (b) dit que le *Polenta* diffère de la farine d'orge , en ce qu'il est bien rôti & desséché , & que c'est à cette préparation qu'il doit sa qualité astringente , qui le rend stomachique , & propre à arrêter la diarrhée. Or, puisqu'il n'y a d'autre différence entre la farine simple d'orge & le *Polenta* , qu'en ce que celui-ci a été desséché & rôti , il ne peut être fait qu'avec de l'orge brûlé , & réduit à une couleur de café , & ensuite mis en poudre. Le même Auteur dit dans un autre endroit , (c) que c'est ainsi qu'il a été pré-

(a) Lib. III. cap. 39.

(b) Hist. Natural. lib. XXII. cap. 25.

(c) Lib. XVIII cap. 7.



paré par les Grecs & les Romains; mais il ajoute que les uns & les autres y mêloient souvent un peu de graine de Lin, quelque peu de Sel, & quelques grains de Coriandre.

*Hippocrate* fait aussi mention du *Polenta* (a), & *Paul d'Egine* dans la description qu'il en donne, dit qu'il est fait d'orge desséché & bien roti (b). Il en recommande l'usage mêlé avec de l'eau pour appaiser la soif. Il paroît par les Livres saints, que les Juifs s'en servoient déjà du temps de *David* (c), & il est vrai-semblable que c'est d'eux ou des Syriens que les Grecs l'ont emprunté; car ils conviennent qu'ils avoient obligation à ces derniers, & aux autres peuples orientaux de la plupart de leurs usages, aussi-bien que de quelques-uns de leurs beaux Arts, & des Sciences les plus utiles. Ils bûvoient pour l'ordinaire le *Polenta*, mêlé avec de l'eau, & c'est par ce moyen qu'ils en corrigeoient la mauvaise qualité, & qu'ils les rendoient saines & de bon goût (d). Il est vrai-semblable que les

(a) Vid. de affectionibus.

(b) Lib. 1. cap. 78.

(c) 2. Sam. cap. xvii. vers. 28.

(d) Plin. Natural. Hist. lib. xxv. c. 3.



Arabes qui étoient voisins des Syriens, & qui habitoient un Pays sec & stérile, qui ne produisoit que peu de bled, mais où en récompense il croissoit beaucoup de Caffé sans presque aucune culture, jugerent à propos de faire leur *Polenta* avec les baïes de Caffé, ou qu'ils se servirent de la décoction de ces baïes roties, à la place du *Polenta*, que leurs voisins les Syriens mêloient avec leurs eaux.

## ARTICLE LXVI.

*Observation sur des substances graisseuses ; vuidées par les Selles après un violent effort des Reins ; Par M. Thomas Arnot, Chirurgien à Cowper, près de Fife.*

LE nommé *David Thomson*, Tisserand de la Paroisse de *Kettle*, âgé d'environ quarante ans, voulant s'efforcer à soulever un vase très-lourd, sentit un craquement immédiatement au-dessus de l'Os Sacrum, & fut saisi d'une violente douleur en cet endroit, & vers la première vertèbre des Lombes. Les jambes lui manquerent aussi-tôt, & il tomba par terre sans pouvoir se redres-



fer ; ce ne fut même qu'avec beaucoup de difficulté qu'on pût le transporter dans son lit. La douleur continuant à se faire sentir avec violence , il s'imagina que l'os étoit disloqué intérieurement ; & pour le réduire , il se fit presser le bas-ventre par un de ses voisins , tandis qu'un autre s'étant saisi de ses épaules , le pouffoit en embas & en devant , après quoi il s'imagina que l'épine de son dos étoit plus droite , & il souffrit moins.

Quelques jours après un Bailleul de Campagne entreprit de lui remettre l'épine du dos , ce qu'il exécuta en posant un homme à ses épaules , & un autre à ses pieds , qui tous les deux tiroient en sens contraire. Le malade souffrit extraordinairement par cette extension , & toutes ses douleurs se renouvelèrent.

Trois mois après il commença à reprendre un peu l'usage de ses jambes , de manière qu'il put se traîner hors de chez lui , & alors il remarqua parmi les matieres qu'il rendoit par les selles , une substance blanchâtre de la grandeur à peu près d'une grosse noix , dont je vous envoie une portion avec le présent mémoire. Elle est , comme il

vous



vous fera facile de le voir , semblable à du suif, ou à de la moëlle endurcie, & formée de petits globules. Elle se fond à la chaleur. Pendant plusieurs jours de suite , il observa dans ses excréments des portions de la même matière , qui étoient grosses comme des fèves d'haricots , ou des pois , & il croyoit que toutes ces différentes petites portions , mises ensemble , auroient pu égaler en grosseur la première qu'il avoit rendue.

Cet homme n'est pas encore en état de reprendre ses occupations ordinaires , & ne sçauroit tourner le tronc de côté sans souffrir beaucoup.

## ARTICLE LXVII.

*Observations sur le détachement de la Tunique veloutée du canal intestinal , rapportées dans une lettre écrite à M. Al. Monro , Professeur d'Anatomie, par M. Thomas Simson , Professeur de Médecine en l'Université de Saint-André.*

JE crois que les deux Observations suivantes peuvent donner quelque lumière sur la séparation de la tunique veloutée des intestins , que vous dites, dans votre ingénieux Mémoire sur le



*Duodenum*, imprimé dans le quatrième volume des Essais de la Société d'*Edinbourg*, être un cas difficile à connoître; c'est ce qui m'a déterminé à vous les communiquer avec quelques réflexions.

I. Le 20. du mois de Mai 1725. un Artisan, qui avoit été long-temps incommodé d'une maladie des poumons, & d'une Fistule à l'Anus, étant mort, je fus prié de faire l'ouverture de son corps pour la satisfaction des personnes qui l'avoient connu, quoique je ne l'eusse point vû pendant sa maladie.

Je n'apperçus rien d'extraordinaire dans les viscères de l'*Abdomen*, si ce n'est lorsque j'eus ouvert l'estomach & les intestins, où je ne trouvai que fort peu de valvules ou rugosités; & où même je n'observai la tunique veloutée qu'en fort peu d'endroits, tandis qu'il y avoit par-ci par-là plusieurs morceaux de membranes répandues tout le long de ce canal, qui étoient dans un état d'inflammation, & qui paroissoient comme injectées. La Tunique nerveuse, tant celle de l'estomach, que celle des intestins, étoit à nud, & on pouvoit la voir clairement par tout, excepté seulement au *Rectum* & à



la portion du *Colon*, qui en étoit voisine, où l'on remarquoit quelques taches gangrenées.

Le côté de la poitrine, où il appuyoit l'instrument dont il se servoit pour bourrer les balles qu'il faisoit, étoit fort enfoncé dans toute son étendue, & l'autre étoit saillant d'autant. On ne put appercevoir aucun lobe du Poumon dans le côté enfoncé de la poitrine, & les Poumons étoient d'une couleur aussi rouge, & d'une solidité égale à celle des Poumons d'un oiseau bouilli. Ils étoient de plus entièrement adhérents aux parties environnantes.

On me dit que depuis long - temps il n'avoit mangé aucun aliment solide, parce qu'il souffroit beaucoup de l'estomach, & de tout le bas-ventre, lorsqu'il prenoit quelque chose de semblable : & que pendant les trois dernières semaines de sa vie, il n'avoit pris pour toute nourriture que quelques cuillerées d'eau, qu'il avaloit peu à peu, parce que chaque goutte qui tomboit dans son estomach, lui causoit un sentiment de brûlure semblable à celui qu'auroit fait naître un charbon de feu, & lui occasionnoit un dérangement général dans toute la machine.



II. Une jeune femme, qui dans sa plus tendre jeunesse avoit été menacée d'une maladie de langueur, & qui pendant une douzaine d'années avoit été sujette à de petites fièvres périodiques, eut pendant tout ce temps-là l'estomach extraordinairement délicat, de sorte qu'elle ne pouvoit trouver qu'à force d'expériences réitérées, l'espece de boisson qu'il étoit en état de supporter. Le jus de cerises, mêlé avec de l'eau, est la liqueur dont elle essayoit le plus volontiers, quoiqu'elle ne pût faire usage du vin de cerise dont ses amis lui faisoient présent, qu'après s'y être habituée par degrés. Les poudres absorbantes en général, lui faisoient bien lorsqu'elle étoit travaillée de ses accès, mais l'usage continuél qu'elle en faisoit, n'empêchoit pas les retours de ces indispositions, dont elle ne pouvoit se garantir que par un régime de vivre extrêmement régulier, & souvent elle ne les échappoit pas, dans le temps même qu'elle s'observoit le plus. Elle avoit eu dans le cours de l'année précédente plusieurs attaques de dysenterie, accompagnées de tranchées, & d'un tenesme qui duroit plus long-temps, & l'incommodoit beaucoup.



Dès la premiere attaque , qui fut la plus violente , ayant remarqué que les matieres glaireuses qu'elle rendoit en grande quantité , étoient sous la forme de raclures qui avoient quelque consistance ou solidité , elle eut la curiosité d'en faire mettre à part quelques parties pour me les faire voir. J'en remarquai de différentes formes. Il y en avoit qu'on auroit prises pour des vers ronds écrasés , par rapport à leur couleur , longueur & figure. Mais en les mettant dans l'eau & les étendant , elles me parurent un tissu de fibres , ou plutôt de vaisseaux , formés de gros tuyaux paralleles les uns aux autres de la grosseur d'un crin de cheval , & entre lesquels on voyoit d'autres vaisseaux , gros comme des cheveux , qui formoient un réseau ; il y avoit des lozenges qui avoient environ trois lignes de diamètre , & d'autres qui étoient beaucoup plus grands , & tous ces vaisseaux étoient transparents & nouveaux comme les vaisseaux Lymphatiques. J'en développai des morceaux qui avoient environ deux ou trois pouces de large , & six ou sept pouces de long , dans plusieurs desquels les plus grosses fibres , ainsi que les plus petites étoient entières



res , quoiqu'elles se déchirassent pour peu qu'on les maniât. Il y avoit d'autres morceaux dont les fibres étoient si dissoutes , qu'ils paroissoient comme une substance glaireuse , semblable à du blanc d'œuf , & dans lesquels on pouvoit cependant remarquer encore quelques portions fibreuses , en les examinant avec attention. Plusieurs fois depuis cette premiere attaque , la Malade a rendu dans différentes rechutes des matieres semblables à celles que je viens de décrire.

Ces deux observations prouvent assez évidemment , que la membrane veloutée est fort lâche & fort délicate dans certaines personnes qui sont d'une foible constitution ; qu'elle peut sortir avec les excréments , & qu'il y a telles circonstances où les alimens & les liqueurs les plus douces , occasionnent une vive douleur dans les passages : symptome qu'on peut regarder comme un signe de cette disposition du canal intestinal. Je pense que si on avoit fait plus d'attention à cela nous aurions beaucoup moins de remedes dans la classe des altérants , & que nous trouverions bien moins de raisons de donner des purgatifs & des émétiques dans les chaleurs d'estomach.



Il est vrai que la Malade dont je viens de parler, recevoit beaucoup de soulagement dans ses attaques ordinaires, des poudres absorbantes, & qu'elle se servoit utilement lorsqu'elle avoit la dysenterie, de la décoction de bois de gayac dans de vieille eau de chaux bien épurée. Mais qui est-ce qui auroit soupçonné qu'un acide eût été la cause de cette maladie, tandis qu'on en avoit une si évidente dans la séparation de la membrane veloutée des intestins ? Il y avoit en effet beaucoup de ressemblance entre cette maladie, & celle dont il s'agit dans la première observation, où nous avons vu qu'une goutte d'eau pure caufoit une irritation subite, au lieu que les poudres absorbantes & l'eau de chaux, ne peuvent agir que comme des Alkalis.

Le défaut de la mucosité, qui enduit l'intérieur des intestins, peut occasionner quelques-uns des mêmes symptômes ; mais toutes les fois que le sentiment sera aussi vif qu'il l'étoit dans les deux cas rapportés, je soupçonnerai toujours que quelque portion de la membrane veloutée a été emportée : & si un pareil sentiment de brûlure & de douleur, est un signe évident de l'exist-



tence de cette maladie , la mucosité qui passe par les selles m'en paroît une démonstration. En effet , puisque la membrane veloutée peut se détacher journellement sans douleur par petites parcelles , qui sont dispersées parmi les excréments les plus durs , comme je l'ai souvent remarqué , il faut avouer selon votre supposition qu'il en est de cette membrane comme de l'Epiderme qui se détache par écailles. C'est une observation que j'ai faite , & que tout le monde peut faire avec un peu d'attention , dans les personnes qui sont constipées , & que *Leuwenhoeck* à pareillement faite sur un grand nombre d'animaux sains , comme on peut le voir dans sa Lettre au Docteur *Aston* , intitulée , *de Muco intestinali* , qui se trouve dans le premier Volume de ses Ouvrages.

Mais cette substance que j'appelle , ainsi que lui , Mucosité , est fort différente des matieres glaireuses , qui sont souvent expulsées par le vomissement , & qui paroissent n'être que l'effet d'une sécrétion plus abondante , provenant du relâchement ou de l'irritation des glandes ou de leurs vaisseaux excréteurs. Ces matieres glaireuses se



mêlent facilement avec l'eau , dont elles ont à peu près la couleur ; au lieu que le *Mucus* des intestins a plus de consistance ; il paroît sous la forme de Pellicules qui ne se mêlent point avec les humeurs ; il est d'une couleur plus blanche , & est réellement vasculaire , quoique transparent : de sorte que pour les distinguer , je crois qu'il faudroit laisser aux premières le nom de Phlegme ou de pituite , & réserver à l'autre le nom de *Mucus*. C'est une distinction que je n'avois pas faite il y a quatorze ans , lorsque je fis imprimer mes Differtations ; & je n'aurois pas alors revoqué en doute ce que *Leuwenhoeck* avance à ce sujet , sçavoir que les plus petites parties du *Mucus* , qui sortent dans l'état de santé , sont véritablement des portions solides des intestins & des vaisseaux distincts.

Il est vrai que ces vaisseaux diffèrent beaucoup de ceux que nous avons décrit dans notre observation , & qu'ils sont extraordinairement petits , comme on peut le voir par les troisième & quatrième figures de cette Lettre , où il sont représentés bien plus gros que nature. Mais comme le *Mucus* , dans l'état de santé , n'est vrai-



semblablement formé que de quelques vaisseaux extrêmement déliés , il y a aussi tout lieu de croire qu'il peut se détacher de l'intérieur des intestins des vaisseaux de différents genres , lorsque dans l'état de maladie , ces parties sont exposées à une trop grande irritation. En effet , il paroît par la premiere des deux observations que j'ai rapportées , que dans les personnes foibles , en qui ces parties sont affectées pendant long-temps , tous les vaisseaux qui sont au-delà de la membrane nerveuse , peuvent se détacher & passer par les felles. On peut voir dans *Ruysch* , dans *Sanctorinus* , & autres , quelle est la variété de ces vaisseaux.

On voit aussi par la seconde Observation , de quelle maniere une certaine suite de ces vaisseaux se sépare du reste , ou plutôt comment quelques-uns de ces vaisseaux restent entiers , tandis que ceux parmi lesquels ils étoient enveloppés , sont détruits. La chose n'est pas difficile à comprendre , si nous considérons qu'en faisant macérer dans l'eau des parties d'animaux & de plantes , nous détruisons les petits vaisseaux , & nous conservons ceux qui sont plus gros. De même dans une dis-



folution générale des membranes molles & flottantes des intestins, on peut découvrir plus distinctement que dans aucune autre circonstance, les parties qui sont assez fortes pour résister à la dissolution. La disposition qu'ont ces membranes à se séparer, dépend vraisemblablement de la mauvaise constitution du corps, comme dans la première observation, ou de l'intempérie des saisons, qui me paroît avoir été la cause de cet accident dans la personne qui fait le sujet de la seconde observation, conjointement avec la délicatesse de son tempéramment, l'année où elle souffrit si fort, ayant été remarquable par son humidité continuelle. Dans une pareille température de l'air, où la chaleur est considérablement diminuée, & où les solides sont dans un état de relâchement, les plus petits vaisseaux séreux doivent se trouver plus surchargés & plus engorgés que dans d'autres circonstances. Il en est certainement du corps humain, comme des plantes, au sujet desquelles M. *Hales* a observé que la circulation des suc dans les racines, est proportionnée à la dissipation qui se fait des mêmes suc par les feuilles, les fruits, les tiges, &c.



*Hippocrate* dit qu'un Hiver & un Printemps humides, occasionnent des Dyfenteries dans les saisons suivantes, si ces saisons sont séches, comme on peut le voir aux Aphorismes 11. & 12. de la troisième Section. Quant à moi, il me semble d'en voir clairement la raison, dans l'espece de macération où se trouvent les intestins pendant une longue humidité, qui les rend foibles, & qui les met à portée d'être affectés, lorsqu'à l'occasion des chaleurs, il se passe quelque raréfaction dans les humeurs. C'est certainement le cas où se sont trouvés ma Malade, & plusieurs autres personnes pendant le cours de cette année-là, dans laquelle les Dyfenteries furent très-communes.

Il me semble que les portions fibreuses qui dans cette maladie passaient avec les selles, & qui étoient si distinctes, sont précisément les mêmes que celles que *Leuwenhoeck* a décrites, & qu'il a fait représenter au naturel dans la septième Figure de la Lettre déjà citée, & telles qu'il les a observées dans un grand nombre d'animaux sains. C'est là vraisemblablement la raison pourquoi ces parties fibreuses sont moins grosses que celles dont j'ai parlé dans



les Observations précédentes. Comme elles ont été examinées dans l'état où elles se trouvent dans les intestins , où elles sont confondues avec plusieurs autres vaisseaux , il se peut que *Leuwenhoeck* n'ait pas apperçû les vaisseaux déliés qui se trouvent entre elles , & qu'un état de maladie a rendu plus sensibles.

Lorsqu'il arrive cependant que cette membrane interne se détache , elle n'est pas toujours telle qu'on puisse y suivre le cours des vaisseaux dont elle est formée , comme vous l'avez vû dans le cas que vous avez rapporté dans votre mémoire , & comme on pourroit l'observer, quand cette membrane se sépare tout à la fois. Nous en trouvons un exemple singulier dans la dix-septième Observation de *Tulpius* , au Livre 3. & le Docteur *George Young* m'en a communiqué une toute semblable d'une portion de tuyaux membraneux , dont la longueur étoit d'environ vingt à vingt-deux pouces. J'examinai un morceau de ce tuyau membraneux desséché , mais il ne me fut pas possible d'y observer , avec le secours d'un bon microscope , aucune partie fibreuse , parce que tous les vaisseaux



étoient confondus & colés les uns aux autres. Il y a tout lieu de croire que ce tuyau membraneux avoit pû se former dans les intestins, de la même manière que les callosités se forment à l'Epiderme.

Le Malade du Docteur *Young* fut rétabli en peu de temps par l'usage des remèdes anodins, qui donnerent le temps aux parties de se rétablir d'elles-mêmes, comme elles l'ont été dans notre Malade par l'usage de l'eau de chaux, & comme nous voyons qu'elles se rétablissent assez promptement, après l'évacuation d'une grande quantité de *Mucus*: de sorte de ces exemples nous fournissent des preuves évidentes de la facilité avec laquelle cette Tunique intérieure se renouvelle. Une réparation aussi prompte de cette partie vasculaire, ne surprendra pas ceux qui se rappelleront l'Histoire du *Placenta*, telle que je l'ai donnée dans le premier Volume, & qui nous fournit ce me semble d'assez fortes preuves que tout le *Placenta*, qui est une masse vasculaire épaisse, n'est qu'une production de la membrane délicate & nerveuse, nommée Chorion; que nous pouvons ici comparer à la membrane nerveuse.



des intestins. La comparaison ne paroîtra nullement forcée, à quiconque fera attention que la surface inégales & pulpeuses de l'un, ressemble entièrement à celle de l'autre, & qu'elles sont destinées l'une & l'autre à pomper de la même manière les suc nécessaires pour la nourriture du corps.

Je finirai ce Mémoire par observer qu'ayant ouvert plusieurs cadavres de personnes mortes du *Volvulus*, j'ai toujours remarqué une grande inflammation, qui occupoit tout à la fois les différentes Tuniques, ou toute l'épaisseur des intestins. Je trouvai dans un de ces cadavres plus d'un pied de l'*Ileon*, qui étoit d'un rouge vif, & qui avoit été poussé dans le *Cæcum* & le *Colon*, qui se trouvoient placés au côté gauche, à l'opposite de l'endroit où ils se trouvent naturellement, & toutes ces parties étoient colées ensemble, & formoient une grosseur dure qui égaloit celle de mon poing; de sorte que je fus obligé d'user de force pour les dégager.

Dans un autre sujet, je trouvai le *Cæcum*, & une grande partie du *Colon* engagés l'un dans l'autre, mais la grosseur qu'ils formoient n'étoit pas aussi



256 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
dure que la précédente, & étoit située  
de même au côté gauche.

Dans un troisiéme je trouvai l'*I-leon* rentré dans lui-même en quatre  
endroits différents ; mais l'endroit où  
il étoit le plus replié, n'excédoit pas  
quatre pouces , & l'inflammation étoit  
grande partout : il me paroîtroit que  
l'inflammation est la cause premiere de  
cette maladie , & qu'il faudroit recou-  
rir aux amples saignées , plutôt que  
d'employer les violents purgatifs &  
l'argent-vif recommandés par *Ruysch*  
*Thes.* x. N°. 62. qui me paroissent des  
remedes de la plus dangereuse confé-  
quence en pareil cas. Il est vrai que  
lorsque l'étranglement est tel que c'est  
la partie supérieure de l'intestin qui est  
engagée dans la partie inférieure , la  
maladie paroît alors incurable , ou du  
moins semble demander plutôt le re-  
mede d'*Hippocrate* , qui est l'introduc-  
tion de l'air par le fondement , que  
tout autre remede qui agiroit en em-  
bas.





## ARTICLE LXVIII.

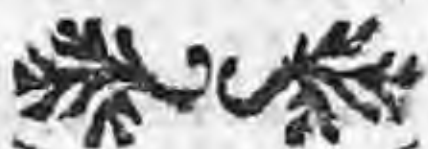
*Observation sur des Ureteres obstrués par  
de petites Pierres ; Par M. Alex.  
Monro, Professeur d'Anatomie.*

UN homme âgé, qui avoit eu quelques vives attaques de gravelle, à la suite desquelles il avoit rendu plusieurs petits graviers, & qui ensuite avoit eu de grands saignemens de nez, parut se rétablir en apparence après tous ces accidens, & vécut fort long-temps sans souffrir aucune douleur, & jouissant d'une bonne santé. Mais ayant eu une nouvelle attaque de gravelle, dans laquelle il ne sortit rien de la vessie, si ce n'est de temps en temps une cuillerée d'une liqueur limpide, qui n'avoit pas plus l'odeur ou le goût de l'urine que la sérosité du sang, & la vessie ne se trouvant aucunement gonflée, il fut saigné, & purgé, on le baigna, & on lui fit tous les autres remèdes usités dans les obstructions des conduits urinaires, & dans la gravelle ; mais ce fut inutilement : les obstructions subsisterent, & le Malade tomba en léthargie, & mourut.



On lui trouva le rein gauche beaucoup plus petit que dans l'état naturel, & ne formant qu'une poche dont la membrane étoit mince. L'Uretere qui partoît de ce rein étoit très-petit, & dur. Quand on l'eût ouvert, on le trouva plein de graviers de couleur brune, si pressés les uns contre les autres, qu'il y avoit lieu de croire que depuis longtemps il ne passoit point d'urine par ce conduit.

Le rein droit étoit d'une grosseur monstrueuse & plein d'urine, & l'Uretere du même côté, étoit si dilaté, que je le pris d'abord pour un intestin. Ayant fait l'ouverture de cet Uretere, en conduisant l'incision vers le bas, je trouvai une petite pierre nichée entre les Tuniques de la Vessie, & si fort engagée, que j'eus quelque peine à l'en tirer. Elle étoit située à un quart de pouce environ de l'ouverture de l'Uretere dans la cavité de la Vessie. Deux personnes de votre Société ont été témoins de ce que je rapporte ici.





## ARTICLE LXIX.

*Essai sur la découverte d'un remède très-sûr pour dissoudre la Pierre ; Par M. Robert Whytt , Aggrégé au Collège des Médecins d'Edinbourg.*

*Non fingendum aut excogitandum, sed inveniendum.*  
Eacon.

LES remèdes de Mademoiselle Stephens, pour dissoudre la Pierre, sont si grossiers & si dégoûtants, que bien des personnes ne sçauroient les prendre, & que la plûpart de celles qui en usent ne le font qu'avec la plus grande répugnance. La difficulté qui accompagne l'usage de ces remèdes, est même si grande, qu'on a vû plusieurs exemples de personnes, qui après les avoir pris pendant plusieurs mois de suite sans en recevoir du soulagement, ont mieux aimé se soumettre au danger de l'Opération, que de continuer plus longtemps des remèdes aussi rebutants, & qui leur avoient augmenté leurs douleurs, sans avoir rien entraîné. (a)

(a) Observ. du sieur Jurin, p. 4. & 5.



Le Docteur *Hartley* (a) ayant négligé ce qu'il y a de superflu & d'inutile dans ces remedes , les a réduits à deux onces & demie de savon, & à sept scrupules & demi de poudre de coquilles d'œufs , qui est la dose ordinaire qu'on doit prendre tous les jours ; mais la poudre excite tant de nausées , & cette quantité de Savon est si grande , que je crois qu'on trouvera peu de malades qui veuillent se soumettre à prendre pendant long-temps ces remedes ainsi réformés.

Après que j'eus lu les ingénieuses expériences publiées l'année dernière par le sçavant M. *Hales* , sur les remedes de Mademoiselle *Stephens* , je m'imaginai que l'eau de chaux avoit autant de part à la dissolution de la Pierre , qu'aucun autre ingrédient. En effet , puisqu'il y a lieu de croire que le Savon ne doit ses propriétés ni à la potasse , ni à l'huile , mais seulement à la chaux qui entre dans sa composition ; & puisque la poudre de Mademoiselle *Stephens* , dont elle s'est servi pendant long-temps avant qu'elle fût prendre le

(a) Supplement to the Viewv of the present evidence.



Savon en grandes doses (a), & sur laquelle elle fonde encore de si grandes espérances, n'est autre chose que de la chaux, il est vrai-semblable qu'on peut esperer un grand succès de l'eau de chaux, qui a cet avantage particulier, que par son moyen on peut porter sans risque dans le sang la vertu d'une grande quantité de chaux; car ce qu'il en entre dans le Savon, est si peu de chose en comparaison des autres ingrédiens, qu'on ne peut par cette voie en introduire qu'une très-petite quantité avec nos liqueurs (b), & on ne donne que quelques scrupules de la poudre, (dé-

(a) Hartley. Supplément to the présent Vieuv.  
p. 1.

(b) En Angleterre on fait le Savon avec une lessive de potasse & la chaux vive, qu'on fait bouillir avec de la graisse & de l'huile jusqu'à une consistance convenable; & c'est sur la supposition que le Savon d'Alicante se fait de la même manière que sont fondées la plupart des expériences de M. Hales; ayant en effet remarqué que la lessive de potasse & la chaux vive, qui est d'une nature ignée & corrosive, dissolvoient la Pierre plus promptement que toute autre chose, à l'exception de l'Esprit de Nitre, il étoit raisonnable d'en conclure que le Savon dont la chaux fait une partie si considérable, seroit également doué d'une vertu dissolvante. Mais une personne d'une probité reconnue, & qui a été à *Alicante* dans le Royaume de *Valence*, où se fait



ja éteinte, & par conséquent très-affoiblie, parce qu'elle a été exposée soixante jours à l'air.)

Si on avale cette poudre sans la délayer dans une suffisante quantité d'eau, elle peut avoir des suites dangereuses, & c'est à cela que je crois pouvoir attribuer la grande chaleur & les maux que bien des personnes ont ressentis à l'estomach; & si elle est suffisamment délayée, elle ne peut gueres avoir d'autre effet que celui qu'auroit l'eau de chaux. Lorsqu'on ajoute à toutes ces raisons, que l'expérience a fait voir, que l'eau de chaux dissout la Pierre tirée hors de la Vessie, n'a-t-on pas lieu

le meilleur Savon, m'a assuré qu'il n'entre point du tout de chaux dans sa composition, & qu'on y emploie seulement l'eau de chaux, qu'on fait bouillir avec le Sel de la Soude, & l'huile d'Olive, dans de grandes chaudières qui tiennent plusieurs tonneaux, jusques à ce que le tout ait acquis une consistance convenable. Alors ils le répandent sur un plancher; & avant qu'il soit entièrement refroidi ils le coupent en pain. Voyez aussi le Dictionnaire des Drogues de Lemery, p. 485. où il dit, le Savon est une composition faite avec de l'huile d'olive la plus grossière, de l'Amidon, de l'eau de chaux, & de la lessive tirée des cendres du *Kali*. L'Amidon, dit-il tout de suite, n'y est quelquefois ajouté que pour rendre le Savon plus blanc, & pour le faire plutôt durcir.



de croire que la même eau bue en grande quantité, & peu affoiblie par d'autres boissons, communiqueroit assez de sa vertu à l'urine, pour que celle-ci pût acquérir une qualité dissolvante ?

Mais comme les raisonnemens seuls que l'on fait sur la vertu des Drogues, sont rarement satisfaisants, je saisis la première occasion que je trouvai d'éprouver l'eau de chaux, dont on connoitra suffisamment les effets par le récit de l'histoire suivante.

*M. David Millar*, Maître de pension à *Kirkaldy*, âgé d'environ soixante ans, avoit été souvent fatigué par des graviers qui tomboient des reins dans la Vessie depuis l'année 1704. Il avoit eu quelquefois jusqu'à deux vives attaques de Colique Néphrétique dans une année, & quelquefois aussi il n'en avoit eu qu'une en deux ou trois ans, & ces attaques duroient deux, trois ou quatre jours, & même jusqu'à huit & quatorze jours de suite. Peu après ces accès il lui étoit toujours arrivé de rendre un ou plusieurs graviers, jusqu'au mois de Juin de l'année 1740, où après une vive attaque de Néphrétique qui dura deux jours, la Pierre tomba dans la Vessie : mais quoiqu'il mît en usage sa



méthode ordinaire de monter à cheval, de se promener à grands pas, de sauter & de boire amplement des boissons convenables pour la faire sortir, cependant tous ses efforts furent inutiles.

Pendant les six mois qui suivirent cette dernière attaque, il fut exposé à de fréquentes difficultés d'urine, qui cependant n'étoient pas accompagnées de vives douleurs, excepté lorsqu'il rendoit les deux ou trois dernières gouttes. Ensuite il lui sembla que sa Pierre grossissoit, & devenoit plus pesante dans la Vessie; & depuis le mois de Mars dernier (1741) toutes les fois qu'il alloit à cheval, ou qu'il marchoit un mille ou deux, ses urines étoient toujours teintes de sang. Outre cela, il avoit perdu depuis le commencement de Janvier la faculté de retenir son urine, qui couloit involontairement au bout de huit ou dix minutes, & qui en sortant causoit beaucoup d'irritation, quoiqu'il lui arrivât quelquefois d'avoir des intervalles d'un jour ou deux, pendant lesquels il ne souffroit pas; c'étoit lorsqu'il avoit sué, & qu'il s'étoit tenu chaudement.

D'abord il se mit à l'usage du lait coupé; mais au mois de Mai dernier

(1741,)



(1741, ) il commença à prendre du Savon à la dose de demi-once par jour, & il augmenta cette dose jusqu'à une once vers la fin de Juillet, & jusqu'à près d'une once & demie vers le commencement du mois de Septembre. Ce fut cependant sans aucun succès apparent ; les douleurs continuerent comme auparavant ; les urines étoient toujours sanglantes, & couloient de même involontairement.

A la fin du mois de Septembre je lui conseillai de boire avec son Savon une grande quantité d'eau de chaux, en commençant par une livre, & augmentant insensiblement jusqu'à trois livres par jour, observant en même temps de ne boire d'autres liqueurs, que ce dont il auroit absolument besoin pour appaiser la soif.

Quatre ou cinq jours après qu'il eût commencé à boire de l'eau de chaux, il eut la faculté de retenir son urine, & depuis ce temps ses douleurs diminuerent, & ses urines ne devinrent plus sanglantes comme auparavant lorsqu'il faisoit de l'exercice ; de sorte que le 13 Novembre suivant, il marcha assez vite par un espace de plus de six milles, & cependant il garda son urine pendant



neuf ou dix heures de suite , & non seulement il la rendit presque sans douleur , mais elle n'étoit point du tout teinte de sang.

Le 15 Novembre au soir , comme il étoit sur le point de se coucher , & dans le temps qu'il essayoit de faire de l'eau, il sentit une Pierre qui entroit au commencement du conduit de l'Urètre , & qui en bouchoit le passage , ce qui dura dans le même état pendant toute la nuit : il dormit peu ; essaya souvent d'uriner sans pouvoir en venir à bout , & ne rendit que très-peu d'urine qui sortit goutte à goutte. Le lendemain matin en s'habillant , il se sentit une grande envie d'uriner ; & ayant fait pour cela les plus grands efforts, il évacua une pierre unie de la grosseur à peu près d'une fève ordinaire qui étoit d'une couleur blanchâtre , au lieu que toutes celles qu'il avoit rendues auparavant , étoient de couleur brune , & inégales : cette pierre paroissoit être sensiblement un fragment d'une pierre plus grosse.

Le 17 Novembre il marcha plus de deux milles sans souffrir , & sans que ses urines fussent teintes de sang.

Le 18 il sentit en urinant quelque



chose qui se présentoit au col de la Vessie, qui lui caufoit une legere douleur sourde, & qu'il crut être une autre pierre.

Depuis ce jour jusqu'au commencement de Décembre, il se trouva fort soulagé, n'étant pas obligé de faire de l'eau plus de deux ou trois fois par jour. Son urine n'étoit point teinte, & ne lui caufoit en sortant aucune douleur, comme il en avoit eu précédemment : il lui arriva seulement deux ou trois fois d'en voir arrêter subitement le cours à mesure qu'il pissoit, & une fois il crut sentir qu'une pierre entroit dans l'Urètre, mais peu après elle retomba dans la Vessie. Il sentoit toujours quelque chose de pésant qui portoit sur la partie inférieure de la Vessie, lorsqu'il se heurtoit le pied en marchant, & quand il étoit assis. Ses urines pendant tout ce temps-là entraînoient une grande quantité de sédiment blanc, parmi lequel il se trouvoit quelques écailles brunes ; mais ses affaires l'obligerent d'être si souvent hors de chez lui, qu'il ne lui fut pas possible de faire là-dessus des Observations suivies.

La nuit du Jeudi trois Décembre, la Pierre qu'il avoit encore dans la Vessie,



entra dans l'Urètre où elle resta jusqu'au matin du Lundi suivant , pendant lequel temps ses urines se supprimèrent , & ne coulerent que goutte à goutte , ou par petit filet , & avec beaucoup de peine & de douleur. Depuis ce temps-là jusqu'à la fin du même mois , il fut souvent exposé au même inconvénient , la Pierre s'arrêtant au passage quelquefois pendant une demi-journée , quelquefois pendant une journée entière & la nuit suivante , & retombant ensuite dans la Vessie. Mais pendant cet intervalle de temps , il ne lui est jamais arrivé de ressentir aucune de ces douleurs vives & aiguës , auxquelles il étoit sujet en urinant , avant qu'il usât de l'eau de chaux , & sur-tout après avoir rendu les dernières gouttes. Il avoit même la faculté de retenir son eau pendant une demi-journée , & la rendoit ensuite sans douleur.

Immédiatement après avoir vuïdé sa Vessie , il ressentoit toujours sensiblement le poids de la Pierre , pour peu qu'il marchât , mais cette pesanteur étoit moindre dès qu'il y avoit de l'urine dans la Vessie : il terminoit la lettre qu'il m'écrivoit par ces paroles ;  
« Comme j'ai joui jusqu'à présent d'une



» assez bonne fanté , & que je suis ac-  
 » tuellement délivré des douleurs au-  
 » delà de ce que je pouvois esperer ,  
 » j'ai lieu de croire que la Pierre est  
 » dans un état de dissolution , & que  
 » sa surface est très-polie. Je continue  
 » tous les jours l'usage du Savon & de  
 » l'eau de chaux : je bois quelquefois  
 » de celle-ci à mes repas en guise d'au-  
 » tre boisson , & je crois que mes uri-  
 » nes en ont un peu le goût. »

Le Lundi quatre Janvier 1742, au  
 soir, il sentit une Pierre qui s'étoit en-  
 gagée dans le commencement de l'U-  
 rètre , & qui présenta un obstacle con-  
 sidérable à l'évacuation des urines. Ce-  
 pendant il la rendit le lendemain ma-  
 tin après avoir bien dormi dans la nuit.  
 Cette Pierre est plus grosse que celle  
 qu'il avoit rendue la fois précédente ,  
 & elle paroît évidemment un fragment  
 d'une Pierre plus considérable.

Après avoir rendu ce gravier , l'U-  
 rètre fut pendant quelques jours fort  
 sensible & un peu douloureux , ce qui  
 l'obligeoit d'uriner plus souvent que de  
 coutume. Mais cet accident passa bien  
 vite ; & depuis ce temps-là, pour me ser-  
 vir de ses propres termes, il a été exempt  
 de toutes sortes de douleurs, & des symp-



270    ESSAIS ET OBSERVATIONS  
tomes de la Gravelle, & en aussi bon  
état par rapport à sa situation, qu'il  
eût jamais été en sa vie. En un mot, il  
finit par assurer qu'il a reçu plus de sou-  
lagement de l'eau de chaux, que d'au-  
cun autre remède, & c'est à elle qu'il  
attribue principalement les effets dont  
je viens de rendre compte.

Comme on a quelquefois accusé les  
Auteurs d'embellir leurs Histoires pour  
accréditer une certaine Théorie, ou  
pour faire valoir un remède qu'ils ont  
pris en goût, j'ai cru qu'il ne feroit pas  
hors de propos d'ajouter ici l'attesta-  
tion du malade même, pour confirmer  
la vérité de ce que j'ai rapporté.

*A Kirkaldy, le 12 Juin 1742.*

*Ayant lû le récit de ma maladie, dressé  
par le Docteur Whytt, je déclare ici pour  
la satisfaction du Public, que toutes les  
circonstances qui y sont rapportées sont con-  
formes à la vérité, & que je me sens ac-  
tuellement aussi parfaitement exempt de tout  
symptôme de Gravelle, que je l'aie jamais  
été en ma vie.*

D A. M I L L A R.

Cette Histoire donne naturellement  
lieu d'observer,



1°. Qu'il paroît évidemment par la Figure & la Forme qu'avoit la première Pierre qui sortit par le canal de l'Urètre , qu'elle étoit un fragment d'une Pierre plus grosse qui étoit dans la Vessie depuis environ dix-sept mois, mais qui ensuite s'étoit brisée , & avoit été en quelque façon dissoute , effet dont il n'est pas possible d'assigner aucune autre cause que l'usage du Savon & de l'eau de chaux , auxquels par conséquent on ne sçauroit refuser cette propriété. Que cette Pierre, à l'endroit où elle s'étoit brisée, avoit ses bords tranchants : qu'elle étoit par-tout ailleurs lisse & arrondie , & qu'on y voyoit si clairement un noyau rouge , qu'on ne pouvoit raisonnablement révoquer en doute qu'elle ne fût un fragment d'une plus grosse Pierre. Quoi qu'il en soit , le doute disparoît par l'examen de la seconde Pierre qu'il a évacuée , qui s'ajuste assez exactement avec la première , qui paroît de la même nature , & qui jointe avec l'autre , semble n'en former qu'une seule , qui est un peu écornée par un côté. Je ne sçau-rois dire si ce qui manquoit à cette Pierre , a passé par les urines en fragments , ou si cette portion a été entiè-



rement réduite en écailles, ou en sédiment blanc. D'ailleurs, comme depuis le mois de Juin de l'année 1740, il n'a senti aucun gravier passer des reins dans la Vessie, si l'on nie que ces deux Pierres en formoient une seule, il faut qu'on suppose ou qu'elles ont resté pendant dix-huit mois dans la Vessie sans acquérir un plus grand volume, ou qu'elles y ont resté sans jamais se présenter au passage; or ni l'un ni l'autre ne sont vrai-semblables.

2°. La surface de ces Pierres annonce qu'elles ont été dans un état de dissolution. On y voit des fibres semblables à des racines qui en parcourent toute la longueur, & qui sont entièrement détruites en quelques endroits où l'on voit encore les vuides qu'elles remplissoient; & comme l'eau de chaux & le Savon ont agi plus long-temps sur la seconde Pierre, aussi nous a-t-elle paru avoir des signes plus évidents de dissolution. Elle est véritablement rongée en plusieurs endroits, & il y a quelques-uns de ces endroits où elle est creusée si profondément, qu'on peut appercevoir quelques-unes des couches dont elle est formée. Ajoutez à cela que selon la Remarque de M. Hales,



( dont la justesse sera prouvée par les expériences suivantes ) la pierre de la Vessie devenant ordinairement blanche lorsqu'elle se dissout , il est vrai-semblable par la couleur blanchâtre des pierres dont il s'agit , qu'elles étoient dans un état de dissolution.

3°. Il y a lieu de croire que le Savon tout seul n'a pas eu beaucoup de part aux effets rapportés dans cette Observation ; car quoique le malade en ait pris une once par jour depuis la fin du mois de Juillet , jusqu'au huit de Septembre , & qu'il en ait ensuite pris près d'une once & demie , cependant il n'a senti aucun soulagement marqué , ce qui a pu venir de ce qu'il n'en prenoit pas une aussi grande quantité qu'en ont pris quelques personnes (a).

4°. Il semble que l'eau de chaux a une vertu singulière pour calmer les accidens , & même pour dissoudre la Pierre dans la Vessie : car au bout de cinq jours que M. *Millar* en eut commencé l'usage , il eut la faculté de retenir ses urines bien mieux qu'il ne l'avoit eue depuis huit ou neuf mois ; il souffrit moins en urinant , & rendit

(a) La dose ordinaire prescrite par Mademoiselle *Stephens* , est de deux onces & demie.



beaucoup moins de sang ; de sorte que le 13 Novembre , quoiqu'il fît une course de six milles , & qu'il eût marché assez vite , ses urines ne furent point du tout teintes , & ne l'ont jamais été dans la suite ; & le 16 du même mois , ( après avoir usé pendant un peu plus de six semaines de l'eau de chaux ) il rendit la première pierre. Il est donc vrai-semblable que l'eau de chaux a plus de vertu pour dissoudre la pierre , que n'en a le Savon , puisque nous voyons qu'elle a plus d'action que le Savon sur la pierre tirée de la Vessie. *Voyez ci-après l'expérience du N°. 11. comparée avec celle du N°. 70.*

Il est aisé de comprendre pourquoi l'eau de chaux par ses qualités astringente & fortifiante , a eu un effet plus prompt pour guérir l'incontinence d'urine , que pour appaiser les douleurs , & arrêter l'Hémorrhagie , qui pour l'ordinaire survenoit au moindre mouvement , puisque ces deux derniers accidens dépendoient principalement des inégalités de la Pierre , qui bleffoient & déchiroient les vaisseaux sanguins de la tunique interne de la Vessie , ce qui a dû subsister en partie , jusqu'à ce que ces inégalités ayent été usées , & c'est



la raison pour laquelle nous avons trouvé la première Pierre assez lisse , après qu'elle eût été évacuée. D'ailleurs, lorsque la Pierre commence à se dissoudre , sa surface se couvre d'un mucilage blanchâtre , ou des petites écailles qui s'en sont détachées , & qui s'en séparent les unes après les autres. *Voyez les expériences ci-dessous.*

4°. Il est bon d'observer que quoique les remèdes de Mademoiselle *Stephens* occasionnent presque toujours une grande douleur , & beaucoup de chaleur d'urine , pendant les premières semaines , ou même pendant les premiers mois , après qu'on en a commencé l'usage (a) ; cependant le Savon n'a pas causé les mêmes accidens à M. *Millar* , en le prenant de la manière indiquée , & que l'eau de chaux a produit un effet si différent , qu'elle a fait cesser en peu de jours quelques-uns des accidens , & a apaisé les autres. Les douleurs & les chaleurs d'urine qui surviennent dans l'usage de ces remèdes , paroissent venir principalement du Sel

(a) Voyez l'Ouvrage du Docteur *Hartley* , intitulé *View of the présent évidence* , &c. & le cas du Docteur *Kilpatrick* , publié par lui-même.



Alkali, qui entre en grande quantité dans la composition du Savon, d'où il me paroît vrai-semblable de dire, que si M. *Millar* a évité ces accidens, c'est parce qu'il n'en a d'abord pris qu'une petite quantité, qu'il a augmentée par degrés, & qu'il n'est jamais parvenu à la dose prescrite par Mademoiselle *Stephens*.

Ayant observé que son estomach ne pouvoit supporter le Savon en décoction, il le prit tous les matins en substance, & coupé seulement par tranches, & trouva que cette maniere de le prendre lui convenoit mieux, quoique cependant il ait quelquefois ressenti une petite chaleur brûlante autour de la région du cœur. L'eau de chaux, jointe au Savon, bien loin d'altérer sa santé, lui donna plus de gayeté & plus de legereté, & le délivra d'une espece d'accablement auquel il avoit été sujet jusqu'alors.

6°. Comme il y a déjà quatre mois entiers qu'il ne souffre plus du tout, il n'y a pas lieu de douter que la Pierre qui le tourmentoit si fort, ne soit entièrement sortie; car s'il en restoit quelque fragment un peu considérable, je ne vois pas pourquoi il ne le ressen-



tiroit pas quelquefois dans la Vessie , après avoir uriné , comme cela lui arrivoit presque toujours avant qu'il eût vuidé la derniere Pierre.

Cet effet de l'eau de chaux m'a déterminé à faire les expériences suivantes, dans la vûe d'en mieux connoître la nature & les propriétés.

## SECTION I.

### *Expériences sur la Chaux vive.*

1. L'EAU-DE-VIE de grain est absorbée en grande quantité par la chaux vive , sans exciter d'effervescence sensible , ( à l'exception de quelques bulles d'air qui s'élèvent sur la surface de la Pierre , ) & la chaux ne s'ouvre qu'après y avoir trempé pendant quelques heures.

J'ai mis un morceau de chaux vive dans une bouteille ; & ayant versé de l'Esprit-de-vin rectifié par-dessus , j'ai bouché exactement la bouteille. Huit jours après , à peine voyoit-on à la chaux quelque apparence de gerçures.

2. La chaux vive absorbe encore une plus grande quantité de vinaigre que d'esprits rectifiés , & il en sort une



infinité de bulles d'air, accompagnées d'abord d'une espece de sifflement, qui néanmoins cesse bientôt ; & si la chaux est nouvellement sortie du four, elle ne se gerce presque pas, à moins qu'elle n'ait trempé quelques heures dans le vinaigre.

L'eau froide ou chaude, versée sur la chaux qui a trempé pendant quelque temps dans l'Eau-de-vie, ou dans le vinaigre, n'excite aucune ébullition, à l'exception de quelques bulles d'air qu'elle fait élever d'abord ; & la chaux qui a trempé dans le vinaigre est plus long-temps à devenir molle.

3. Si l'on jette un morceau de chaux vive dans du vin rouge, il se fait aussitôt une ébullition considérable ; mais la chaux est à peine dissoute au bout de vingt-quatre heures.

4. La chaux vive absorbe l'huile en grande quantité, sans ébullition ou chaleur ; s'il se trouve quelque fente à la pierre, il en sort quelquefois un peu d'air sous la forme de bulles ; & si on met ensuite cette chaux dans l'eau bouillante, on verra sortir de la surface de la pierre une grande quantité de gouttes d'huile, & au bout de quel-



ques heures , elle commencera à se ramollir, & à former une matiere molle, grasse & argilleuse.

Il semble que l'huile, en emprisonnant les parties de feu qui sont dans la chaux, détruit leur action, & empêche par là l'effervescence qui arrive ordinairement lorsqu'on verse de l'eau sur cette pierre; & que d'un autre côté, la chaux change tellement la nature de l'huile, qu'elle la rend miscible avec l'eau.

5. Un morceau de chaux vive ayant été plongé dans de la biere forte, il en est aussi-tôt sorti avec bruit une grande quantité de bulles d'air, mais cette ébullition n'a pas duré; & au bout de vingt-quatre heures, il restoit un tiers de la chaux qui n'étoit pas dissout.

La petite biere a produit à peu près le même effet, avec cette différence que l'ébullition a été plus vive, & a duré plus long-temps.

L'eau froide ou chaude, versée sur la chaux vive, qui a resté quelque temps dans la biere forte ou foible, n'excite aucune ébullition, & ne dissout pas facilement la chaux.

6. Voici quels sont les degrés de



froid ou de chaux, produit par le mélange de la chaux vive en poudre, avec les liqueurs ci-dessus.

Lorsque j'ai mêlé de la chaux vive avec des liqueurs inflammables, le Thermometre est descendu en deux ou trois minutes du cinquante-quatrième degré au cinquante-troisième.

La chaux vive mêlée avec le vinaigre a fait monter la liqueur du Thermometre de 52. à 68. après quoi elle a commencé à descendre.

Avec le vin rouge, elle s'est élevée en six minutes de 51. à 56.

Avec la biere forte, elle est montée en dix minutes de 48. à 57.

Avec l'Eau froide, elle s'est élevée en 22. minutes de 48. à 112. après quoi elle a commencé à descendre (a).

J'ai versé sur de la chaux nouvelle dix fois son poids d'eau chaude; il s'est élevé sur le champ une vive effervescence, accompagnée de beaucoup de chaleur, & qui a duré un temps considérable. L'effervescence finie, la

(a) La quantité de chaux vive, employée dans cette expérience, étoit fort petite, autrement la liqueur du Thermometre seroit montée bien plus haut, puisque la chaux vive fait souvent bouillir l'eau froide.



chaux tombe au fond du vase; j'ai filtré par le papier gris l'eau qui furnageoit, & c'est cette eau qui m'a servi à faire les expériences suivantes. La proportion de huit parties d'eau sur une de chaux, prescrite par la Pharmacopée d'*Edinbourg*, me paroît trop petite, & ne donne que peu d'eau, si la chaux dont on se sert a été bien calcinée & si elle est nouvelle, & je n'ai pû appercevoir aucune différence sensible dans la force des eaux de chaux, faites selon ces différentes proportions.

L'eau froide, versée sur de la chaux vive, excite promptement une grande chaleur & une ébullition considérable, & l'eau qu'on en retire a les mêmes vertus que la précédente.

## SECTION II.

### *Expériences faites avec l'Eau de Chaux & l'Urine.*

Comme les concrétions pierreuses des reins & de la Vessie, sont produites par l'urine, & qu'elles ne doivent leur accroissement qu'à la *juxta position* des parties que leur fournit continuellement ce fluide, j'ai cru qu'il seroit



utile, avant que d'entreprendre des expériences sur le calcul humain, de connoître quels feroient les effets de l'eau de chaux sur l'urine & son sédiment.

8. Si l'on mêle une once & demie d'eau de chaux, avec une once d'urine fraîche, celle-ci perd aussitôt sa couleur jaune, & devient trouble & blanchâtre; & en fort peu de temps il se précipite au fond du vase un sédiment blanc. La liqueur qui surnage est limpide, d'une belle couleur, légèrement citronnée (*a*); & il ne s'attache aucune croute aux parois du verre.

N. B. L'eau de chaux mêlée avec l'urine, n'excite point d'odeur forte, & ce mélange ne fermente pas avec les acides (*b*).

9. J'ai mis de l'urine fraîche dans un verre, & je l'y ai laissée pendant quarante-huit heures. Elle a déposé au fond du verre un sédiment rouge-brun, & les parois étoient enduits d'une croute de même nature. J'ai versé l'urine par inclination, laissant le sédiment & la croute dans le verre, &

(*a*) Cette couleur, ainsi que la quantité de sédiment, varie selon la qualité de l'urine.

(*b*) Voyez ci-après le N<sup>o</sup>. 60.



ayant rempli le vase d'eau de chaux, le sédiment qui étoit au fond du verre, s'est aussi-tôt mêlé avec la liqueur, a perdu sa couleur, & le mélange est devenu trouble & blanchâtre. Le dépôt qui s'étoit fait contre les parois du verre a disparu bien vite, & en fort peu de temps; il s'est précipité une grande quantité d'un sédiment blanchâtre, qui quoiqu'il ait été laissé pendant trente heures dans le vaisseau, n'étoit nullement adhérent ni au fond, ni aux parois.

Ayant retiré de dessus ce sédiment la liqueur claire qui surnageoit, j'y ai versé un peu de vinaigre distillé, & il a disparu dans le moment; le mélange est devenu transparent, d'une couleur approchante de celle du vin d'Espagne, & néanmoins il s'en est précipité au bout de quelques heures un sédiment brun.

A. L'on voit par là que l'eau de chaux a non seulement la propriété d'empêcher l'urine de se résoudre en ces principes, qu'on prétend être ceux qui donnent lieu à la formation de la pierre, mais qu'elle peut aussi détruire la liaison de ces mêmes principes & en changer la nature, après qu'ils ont été



féparés de l'urine. D'où l'on peut conclure , avec beaucoup de vraisemblance , que non seulement elle peut empêcher la formation de la pierre dans le corps , mais qu'elle peut encore la dissoudre lorsqu'elle est formée : & quoiqu'il soit vrai que l'eau de chaux peut perdre beaucoup de sa qualité dissolvante , avant qu'elle soit parvenue à la Vessie , cependant si en détruisant la qualité pétrifiante de l'urine , elle est en état d'empêcher les nouveaux accroissemens de la Pierre , la surface de celle-ci , doit nécessairement être lavée , & par succession de temps usée même par l'action continuelle de l'urine & des Tuniques de la Vessie , comme nous voyons que les Rochers les plus durs ne résistent pas à l'eau commune , selon l'ancien Proverbe : *Gutta cavat lapidem.*

B. Ces expériences ne nous font-elles pas voir clairement pourquoi les pierres que M. *Millar* a vuïdées depuis qu'il a commencé à boire de l'eau de de chaux , étoient de couleur blanchâtre , tandis que toutes celles qu'il avoit rendues pendant trente années auparavant étoient brunes ? Et n'est-il pas vraisemblable que la grande quan-



tité de sédiment blanc , qui se trouve au fond de l'urine des personnes qui sont dans l'usage des remèdes de *Mademoiselle Stephens* , vient de la chaux contenue dans ces remèdes ? Nous voyons en effet que l'eau de chaux mêlée avec l'urine hors de la Vessie , y produit un pareil sédiment , & que ce sédiment s'est trouvé en grande quantité dans l'urine de *M. Millar* , après qu'il se fût mis à l'usage de l'eau de chaux. Il est vrai-aussi que ce sédiment peut augmenter de jour en jour par les parties de la pierre que les remèdes dissolvent & entraînent avec eux.

Ne voit-on pas clairement encore par ces expériences , pourquoi l'urine du Docteur *Jurin* ( *a* ) étoit d'abord blanchâtre & trouble lorsqu'il la rendoit , ( surtout dans le temps qu'il prenoit la plus forte dose de dissolution de savon ) ? & pourquoi elle déposoit dans la suite un sédiment calcaire , ainsi qu'il le nomme , qui me paroît uniquement dépendre du changement opéré par la chaux sur celui de l'urine , quoiqu'on prétende communément

( *a* ) Observation sur la maladie du Docteur *Jurin* , p. 12.



qu'il vient en grande partie des remèdes mêmes ( *a* ) ? L'eau de chaux change non seulement la couleur de l'urine , mais elle change aussi celle de la surface de la pierre elle-même , comme on l'a vû dans un Calcul ( tiré hors du corps du nommé *Jean Greig* , qui mourut dans l'Hôpital Royal , d'une passion Iliaque , au mois de Décembre dernier ) dont la surface étoit tout-à-fait blanche , & un peu rongée , quoiqu'intérieurement il fût de couleur rougeâtre. On ne sçauroit apporter d'autre raison de cette différence , si ce n'est que le Malade avoit bû pendant huit jours de l'eau de chaux , à la dose d'environ une chopine par jour. Et il est remarquable que comme il avoit cessé cet usage huit ou dix jours avant sa mort , aussi commençoit-on à apercevoir en quelques endroits une couche brune , qui se formoit sur la surface blanche de la pierre.

(*a*) Hales , Experim. p. 121





## SECTION III.

*Expérience faite avec l'Eau de Chaux  
sur le Calcul Humain.*

Je me suis servi de deux Calculs pour les Expériences suivantes.

Le premier, que je désignerai par A. pour être moins prolix, m'a été donné par mon ami, l'ingénieur M. *Monro*, Professeur d'Anatomie en cette Ville. Il étoit d'un tissu fort ferré, & sa couleur étoit d'un gris rougeâtre.

Le second B. étoit celui dont j'ai parlé plus haut, & que j'ai dit avoir été tiré du cadavre de *Jean Greig*. Il paroissoit aussi dur que le précédent, & étoit susceptible d'un poli presque aussi beau que celui du marbre. Il pesoit une once & demie, & sa gravité spécifique étoit à celle de l'eau comme 1704. à 1000. sa couleur étoit peu différente de celle du premier.

10. Un fragment du calcul A. du poids de 23. grains, ayant été plongé dans l'eau de chaux, tenue à un degré de chaleur modérée, a été entièrement rongé & dissout dans l'espace d'environ trente jours.



11. Un fragment du Calcul B. pesant 10. grains, a perdu deux grains de son poids, au bout de deux jours & neuf heures de digestion dans l'eau de chaux.

12. Une petite portion d'eau de chaux, que j'avois faite en éteignant de la chaux vive dans l'eau de chaux bouillante, a dissout dans l'espace d'environ sept jours un morceau du Calcul A. du poids de cinq grains.

13. Un morceau de la pierre A. du poids de six grains, plongé pendant dix-sept jours du mois de Février dans de l'eau de chaux froide, n'a rien perdu de son poids, & sa surface même n'étoit pas sensiblement ramollie, quoiqu'elle parût un peu entammée, tandis qu'un autre morceau de la Pierre B. du poids de 12. grains, a perdu  $2\frac{1}{2}$  grains de sa pesanteur en six jours de macération à froid sur la fin du mois de Mai.

Cette expérience, & celles des N<sup>o</sup>. 20. & 57. qu'on trouvera ci-après, peuvent servir à faire connoître pourquoi le Docteur *Lobb* a trouvé que l'eau de chaux n'avoit aucune vertu pour dissoudre la Pierre (a); car si la

(a) Treatise of; dissolvents of the stone, p. 326.



chaux dont il s'est servi pour faire son Eau, n'étoit pas nouvelle (a), & si l'expérience a été faite dans un vaisseau ouvert, & pendant l'Hiver, il n'est point du tout surprenant, si même après douze semaines de macération à froid, la Pierre qui a été soumise à cette expérience n'avoit aucune apparence de dissolution.

Ayant donc trouvé une propriété notable dans l'eau de chaux ordinaire, pour dissoudre la Pierre, j'ai cru qu'il seroit à propos de m'assurer si la chaux animale auroit la même propriété, & supposé qu'elle l'eût, si cette propriété seroit plus forte ou plus foible.

14. Un morceau de la Pierre A. qui étoit du poids de neuf grains, a été dissout en dix-sept jours de digestion, à une douce chaleur, dans de l'eau de chaux, faite avec les coquilles d'œufs calcinées; & cette dissolution auroit pû, à ce que je crois, se faire un peu plutôt, si les coquilles d'œufs

(a) Il y a tout lieu de croire que la chaux n'étoit pas nouvellement calcinée, puisqu'il dit s'être servi pour faire son eau, d'une chaux qui n'étoit point gersée; & qu'il ajoute au paragraphe suivant, que la même chaux étoit un peu ramollie.



290 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
avoient été calcinées avec plus de  
soin.

15. Un fragment de la même Pierre  
A. pésant six grains, a été réduit à  
deux grains au bout de deux jours de  
digestion à chaud, dans une eau de  
chaux faite avec les écailles d'huître  
calcinées, & à moins d'un grain au  
bout de trois jours.

16. Une portion du poids de huit  
grains de la Pierre B. a perdu envi-  
ron 3 grains & demi de sa substance  
dans 36 heures de digestion, dans la  
même eau de chaux d'écailles d'huî-  
tre.

17. J'ai fait calciner quelques co-  
quillages qui avoient été exposés pen-  
dant long-temps à l'air, & j'en ai fait  
une eau de chaux, dans laquelle j'ai  
mis un morceau pésant huit grains de  
la Pierre B. & après trente-six heures  
de digestion, je l'ai trouvé diminué de  
trois grains & demi.

L'eau de chaux, principalement celle  
qui est faite avec les coquilles, dissout  
en général la Pierre, en en détachant  
des croutes ou écailles, qui lorsqu'on  
les laisse assez long-temps dans l'eau,  
& quand on agite de temps en temps  
le vase, se réduisent en une espece de



mucofité , qui refsemble en quelque forte au fédiment blanc , dont il eft parlé au N°. 9. mais qui lorsqu'il eft fec , paroît fous la forme d'une chaux en poudre fubtile. En verfant du vinaigre fur cette mucofité blanche , elle perd fa couleur dans un jour ou deux , & en acquiert une approchante de celle qu'a la Pierre dont elle faifoit partie , quand on l'a réduite en poudre. Ce qui prouve que le fédiment blanc de l'urine , & la mucofité blanche dont je parle , ne viennent pas de la chaux , mais que l'un & l'autre dérivent entièrement des parties qui ont été détachées de la Pierre & des parties les plus groffieres de l'urine , qui ont fubi ce changement par l'eau de chaux (a).

18. Une portion de fix grains de la Pierre A. a été beaucoup ramollie , & entièrement rongée , par l'eau de chaux d'écailles d'huître , dans laquelle je l'ai fait macérer à froid pendant dix - fept jours , dans le mois de Février dernier : mais le 19. Mai , ayant mis un morceau de la Pierre B. qui péfoit onze grains , dans un peu de la même eau froide , je l'ai trouvé diminué de

(a) Voy. ci-deffus au N°. 9.



près de cinq grains en trois jours , & au bout de huit jours , il n'en restoit plus qu'un petit noyau , qui pésoit trois grains.

Il paroît par ces expériences que l'eau de chaux , faite avec les écailles d'huître & les coquillages calcinés , a une plus grande efficacité pour dissoudre le Calcul humain , que n'en a l'eau de chaux ordinaire ; & cette dernière , non seulement a moins de vertu lithontriptique , mais elle est encore moins homogène , & d'un usage moins sûr , parce que la pierre à chaux peut être imprégnée de principes métalliques ou minéraux , que le feu pourroit bien ne pas détruire entièrement.

19. Pour sçavoir quelle étoit la meilleure proportion de l'eau & de la chaux d'écailles d'huître , j'ai versé vingt-une onces d'eau bouillante , sur trois onces d'écailles d'huître nouvellement calcinées & réduites en poudre grossière , & peu après il s'est fait une grande ébullition , qui a duré un temps considérable. Un fragment de la Pierre B. pesant trente-un grains , a perdu sept grains , en digérant pendant trente-six heures dans cette eau de chaux , dont la chaleur étoit moyenne



entre celle du corps humain, & celle qui est nécessaire pour tenir la cire en fusion.

Ayant versé vingt-cinq onces d'eau bouillante, sur deux onces & demie des mêmes écailles calcinées, l'ébullition a été beaucoup moins considérable que dans la proportion précédente; j'ai seulement observé une effervescence au fond du vase, & un peu d'agitation dans la liqueur, telle à peu près que celle qu'on remarque communément dans l'eau avant qu'elle commence à bouillir. Un morceau de la pierre B. du poids de 31. grains, tenu en digestion pendant 36. heures dans cette eau de chaux, & au même degré de chaleur que dans l'expérience précédente, n'a perdu que cinq grains.

Pour faire donc l'eau de chaux avec les écailles d'huître, ou les coquilles calcinées, la proportion qui me paroît la meilleure est d'employer sept, ou tout au plus huit livres d'eau sur une livre de ces matières animales calcinées (a): il n'y a rien à craindre de la

(a) Un vaisseau de terre est préférable pour faire l'eau de chaux, à un vaisseau de bois ou de cuivre, parce que le premier pourroit lui



force de l'eau de chaux faite de la maniere que je viens de le dire ; car depuis peu j'en ai fait boire sans inconvénient deux pintes par jour à un homme , & une pinte à un enfant de huit ans.

Les coquilles d'œufs peuvent se calciner à toute forte de feu , pourvû soit assez vif , & il en faut moins pour calciner les coquillages & les écailles d'huître. Si les uns & les autres sont friables , & entièrement blancs , ils seront suffisamment calcinés ; mais s'ils sont noirâtres ou gris , il faut les calciner de nouveau.

Si l'on verse de l'eau froide sur de la chaux de coquilles d'œufs , il ne résulte de ce mélange qu'une foible chaleur , & une legere ébullition : cependant l'eau qu'on en retire paroît avoir autant d'efficacité pour dissoudre la Pierre , que lorsqu'on s'est servi de l'eau bouillante ; mais la premiere est plus rude & plus désagréable au goût , au lieu que celle-ci a quelque chose de coulant & de doux qui ne se trouve pas à l'autre.

communiquer un mauvais goût , & le second quelque qualité nuisible.



L'eau froide ou chaude doit rester quatre ou cinq heures sur les coquilles d'œufs calcinées ou même plus longtemps, si on en fait une grande quantité à la fois.

20. J'ai fait infuser une portion de la Pierre B. du poids de sept grains, dans un peu d'eau de chaux faite avec les écailles d'huître, que j'avois exposées pendant 35. jours à l'air après les avoir calcinées; & ayant tenu cette eau dans un degré de chaleur modérée pendant quatre jours, le fragment de Calcul qui y étoit en digestion, n'a perdu que trois grains, tandis qu'un autre morceau de la même Pierre, du poids de huit grains, en a perdu environ six en trois jours & demi de digestion dans l'eau de chaux faite avec les écailles d'huître nouvellement calcinées: j'ai même observé que lorsque ces matières animales ont été seulement quinze heures ou vingt-quatre heures hors du feu, elles n'excitent jamais une aussi forte ébullition, & que l'eau dans laquelle on les éteint n'a pas une vertu aussi dissolvante, que lorsqu'on les emploie en sortant du feu.

J'ai fait des expériences avec l'eau de chaux & quelques autres pierres, &



je n'en ai jusqu'ici trouvé aucune qui ait pû résister à la vertu dissolvante de l'eau de chaux faite avec les écailles d'huître ou les coquillages calcinés, quoique cependant certains cailloux qui étoient extrêmement durs, & d'une couleur fort brune, ayent été dissouts bien plus lentement que les Pierres A. ou B.

Comme on a cru trouver quelque analogie entre les concrétions pierreuses de l'urine, & la croute tartareuse que le vin dépose contre les parois des tonneaux où il est enfermé, il est bon de faire observer que l'eau de chaux dissout assez promptement le tartre; il faut seulement avoir attention de la renouveler souvent, parce que l'acide du tartre en émousse la qualité.

#### SECTION IV.

*Expériences faites avec l'Eau de Chaux, & quelques-unes des Liqueurs animales.*

LA propriété singulière qu'a l'eau de chaux pour dissoudre la Pierre, ayant été suffisamment établie par les expériences ci-dessus, j'ai cru devoir



Examiner tout de suite quels seroient les changemens que subiroit l'eau de chaux, en se mêlant avec les humeurs de notre corps, afin de connoître jusqu'à quel point elle pouvoit conserver sa vertu en parvenant dans la Vessie.

21. J'ai mis en infusion un morceau de trois grains, détaché de la Pierre B. dans un mélange de salive, & d'eau de chaux faite avec les écailles d'huître calcinées, dans la proportion d'une partie de salive, sur deux & demie d'eau de chaux, & j'ai remarqué que la surface de cette petite pierre a blanchi en peu d'heures, & qu'en agittant le verre, il s'en séparoit des écailles blanches; enfin au bout de deux jours de digestion, à une douce chaleur, elle étoit réduite à un grain & demi.

22. J'ai mis un autre fragment de la même Pierre B. pèsant trois grains, dans un mélange d'une once de bile, & de trois onces de la même eau de chaux, & ayant tenu le tout pendant quarante-deux heures à une chaleur modérée, ce fragment a perdu environ un grain & demi de sa substance, & ce qui avoit été dissout paroissoit sous la forme d'écailles blanchâtres.



23. J'ai mis aussi une portion de la Pierre B. du poids de cinq grains, dans un mélange d'une once d'urine nouvelle, & de trois onces de la susdite eau de chaux; & après trois jours de digestion, au même degré de chaleur que dans l'expérience précédente, j'ai trouvé que sa surface étoit entièrement blanchie, qu'elle avoit perdu environ un grain de son poids, & que ce qu'il en restoit étoit en quelque sorte rongé & friable.

Il paroît par ces expériences que les liqueurs animales n'ont rien de particulier en elles qui puisse détruire la vertu dissolvante de l'eau de chaux, d'où nous pouvons raisonnablement conclure *à priori* qu'elle peut parvenir jusqu'à la Vessie sans avoir perdu cette propriété, & dissoudre la Pierre par succession de temps.

## SECTION V.

*Expériences faites avec l'Eau de Chaux, & les Liqueurs fermentées & spiritueuses.*

APRÈS avoir prouvé qu'il n'est pas vraisemblable que les liqueurs animales



soient capables de détruire la vertu de l'eau de chaux, il nous reste à voir quels sont les effets que peuvent produire sur cette eau les boissons qui sont d'un usage ordinaire dans ces cantons.

24. Le vin rouge détruit le goût d'environ une quantité double d'eau de chaux, & le mélange conserve une couleur de vin en quelque façon plus foncée, & a le goût du vin & de l'eau mêlés ensemble : mais si l'on ajoute un peu plus d'eau de chaux, le mélange prend une couleur noirâtre, approchant de celle de la poudre à canon, & le goût de la chaux commence à y dominer. La quantité nécessaire pour produire ce changement dans la couleur du vin rouge, varie selon la force ou la faiblesse de l'eau de chaux. Ayant une fois éteint un peu de chaux vive dans de l'eau de chaux bouillante, j'ai remarqué que l'eau que j'en avois retirée changeoit en noir la couleur rouge du vin, en mêlant une partie & demie de cette eau, sur une partie de vin.

J'ai pris deux morceaux de la pierre A. chacun du poids de vingt-trois grains : j'en ai mis un dans l'eau de chaux, où je l'ai tenu en digestion à une douce chaleur, & au bout de cinq



jours, il avoit perdu cinq grains de sa substance. J'ai mis l'autre dans un mélange d'une partie de vin rouge & de deux parties d'eau de chaux, & je l'ai tenu en digestion au même degré de chaleur pendant quinze jours, au bout desquels il n'avoit rien perdu de son poids, & sa surface n'étoit aucunement attaquée.

25. J'ai mêlé une once d'eau de chaux avec une égale quantité de forte biere, qui n'étoit point ancienne, puisqu'il n'y avoit que quatorze jours qu'elle étoit en bouteille, & la biere a entièrement perdu son goût. Cette même eau de chaux a affoibli le goût de la petite biere, plus que ne l'affoiblit l'eau commune qu'on y mêle en partie égale. Un morceau de la Pierre A. du poids de dix grains, ayant été mis en digestion à une douce chaleur dans ce mélange, n'avoit rien perdu de son poids au bout de treize jours, & il n'y paroissoit aucun signe de dissolution.

La même chose est arrivée, mais dans un moindre degré avec la petite biere.

26. En mêlant l'eau de chaux avec le vinaigre, il ne se passe aucune effervescence ou ébullition, & une once de vinaigre détruit le goût de dix ou



douze onces d'eau de chaux. Un morceau de la pierre A. qui pésoit quatre grains, a été pendant huit jours en digestion à une chaleur modérée dans ce mélange, sans rien perdre de son poids, & sans paroître aucunement altéré.

Il paroît s'ensuivre de-là que ceux qui sont à l'usage de l'eau de chaux, doivent s'abstenir non seulement de tous les acides, mais encore de vin, de bière, & autant que j'ai pû le remarquer, de toute liqueur fermentée : & il n'est pas douteux que Mademoiselle *Stephens*, en faisant prendre sa poudre dans un verre de vin blanc, de cidre, ou de petite ponche\*, n'en affoiblisse considérablement la force, & ne la rende moins efficace ( quoique plus propre pour l'estomach ) qu'elle ne le feroit étant prise autrement.

27. Une cuillerée d'eau-de-vie de Canes, mêlée avec autant d'eau de chaux, donne une liqueur d'une belle couleur citronnée, qui a une forte odeur & un goût de chaux. Si l'on y ajoute un peu de vinaigre, cet acide fait disparoître aussi-tôt cette couleur & ce goût de chaux.

\* Liqueur composée d'eau-de-vie commune, de sucre & de jus de citron, &c.



28. L'Eau-de-vie de Cannes dans laquelle on a fait infuser l'écorce de Citron , autant qu'il en faut pour lui communiquer une couleur jaune , étant mêlée avec une égale quantité d'eau de chaux, acquiert une couleur jaune plus foncée , mais elle se trouble aussi-tôt , ce qui vient , je pense , du changement qu'opere l'eau de chaux sur l'huile essentielle qui se trouve en grande quantité dans l'écorce de Citron , & qui avoit communiqué la couleur jaune à l'Eau-de-vie de Cannes.

29. Partie égale d'eau-de-vie ordinaire & d'eau de chaux , a donné une liqueur plus haute en couleur , que n'étoit l'eau-de-vie avant ce mélange , mais qui avoit un goût fort de chaux. Au bout d'une heure ou deux il tombe au fond du vase un sédiment brun , ( sur-tout si l'eau-de-vie étoit fort colorée ) la liqueur qui surnage devient d'une couleur citronnée , & n'a plus le goût de la chaux. Mais si l'on remêle le sédiment avec la liqueur , elle reprend le même goût qu'elle avoit auparavant.

La même chose arrive aux eaux-de-vie de grains , quand on les mêle avec l'eau de chaux , & le sédiment qui s'en



précipite est plus ou moins coloré, selon que ces eaux-de-vie le sont elles-mêmes plus ou moins. L'on voit par ces expériences, que quoique ces liqueurs inflammables ne détruisent pas le goût de l'eau de chaux, cependant elles occasionnent en peu de temps la précipitation des parties de chaux qu'elles contiennent, & ces parties en tombant au fond du vase, entraînent avec elles tout ce qu'on a ajouté à ces liqueurs pour les colorer.

30. J'ai mis un morceau de la Pierre B, du poids de deux grains, dans un mélange d'une partie d'eau-de-vie de grain, & de deux parties d'eau de chaux faite avec les écailles d'huître calcinées, & dans trente-cinq heures de digestion à une douce chaleur, il s'en est dissout environ un tiers de grain.

Nous pouvons conclure de ces expériences, que si les personnes qui sont à l'usage de l'eau de chaux, ne peuvent s'en tenir à l'eau pour boisson ordinaire, il fera plus sûr de leur permettre de la *Ponche* foible dont on retranchera les acides, que de leur accorder du vin, de la bière, ou quelque autre liqueur fermentée.



## SECTION VI.

*Expériences faites avec l'eau de chaux,  
& les alimens tirés des Animaux,  
aussi-bien qu'avec le lait, le miel  
& le sucre.*

31. J'AI mis un fragment de la Pierre B, pésant six grains, dans un mélange d'une partie de bouillon fait avec le mouton, & deux parties d'eau de chaux d'écailles d'huître, & au bout de trois jours de digestion à une douce chaleur, il avoit perdu deux grains de sa substance.

32. En même temps j'ai mêlé une demi-once d'une forte décoction de Moruë fraîche, avec une once & demie d'eau de chaux d'écailles d'huître, & j'ai mis un morceau de la Pierre B, pésant quatre grains, dans ce mélange que j'ai tenu au même degré de chaleur que dans l'expérience précédente, & en trois jours & demi ce morceau s'est trouvé réduit à un grain.

D'où l'on doit conclure qu'on peut permettre l'usage des alimens tirés des Animaux aux personnes, qui pour rai-



fon de la Pierre , font à l'usage de l'eau de chaux.

33. Une portion de la Pierre B , qui pésoit près de cinq grains , mise dans un mélange d'une once de lait , & de quatre onces d'eau de chaux d'écailles d'huître , après quarante-deux heures de digestion à un degré de chaleur égale , ou même plus forte que celle du corps humain , s'est dissoute en partie sous la forme de petites écailles blanches , & la plus grande partie étoit rongée , de façon qu'on l'écrasoit en pressant avec l'ongle.

34. Ayanr fait dissoudre deux gros de miel dans trois onces de l'eau de chaux ci-dessus , j'y ai fait digerer un morceau de la Pierre B du poids de cinq grains , pendant cinquante-six heures , & à une douce chaleur , & au bout de ce temps-là , il n'avoit perdu qu'un grain de son poids , & ce qui restoit étoit aussi dur qu'auparavant.

35. J'ai mis un morceau de la Pierre B de cinq grains , dans trois onces d'eau de chaux d'écailles d'huître , dans laquelle j'avois fait dissoudre deux gros de sucre ; au bout de quarante-huit heures de digestion à une douce chaleur , je l'ai trouvé diminué de deux grains , &



ce qui en restoit ne paroïssoit pas tout-à-fait aussi dur qu'il l'étoit avant l'expérience.

Il paroît par-là que le miel détruit considérablement la vertu dissolvante de l'eau de chaux, au lieu que la même dose de sucre ne l'affoiblit que fort peu. Quand on mêle l'eau de chaux & le miel, il en résulte une odeur assez désagréable, qui semble indiquer qu'il se passe quelque changement considérable dans leur nature, d'où dépend l'affoiblissement de la propriété dissolvante de l'eau de chaux.

Cet affoiblissement peut aussi venir de ce que les parties actives de l'eau de chaux se trouvent bridées & enveloppées par les parties balsamiques du miel.

## S E C T I O N VII.

*Expériences faites avec l'Eau de chaux, & différents fruits, herbes & racines.*

A F I N qu'on puisse prescrire aux malades attaqués de la Pierre, le regime de vivre qui sera le moins propre à affoiblir la propriété de l'eau de chaux ;



& après avoir rendu compte des expériences faites avec les alimens tirés des matieres animales; nous rapporterons tout de suite les changemens qu'ont produit sur cette eau les différentes substances végétales avec lesquelles nous l'avons mêlée.

36. J'ai mis un fragment de la Pierre B du poids de huit grains, dans un mélange de demi-once de jus de fraises, & de deux onces & demie d'eau de chaux faite avec les écailles d'huître calcinées, & après quatre jours de digestion à un feu modéré, & sept jours d'infusion à froid, il n'avoit rien perdu de son poids, & il n'y paroïssoit aucun signe de dissolution.

37. J'ai fait digérer pendant six jours à une douce chaleur, un morceau de la Pierre B, dont le poids étoit de six grains, dans demi-once de jus de cerises, & trois onces de la même eau de chaux; & au bout de ce temps-là, je n'en ai trouvé ni la surface rongée, ni le poids diminué.

38. Une portion du poids de six grains de la Pierre B, ayant été mise dans une once d'une forte décoction de raisins secs, mêlés avec trois onces d'eau de chaux d'écailles d'huître, n'a



souffert aucun changement pendant trois jours de digestion à une douce chaleur.

On peut conclure de ces expériences, que tous les fruits qui ont quelque acidité ou âpreté, qu'ils soient frais, tels que les groseilles, les fraises, les cerises, les pommes, les poires, les prunes, les pêches, &c. ou desséchés tels que les raisins secs, les pruneaux, les raisins de Corinthe, &c. doivent être interdits à ceux qui usent de l'eau de chaux, en vûe de travailler à la dissolution de la Pierre.

39. J'ai fait infuser un morceau de la Pierre B, du poids de cinq grains, dans une once de décoction d'asperges mêlée avec deux onces & demie d'eau de chaux d'écaillés d'huître : au bout de quelques heures sa surface a blanchi ; & dans trente-six heures de digestion à une chaleur modérée, il s'en est détaché un grain sous la forme d'écaillés blanches : comme les parties les plus grossières des asperges se précipitent toujours au fond du vase, il a fallu avoir l'attention de tenir la petite Pierre suspendue au milieu de la liqueur par le moyen d'un fil, autrement la dissolution ne s'en seroit pas faite aussi-bien.



Les artichauts affoiblissent, ce semble, davantage la propriété dissolvante de l'eau de chaux, que les asperges.

40. Un morceau de la Pierre B de neuf grains, ayant été tenu pendant quatre jours en digestion à une douce chaleur dans un mélange d'une once de décoction de navets, & de deux onces d'eau de chaux d'écailles d'huître, a perdu plus d'un grain de sa substance.

41. Un autre morceau de la même Pierre B, du poids de trois grains, ayant été mis dans un mélange de décoction de Persil, & d'eau de chaux, dans la même proportion que ci-dessus, a été réduit en trois jours de digestion à un feu modéré, à un grain & un quart, ce qu'il avoit perdu ayant été réduit en écailles blanchâtres.

42. Une portion du poids de sept grains de la même Pierre, mise dans une once de décoction d'Oignons, & deux onces d'eau de chaux d'écailles d'huîtres, a perdu un grain dans trente-six heures de digestion à une douce chaleur.

43. Le suc de Laitue mêlé avec l'eau de chaux, paroît en détruire la vertu, plus qu'aucune des choses ci-dessus.

44. Un fragment du poids de neuf



grains de la Pierre B, mis dans une once de forte décoction de racine de Guimauve, & deux onces d'eau de chaux d'écailles d'huître, a perdu dans deux jours & dix-huit heures de digestion à un feu modéré, plus d'un grain de sa substance, & une bonne partie de ce qui restoit, étoit rongé & friable.

45. J'ai mis un morceau de la Pierre B, pèsant quatorze grains, dans l'eau de chaux d'écailles d'huître, dans laquelle j'avois fait infuser quelques baies de Genièvre, & en deux jours & demi il a perdu plus de deux grains de son poids.

Le Thé verd & le Thé bohé, infusés de même dans l'eau de chaux, n'en affoiblissent pas considérablement la qualité dissolvante,

J'aurois pu éprouver l'effet d'un plus grand nombre de Végétaux sur l'eau de chaux; mais la crainte de donner trop d'étendue à ce Mémoire, m'a retenu. Le petit nombre d'expériences que je viens de rapporter, peut cependant suffire pour faire connoître que ceux qui boiront de l'eau de chaux, pourront user avec confiance des alimens suivans; sçavoir, d'Artichauts, d'Asperges, d'Epinars, de Laitues, de Chi-



corée, de Persil, de Pourpier, d'Oignons, de Porreaux, de Céleri, de Navets, de Carotes, de Pommes de terre, de Raves, de Pois verts. (a)

## SECTION VIII.

*Expériences faites avec l'eau de chaux,  
& différents Remedes.*

46. J'AI fait dissoudre un gros de tartre soluble dans une once & demie d'eau de chaux. J'ai mis dans cette dissolution un morceau de la Pierre B du poids de quatre grains, & cette Pierre au bout de cinq jours & demi de digestion à une douce chaleur, n'avoit rien perdu de son poids ; elle étoit seulement un peu moins dure.

47. J'ai fait digérer un autre morceau de la même Pierre du poids de quatre grains, dans une dissolution de Nitre par l'eau de chaux d'écailles d'huître, dans la même proportion

(a) On a remarqué que les suc & les décoctions d'Oignons, de Porreaux & de Céleri, sont doués d'une propriété considérable de dissoudre les graviers tendres, & on doit par conséquent les préférer à la plupart des autres végétaux pour la nourriture des personnes qui sont attaquées de la Pierre.



que ci-dessus , & ce morceau au bout de cinq jours & demi , avoit perdu près d'un grain de sa substance.

48. J'ai mis un fragment de la Pierre B, du poids de sept grains dans de l'eau de chaux d'écaillés d'huître , sur trois onces de laquelle j'avois ajouté un gros de Sel d'Epsom ; & après environ quatre jours de digestion, la Pierre n'avoit presque rien perdu de son poids ; cependant sa surface étoit un peu attendrie , & en quelque sorte rongée.

49. Je mis en même temps un autre fragment de la même Pierre , dont le poids étoit de six grains , dans deux onces de la même eau de chaux , où j'avois fait dissoudre deux scrupules de Sel de Glauber ; & après l'avoir tenu près de quatre jours à une chaleur modérée , j'ai trouvé que sa surface étoit en quelque façon plus rongée que celle du fragment de l'expérience précédente ; mais il n'avoit rien perdu de son poids.

50. Un morceau de la Pierre B, de six grains , mis en digestion à un feu doux dans trois onces d'eau de chaux d'écaillés d'huître , chargée d'un gros de Sel Marin , a perdu dans environ trois ou quatre jours un grain de sa pesanteur.

L'eau



L'eau de chaux ne dissout pas la plupart des Sels ci-dessus, dont la plus grande partie se précipite au fond de l'eau au bout de quelque temps ; c'est pourquoi dans ces expériences, j'ai tenu les petites pierres suspendues par un fil au milieu du vase.

On voit par-là que les Sels, ceux même qui sont neutres, détruisent considérablement la vertu de l'eau de chaux ; & si la qualité dissolvante de la chaux, consiste dans la propriété qu'elle a d'extraire du calcul les Sels Muriatiques, ( Voyez ci-dessous le N°. 60. ) il est aisé de voir pourquoi l'eau de chaux perd de son efficacité, lorsqu'elle est saoulée de quelqu'un des Sels ci-dessus.

51. J'ai fait dissoudre sept grains d'Alloës dans deux onces d'eau de chaux d'écailles d'huître, & j'y ai mis un morceau de la Pierre B du poids de quatre grains, que j'ai fait digérer à un feu doux, & au bout de trente-six heures il étoit réduit à environ trois grains.

52. J'ai fait infuser pendant douze heures dix grains de Rhubarbe en poudre, dans trois onces d'eau de chaux d'écailles d'huître, & j'ai plongé dans cette infusion un morceau de la Pierre



B, dont le poids étoit de six grains. Au bout de trente-six heures de digestion à chaud, il avoit perdu près de deux grains de sa substance, qui avoit été rongée & dissoute.

53. Ayant fait infuser de la même manière dix grains de Jalap dans trois onces de la même eau de chaux, j'y plongeai un morceau de la Pierre B de six grains, & ce morceau s'est trouvé réduit à cinq grains, au bout de trente-deux heures de digestion.

L'eau de chaux tire, ce semble, une plus forte teinture du Jalap, que de la Rhubarbe, & elle acquiert une couleur rouge, à peu près comme si on y avoit mis de la Cochenille.

54. Un fragment de la Pierre B, de quatre grains & demi, mis en digestion à une douce chaleur, dans trois onces d'eau de chaux d'écaillés d'huître, dans laquelle j'avois fait infuser un demi-gros de Senné, a perdu un grain au bout de trente-quatre heures.

55. J'ai fait dissoudre deux scrupules de Manne dans deux onces d'eau de chaux d'écaillés d'huître; j'ai mis dans cette eau un morceau de la Pierre B de quatre grains & demi; & après trente-quatre heures de digestion à une



douce chaleur, je l'ai trouvé diminué de plus d'un grain.

On voit par ces expériences, que si l'usage de l'eau de chaux rendoit le ventre paresseux, ce qui pourroit fort bien arriver, ( sur-tout si on ne prenoit pas en même temps du Savon, ) il vaudroit mieux avoir recours à quelques-uns des purgatifs dont je viens de faire mention, qu'à aucun des Sels dont il est parlé au commencement de cette Section.

## SECTION IX.

*Expériences faites pour connoître les changemens qui peuvent survenir à l'eau de chaux, en la faisant bouillir, ou en la laissant exposée à l'air libre.*

J'AI rendu compte dans les précédentes sections d'un grand nombre d'expériences faites avec l'eau de chaux sur plusieurs substances différentes. Je crois qu'il est également important d'éprouver quels sont les changemens qui peuvent arriver à cette eau, lorsqu'on la fait bouillir, ou quand on l'expose à l'air



316 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
libre, & de rechercher en quoi consiste  
sa vertu.

56. Douze onces d'eau de chaux  
ont été réduites à quatre par une ébul-  
lition assez vive, & cette eau avoit  
perdu quelque chose de sa vertu; car  
au lieu qu'avant l'ébullition, il ne fal-  
loit que deux parties de cette eau de  
chaux, sur une de vin rouge, pour pro-  
duire une couleur noirâtre, il en falloit  
après près de deux parties & demie,  
pour avoir la même couleur.

57. Si l'on remplit une bouteille  
d'eau de chaux, & qu'on la bouche  
exactly, elle se conservera pendant  
quelque temps, & autant que j'ai pu  
le remarquer, sans souffrir aucun chan-  
gement, & sans rien perdre de ses  
propriétés. Mais ayant exposé quatre  
onces d'eau de chaux dans un vaisseau  
ouvert, elle commença en fort peu de  
temps à se couvrir d'une pellicule, &  
à laisser tomber quelque sédiment de la  
même nature. Au bout de trois jours  
elle avoit perdu beaucoup de son goût  
de feu, elle ne changeoit plus en noir,  
la couleur rouge du vin; & dans cinq  
jours, lorsque le goût de chaux fut pres-  
qu'entièrement dissipé, elle ne produi-  
sit aucun changement à la couleur du



Syrop de Violettes , & n'eut plus aucune vertu pour diffoudre la Pierre : la même chose arrive également vite soit qu'on l'expose à un air froid , ou à une chaleur modérée ; & s'il y a quelque différence , elle dépend de la largeur du vaisseau ; car on observera que le temps qu'il faut à l'eau de chaux pour perdre sa vertu , sera plus ou moins long , selon que la surface exposée à l'air sera plus ou moins grande , relativement à la quantité du fluide.

Puisque l'eau de chaux ainsi préparée , conserve encore la propriété de changer la couleur du Syrop de Violettes , environ deux jours après qu'elle a cessé d'avoir aucun effet sur le vin rouge , cette dernière épreuve paroît la plus propre à nous faire connoître sa bonté.

La croute que laisse l'eau de chaux , après qu'elle a perdu ses vertus , & qu'elle s'est évaporée , étant agitée & bien mêlée avec du Syrop Violat , qu'on délaye ensuite avec un peu d'eau commune , change en verd au bout de quelque temps la couleur de ce Syrop. Il paroît vraisemblable qu'une grande partie de la vertu de l'eau de chaux dépend de cette croute saline , dont



les parties sont si petites , & se mêlent si intimément avec l'eau pendant son ébullition avec la chaux vive , qu'elles y sont absolument invisibles , & y restent inséparablement suspendues tant que l'eau est gardée dans un vaisseau fermé. Il n'est peut-être pas bien facile de comprendre pourquoi elles commencent à s'en séparer , & à se réunir les unes avec les autres , dès que l'eau est exposée à l'air libre : il y a apparence que les parties de feu se dégagent alors de l'eau , & que c'étoient ces particules ignées qui auparavant empêchoient la réunion des parties terrestres qui forment la croute que l'on voit sur l'eau de chaux.

58. L'eau de chaux mêlée avec le vinaigre dans la proportion de dix sur un , ne donne aucune croute saline ; mais si on la fait entièrement évaporer , on trouvera un sédiment de couleur brune , qui paroît venir en partie du vinaigre.

59. On a cru jusqu'ici que l'eau de chaux ne donnoit aucun sel , & je n'en ai jamais retiré aucun par l'évaporation ; la croute ou l'écume qu'elle laisse en s'évaporant , ayant plutôt l'apparence d'une chaux subtile. Cependant lors-



que j'ai mêlé une partie de vinaigre de vin blanc, avec dix ou douze parties d'eau de chaux, j'ai apperçu au bout de quelques jours quelques crystaux qui étoient adhérents aux parois du verre; & ayant fait infuser un fragment de la Pierre B, dans un peu d'eau de chaux d'écailles d'huître, que j'avois faite avec des écailles qui avoient resté quinze heures à l'air après leur calcination, je fus surpris d'y voir au bout de trois ou quatre jours un nombre prodigieux de crystaux semblables à de fines aiguilles, dont la longueur étoit d'environ la sixième partie d'un pouce.

Toute la surface de la Pierre en étoit hérissée, ce qui lui donnoit en quelque sorte l'apparence d'un Hérifson. Mais je pense que ces crystaux ne venoient pas de l'eau de chaux; car je n'ai jamais pû en avoir de semblables dans la suite: & comme j'avois fait peu auparavant des expériences avec le sel de Glauber, & d'autres Sels, je soupçonne que la bouteille dont je me servis pour faire cette expérience, n'avoit pas été bien rincée (a). On assure, il est vrai, que *Leeuwenhoeck* a décou-

(a) J'ai observé depuis peu quelque chose de semblable dans une eau de chaux faite avec des



vert par le secours de ses Microscopes, un grand nombre de parties salines dans l'eau de chaux (a) : mais je n'oserois décider si l'imagination n'a pas eu quelque part à cette découverte, ou si elle n'est pas fondée sur le défaut de ressemblance entre l'eau de chaux ordinaire, & celle que l'on fait avec les Pierres calcinées, & la matiere plâtreuse, qui sort quelquefois des articulations des personnes attaquées de goutte, ou s'il se trouve réellement dans l'eau de chaux de semblables particules salines.

60. Comme l'eau de chaux ne fermente ni avec le vinaigre, ni avec aucun acide, & que le syrop violat est presque la seule chose avec laquelle elle donne quelque indice d'Alcalicité, en lui communiquant une couleur verte, il paroît qu'elle participe peu des sels Alkalis, & que les qualités de la chaux vive elle-même, dépendent vrai-

écailles d'huître nouvellement tirées de la Mer, qui n'avoient point bouilli dans l'eau, & qui n'avoient pas été bien lavées avant leur calcination. C'est pourquoi je pense qu'il est vraisemblable que ces crySTALLISATIONS venoient du sel de la Mer, qui reste dans les écailles mêmes après la calcination.

(a) Musgrave de Arthritide. cap. ix. §. iv.



semblablement bien moins du sel Alkali qu'elle contient, que des parties de feu qui y sont concentrées, & dont elle a été abondamment pénétrée pendant la calcination. En effet, la chaux vive fermente beaucoup moins avec le vinaigre, qu'avec la petite bière, & ces liqueurs ne la pénètrent que très-difficilement; au lieu que l'eau commune qui n'est ni acide ni Alkaline, excite avec la chaux vive une grande effervescence, beaucoup de chaleur, & la dissout promptement.

Tous les acides, & toutes les liqueurs qui peuvent s'aigrir, telles que le vinaigre, le vin, &c. paroissent non-seulement détruire les propriétés de l'eau de chaux, mais la priver encore de la foible vertu alkaline dont elle participe. Mais puisque M. *Hales* (a) a trouvé plusieurs corps qui avoient la propriété d'absorber ou de détruire l'élasticité de l'air, il me paroît vraisemblable qu'il peut s'en trouver aussi qui ont la même propriété par rapport au feu, & que les liqueurs acides ou qui peuvent le devenir, qui sont froides de leur nature, pourroient

(a) Voyez la Statique des Végétaux, tome 1. Analyse de l'air.



322 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
avoir cette propriété dans un degré  
très-remarquable.

L'urine des personnes qui sont à l'usage de l'eau de chaux, n'est pas alkaline, car elle ne fermente pas avec les acides, & ne change point en verd la couleur du syrop violat, quoique l'eau de chaux ait un goût alkali très-sensible; c'est une remarque qui m'a été communiquée par M. *Millar*, qui en a fait l'expérience selon mes souhaits. La chaux vive elle-même ne communique point de qualité alkaline à aucune de nos humeurs; il est vrai que lorsqu'on en met dans l'urine, il s'élève de ce mélange des vapeurs ignées insupportables, mais qui ne sont point alkalines; car si on les mêle avec des acides, il n'en résulte aucune effervescence, quoique par ce mélange elles perdent beaucoup de leur volatilité: l'art n'a pû jusqu'ici retirer de ces vapeurs la moindre quantité de sel Alkali, ni aucun autre sel (a).

Il paroît évidemment par-là que les urines extrêmement alkalines, que rendent les personnes qui ont pris les remèdes de Mademoiselle *Stephens*, ne

(a) Boerhawe. *Chemia* vol. 2. *Proces.* 27.



font point telles par la chaux que contiennent ces remedes , mais vraisemblablement par le sel Alkali de la potasse , qui forme une grande partie du savon : & que la vertu dissolvante de cette urine , ne dépend pas ( comme le croient Messieurs *Kirkpatrick* & *Hartley* (a) de son alkalité , puisque nous voyons que l'urine de M. *Millar* avoit cette qualité dissolvante , sans participer d'aucune propriété alkaline , & puisque M. *Hales* a fait voir que la potasse , qui est presque le seul Alkali qui entre dans ces remedes , n'a aucun effet pour la dissolution de la Pierre (b).

On pourroit demander si la vertu dissolvante de la chaux consiste dans la propriété qu'elle a d'extraire des humeurs de notre corps le sel Muriatique dont elles sont imprégnées ? Car nous voyons que quelque quantité que l'urine contienne de ce sel , cependant il n'est pas possible d'en tirer par aucun procédé un sel concret , après qu'on y a ajouté de la chaux vive. Ne se pourroit-il donc pas que ce qui forme la

(b) Voyez l'Observation de M. *Kirkpatrick* , & l'Ouvrage de M. *Hartley* ci-dessus cité , tous les deux en Anglois.

(a) Voyez plus bas au Numero 62.



liaison des parties terrestres, & autres qui composent le Calcul de la Vessie, fût considérablement affoibli, par l'extraction des parties salines qui leur sont si intimément unies.

61. Les Ecrivains sur la Médecine ayant tous supposé une grande affinité entre la goutte & la gravelle, on pourroit peut-être essayer aussi avec succès les effets de l'eau de chaux dans la goutte ; & le Sçavant M. *Cheyne* ayant assuré que les concrétions plâtreuses de Goutteux, & la pierre de la Vessie étoient les mêmes quant à leurs qualités essentielles, & qu'on en retireroit les mêmes principes en les analysant chymiquement (a), j'ai fait en sorte d'en avoir quelque peu, que j'ai fait infuser dans l'eau de chaux. Ces concrétions étant plus legeres qu'un pareil volume d'eau, ont d'abord furnagé ; mais après qu'il en fut sorti une grande quantité de bulles d'air, elles se sont précipitées au fond de l'eau, & au bout d'un jour ou deux, elles sont devenues aussi tendres que du beurre : mais ayant mis dans la suite une portion de cette matiere goutteuse dans de l'eau

(a) *Cheyne on the Gout. p. 72. Edit. 4.*



commune, j'ai remarqué que celle-ci y produisoit précisément le même effet que l'eau de chaux : de sorte que quelque vraisemblance qu'il y ait que l'eau de chaux peut être utile aux Goutteux, à raison de l'affinité que l'on suppose entre cette maladie & la gravelle, cependant on ne peut rien conclure de cette expérience.

## SECTION X.

*Expériences avec l'Eau de Chaux  
& le Savon, &c.*

M. *Hales* ayant prouvé par ses expériences, que le Savon est doué d'une puissante propriété pour dissoudre la Pierre, & étant vraisemblable que cette propriété dépend surtout de la chaux qui entre dans sa composition, je fus tenté de faire quelques expériences sur ce remède, dans le dessein de découvrir de plus en plus en quoi consistoit sa vertu, & dans quel rapport elle étoit avec celle de l'eau de chaux ; sçavoir si l'eau de chaux ne recevoit pas quelque augmentation de vertu par l'addition du savon, & jusqu'à quel point leur qualité lithontriptique étoit



326 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
détruite par le mélange des mêmes  
choses.

62. J'ai fait dissoudre deux gros & demi de potasse dans quatre onces d'eau bouillante. J'ai mis dans cette eau un fragment de la Pierre A. qui pèsoit neuf grains. Après quinze jours de digestion, à une douce chaleur, il n'avoit presque rien perdu de son poids, & sa surface n'étoit guères plus attendrie, quoiqu'il parût être plus friable; car en versant dessus de l'eau bouillante, il se fendit en plusieurs endroits.

63. J'ai fait dissoudre cinq gros de potasse dans quatorze onces d'eau de chaux ordinaire, que j'ai fait réduire à six onces, & ayant mis dans cette eau un fragment de la Pierre A. du poids de onze grains & demi, j'en trouvai la pesanteur diminuée de sept grains & demi, après douze jours de digestion à un feu modéré.

64. Si l'on fait dissoudre une once de potasse dans une livre & demie d'eau bouillante, & qu'on verse cette eau sur deux onces & demie de chaux vive, après que l'ébullition est passée, & que la chaux est tombée au fond, on en retire une lessive extrêmement corrosive, dont la moindre quantité, ap-



pliquée sur la langue, peut la dépouiller. Un morceau de la Pierre A. de dix grains & demi, a été dissout dans cette lessive en quinze ou seize heures de digestion à un feu modéré. Une lessive de la même espece, que je fis après cette premiere, mais qui ne paroissoit pas si forte, a dissout en douze heures un morceau de la Pierre B. du poids de trois grains, tandis qu'un fragment de la même Pierre, dont le poids étoit de quatorze grains, n'a pû être dissout à froid dans l'eau-forte simple (a) qu'en trois jours & six heures de temps.

La grande vertu dissolvante de cette lessive paroît venir de la quantité prodigieuse des parties de feu qui abondent dans la chaux vive, qui sont puissamment attirées par les sels alkalis de la potasse (b) ; car comme *Newton* a remarqué, que la lumiere est très-fortement attirée par les corps sulphureux, de même il semble qu'il y a de la sympathie, ou de la convenance entre les sels Alkalis & les particules ignées.

(a) Pharmacop. Edinburg. p. 175.

(b) J'ai remarqué que la force de cette lessive dépend principalement de la chaux vive qui doit être bien calcinée, & employée au sortir du feu.



J'ai fait dissoudre deux gros de potasse au lieu d'une once, dans une livre & demie d'eau, que j'ai versée sur de la chaux vive de même que ci-dessus, persuadé que la lessive que j'aurois par ce moyen, seroit douée d'une plus grande vertu pour dissoudre la pierre, que l'eau de chaux simple, & qu'elle ne seroit pas assez corrosive pour pouvoir détruire les parties du corps humain; mais je ne fus pas long-temps à m'appercevoir que l'avantage que j'en attendois par rapport à l'augmentation de sa vertu lithontriptique, étoit plus que balancé par le goût que lui communiquoit le Sel Alkali, goût extrêmement désagréable, & très-propre à exciter des nausées.

65. J'ai fait dissoudre du Savon d'*Alicante* dans de l'Eau chaude. J'ai mis dans cette dissolution un morceau de la Pierre A. du poids de dix-sept grains & demi, & au bout de six jours de digestion à une douce chaleur, j'y ai remarqué tout au tour une croûte épaisse & blanche, qui étoit prête à s'en séparer, & qui ayant été détachée, a laissé la Pierre, dont le poids n'étoit plus que de quatorze grains. En dix-neuf jours de temps cette même Pierre tenue en



digestion dans la même liqueur, a été réduite à six grains.

66. Il n'est pas aussi facile qu'on le croiroit, d'expliquer en quoi consiste la propriété dissolvante du Savon d'*Alicante*; car des trois ingrédiens qui entrent dans sa composition; sçavoir, l'eau de chaux, le sel Alkali de la soude, & l'huile (*a*), il n'y a que le premier qui ait cette vertu dissolvante dans un certain degré; le second en a peu, & le troisième point du tout. Le premier & le second mêlés ensemble, n'en ont pas plus que le premier tout seul (*b*); & le second joint au troisième, n'en a point du tout: cependant c'est principalement de ces deux derniers que le Savon est fait. D'ailleurs puisque l'eau de chaux, chargée de potasse, perd plutôt de sa vertu dissolvante, qu'elle n'en acquiert de nouvelle, il est difficile de dire pourquoi l'addition d'une si grande quantité d'huile, nécessaire pour en faire du Savon, n'en diminue pas de plus en plus la propriété.

(*a*) Voyez la Note qui est au commencement de ce Mémoire, pag. 261. & 262.

(*b*) Comparez les N<sup>o</sup>. 10. 11. & 12. avec le N<sup>o</sup>. 63. ci-dessus.



Pour rendre raison de ce fait, il faut remarquer, que lorsqu'on fait bouillir l'eau de chaux, les parties qui forment cette croûte saline, qu'on remarque à sa surface, y restent confondues avec la liqueur; ainsi la grande quantité d'eau de chaux qu'on ajoute au sel Alkali & à l'huile, en faisant le savon, doit laisser en s'évaporant beaucoup de ces parties qui restent mêlées avec les deux autres : or nous avons remarqué que c'est principalement de ces parties que dépend la vertu de l'eau de chaux (*a*), & quoique les parties aqueuses qui se trouvent dans le savon soient en fort petite quantité, proportionnellement aux autres ingrédients (*b*), elles peuvent cependant se trouver réunies avec celles qui forment la croûte saline dont je parle, & renfermer en elles la vertu d'une grande quantité d'eau de chaux.

On peut ajouter à cela que l'onctuosité que les parties huileuses donnent au savon, peut rendre les parties actives de la chaux & de la potasse plus pro-

(*a*) Voyez ci-dessus le N<sup>o</sup>. 57.

(*b*) M. Geoffroy assure que sur 180. livres de savon, il n'y a que quinze livres d'eau. Voyez Hales Experim. p. 13.



pres à pénétrer dans la substance de la Pierre , & en rendre ainsi la dissolution plus facile. Pour m'en convaincre , j'ai fait dissoudre du savon d'*Alicante* dans de l'eau de chaux ordinaire , pour voir si la vertu de l'eau de chaux seroit augmentée par cette addition du savon , & je n'ai pas été trompé dans ma conjecture ; car j'ai remarqué que ce mélange avoit une vertu dissolvante plus grande que celle qu'ont séparément le savon dissout dans l'eau commune & l'eau de chaux , plus grande même que le produit de ces deux dissolvants , lorsqu'ils ne sont pas mêlés. En effet , ayant mis dans la dissolution dont je parle un morceau de la Pierre A. du poids de dix-huit grains , au bout de cinq jours de digestion à une chaleur modérée , il a été réduit à six grains , le reste étant tombé par écailles. Vingt-quatre heures après je l'examinai de nouveau , & je ne trouvai pas que le poids en fût diminué , ni que sa surface fût sensiblement altérée. Je remarquai que la bouteille où je faisois cette expérience n'étoit pas exactement bouchée , ce qui me fit soupçonner que la liqueur pouvoit avoir perdu de son efficacité. En effet , elle n'avoit



plus aucun goût d'eau de chaux ; c'est pourquoi j'en tirai ce qui restoit de la pierre, & la mis dans une nouvelle solution, où dans trois jours elle fut dissoute, à l'exception d'une petite partie qui pésoit un grain.

[ 66. ] Je répétai la même expérience dans un autre temps, & je ne trouvais pas que l'addition du savon eût autant augmenté la vertu de l'eau de chaux que dans la précédente : car ayant mis un fragment de la Pierre B. du poids de dix grains, dans une semblable solution, il n'avoit perdu au bout de deux jours & neuf heures qu'un peu plus de trois grains, tandis qu'un autre fragment de la même pierre & du même poids, mis en infusion dans l'eau de chaux ordinaire toute seule, a perdu dans le même espace de temps deux grains de son poids. Je ne sçau-rois dire si cette différence dépendoit du savon, qui dans la première expérience pouvoit être meilleur que celui qui avoit été employé dans la seconde, ou si cela venoit de ce que je n'avois pas trouvé une juste proportion dans la dernière expérience.

Il est bon d'observer que pour dissoudre le savon dans l'eau de chaux,



Il faut que celle-ci soit bien chaude, & qu'il faut les agiter ensemble pendant un temps considérable, autrement l'union ne s'en feroit pas.

La prompte dissolution de la Pierre dans les deux dernieres expériences, nous donne une raison sensible des bons effets de l'eau de chaux ordinaire dans la maladie de M. *Millar*; effets que nous devons attribuer en partie à ce qu'il a pris en même temps une grande quantité de savon.

67. Comme j'ai remarqué que l'eau de chaux faite avec les écailles d'huître calcinées, avoit une plus grande vertu dissolvante que l'eau de chaux ordinaire, je crus qu'une solution de savon dans cette eau, auroit aussi un plus grand effet. Mais j'ai été bien-tôt détrompé, n'ayant pû venir à bout par aucun moyen de les mêler ensemble; ce qui me paroît dépendre du sel Marin qui se trouve abondamment dans les écailles d'huître, & que l'action du feu n'a pû entièrement détruire pendant la calcination: cependant comme l'eau de chaux faite avec les coquillages calcinés (N°. 17.) dissout le savon, je pense que si on laissoit les écailles d'huître exposées long-temps à l'air,



avant de les calciner, l'eau que l'on feroit avec leur chaux, pourroit avoir la même propriété : conformément à cette conjecture, je fis chercher des écailles d'huître, qui étoient depuis long-temps sur le bord de la Mer. Je les fis calciner, & je trouvai que l'eau que je retirai de dessus leur chaux, se mêloit aussi bien avec le savon qu'aucune autre (a). Mais ni l'eau de chaux faite avec les écailles d'huître, ni celle faite avec les coquillages calcinés, ne paroissent recevoir du mélange du savon aucune augmentation de vertu.

N'est-il pas vraisemblable que les parties d'une chaux faite avec des substances animales, sont plus subtiles, plus onctueuses & plus pénétrantes que

(a) J'ai fait bouillir quelques écailles d'huître pendant quatre ou cinq heures, en leur changeant d'eau trois fois pendant ce temps-là, dans l'espérance que je pourrois par ce moyen leur enlever tout le sel dont elles sont imprégnées, & avoir une eau de chaux qui pût se mêler avec le Savon. Mais cette précaution a été inutile : je crois cependant devoir conseiller de laver & faire bouillir les écailles d'huître, avant que de les calciner, parce que par ce moyen on dépouille l'eau de chaux qu'on en retire d'un certain goût de marée, qu'elle auroit sans cette précaution.



ne le font celles de la chaux ordinaire ? & que c'est à ces différentes qualités que l'eau de chaux faite avec les écailles calcinées, doit sa plus grande vertu dissolvante ? Cette eau étant déjà un peu savonneuse & pénétrante, le savon qu'on y ajoute ne doit pas en augmenter autant les effets, qu'il augmente ceux de l'eau de chaux ordinaire, qui est plus dépourvûe de ces qualités.

L'eau de chaux ordinaire est sans contredit aussi forte qu'aucune des autres, & ses effets même en bien des cas (a), font voir qu'elle est en quelque façon plus forte que l'eau de chaux faite avec les écailles d'huître calcinées : il faut donc que la différence qu'il y a entre ces deux eaux de chaux, par rapport à leur vertu dissolvante, dépende de quelque autre chose que de leur force, & qu'elle vienne de quelque qualité particulière à celle qui est faite avec les écailles d'huître.

[ 67. ] J'ai versé une legere dissolution de savon sur quelques écailles d'huître calcinées, & j'ai eu par ce

(a) Elle excite plus de chaleur & d'effervescence avec l'eau froide, que la chaux d'écailles d'huître.



moyen une eau de chaux qui avoit un peu du goût du savon, & un goût très-fort de chaux. Un morceau de la Pierre B, du poids de quatre grains, mis en digestion à un feu modéré dans cette eau, a été réduit en trente-huit heures de temps à un grain un tiers.

Je fis ensuite dissoudre trois gros de savon dans trente-cinq onces d'eau bouillante, que je versai sur cinq onces d'écailles d'huître calcinées. La lessive que j'en retirai sentoît beaucoup le savon & la chaux, & avoit un goût assez piquant & désagréable. Cette lessive étant mêlée avec l'urine, a produit les mêmes effets que l'eau de chaux simple (a); mais il s'est élevé du mélange une odeur à peu près semblable à celle de la corne brûlée. Un fragment de la Pierre B, de trois grains & demi, mis en digestion à chaud dans cette lessive, s'est trouvé réduit à un grain au bout de vingt-quatre heures.

La force de cette lessive dépend vraisemblablement de la grande quantité des parties de feu qui étoient dans la chaux, qui sont plus puissamment attirées par la dissolution du savon,

(a) Voyez ci-dessus le numero 8.

(à cause



(à cause des Sels Alkalis qui entrent dans sa composition, ) que par l'eau commune.

68. Une dissolution de savon faite dans la petite bierre nouvelle , n'a eu aucun effet sur des fragmens de la Pierre A , quoiqu'ils y ayent été en digestion pendant huit jours. ,

69. Une dissolution de savon faite dans un mélange d'une partie d'Eau-de-vie d'Ecosse , & deux parties d'eau, a fort peu de vertu , quoiqu'elle en ait plus que la précédente.

L'on voit par ces expériences que les liqueurs fermentées & les liqueurs ardentés , détruisent ou affoiblissent considérablement la propriété dissolvante de l'eau de chaux (a) , aussi-bien que celle du Savon , & combien par conséquent il est propos que ceux qui usent de ces remedes, s'abstiennent des unes & des autres.

70. J'ai mis un morceau de la Pierre B , du poids de sept grains , dans une dissolution de Savon d'Alicante & au bout de quatre jours de digestion à une

(a) Voyez ci-dessus les numero 24. 25. 26. & 30.



338 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
douce chaleur , je l'ai trouvé diminué  
de deux grains.

71. Dans le même temps j'ai mis  
deux autres morceaux de la même  
Pierre , pésants chacun huit grains ; l'un  
dans deux onces de la dissolution ci-  
dessus , à laquelle j'avois ajouté un gros  
de sucre ordinaire , & l'autre dans une  
pareille quantité de la même dissolu-  
tion avec un gros de miel. La Pierre  
qui étoit dans la dissolution avec le  
sucre , a perdu en quatre jours de di-  
gestion à un feu doux , environ deux  
grains de son poids , tandis que celle  
qui étoit dans l'autre dissolution , étoit  
à peine diminuée d'un grain.

Comme on emploie beaucoup d'eau  
de chaux pour raffiner le sucre , il est  
vrai-semblable qu'il reste dans le sucre  
blanc une grande quantité des parties  
les plus actives & les plus subtiles de  
la chaux ; & c'est peut-être la raison  
pourquoi le sucre détruit moins la vertu  
dissolvante de l'eau de chaux qu'aucune  
autre substance , & qu'elle n'affoiblit  
presque pas celle du savon.

Il paroît par cette expérience que la  
vertu lithontriptique des remèdes de  
Mademoiselle *Stephens* , doit être affoi-  
blie par le miel , dont elle se sert



pour édulcorer la décoction, & pour former les Pilules, & qu'on pourroit lui substituer avec beaucoup d'avantage le Syrop de sucre, ou le sucre en substance.

72. J'ai mis un morceau de la Pierre B, du poids de cinq grains & demi, dans une dissolution de savon d'Alicante dans une forte décoction d'Asperges, & je l'ai trouvé diminué de près de deux grains en cinq jours de digestion à une douce chaleur.

73. Bien des personnes peuvent avoir remarqué que l'intérieur du savon d'Alicante est de couleur bleuë veinée de blanc, & que sa surface qui est exposée à l'action de l'air, est rougeâtre, & quelquefois jaune ou blanche. Mais comme nous avons vû par les expériences ci-dessus, que la vertu lithontriptique du savon & de l'eau de chaux, a été détruite par les mêmes choses, & que l'eau de chaux perd de sa force quand elle a été exposée à l'air, j'ai cru devoir faire l'expérience suivante, pour voir si cette partie du savon d'Alicante, qui a changé de couleur par l'action de l'air, a moins d'efficacité que l'autre.

Pour cet effet j'ai fait dissoudre un



peu de la partie interne & bleuâtre du savon d'Alicante dans de l'eau chaude, & j'ai mis dans cette dissolution un fragment de la Pierre B du poids de six grains. Au bout de trois jours de digestion à un feu modéré, je l'ai trouvé diminué de près de deux grains.

Dans le même temps j'ai fait dissoudre une pareille quantité de la partie externe du même savon, dans une égale quantité d'eau chaude, & j'y ai mis en digestion à une douce chaleur pendant cinquante-huit heures, & à froid pendant quinze jours, un fragment de la Pierre B du poids de six grains, qui au bout de ce temps-là, n'avoit perdu qu'environ un quart de grain.

Il résulte évidemment de cette expérience, que ceux qui usent du savon pour la Pierre ou la Gravelle, doivent en rejeter soigneusement cette partie, dont la couleur a été changée par l'action de l'air; & comme dans du vieux savon j'ai trouvé cette partie épaisse d'un tiers de pouce, il est vrai-semblable que deux onces de savon prises avec cette précaution, auront autant d'effet que deux onces & demie, qu'on prendroit indifféremment & sans choix.



β. On voit encore par-là qu'il n'est pas bon de former le Savon en Pilules, à moins qu'on ne les avale sur le champ; & combien par conséquent les remèdes de Mademoiselle *Stephens* doivent avoir perdu par cette méthode. Car puisque l'air diminue la vertu du Savon, & qu'il n'agit que sur sa surface; plus la surface sera grande, plus la diminution de vertu sera considérable. Supposons, par exemple, un morceau cube de Savon qui ait quatre pouces en tous sens, & qu'on fasse de ce morceau douze cent ou quinze cent pilules; la surface du Savon qui n'étoit que de quatre-vingt-seize pouces lorsqu'il étoit en masse, fera peut-être de plus de mille pouces quarrés lorsqu'il aura été réduit en Pilules, & doit perdre par conséquent sous cette forme dix fois plus de sa vertu dans un temps donné, qu'il n'en auroit perdu étant gardé en masse.

Le Savon doit perdre encore beaucoup plus lorsqu'on le réduit en poudre, & sa vertu lithontriptique doit être affoiblie par cette préparation, parce que sa surface en est augmentée, & qu'il est par-là plus exposé à l'action de l'air, outre que les parties aqueuses



& huileuses souffrent une grande dissipation, & laissent le sel alkali dépouillé en partie de ce qui devoit lui servir de correctif.

7. Il paroît par ce que je viens de dire, que la vertu dissolvante du Savon consiste principalement, ou peut-être entièrement, dans la chaux qu'il contient (a), & nullement dans sa qualité alkaline, qui ne souffre aucune altération des effets de l'air.

74. J'ai fait dissoudre trois gros de Potasse dans quatre onces d'eau de chaux : j'y ai ajouté cinq gros d'huile d'olives, & j'ai mêlé le tout que j'ai fait bouillir jusqu'à consommation de la moitié : j'ai mis dans ce mélange un fragment de la Pierre A ; mais je n'y ai apperçu aucune apparence de dissolution après plusieurs jours de digestion à une douce chaleur.

Comme dans ce mélange l'huile n'étoit pas suffisamment unie avec la Potasse & l'eau de chaux, je crois que la surface de la Pierre étant enduite d'huile, n'a pu être attaquée par les autres ingrédients, comme elle l'auroit été sans cela. Voyez le N°. 62.

(a) Voyez ci-dessus le N°. 60. & 66.



C'est par la même raison, ce me semble, que la lessive de Savon & l'Huile, n'ont point dissout le calcul de la Vessie dans une des Expériences de M. Hales (a) : il croit à la vérité que pour que la lessive de Savon produise ses effets, il faut que l'huile s'en sépare, ce qui arrive, selon lui, par les circulations réitérées. Pour moi je pense qu'il suffit que l'huile ait seulement changé de nature au point de pouvoir se mêler avec l'eau : aussi voyons-nous qu'une dissolution de Savon dissout la Pierre, quoique l'Huile ne soit pas séparée des autres ingrédients qui entrent dans sa composition.

## SECTION XI.

### *Projet de Curation.*

APRÈS avoir donné un exemple de l'efficacité de l'eau de chaux pour la dissolution de la Pierre, & prouvé cette vertu dissolvante par un grand nombre d'expériences, qui nous ont fait heureusement découvrir la supériorité qu'ont les eaux de chaux faites avec les

(a) Pag. 31.



344 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
écailles d'huître , ou les Coquillages  
calcinés , sur l'eau de chaux ordinaire ,  
il nous reste à indiquer une Méthode  
curative qui soit fondée sur les expé-  
riences & l'observation ci-dessus.

Premierement donc je voudrois que  
le Malade prît tous les jours une once  
de Savon d'Alicante , sous la forme  
qui lui paroîtroit la moins désagréa-  
ble , & qu'il bût trois chopines ou  
plus , d'eau de chaux d'écailles d'huî-  
tre ou de Coquillages. Si le Malade  
prend le Savon en Pilules , ou coupé  
par tranches , comme l'a pris M. *Millar* ,  
il peut le partager en trois doses , dont  
il prendra la plus forte le plus matin  
qu'il pourra ; la seconde à onze heures ;  
& la troisième à cinq heures du soir ; &  
boira par-dessus chacune de ces doses  
un grand verre d'eau de chaux , dont  
il prendra le reste après son dîner ou  
son souper , en guise de boisson ordi-  
naire.

On pourra corriger le goût désagréa-  
ble de l'eau de chaux , en y ajoutant  
un peu de lait , & ce goût se passera  
bien-tôt , si immédiatement après avoir  
bû on se rince la bouche avec un peu  
d'eau & de vinaigre , qu'on aura cepen-  
dant grand soin de ne pas avaler



(a). Mais, si le Malade ne pouvoit pas prendre le Savon sous cette forme, ou si son estomach ne s'en accommodoit pas, il pourra en faire dissoudre une once (b) dans trois demi-septiers d'eau de chaux, faite avec des écailles d'huître qui auront été exposées pendant long-temps à l'air, & prendre cette dissolution en trois temps différents, en buvant le surplus de l'eau de chaux sans mélange. S'il n'étoit pas possible d'avoir de l'eau de chaux d'écailles d'huître, le Malade prendra la même quantité d'eau de chaux ordinaire, avec une once & demie de Savon au moins, attendu que la vertu dissolvante de l'eau de chaux deviendra plus forte par cette augmentation de Savon (c).

Il est bon d'observer que le Savon dissout dans l'eau de chaux, n'a pas un goût aussi désagréable que lorsqu'on le fait dissoudre ou bouillir dans l'eau commune.

Le Savon convient non-seulement avec l'eau de chaux d'écailles d'huître

(a) Un gros ou deux de baies de Genièvre infusées dans un demi-septier de cette eau de chaux, en corrige beaucoup le mauvais goût.

(b) La dissolution est préférable à la décoc-tion. Voyez ci-dessus le N<sup>o</sup>. 56.

(c) Voyez ci-dessus le N<sup>o</sup>. 66.



tre , en ce qu'il est doué dans un degré éminent de la propriété de diffoudre la Pierre , mais encore parce qu'il contribue beaucoup à tenir le ventre libre , & qu'il prévient la constipation que pourroit occasionner l'eau de chaux. S'il arrivoit de rencontrer des Malades qui eussent une aversion invincible pour le Savon sous quelque forme qu'on le leur présentât , les expériences ci-dessus nous font voir que l'eau de chaux faite avec les écailles d'huître ou les Coquillages calcinés , buë toute seule & en grande quantité , aura plus d'efficacité pour diffoudre la Pierre , que n'en a l'eau de chaux ordinaire assistée même du Savon (a) : de sorte qu'au lieu de donner tous les remèdes de Mademoiselle *Stephens* , qui ne sçauroient convenir à un grand nombre de personnes délicates , nous pouvons employer cette eau de chaux , & en attendre autant , ou peut-être même plus de succès.

(a) Comparez les expériences qui ont été faites pour connoître la vertu dissolvante des eaux de chaux d'écailles d'huître , & de Coquillages , N<sup>o</sup>. 14—20. avec celles qui ont été faites pour constater les effets du Savon dissout dans l'eau de chaux ordinaire , N<sup>o</sup>. 66. Voyez aussi la Table qui est à la fin de ce Mémoire.



Le Malade au commencement doit prendre une plus petite dose d'eau de chaux, que celle que j'ai indiquée ci-dessus, & l'augmenter par degrés. Il faut qu'il en continue l'usage pendant plusieurs mois, & même pendant des années si la Pierre de la vessie est fort grosse, sur-tout s'il s'apperçoit de quelque diminution des symptomes, ou s'il arrive quelques signes de dissolution; & pendant tout ce temps-là il doit s'abstenir de toute liqueur fermentée ou acide, telles que le Vinaigre, le Vin, la Biere, le Cidre, &c. Sa boisson ordinaire sera du lait coupé avec l'eau, ou une Pti-fanne faite avec les racines de Guimauve, de Persil, & de Réglisse. S'il arrivoit que le Malade accoutumé à des liqueurs fortes, ne pût s'en tenir aux boissons ci-dessus, on pourra lui accorder un peu de Ponche legere & fans acide. Cependant comme la vertu du Savon est fort affoiblie quand on le dissout dans la Ponche (a), & qu'elle est entièrement détruite par les liqueurs spiritueuses (b), & comme la chaux vive reçoit un changement con-

(a) Voyez ci-dessus le N°. 69.

(b) Hales's Experiments. p. 3.



fidérable par ces liqueurs , il ne faut pas les boire seules , ni même en faire entrer une trop grande quantité dans la composition de la Ponche. Il fera encore à propos de ne pas trop user de viandes salées (*a*) , & de Miel (*b*) , & de s'abstenir de tous les fruits qui ont de l'astringence ou de l'acidité (*c*). On pourra d'ailleurs user sans crainte de lait , de sucre (*d*) , & d'alimens tirés des animaux , & des végétaux dont j'ai fait mention depuis le N°. 39. jusqu'au N°. 45.

Comme la guérison dépend de l'urine qui doit être fortement imprégnée de la vertu de l'eau de chaux , le Malade doit être sobre sur les autres liqueurs , & n'en boire que ce qui est absolument nécessaire pour étancher sa soif ; il doit même retenir son urine aussi long-temps qu'il le pourra sans s'incommoder , afin de lui donner plus de temps pour agir sur la surface de la Pierre.

S'il arrivoit que l'eau de chaux occasionnât de la constipation , il seroit à

(*a*) Voyez les N°. 1. & 2.

(*b*) N°. 50.

(*c*) N°. 34. & 71.

(*d*) N°. 36. & 38.



propos de prendre de temps en temps quelques pilules aloétiques, ou quelque'un des purgatifs mentionnés depuis le N°. 51. jusqu'au N°. 55.

Secondement. Pour accélérer de plus en plus la guérison de cette maladie, j'ai à proposer une méthode, de la bonté de laquelle je laisse les autres juges.

Je voudrois que les personnes qui ont une Pierre dans la Vessie, & qui prendront les remèdes ci-dessus prescrits, se fissent injecter en même temps tous les jours dans la Vessie, quatre ou cinq onces, ou même une plus grande quantité, d'eau de chaux d'écailles d'huître tiède, & qu'ils la retinssent le plus long-temps qu'il leur seroit possible, & pour cet effet il faudroit les faire uriner immédiatement avant l'injection. Si ce n'étoit la difficulté d'introduire la sonde, on pourroit faire cette injection au moins deux fois par jour; & si le Malade gardoit toujours dans la Vessie une sonde flexible (a), on pourroit la répéter aussi souvent qu'on le jugeroit à propos, au moyen de quoi on avanceroit la dissolution des plus grosses Pierres.

(a) Heister. Chirurg. p. 883. & 938.



Il conviendrait que le Malade commençât par boire de l'eau de chaux pendant quelques semaines , avant que d'en venir aux injections , dans le dessein d'appaiser les douleurs , & de remédier à cette sensibilité de la tunique interne de la Vessie , qui est un symptôme ordinaire de cette maladie , après quoi il sera en état de retenir l'injection autant de temps qu'il faudra pour qu'elle agisse sur la surface de la Pierre.

On a souvent eu recours aux injections d'eau chaude , pour l'opération du haut appareil ; & il est arrivé quelquefois que cette méthode a eu des suites fâcheuses ; il y a lieu de croire que c'est parce qu'on en a injecté une trop grande quantité , au moyen de quoi les fibres musculeuses de la Vessie qui doivent résister à la distension causée par l'injection , ont été trop subitement allongées. Mais dans le cas dont il s'agit ( à moins que la Pierre ne fût fort grosse ) la petite quantité indiquée pourra suffire ; & si on apporte quelque attention dans cette pratique , je ne vois pas quels sont les inconvénients qui peuvent en arriver. Puis donc qu'on n'a rien à craindre de cette quan-



tité d'injection (a), il n'y a pas d'apparence que la qualité de la liqueur puisse donner lieu à aucun accident. Nous voyons en effet qu'on peut sans inconvénient faire passer dans l'estomach une grande quantité d'eau de chaux, & que cette eau appliquée sur l'œil, une des parties les plus délicates du corps humain, n'y cause pas une douleur considérable.

On se sert aussi avec beaucoup de succès de l'eau de chaux pour laver les ulceres : & comme il arrive quelquefois qu'avec la Pierre il se trouve encore de

(a) Dans les Observations de M. Le Dran, Observ. 80. nous voyons qu'on a injecté soir & matin dans la Vessie, une décoction de racine de Guimauve, pendant un temps considérable, sans aucun inconvénient, & avec un succès remarquable pour le cas dont il s'agit dans cette observation, qu'il dit être une Vessie racornie. Pour éviter l'inconvénient d'introduire la sonde deux fois par jour, il la laissoit dans la Vessie depuis le matin jusqu'après l'injection du soir. Et M. Hales nous assure dans sa Statique des Végétaux, Vol. 2. que dans l'espace de quatre heures de temps, & par le moyen d'une double sonde dont il donne la description, il a fait passer dans la vessie d'une chienne 900 pouces cubiques d'eau, ou environ douze pintes, & cela tout de suite, & autant qu'il a pû s'en appercevoir, sans causer aucune douleur à l'animal, & sans le moindre inconvénient.



petits ulceres ou des excoriations dans la Vessie , l'eau de chaux injectée , ou prise en boisson , en aidera la guérison , au lieu de causer aucun des mauvais effets qu'on a lieu de craindre des remèdes de Mademoiselle *Stephens* , qui rendent l'urine extrêmement alkaline. J'ai eu occasion depuis peu de voir un exemple de ces mauvais effets , dans un Malade , qui avoit plusieurs des symptomes qui annoncent une Pierre dans la Vessie , pour laquelle il avoit pris fréquemment une grande quantité de Savon. Ce remède lui augmenta toujours si fort ses douleurs , sur-tout lorsqu'il urinoit , qu'il fut obligé de le discontinuer : en le questionnant avec attention , je découvris qu'il avoit un ulcere dans la Vessie , & qu'il rendoit une quantité considérable de pus.

Afin que les injections qu'on fera dans la Vessie avec l'eau de chaux , soient plus sûres & moins douloureuses , on pourra délayer un gros d'empois blanc dans six ou sept onces d'eau de chaux d'écailles d'huître , qu'on mettra sur le feu jusqu'à ce que l'eau commence à bouillir , en remuant sans discontinuer. J'ai mis dans un pareil mélange un fragment de la Pierre B du



poids de sept grains ; il s'y forma en trois heures de temps , une croute qui l'enveloppoit entièrement , & qui s'en sépara en agitant le vaisseau ; & au bout de vingt-quatre heures il avoit perdu plus d'un grain. La chaleur employée dans cette expérience , n'excédoit pas 100 degrés du Thermometre de *Fahrenheit*.

La quatrième partie d'un jaune d'œuf, délayée avec six onces d'eau de chaux , n'en affoiblit pas plus la vertu que l'empois , & on peut le lui substituer.

J'ai éprouvé aussi la Gomme Arabique & la Graine de lin , mais ces deux ingrédients détruisent la vertu de l'eau de chaux , plus que ne le font l'empois ou le jaune d'œuf.

Ceux qui n'ont point de Pierre dans la Vessie , mais qui sont sujets à de fréquentes attaques de colique néphrétique , pourront vraisemblablement les prévenir , en buvant tous les matins deux ou trois heures avant que de déjeuner , une chopine d'eau de chaux d'écailles d'huître ou de Coquillages , ce qui est une trop petite quantité pour avoir quelque action sur la Pierre , mais qui peut suffire pour empêcher qu'il ne se forme de nouvelles concrétions.



## SECTION XII.

*Comparaison de l'efficacité de plusieurs remèdes.*

A F I N que la Méthode curative que je viens de proposer , paroisse avec plus d'avantage , je donnerai en peu de mots la comparaison des effets des différents remèdes qu'on croit les plus propres à dissoudre la Pierre. De tous ces remèdes il n'y a que l'eau de chaux & le Savon , qu'on puisse prendre intérieurement sans danger. L'esprit de Nitre , les lessives de Savon , ou la lessive âcre dont il est parlé au N<sup>o</sup>. 64. & la chaux vive , étant tous des poisons mortels , ne peuvent être admis pour l'usage intérieur , que lorsqu'ils sont étendus dans une grande quantité de quelque véhicule aqueux , & alors même ils ne promettent pas autant que l'eau de chaux. Quant à l'esprit de Nitre , comme sa vertu paroît dépendre de son acidité extraordinaire , qui doit être corrigée avant qu'il parvienne dans le sang , & plus affoiblie encore avant qu'il soit arrivé dans la Vessie , je ne crois pas qu'on puisse raisonnablement attendre



quelque effet d'un pareil remede , ou de tout autre de même nature.

On répond à cette objection , que quoique les acides végétaux soient entièrement changés par l'action des levains de l'estomach , cependant la même chose n'arrive pas aux acides minéraux , à l'occasion de quoi on cite *Boerhaave* , qui dit dans sa Chymie , que les acides qui sont propres à dissoudre l'or , l'argent , &c. sont en général trop forts pour les sucs digestifs des animaux , & qu'ils deviennent par-là des poisons. Mais cette raison fait contre ceux qui se servent de ces esprits acides : en effet si les acides tirés des végétaux sont entièrement changés par les levains de l'estomach , on en conclut qu'ils ne peuvent rien pour la dissolution de la Pierre ; & s'ils sont tels qu'ils ne puissent pas être détruits , ils deviennent des poisons , d'où je conclus qu'on ne sçauroit les donner en sûreté , en vue de tenter la dissolution de la Pierre.

A l'égard des lessives de Savon , ou de cette lessive âcre dont il est fait mention au N°. 64. il faut observer que comme elles doivent une grande partie de leur qualité corrosive à une matière



qui n'a presque point d'efficacité pour dissoudre la Pierre (a), elles ne paroissent pas aussi propres à produire cet effet, que l'eau de chaux, qui est fortement imprégnée des parties auxquelles le Savon doit sa vertu, & qui est exempte en même temps du sel alkali qui rend les lessives dont j'ai parlé plus haut, extrêmement dangereuses. Mais pour faire connoître de plus en plus l'efficacité de ces deux remèdes pour la dissolution de la Pierre, il est bon de comparer les effets qu'a produits sur le Docteur *Jurin* la lessive ou dissolution de Savon, avec ceux qu'a opéré l'eau de chaux sur M. *Millar*, & dont nous avons déjà rendu compte.

La Pierre que portoit le Docteur *Jurin* dans la Vessie, paroissoit n'y être que depuis deux ou trois mois lorsqu'il commença à se mettre dans les remèdes : au lieu que M. *Millar* portoit la sienne depuis plus de quinze mois.

Le Docteur *Jurin* prit pendant cinq mois & à grandes doses, de la dissolution de Savon, avant qu'il rendît aucune Pierre par les urines ; & après en avoir usé pendant près de sept mois, il

(a) Voyez ci-dessus au N°. 62.



ne paroît pas qu'il ait été parfaitement guéri (a).

M. *Millar* au contraire , sept semaines après qu'il eût commencé à boire de l'eau de chaux , rendit une Pierre ; il en rendit une seconde au bout de trois mois , & il s'est toujours bien porté depuis. Il ne ressentoit aucune douleur pendant l'usage de l'eau de chaux (b) , & dans peu de jours il apperçut une diminution sensible de tous les accidens ; au lieu que le Docteur *Jurin* sentit une augmentation considérable de ses douleurs dès qu'il eut commencé de prendre la lessive de Savon ; & il ne paroît pas même que ses douleurs aient diminué sensiblement qu'après en avoir usé pendant plus de quatre mois.

(a) Voyez son Observation écrite en Anglois, p. 14.

(b) M. *Millar* n'est pas le seul exemple que j'aye de cet effet , car j'ai actuellement entre mes mains deux personnes qui sont à l'usage de l'eau de chaux faite avec des Coquillages calcinés , pour cause de Pierre dans la Vessie ; & qui au lieu de voir augmenter leurs douleurs par l'usage de cette eau , n'en ont pas eu pris pendant quinze jours , qu'ils se sont sentis considérablement soulagés. L'un d'eux ayant discontinué ce remède , devint bien-tôt plus mal , & ne se rétablit dans son premier état , qu'en y ayant de nouveau recours.



Pour ce qui concerne la chaux vive, on peut en porter les vertus, plus sûrement & en plus grande quantité, dans le sang, par le moyen de l'eau de chaux, que par toute autre voie. Si on la laisse éteindre à l'air pendant deux mois, comme le conseille Mademoiselle *Stephens*, tout ce qu'on doit en attendre, c'est qu'elle deviendra d'autant plus douce, qu'elle perdra plus de ses vertus (a); & nonobstant cela elle ne peut jamais faire un remède innocent ni agréable.

D'ailleurs quelque grande que puisse être l'efficacité des trois remèdes dont je viens de parler pour opérer la dissolution de la Pierre, cependant il faut les délayer dans une si grande quantité d'eau, pour pouvoir les donner avec quelque sûreté, que ce mélange a beaucoup moins de vertu dissolvante, que n'en a l'eau de chaux (b), qui a

(a) Voyez ci-dessus le N°. 20.

(b) La lessive de Savon doit être étendue dans au moins seize fois autant d'eau, pour garantir la gorge & l'estomach de son acrimonie. Je ne crois pas que personne se soit encore avisé de donner intérieurement sous quelque forme que ce soit, l'Esprit de nitre ou l'Eau forte, & la Poudre de Mademoiselle *Stephens*, délayée comme elle le prescrit, n'est pas plus efficace qu'une pareille quantité d'eau de chaux foible.



cet avantage incontestable, qu'on peut sans crainte l'injecter dans la Vessie, & qui se trouvant par ce moyen appliquée immédiatement & sans avoir souffert aucune altération, sur la surface de la Pierre, peut en accélérer considérablement la dissolution.

En un mot, nous avons trouvé dans l'eau de chaux (dans celle sur-tout qui est faite avec les écailles d'huître, ou les Coquillages calcinés) un dissolvant de la Pierre, si innocent & si doux, qu'on peut sans danger le prendre intérieurement, & s'en servir pour en faire des injections dans la Vessie, sans craindre qu'elle en soit corrodée. *Boerhaave* ne désespere pas qu'on ne trouve un jour un dissolvant qui réunisse en lui ces différentes qualités, puisqu'il a trouvé que l'Esprit de pain de seigle a une vertu singulière pour dissoudre certaines Pierres, & qu'il ne cause cependant aucune altération aux parties du corps humain (a).

(a) *Boerhaave Chemia Vol. 1. de Menstruis.*





## SECTION XIII.

*Sur la vertu des Dissolvants.*

Si dans les expériences précédentes, la diminution des poids de tous les fragmens des deux Pierres, & les temps que tous ces fragmens ont été en digestion dans différents menstrues, avoient été égaux, on auroit jugé au premier coup d'œil de la force des menstrues. Mais puisque la chose est autrement, & que je n'ai fait attention à cet inconvénient que lorsqu'il étoit trop tard ; pour le réparer autant qu'il sera possible, je joindrai ici une Table où l'on trouvera sous un même coup d'œil, les rapports de vertus des différents menstrues employés pour la dissolution de la Pierre. Mais avant que de donner cette Table, je dirai en peu de mots sur quoi elle est fondée.

Je suppose que les temps que différents morceaux d'une même Pierre demanderont pour pouvoir être dissouts dans un menstrue quelconque, sont en raison des surfaces de ces morceaux de Pierres ; & en supposant que leurs surfaces soient comme les racines quarrées



rées de leur pésanteur ou quantité de matiere (ce qui seroit exactement vrai, s'ils étoient tous des cubes ou des spheres parfaites, ou de figure égale) le temps qu'il faudra pour la dissolution de deux morceaux différents d'une même Pierre, dans un menstree quelconque, fera, toutes choses d'ailleurs égales, comme les racines quarrées de leur pésanteur.

Si les pésanteurs des deux portions d'une même Pierre homogène sont égales, & que les temps qu'ils resteront en digestion dans différents menstrees le soient aussi, les vertus des menstrees seront comme les quantités qui auront été dissoutes.

Si les temps, les pésanteurs, & les quantités dissoutes sont inégales, les vertus ou propriétés des menstrees seront en raison directe des quantités dissoutes, & en raison inverse des temps & des racines quarrées des pésanteurs. Ainsi en supposant *m. M.* les Menstrees, *q. Q.* les Quantités, *t. T.* les Temps, *p. P.* les Pésanteurs,

$$m : M :: q \times T \times \sqrt[3]{P} : Q \times t \times \sqrt[3]{p}.$$

Si l'on met deux Pierres de différente nature dans le même menstree, la dureté de l'une sera à celle de l'autre, en



raison directe des temps & des racines  
quarrées des pésanteurs , & en raison  
inverse des quantités qui auront été  
dissoutes. Si  $m=M$  , alors  $h.H::$

$$t \times \sqrt[2]{p} \times Q : T \times \sqrt[2]{P} \times q.$$

Il s'enfuit de - là qu'en comparant  
l'expérience rapportée au N<sup>o</sup>. 15. avec  
celle du N<sup>o</sup>. 16. la durezza de la Pierre A  
est à celle de la Pierre B , comme 380 à  
406 , & il étoit nécessaire de faire cette  
remarque , parce que dans la plûpart  
des articles de la Table suivante, j'ai fait  
une compensation de cette différence  
entre les durezza des deux Pierres.

## T A B L E.

<i>Menstrues.</i>	<i>Leur vertu.</i>
Eau de chaux ordinaire; <i>Expérience</i> 11. . . . .	202
Eau de chaux d'Ecailles d'Huître; <i>Exper.</i> 16. . . . .	583
Eau de chaux de Coquillages; <i>Exper.</i> 17. . . . .	583
Eau de chaux d'écailles d'Huître, qui avoient été exposées à l'air libre pendant trente-cinq jours après avoir été calcinées; <i>Exper.</i> 20. . . . .	215



## Menstrues.

## Leur vertu.

Eau de chaux d'écailles d'huître avec le miel; <i>Exper.</i> 34. . . . .	146
Eau de chaux d'écailles d'huître avec le sucre; <i>Exper.</i> 35. . . . .	340
Eau de chaux ordinaire employée à froid; <i>Exper.</i> 13. . . . .	091
Eau de chaux d'écailles d'huître employée à froid; <i>Exper.</i> 18. . . . .	229
Solution de savon dans l'eau com- mune; <i>Exper.</i> 70. . . . .	143
Solution de la partie externe du savon; <i>Exper.</i> 73. . . . .	079
Solution de savon dans l'eau de chaux ordinaire; <i>Exper.</i> 66. Pre- miere épreuve. . . . .	406
Seconde épreuve. . . . .	494
<i>Exper.</i> [66] . . . . .	328
Solution de Savon avec du sucre; <i>Exper.</i> 71. . . . .	134
Solution de savon avec du miel; <i>Exper.</i> 71. . . . .	067
Eau de chaux faite en versant sur des écailles d'huître calcinées, une legere solution de savon; <i>Exper.</i> [67]. . . . .	681
Eau de chaux faite avec une solu- tion plus forte de savon; <i>Exper.</i> [67]. . . . .	1003



# 364 ESSAIS ET OBSERVATIONS

*Menstrues.*

*Leur vertu.*

Potasse bouillie avec l'eau de  
chaux ordinaire; *Exper.* 63. 178

Lessive de potasse & chaux vive;  
*Exper.* 64. . . . . 3449

Autre lessive de la même nature;  
*Exper.* 64. . . . . 1768

Eau forte simple employée à froid;  
*Exper.* 64. . . . . 858

Et en supposant que sa vertu  
dissolvante augmentât en l'ex-  
posant à un feu de digestion, en  
même raison que celle de l'eau  
de chaux d'écailles d'huître ,  
alors la vertu dissolvante de  
l'eau forte simple exposée à une  
douce chaleur, seroit . . . 2184

A. Edinbourg le 6. Nov. v. st. 1742.

## POSTCRIT.

J'AI crû que l'observation suivante,  
toute incomplète qu'elle est, pour-  
roit beaucoup servir à faire valoir l'u-  
sage de l'eau de chaux dans le calcul  
de la vessie : c'est pourquoi je vous  
l'envoie pour que vous la fassiez impri-



mer (si vous la jugez digne d'entrer dans votre Collection) comme suite du précédent Mémoire.

Le nommé *Jean Litster* de *Macky's Miln* dans le Comté de *Fife*, âgé de 57 ans, fut dangereusement blessé il y a environ neuf ans, par une chute qu'il fit sur une meule de moulin, après laquelle il commença à être attaqué de douleurs néphrétiques : il ressentit alors une grande douleur à l'un des reins, & un embarras dans le bas-ventre, semblable à celui qui accompagne la passion iliaque. On lui donna un lavement qui déboucha le ventre, & les graviers tomberent dans la vessie ; mais il ne s'apperçut pas qu'il en sortît aucun par les urines, ce qui ne lui arriva que fort long-temps après : & nonobstant cela il a toujours été exposé depuis ce temps à tous les symptomes qui annoncent la Pierre dans la vessie : il souffre beaucoup en urinant, ne sçauroit faire aucun exercice, & lorsqu'il se donne du mouvement, il sent que la Pierre lui blesse la vessie. S'il est à cheval & qu'il aille le trot, il en est fort incommodé, & les urines qu'il rend après cet exercice, ou celui d'une promenade un peu longue, sont teintes de sang.



Depuis plusieurs années il est sujet à certains accès périodiques, dans lesquels ses douleurs se font sentir d'une manière très-cruelle : pendant la durée de ces accès il souffre des maux insupportables : il a des envies d'uriner de deux en deux, ou de trois en trois minutes, & ses urines ne coulent que goutte à goutte, & lui causent les plus vives douleurs. Les accès en général durent trois semaines, & quelquefois un mois ; & reviennent après un intervalle de 14 à 20 jours.

Il avoit pris pendant deux mois les remèdes de Mademoiselle *Stephens*, sans en recevoir aucun soulagement ; ses douleurs au contraire en étoient augmentées, son estomach s'étoit dérangé, son appétit s'étoit perdu.

Il avoit pareillement usé du savon pendant quelque temps, dont il avoit pris six gros par jour, mais sans succès.

Je lui conseillai de prendre tous les jours avec le savon, une pinte d'eau de chaux faite avec les coquillages calcinés ; & supposé qu'il s'accommodât de cette boisson, d'en augmenter la dose jusqu'à trois chopines ou plus.

Le premier du mois de Juin 1742, quelques jours avant qu'il commençât



L'usage de l'eau de chaux, il eut un vif accès accompagné de douleur & de difficulté d'uriner. Cet accès dura vingt jours, pendant lesquels il rendit une grande quantité de sédiment épais. Mais huit ou dix jours après, il se trouva mieux qu'il n'avoit été depuis un an, urina avec plus de facilité, & avec moins de douleur.

Le 2 Juillet ayant à peine usé d'eau de chaux pendant quatre semaines, il fut à cheval à un marché distant de quatorze milles du lieu de sa demeure : dans la route il ressentit quelques douleurs dans la vessie, & nonobstant cela il se trouva fort bien le lendemain ; au lieu qu'auparavant, s'il lui arrivoit de faire un voyage à cheval, il étoit sûr d'être le lendemain dans un état des plus déplorables, dont il ne sortoit qu'au bout de sept ou huit jours.

Lorsqu'il se baissoit, ou qu'il se donnoit quelque mouvement subit, il sentoit toujours la Pierre qui balottoit dans la vessie ; mais elle ne lui caufoit pas d'aussi vives douleurs. Ses urines depuis qu'il est à l'usage de l'eau de chaux, déposent une grande quantité de sédiment blanchâtre, & il prétend



que cette eau lui donne plus d'appétit, qu'il n'en avoit auparavant.

Depuis le 2 Juillet il a bû plus de trois chopines d'eau de chaux chaque jour, & il s'est trouvé bien jusqu'au 20 du même mois, auquel temps il lui est survenu un accès comme à l'ordinaire. Mais cet accès n'a duré que 11 jours, & non-seulement il ne ressentoit de douleur que lorsqu'il urinoit, mais même cette douleur étoit bien moins vive qu'auparavant. Comme il étoit ordinairement constipé pendant cette attaque, je lui ordonnai une infusion de fenné, qui lui procura un soulagement considérable.

Il se trouva fort bien pendant tout le mois d'Août, & le 20 dudit mois il fit en peu d'heures une course de six milles sans ressentir aucune douleur ou incommodité : au lieu que pendant plusieurs années il n'avoit pû seulement faire une promenade d'un mille sans souffrir beaucoup.

Le premier du mois de Septembre, il eut une suppression d'urine, qui fut suivie d'un nouvel accès, qui ne dura que neuf jours ; mais quoiqu'il fît de fréquents efforts pour uriner, & qu'il eût beaucoup de peine à en venir à



bout , cependant il cessoit de souffrir lorsqu'il en avoit rendu quelques gouttes , & ne ressentoit plus les mêmes irritations douloureuses qu'auparavant. Depuis ce dernier accès jusqu'à la fin du mois d'Octobre dernier , il s'est porté aussi-bien que s'il n'avoit point eu de Pierre , ayant pû vaquer à ses affaires , qu'il négligeoit depuis longtemps , & pouvant soutenir même tous les travaux qui ne demandent pas beaucoup de force. Il avoit la liberté d'aller à cheval , de courir même indifféremment le trot ou le galop aussi-bien que jamais , & ne ressentoit plus aucun picotement dans la vessie , pas même dans le temps de l'accès.

Depuis le commencement du mois de Juillet il avoit discontinué de prendre du savon , & n'en avoit apperçû d'autre inconvénient que d'avoir le ventre un peu plus resserré en buvant l'eau de chaux toute seule. Il est si persuadé que c'est à l'usage de l'eau de chaux qu'il doit la diminution de ses douleurs , qu'il est dans la résolution de la continuer , dans l'espérance qu'il en recevra une entière guérison.

J'ai eu occasion de conseiller à plusieurs autres de boire de l'eau de chaux



d'écailles d'huître ou de coquillages ; & je n'ai encore trouvé personne qui ait voulu en boire la quantité de deux ou trois chopines par jour, & qui ait eu l'attention de s'astreindre à un régime de vivre convenable, qui en peu de semaines n'en ait reçu un soulagement sensible. Ce soulagement est bien plus prompt, quand la Pierre est petite. Tel étoit le cas où se trouvoit *M. Millar*. Mais si la Pierre est fort grosse, il ne faut pas croire qu'après même que la surface en aura été addoucie, & que les inégalités en auront été rongées par l'eau de chaux, elle ne cause encore quelquefois de la douleur par sa seule masse, sur-tout en urinant. Le Malade cependant a cette consolation qu'en continuant ce remède, il sent que le volume de la Pierre diminue de jour en jour.

Je ne ferai sur cette observation qu'une seule remarque, qui doit être adoptée des personnes mêmes les moins disposées à ajouter foi à la dissolution de la Pierre ; c'est qu'en supposant que l'eau de chaux ne pût pas dissoudre la Pierre, cependant puisqu'elle est propre à procurer un soulagement si marqué aux personnes qui en sont



attaquées , ne vaut-il pas mieux pour ces malades, sur-tout s'ils sont avancés en âge , boire tous les jours & pendant le reste de leur vie , une bouteille de cette eau de chaux , que de se soumettre à la plus cruelle de toutes les opérations de la Chirurgie , & qui en même temps n'en est pas la moins dangereuse.

## ARTICLE LXX.

*Observations faites à l'ouverture du Cadavre d'une personne attaquée de Pierre.*  
*Par feu M. Jean Paisley , Chirurgien à Glasgow.*

J E fis au mois de Novembre dernier l'ouverture du cadavre d'un jeune homme , qui mourut d'une Pierre qu'il portoit dans la vessie , & dont la maladie paroissoit annoncer quelque chose digne de remarque. Mais comme je ne l'avois jamais vu lorsqu'on m'appella pour faire l'ouverture de son corps , je me contenterai de rendre compte des symptômes qui ont précédé sa mort , selon le récit que m'en ont fait les Parents. Ils m'ont dit que dès son enfance le mort avoit été sujet à la Gravelle , &



372 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
principalement depuis l'âge de trois  
ans ; qu'il avoit eu de vives attaques de  
Néphrétique , qui duroient trois &  
quelquefois quatre semaines , après  
quoi il en étoit quitte pour trois ou  
quatre mois. Les attaques étoient sou-  
vent revenues jusqu'à ce qu'il eût at-  
teint l'âge de huit ans.

Pendant l'accès il avoit une envie  
extraordinaire d'uriner , fans en pou-  
voir venir à bout , à l'exception de  
quelques gouttes d'eau qu'il rendoit à  
la fois , tandis que dans d'autres temps  
il la laissoit échapper involontairement.  
Dans l'un & l'autre cas l'évacuation de  
l'urine étoit toujours accompagnée  
d'une grande douleur à la région de  
l'os pubis & à l'anus , de douleur & de  
chaleur dans la verge ; de sorte qu'il ne  
pouvoit uriner fans aller à la selle , ce  
qui à la fin lui causa une chute du fon-  
dement. Il se plaignoit sur-tout d'une  
violente douleur aux côtés , principa-  
lement au côté droit , & étoit conti-  
nuellement occupé à se manier & à se  
presser la verge , ce qui ordinairement  
lui rendoit les bras si foibles , que dès  
que l'accès étoit cessé , il ne pouvoit  
plus s'en servir.

Ses parents avoient remarqué que les



attaques étoient toujours plus violentes à l'entrée de l'hiver, sur-tout lorsque le temps étoit pluvieux, & qu'il avoit rarement d'accès qu'il n'eût commencé à pleuvoir. Ordinairement il n'en avoit point pendant l'Eté. Son appétit étoit bon. Il étoit cependant habituellement altéré, & son corps n'avoit pas pris un accroissement proportionné à son âge.

Il fut sondé à l'âge de huit ans par un Chirurgien très-habile, qui ne put découvrir ni par le fondement, ni par le moyen de la sonde, s'il avoit une Pierre ou non. Après cela il fut quitte de ses attaques pendant près d'un an, n'ayant que quelques legeres douleurs, ce qui fit croire à ses parents qu'il n'avoit point de Pierre. Ensuite les attaques revinrent avec autant de violence & aussi fréquemment qu'auparavant, & continuerent sur le même pied jusqu'à l'âge de quinze ans, qu'on lui fit l'opération de la Taille. On lui tira une pierre assez grosse, ronde, polie d'un côté, & inégale de l'autre d'environ un pouce & demi de diamètre, & qui étoit formée d'un grand nombre de couches.

La plaie fut guérie au bout de six ou



374 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
sept semaines , & le Malade se porta  
parfaitement bien pendant neuf mois ,  
après quoi ses attaques recommence-  
rent avec beaucoup de violence. Outre  
les symptômes déjà mentionnés , il res-  
sentoit une grande douleur dans l'en-  
droit où l'on avoit fait l'incision pour  
l'extraction de la Pierre , & cette dou-  
leur subsistoit pendant toute la durée  
de l'accès. Il se croisoit continuelle-  
ment les jambes , symptôme que je ne  
sçais pas avoir été exactement décrit  
par aucun autre Auteur , que par *Celse*  
(a) & *Lomnius* (b). Le premier dit , *Qui-*  
*dam etiam cum torquentur , pedes inter se ,*  
*subinde mutatis vicibus implicant.* Ses uri-  
nes étoient toujours épaisses & blan-  
ches , déposoient souvent du sable , &  
lorsqu'elles étoient gardées quelque  
temps , elles devenoient comme de la  
gelée blanche. Lorsqu'il lui arrivoit de  
boire beaucoup , ses douleurs augmen-  
toient considérablement , sur-tout lors-  
qu'il buvoit de l'eau-de-vie , ou quel-  
que autre liqueur forte. Un bandage  
fermé autour du corps depuis les han-  
ches jusqu'aux aisselles , lui procuroit  
un grand soulagement quant à la dou-

(a) Lib. 2. cap. 7.

(b) Obs. Med. Lib. 2. §. de Calculo vesicæ.



leur qu'il ressentoit aux côtés, qui étoit ce dont il se plaignoit le plus pendant la durée de l'accès.

Il eut une violente attaque au commencement du mois de Septembre dernier, dans laquelle il perdit d'abord l'appétit, sa soif augmenta, ainsi que toutes ses douleurs, & il lui survint un cours de ventre qui dura quinze jours avant sa mort. Quoiqu'il fût âgé de vingt ans, il n'étoit pas plus grand qu'un enfant de dix ou douze ans.

A l'ouverture que je fis de son corps, toutes les parties du bas-ventre parurent saines, mais dénuées de graisse, à l'exception des reins qui étoient fort gros & mollaſſes, & qui paroissoient divisés en lobes, de la même maniere qu'ils le font dans le foetus. Celui du côté droit étoit long de près de cinq pouces, large de trois, & épais de deux : il étoit si intimément attaché par sa partie supérieure, au bord inférieur du foie, & à toute cette portion de l'intestin colon qui passe immédiatement par-dessus lui, qu'il étoit absolument impossible de le séparer sans couper dans la substance de l'un ou de l'autre. La graisse & les membranes étoient entièrement détruites. Vers la



partie supérieure proche la glande Rénale , il y avoit un lobe qui paroissoit plus grand qu'aucun des autres , ou plutôt une tumeur qui étoit de la grosseur d'environ une noix , qui étoit molle sous le doigt comme si elle avoit contenu une matiere fluide , & qui avoit l'apparence d'un abcès ordinaire.

En ouvrant le rein , il en sortit une grande quantité de matiere blanche & épaisse , semblable à du pus. La tumeur dont je viens de parler disparut aussitôt , & tout le rein s'affaissa sous la forme d'une poche membraneuse. Sa substance extérieure n'avoit gueres plus d'un huitième de pouce d'épaisseur dans plusieurs endroits , & cette épaisseur n'approchoit en nul endroit de celle qui est ordinaire aux reins des personnes de son âge ou de sa taille. La tumeur dont j'ai parlé ne paroissoit être autre chose qu'une dilatation d'une des productions du bassinet , qui entourent les papilles formées par l'extrémité des canaux excréteurs de l'urine. Le bassinet étoit lui-même considérablement dilaté , & la membrane en étoit fort épaisse , ainsi que l'étoient celles de l'uretere dans toute leur étendue jusqu'à la vessie. Le diamètre de ce conduit



étoit de plus d'un demi-pouce ou d'environ cinq huitièmes de pouce, & il étoit plein d'une matiere purulente semblable à celle qui étoit dans le rein.

Le rein gauche paroissoit encore plus grand que le droit. Sa longueur étoit de cinq pouces & demi; sa largeur & son épaisseur étoient les mêmes que celles du rein droit. Il avoit la même forme que l'autre par rapport aux lobes & tumeurs; seulement la partie supérieure étoit plus pointue, & il y avoit une tumeur plus grosse que celle du rein droit, mais il contenoit la même matiere. Le bassinnet étoit dilaté, & ses membranes étoient épaisses, de même que dans l'autre rein; l'uretere avoit presque les mêmes dimensions que celle du côté droit. La graisse & les membranes qui entourent ordinairement le rein, étoient pareillement consummées. Ce viscere dont la substance n'avoit pas plus d'épaisseur que le rein droit, étoit si adhérent à la portion du colon qui passe par-dessus, & à toutes les parties des environs, qu'il étoit très-difficile de l'en séparer.

La vessie étoit considérablement rétrécie, & embrassoit étroitement une



378 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
pierre de figure prismatique, chagrinée,  
& de couleur blanchâtre, dont les plus  
gros grains égaloient à peine la gros-  
seur de la tête d'une petite épingle. La  
Pierre a environ un pouce & un quart  
de long, sur un pouce d'épais en tous  
sens: les membranes de la vessie avoient  
plus d'un quart de pouce d'épaisseur, &  
il y avoit dans la cavité de ce viscere  
un peu de matiere purulente, & quel-  
ques grains de sable.

#### ARTICLE LXXI.

*Observation sur une tumeur extraordinaire  
située autour de la partie inférieure de la  
Vessie : Par feu M. Jean Macgill.*

UN homme âgé qui avoit été sujet  
à des attaques de Néphrétiques, à des  
ardeurs d'urine, & qui avoit rendu quel-  
ques graviers, fut attaqué d'une suppres-  
sion totale d'urine, sans fièvre, & sans  
autre accident considérable. On lui don-  
na inutilement les diuretiques, les pur-  
gatifs, les lavemens, les bains, &c. Il fut  
fondé avec des sondes de différentes  
formes, par divers Chirurgiens, qui  
pousserent bien sensiblement la sonde  
au-delà du *Sphincter* de la vessie, dans



une cavité d'où il sortoit une petite quantité d'une eau claire : mais ensuite le bout de la sonde étoit arrêté par quelque chose de mou, & l'urine cessoit de couler, tandis que la vessie se dilatoit insensiblement d'une manière prodigieuse, & que le Malade souffroit les plus vives douleurs. Pour évacuer l'urine contenue dans la vessie, de l'avis des personnes qui le voyoient, je plongeai un troiscar à travers la ligne blanche dans la cavité de la vessie, & en tirai trois livres d'une urine âcre, puante & verdâtre. L'obstruction du col de la vessie continuant néanmoins toujours dans le même état, nonobstant tout ce qu'on pût faire pour le soulagement du Malade, la mort termina ses maux.

A l'ouverture de son corps, nous trouvâmes les deux reins d'un tissu mollasse. Vers la naissance de l'uretère gauche, il y avoit plusieurs taches de sang, qui paroissoient comme les orifices de vaisseaux ouverts, ou comme des vaisseaux dilatés. Cet uretère, à sa sortie du rein, étoit assez large pour contenir une chataigne, & sa largeur étoit la même dans toute son étendue jusqu'à la vessie.



Le fond de la vessie se trouvoit à la hauteur du nombril, & avoit repoussé jusques-là la duplicature du Péritoine. La vessie étoit noire & gangrenée. Il y avoit autour de la partie inférieure une tumeur blanche fort dure, dont la consistance étoit semblable à celle des cartilages, qui montoit deux pouces au-delà des prostates, & qui avoit par-tout plus d'un pouce d'épais. Nous y trouvâmes aussi une excroissance particulière, qui s'avançoit en-devant, & qui excédoit d'un pouce & demi les extrémités supérieures de la partie postérieure de cette tumeur. Cette excroissance pouffoit devant elle les membranes de la partie postérieure de la vessie, & les appliquoit contre la partie antérieure, de manière qu'elle formoit une cloison entre la partie supérieure & la partie inférieure.

Dans le sac supérieur de cette vessie ainsi divisée, se trouverent une livre & demie d'une liqueur corrompue & sanguinolente, & dix petites pierres, dont la plus grosse étoit de la grosseur environ d'une noisette.





## ARTICLE LXXII.

*Observation sur des urines sanguinolentes , causées par un ver dans la Vessie : Par le Docteur Edouard Barry , Médecin à Dublin , de la Société Royale de Londres.*

M. *Thomas Hutchins* , demeurant à *Bantry* , situé à la partie occidentale de ce Royaume ( d'Irlande ) , & qui étoit âgé de cinquante ans , vint me consulter le 17 Juin 1737 , pour une maladie accompagnée des symptomes suivans.

Il y a environ cinq ans , que jouissant d'une parfaite santé , & sans ressentir aucune douleur , ou sans cause manifeste , il s'apperçut que ses urines étoient teintes de sang. Cette couleur a toujours continué depuis cette première attaque , & il n'y a jamais vu d'intermission , excepté lorsqu'il buvoit beaucoup ; cette couleur étoit alors plus claire , ou les urines étoient légèrement teintes après qu'il avoit uriné fréquemment & en grande quantité ; mais peu après elles reprenoient leur première couleur rouge. Il n'a pas remarqué que l'exercice , les remèdes , ni la



diète eussent augmenté ou diminué sensiblement la quantité de sang qu'il rendoit chaque jour par cette voie.

Lorsque j'examinai ses urines, je les trouvai d'une teinture obscure & foncée : le sédiment qu'elles déposaient étoit d'une couleur rouge plus foncée, & une grande partie de ce sédiment étoit légèrement coagulé quand on transvasoit l'urine. La quantité de sang qui se précipitoit au fond des urines ramassées pendant vingt-quatre heures, se montoit au moins à deux onces, sans avoir égard à ce qui en restoit mêlé avec l'urine. Il a souvent remarqué que lorsqu'il recevoit en deux différents vaisseaux l'urine qu'il rendoit en une seule fois, celle du premier vaisseau étoit plus colorée que celle qu'il recevoit dans le second.

Le Malade n'avoit jamais rendu ni pierre ni gravelle, & n'avoit jamais ressenti de douleur dans les reins, les ureteres, la vessie ou l'uretre. Il étoit d'un tempérament naturellement robuste, ce qui le rassura pendant quelque temps contre les inconvéniens de cette évacuation; & ayant fait inutilement plusieurs remedes pour s'en guerir, il s'y accoutuma à la fin, & continua de



vivre à son ordinaire. Il y a environ trois ans qu'il eut la fièvre, & M. *Maxwell*, Chirurgien d'Armée, qui eut soin de lui à la Campagne, & qui se trouva par hazard à *Doublin* lorsque je le traitois, me dit qu'il n'avoit point apperçu de différence considérable dans ses urines pendant tout le cours de sa fièvre. Depuis ce temps-là le malade sentit une diminution considérable de ses forces. Quand je commençai à le voir, il avoit les jambes enflées, le ventre plein & tendu, comme il l'est au commencement d'une hydropisie ascite; le blanc des yeux & la peau étoient jaunes, il se fatiguoit aisément pour peu qu'il marchât, & sa respiration devenoit moins libre; il avoit entièrement perdu l'appétit; étoit continuellement altéré; avoit le pouls vif, & tous les soirs des redoublemens sensibles, qui étoient peu différents des paroxismes des fièvres intermittentes.

Dans des circonstances aussi difficiles, je lui prescrivis le Régime suivant, dans la vue d'arrêter plutôt le progrès des accidens, que de guérir une maladie si opiniâtre, & si difficile à connoître.

Je lui donnai un émétique, après le-



384 ESSAIS ET OBSERVATION  
quel il prit le soir même dix grains de  
Mercure doux, & le lendemain matin  
deux onces de cette infusion.

℞. *Hier. Picra*, drach. vj.

*Rad. Rhei*, drach. iij.

— *Jalap.* drach. j. & Sem.

*Cochin. indic.*

*Sal. Absynth.* aa drach. j.

*Infunde frigide in vin. alb. Lusitanici for-*  
*tioris*, Unc. xvj. *Colatura adde.*

*Tinct. Mirrhæ*, unc. ij.

Après cette préparation je lui fis  
prendre trois des Pilules suivantes.

℞. *Gum. Ammon.* drach. ij.

*Sapon. Venet.*

*Chalib. cum sulph. p. pt. aa* drach. j.

*Rhei Elect. Pulv.* drach. j. & Sem.

*Sal. Tachen.* drach. Sem.

*Ol. Juniperi*, gut. vj.

*Therebinth. purissim. q. s. m. f. Pilul. xij.*  
*ex singulis drachmis. Cap. 3. hor. septima*  
*matutin. & sexta p. m. superbibendo unc. iij.*  
*Seq. decoct.*

℞. *Rad. Curcum.*

*Rub. Tinctor. a.* drach. vj.

*Cort. Peruv.* unc. j.

*Cum aq. decoct. sub finem adde Baccar.*  
*Junip. unc. Sem. Colatura lib. ij. exhibe.*



Il prit ces pilules soir & matin, & but tous les jours trois demi-septiers des eaux froides de *Pyrmont* le matin, & un demi-septier le soir à une heure convenable. Deux heures avant son dîner, il avaloit trente gouttes de l'Elixir de Vitriol de *Mynsicht*, dans un verre de vin vieux.

Au bout de huit jours je lui redonnai le Mercure doux, & l'infusion purgative; vers les quatre heures du lendemain matin, il sentit des mouvemens de colique assez vifs, & fut amplement purgé; il se recoucha & dormit jusqu'à sept heures, qu'il rendit un plein verre d'urine de couleur naturelle; & avant qu'il fût dix heures de la même matinée, il en avoit rendu deux autres de même. M. *Maxwell* qui vint le voir, alors ayant remarqué quelque chose de particulier dans le dernier verre d'urine que le malade avoit rendu, me fit appeller sur le champ.

Je transvasai l'urine, & je trouvai au fond du verre, un ver qui avoit un peu plus d'un pouce de long. Sa grosseur étoit égale à celle des plus petites anguilles, dont il avoit à peu près la forme. Sa queue se terminoit en pointe. Je le laissai tomber dans une soucoupe de



porcelaine , & le lavai avec de l'eau , qu'il colora légèrement par une muco-sité sanglante , dont il étoit enveloppé. Nous apperçûmes sans le secours d'aucun verre , sa bouche , ses yeux , & ses anneaux circulaires , & toutes ces parties nous parurent plus distinctement avec la loupe. Ce ver étoit d'une substance ferme , & d'une couleur rouge , d'où je conclus qu'il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit mort , car dès le soir du même jour , il étoit plus pâle.

Les urines que le malade rendit toute cette journée & la suivante , ne furent point teintes de sang , & dans cet espace de temps , il en remplit sept grands verres. Le lendemain matin les urines parurent un peu teintes , & sur le soir elles furent aussi colorées qu'elles l'avoient été auparavant. Cette teinture disparut le lendemain , & revint de même trois jours après. L'intermission devint par degrés plus grande , & les retours plus légers , & cette teinture sanglante cessa entièrement au bout de trois semaines.

Nous observâmes une chose digne d'attention , qui est que lorsque les urines n'étoient pas rouges , elles déposent un sédiment semblable à du blanc



D'œuf, qui dura pendant quelque temps, quoiqu'en moindre quantité, après que la perte du sang fut entièrement cessée.

Je lui fis continuer l'usage du vin martial, & des pilules gommeuses, & le purgeai une fois par semaine avec de la Rhubarbe, ce qui à l'aide d'un régime de vivre régulier, le délivra de tous les autres accidens. Il y a actuellement une année qu'il est délivré de ce fâcheux hôte, & qu'il jouit d'une parfaite santé.

Quoiqu'on trouve dans les Auteurs quelques exemples singuliers de vers de différentes formes, celui-ci me paroît cependant si particulier dans ses circonstances, que j'espère que vous ne m'accuserez pas d'avoir excédé dans ce Mémoire les bornes prescrites dans vos Essais, si j'entreprends d'indiquer la cause & le siège de cette maladie extraordinaire; sur-tout en considérant qu'on peut en déduire un symptôme *Pathognomonique*, qui pourra servir dans la suite à faire connoître avec quelque sorte de certitude cette espece de maladie, toutes les fois qu'on la rencontrera, & qui indiquera en même temps la meilleure méthode dont il convien-



dra de la traiter. Je ne prétends pas déterminer ici jusqu'à quel point les remèdes que j'ai fait prendre au malade, ont contribué à expulser ce ver, ni combien ils peuvent être utiles en pareil cas : ce que je dois avouer, c'est que quel qu'en ait été le succès, il est plus dû au hasard qu'au jugement.

Comme le malade ne ressentoit aucune douleur, il seroit assez difficile de déterminer le siège de ce ver. Quand le sang vient des reins ou des ureteres, les urines, quoiqu'enfanguantées, sont en général transparentes. Celles de notre malade étoient plus obscures, & le sédiment s'en séparoit tout de suite, au lieu qu'il se précipite plus lentement dans le premier cas : il y a donc lieu de croire que ce ver se trouvoit dans la vessie, & vraisemblablement proche du col de ce viscere, puisque l'urine qui sortoit la premiere étoit plus chargée que celle qui sortoit la derniere. Mais il reste une grande difficulté à cet égard. Le ver ne pouvoit pas être flottant dans la vessie, & attaché fixement par sa bouche à une partie; il n'y a pas d'apparence non plus qu'il ait rongé aucun vaisseau, ou causé aucune plaie, qui auroit été accompagnée de pus. Il faut



donc qu'il ait été logé dans une des dernières ramifications d'une artere qui se termine dans la vessie. Ce vaisseau dont le diamètre s'est trouvé augmenté d'une maniere insensible, a laissé échapper sans cesse du sang, de la même maniere que ceux de la matrice le laissent couler dans l'évacuation des menstrues, où à l'occasion de la plénitude, les mêmes vaisseaux qui fournissent ordinairement une liqueur lymphatique, laissent passer le sang. La suite des accidens prouve, ce me semble, que la chose ne sçauroit être autrement.

Après la sortie du ver, l'évacuation du sang cessa tout-à-coup ; ce qui a pû venir de ce que l'ouverture du vaisseau a été bouchée par quelque caillot de sang, car une plaie ne se feroit pas fermée si promptement, & un vaisseau dilaté n'auroit pas repris si vîte son diamètre naturel. Lorsque ce caillot s'est corrompu ou détaché, l'hémorrhagie a recommencé. Cette évacuation de sang est arrivée plusieurs fois, & à la fin le vaisseau qui le laissoit échapper, ne recevant plus que la partie blanche, on ne trouvoit plus au fond de son urine qu'une humeur gélatineuse, qui étoit cette même partie blanche du sang,



que le vaisseau fournissoit encore, & dont l'écoulement n'a cessé que par la contraction & le rétablissement insensible du ressort du vaisseau. Tous les accidens sont alors disparus.

La génération des vers dans les premières voies, n'est point difficile à comprendre, puisqu'on y trouve une mucosité propre à les loger, sur-tout dans les personnes d'une foible constitution. Mais il n'est pas aussi facile de concevoir comment il se peut que quelqu'un de leurs œufs puisse parvenir sans accident jusques dans les vaisseaux les plus reculés. Il est certain que nos alimens contiennent un grand nombre de petits animaux & leurs œufs, qui dans les personnes d'un fort tempérament, sont les uns & les autres digérés & détruits; & s'il arrive que quelques-uns de ces insectes ou de leurs œufs enfilent la route des veines lactées, & se mêlent avec le sang, ils y périssent ordinairement par les différentes secousses auxquelles ils sont exposés dans la circulation du sang, ou bien ils sont entraînés avec les sécrétions, & sortent avec elles hors du corps.

Si l'œuf du ver dont il s'agit, eût été poussé un peu plus avant, il auroit pû



tomber dans la cavité de la vessie, & être entraîné avec l'urine. Mais il lui est arrivé de résister à tous les chocs qu'il a dû essuyer, & de s'arrêter à l'extrémité de ce vaisseau, où il a trouvé un logement & une nourriture convenables, & a donné lieu à cet accident singulier, dans lequel cet insecte, quoique si petit dans son origine, a réduit un homme fort, dans un état de foiblesse comparable à celle d'un enfant.

Les urines sanglantes dépendent ordinairement des pierres ou graviers qui déchirent les vaisseaux ; quelquefois elles sont causées par l'acrimonie de l'urine, qui peut agir comme caustique, emporter le *Mucus* des parties qui lui donnent passage, & en corroder les vaisseaux : ou bien cet accident peut venir de la pression des vaisseaux, ou de quelque cause qui y pousse le sang avec un degré de force supérieure à celle qu'ils ont pour résister. Mais comme ces causes n'agissent jamais d'une manière uniforme en tout temps, l'évacuation du sang par les urines qui en est l'effet, reviendra par accès, & ces accès seront plus ou moins vifs, selon les circonstances qui les produiront, & seront ordinairement accompagnés de



392 **ESSAIS ET OBSERVATIONS**  
douleur. Mais si l'évacuation du sang par les urines est constante, uniforme & sans douleur; s'il ne se trouve aucun symptôme de pierre, nous pouvons, ce me semble, affûrer hardiment dans la suite, qu'une semblable hémorrhagie dépend d'un ver logé à l'extrémité de quelque artere.

### ARTICLE LXXIII.

*Observation sur une Hydropisie, & sur de grandes vésicules dans l'Ovaire; Par M. Jean Paisley, Chirurgien à Glasgow.*

UNE Dame veuve, qui pendant ses grossesses avoit été sujette à avoir le ventre resserré, & à des hémorrhoides; qui s'étoit beaucoup familiarisée avec des purgatifs domestiques, dont elle s'étoit rendu l'usage absolument nécessaire dans la suite, & qui étant en travail d'enfant, eut il y a dix-huit ans, une éxomphale; avoit remarqué depuis plusieurs années que son ventre étoit plus gros qu'à l'ordinaire. Au mois de Juillet de l'année 1734, elle y ressentit quelques douleurs accompagnées de fièvre, mais dont on la guérit bien-tôt.



Au mois de Mars 1735, elle me dit que depuis quelque temps son ventre étoit considérablement grossi, & qu'elle y sentoit un poids & une tension vers la partie inférieure, qui l'empêchoit de marcher aussi librement qu'à son ordinaire. En examinant cette partie, je la trouvai fort gonflée & dure, & j'y sentis distinctement un corps grand & rond, qui cédoit à la compression, & fuyoit sous les doigts, qui revenoit en cessant de comprimer, & que je pouvois empoigner avec mes deux mains, de manière à être convaincu que ce n'étoit point une tumeur dans les parties contenant.

Elle avoit consulté plusieurs Médecins, & avoit pris un grand nombre de remèdes, sans en recevoir de soulagement, car la tumeur continua à croître; la malade tomba dans le dépérissement, & mourut enfin, âgée de 50 ans, au mois de Novembre 1735.

Je poussai un troiscar au côté droit du bas-ventre, dans l'endroit qui étoit le plus saillant, & je tirai vingt-six pintes d'eau, qui parut très-fluide & claire en sortant, mais sur laquelle on trouva une grande quantité de matiere huileuse, quand elle fut toute ramassée



394 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
dans un vaisseau. A l'ouverture du cadavre , nous n'apperçûmes aucune graisse dans la membrane adipeuse , qui , dans plusieurs endroits , paroissoit semblable au muscle cutané des quadrupèdes.

L'épiploon avoit été repoussé fort haut vers la poitrine , à l'exception d'une petite partie qui étoit engagée dans la hernie du nombril , & il étoit très-mince & dépourvû de graisse.

Tous les autres viscères étoient dérangés & repoussés vers le diaphragme par un grand corps irrégulier qui occupoit toute la partie inférieure de la cavité du bas-ventre. Il y avoit entre ce corps & l'os pubis , un grand sac vuide , où il restoit environ une chopine d'eau , & qui avoit été le réservoir de toute celle que j'avois tirée par la ponction.

Ce corps irrégulier , que je découvris bien-tôt être l'ovaire du côté droit , avoit près d'un pied de long , environ autant de large , & son épaisseur étoit de six pouces. Il étoit formé d'un grand nombre de petits sacs de différentes grandeurs , qui contenoient une matière glaireuse semblable à du mucilage ou à du miel. Les tuniques des plus grands de ces sacs étoient plus minces que celles



des plus petits , dont les membranes paroissoient un peu cartilagineuses en quelques endroits , sur-tout celles des sacs qui étoient situés vers le milieu de ce corps , où se trouvoit cette partie appelée des Anatomistes , *Morsus diaboli* , qui y formoit une grosseur irrégulière. La trompe de *Fallope* étoit très-raccourcie , & son diamètre étoit plus grand que dans l'état naturel.

Le Kiste dans lequel l'eau s'étoit épanchée , paroissoit n'être que la membrane externe de l'ovaire , ou même une des hydatides extrêmement dilatée. Il étoit si fort adhérent avec le péritoine dans toute la circonférence du bassin , que quoique les membranes en fussent fort épaisses , j'eus de la peine à le détacher.

Lorsque j'eus écarté ce sac , je découvris la matrice & l'ovaire gauche , qui étoient l'une & l'autre dans leur état naturel par rapport à leur situation & grandeur. Il y avoit dans la matrice un caillot de sang de la grosseur environ d'une noisette.

Tous les autres viscères étoient sains , à l'exception de la vésicule du fiel , qui n'avoit pas plus de deux pouces de long. Les membranes en étoient fort



396 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
épaisses , & embrassoient étroitement  
deux corps durs , qui étoient chacun de  
la grosseur d'une noix muscade moyen-  
ne. Ils étoient séparés l'un de l'autre par  
un petit intervalle , dans lequel on au-  
roit pû à peine loger le bout du doigt ,  
& qui étoit plein d'une sorte de bile  
blanchâtre. A la partie inférieure d'un  
de ces corps durs , du côté de l'intes-  
tin , il y avoit un sillon , qui donnoit  
passage à ce qui se séparoit de bile dans  
la vésicule , & qui la conduisoit du côté  
de l'intestin. J'ai encore par devers moi  
ces deux concrétions.

#### ARTICLE LXXIV.

*Quatre Observations sur des Tumeurs dans  
les Ovaires ; Par M. Alex. Monro,  
Professeur d'Anatomie en l'Université  
d'Edinbourg, & de la Société Royale de  
Londres.*

IL y a quelques années que je fis  
l'ouverture du corps d'une femme ,  
âgée de 36 ans , dont la santé , à ce  
qu'on me dit , avoit toujours été bon-  
ne , & ne s'étoit dérangée que deux ans  
avant sa mort. Ses règles s'étant arrê-  
tées , la malade crut qu'elle étoit grosse ,



& son ventre croissant de jour en jour , on fit tous les apprêts nécessaires pour ses couches. Mais lorsque le dixième mois de cette prétendue grossesse fût écoulé , son ventre s'affaissa tout-à-coup , après une évacuation considérable d'eau par le vagin. Peu de temps après , les règles reparurent , & continuèrent deux ou trois mois : après quoi elles furent de nouveau supprimées , & cette suppression fut accompagnée de symptomes nouveaux de grossesse. Vers la fin du neuvième mois , la malade ayant tous les signes ordinaires aux autres femmes qui sont dans cet état , fut attaquée de tranchées , & resta plusieurs jours en travail , ce qui l'épuisa tellement enfin , qu'elle y succomba.

Le bas-ventre étoit par-tout extrêmement distendu , & je sentis à travers les tégumens , vers la région hypogastrique , un corps dur qui étoit distinct de toutes les autres parties.

Lorsque j'eus fait une incision aux tégumens du bas-ventre , j'absorbai avec une éponge , seize livres d'une eau de couleur brune , qui étoit répandue dans la cavité , & qui étoit si âcre qu'elle me piquoit les doigts. Je trouvai au



fond du bassin quelques cuillerées d'une liqueur mucilagineuse blanche.

La surface interne du péritoine, & la surface extérieure de tous les viscères étoient noires.

Il y avoit un corps spongieux de couleur plombée, qui prenoit naissance de l'intestin *Ileum*, & d'une partie du mésentère, qui lui fournissoient l'un & l'autre des vaisseaux.

La Ratte étoit plus molle qu'elle ne l'est ordinairement.

Le foie étoit adhérent au péritoine par toute sa surface convexe; & il étoit extérieurement d'une couleur plombée, mais il étoit rouge en-dedans.

Je trouvai dans la vésicule six concrétions, qui par leur couleur & les inégalités de leur surface, pouvoient être comparées à de petites mûres de ronce.

La partie inférieure du bas-ventre, depuis un peu au-dessous du nombril, jusqu'aux os pubis, étoit occupée par un grand corps qui étoit adhérent au péritoine, & aux intestins qui lui étoient contigus. La plus grande longueur de ce corps étoit transversalement d'un des os des Iles à l'autre, de douze pouces & deux cinquièmes; sa hauteur de-



puis les os pubis jusques vers le nombril , de sept pouces , & son épaisseur de cinq pouces & demi.

Après avoir détaché ce corps , je trouvai dans leur situation naturelle , la vessie , la matrice , l'ovaire du côté droit , & sa trompe ; mais je cherchai vainement l'ovaire gauche ; & la trompe du même côté avoit été emportée en coupant le corps contre nature que j'ai décrit ci-dessus , auquel je la trouvai ensuite fortement adhérente.

Il y avoit des vaisseaux sanguins fort gros & très-apparens , qui rampoient sur la surface de ce grand corps , qui avoit deux fortes membranes qui l'environnoient. La plus extérieure de ces membranes , étoit facile à séparer , à raison d'une substance cellulaire interposée entre elle & la membrane interne , & cette substance étoit formée de plusieurs cellules , de différentes grandeurs , qui étoient pleines d'une liqueur mucilagineuse , ou d'une matiere moins fluide , & semblable à celle du *Stéatome* ; & ces deux matieres se trouvoient ensemble dans quelques-unes de ces cellules.

Il résulte assez évidemment de cette structure ; de l'histoire précédente de la



400 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
maladie ; & des observations faites par  
l'ouverture du corps , que ce corps con-  
tre nature étoit l'ovaire droit , prodi-  
gieusement grossi & distendu.

SECONDE OBSERVATION.

Une femme âgée de 21 ans, étant dans  
un travail très-difficile de son premier  
enfant, dans lequel elle s'agita beaucoup,  
& changea souvent de situation ; sentit  
bien-tôt après un poids dans l'aîne droi-  
te , & ce poids dans les différentes po-  
stures qu'elle donnoit à son corps , tom-  
boit toujours dans la partie la plus in-  
férieure. Néanmoins, comme elle n'en  
ressentoit aucune douleur , elle resta  
plusieurs mois sans se plaindre , & ne  
commença à en parler , que parce que  
ce poids augmenta , & qu'elle sentit en  
même temps une tumeur & une dureté  
dans l'aîne. Elle se détermina à consul-  
ter des Médecins & des Chirurgiens ,  
qui lui firent appliquer différents topi-  
ques , & lui donnerent des remedes in-  
ternes. Mais elle ne reçut aucun soula-  
gement , ni des uns ni des autres.

Dix-huit mois après ses couches, nous  
fûmes appelés en consultation à son  
sujet , le *Doct. Alexandre Dundas* , *M. Ja-  
ques Robertson* Chirurgien , & moi. Elle



étoit alors si épuisée , qu'elle n'avoit plus , comme on dit , que la peau collée sur les os , & si foible qu'elle n'avoit pas la force de se retourner dans son lit. Son pouls étoit très-foible , mais fréquent. Elle n'avoit point d'appétit , & à peine avoit-elle pris quelque chose , qu'il lui survenoit un redoublement de fièvre , qui se terminoit par une sueur. Elle avoit une soif ardente , & qui s'étanchoit rarement. Elle avoit un cours de ventre qui ne la quittoit pas , & rendoit des matieres vertes extrêmement puantes. Elle passoit les nuits sans dormir , & avoit ordinairement le matin de grandes sueurs.

Ses règles avoient disparu depuis long-temps. Le côté droit de son ventre étoit considérablement enflé ; l'on pouvoit distinguer au tact , une tumeur dure sous les tégumens , qui occupoit toute cette partie : de sorte que nous ne pûmes déterminer si elle se bornoit aux fausses côtes , & à l'os des Iles. Cette tumeur formoit une pointe considérablement saillante , environ quatre pouces au-dessous du nombril , & à une pareille distance de la ligne blanche , endroit où la malade avoit quelque temps auparavant ressenti les plus vives



douleurs. Les tégumens paroissoient fort minces en cet endroit, & on sentoient évidemment sous les doigts la fluctuation d'une liqueur.

On prévoit bien sans doute, que le prognostic que nous portâmes de cette maladie ne fut pas favorable; & après avoir fait connoître aux parens de la malade le danger où elle étoit, nous proposâmes de faire une incision à cette partie saillante de la tumeur, comme le seul moyen propre à procurer peut-être quelque soulagement à la malade, ayant soin en même temps d'avertir, que les suites de cette opération-là même, étoient fort incertaines. Après avoir obtenu le consentement de toutes les personnes intéressées, *M. Robertson* fit une incision d'un pouce de long, à cet endroit qui étoit le plus saillant, & d'où l'on s'attendoit de voir sortir du pus: mais nous ne fûmes pas peu surpris de n'en voir sortir qu'un grand soufflé de vent, qui suivit la lancette, & de voir que le ventre s'affaissa considérablement tout aussi-tôt.

La malade souffrit moins la nuit suivante. Le lendemain en ôtant l'appareil, il sortit par la plaie une grande quantité de la même matiere verte &



puante , qu'elle rendoit depuis longtemps par les selles ; & les deux jours suivans , il sortit encore de cette même matiere , mais la quantité en diminuoit de jour en jour : pendant ce temps-là la diarrhée diminuoit aussi à proportion , & la malade dormoit assez bien toutes les nuits.

Le cinquième jour de l'opération , il ne sortit ni vent ni matiere par la plaie , mais elle fournit environ quatre onces d'un pus bien conditionné.

Depuis ce moment nous conçûmes l'espérance de voir revenir notre malade , car la diarrhée étoit entièrement cessée ; l'appétit devint meilleur ; la malade reprit des forces ; sa fièvre lente & ses sueurs diminuèrent insensiblement , & elle dormoit bien. Nous lui prescrivîmes une diette analeptique , & la tînmes aux gelées , aux bouillons , au lait d'Aneffe , &c. nous lui donnâmes des émulsions rafraîchissantes & de doux narcotiques les soirs. L'ulcere fournissoit une quantité modérée de pus bien digéré , & la tumeur dure du bas-ventre diminuoit considérablement ; de sorte qu'au bout de quinze jours , nous pouvions enfoncer l'extrémité du doigt entre les fausses côtes & la partie supé-



rieure de cette tumeur dure, & entre l'os des îles & la circonférence inférieure de cette même tumeur.

Après un mois de pansement, nous découvrîmes un sinus qui partoît de l'ancienne ouverture, & qui s'étendoit sous les tégumens environ quatre pouces au-dessous, & extérieurement. M. *Robertson* en fit l'incision, & par cette ouverture la surface de la tumeur étant à découvert, nous fîmes notre possible pour en accélérer la suppuration, par le moyen des doux escharrotiques mêlés avec des digestifs balsamiques que nous mîmes sur l'ulcere, & par l'usage des cataplasmes émollients, & propres à favoriser la suppuration, que nous appliquâmes sur toute l'étendue de la tumeur. L'évacuation que procurerent ces remèdes, diminua journellement cette tumeur; & au bout de trois mois, la malade parut jouir d'une santé parfaite; de sorte qu'elle ne voulut pas qu'on entretînt plus long-temps l'ulcere ouvert, quoiqu'on sentît encore dans l'étendue de quelques pouces, du gonflement & de la dureté autour de l'ulcere: nous fûmes donc obligés de cicatrifier l'ulcere.

Elle vécut deux ans entiers sans res-



sentir aucune douleur, après lequel temps il se fit une nouvelle suppuration. Mais la malade eut tant de peur qu'on ne lui fît encore quelque nouvelle opération, qu'elle ne voulut pas qu'on informât aucun de nous de son indisposition. Elle se conduisit selon les avis de quelques bonnes femmes, à qui elle avoit confié son secret. Une de ces femmes me dit après la mort de la malade, que la suppuration abondante qui se faisoit par cette partie, étant venue à cesser, & que la petite ouverture qu'avoit fait le pus s'étant bien-tôt après bouchée, tous les premiers symptomes avoient reparus; & que la malade ayant traîné une vie misérable pendant trois années, à compter du jour de sa rechûte, avoit enfin succombé à ses maux, & étoit morte.

L'histoire que la malade nous avoit faite de la naissance de sa maladie, & des accidens qui l'avoient accompagnée au commencement, donne bien lieu de croire que l'ovaire étoit affecté: & en supposant ce viscere extraordinairement gonflé, adhérent au colon, attaqué enfin d'inflammation & de suppuration, & dont le pus s'est fait jour à travers ses membranes & celles du



colon, qui lui étoit contigu, on expliquera facilement tous les phénomènes de cette maladie, qui au premier abord paroissent assez difficiles à comprendre.

*TROISIEME OBSERVATION.*

La nommée N\*\*, âgée de 26 ans, d'un tempérament foible & délicat, étant en travail de son cinquième enfant, souffrit après son accouchement les plus vives douleurs, par la faute de sa Sage-femme, qui tira imprudemment l'arrière-faix. Ces douleurs cependant diminuerent beaucoup au bout de quelques heures, & furent modérées jusqu'au second jour, qu'elle se plaignit d'une douleur des plus violentes, située profondément dans l'aîne gauche. On n'appercevoit ni gonflement, ni dureté, ni changement de couleur à la partie affectée. Lorsque la malade vouloit se coucher sur le côté gauche, sa douleur augmentoit considérablement. Elle avoit le pouls foible, mais fréquent; une soif extrême; le ventre étoit resserré, & les urines ne passoient qu'en petite quantité. Les vuidanges couloient comme il convient. La malade étoit plus maigre & plus foible qu'à l'ordinaire, & tomboit souvent en foiblesse.



On lui donna des lavemens émollients & légèrement purgatifs. On la mit à l'usage du lait d'amandes pour boisson ordinaire, & des gruaux pour toute nourriture. Quand elle avoit des foiblesses, elle prenoit une cuillerée d'une potion cordiale. On appliqua fréquemment des fomentations émollientes sur la partie douloureuse.

Les symptomes augmentant toujours, je remarquai le huitième jour, une grosse tumeur située au-dessous des muscles, & qui s'étendoit depuis l'os pubis, jusqu'à la partie supérieure de l'os des îles. La peau qui recouvroit cette tumeur étoit rouge. Les forces de la malade étoient alors déjà si épuisées, qu'elle avoit de la peine à se retourner dans son lit. Sur quelque côté qu'elle se mît, elle souffroit tant, qu'elle avoit pris le parti de rester toujours couchée sur le dos. Sa respiration étoit laborieuse, & elle avoit de fréquentes foiblesses. Voyant donc qu'il n'y avoit aucune espérance d'obtenir la résolution de la tumeur, je la couvris d'un cataplasme propre à en favoriser la suppuration; je fis continuer la potion cordiale, & fis prendre tous les soirs une petite dose d'*Opium*.



Elle resta plus de quinze jours dans cet état de foiblesse extrême, & il lui survint à la fin un vomissement & un cours de ventre, qui durèrent deux jours, jusqu'à ce que la matière purulente qui formoit la tumeur, ayant rongé les tégumens environ deux pouces au-dessus de l'anneau du muscle oblique externe, sortit en grande quantité : après quoi le vomissement & le cours de ventre cessèrent, la fièvre diminua, les douleurs s'appaisèrent, & la malade commença à dormir tranquillement.

L'ouverture de l'ulcere étoit petite ; je proposai de l'aggrandir par une incision, mais la malade refusa absolument de le souffrir, comme elle n'avoit pas voulu permettre que j'ouvrisse moi-même la tumeur, lorsque j'avois commencé à sentir la fluctuation de la matière. J'introduisis dans l'ouverture une tente chargée d'onguent Basilic, & de Précipité rouge, & continuai le précédent cataplasme. Deux jours après, je découvris deux autres petits trous, formés par l'âcreté du pus, peu distants du premier, & qui s'élargissoient journellement par l'usage constant des escarrotiques. Ce qui sortoit par ces ouvertures, étoit quelquefois purulent, mais



mais le plus souvent ce n'étoit qu'une substance mucilagineuse, semblable à du blanc d'œuf.

J'entretins les ouvertures, & favorisai la suppuration, en continuant les pansemens ci-dessus, au moyen de quoi la dureté se ramollit insensiblement, les symptomes dangereux se dissipèrent, & la malade reprit des forces; mais pendant le cours de plusieurs mois, elle fut souvent attaquée de violents accès d'asthme, dont l'Oxymel pectoral décrit dans la Pharmacopée d'Edinbourg, ne manqua jamais de la délivrer. Depuis ce temps, elle a joui d'une santé aussi parfaite qu'auparavant, & a eu encore plusieurs enfans.

La maniere dont s'est fait l'accroissement de cette tumeur; sa situation dans un des côtés du bas-ventre; l'écoulement des vuidanges dans le temps de la plus grande inflammation; le pus dont il n'est pas sorti une goutte par le vagin lorsque la tumeur est tombée en suppuration; & la qualité presque entièrement mucilagineuse de la matière qui sortoit par les ouvertures faites aux tégumens; tout enfin semble nous persuader que dans cette maladie, c'étoit l'ovaire & non la matrice qui étoit affecté.



## QUATRIEME OBSERVATION.

M. *H. Sutherland* Chirurgien, actuellement Médecin à *Kirkwall* en *Orkney*, m'écrivit pour sçavoir mon avis sur la maladie d'une Dame, qui, six semaines après son accouchement, se plaignit d'une douleur & d'une dureté à la par-tie inférieure du côté droit du bas-ventre, qui s'étendirent ensuite en haut & vers le côté gauche au-dessus de l'os pubis, & lui causerent de grandes incommodités. Ses règles avoient été plusieurs mois sans paroître depuis ses couches; ses urines ne couloient qu'en petite quantité; elle n'étoit jamais sans une fièvre lente; n'avoit point d'appétit, & étoit réduite dans un état de foiblesse & de maigreur extraordinaire.

M. *Sutherland* m'apprit par sa lettre, qu'on avoit appliqué sur la tumeur un emplâtre anti-hystérique, qu'on avoit auparavant frotté d'huile de Succin, & qu'on y avoit fait ensuite des embrocations avec un liniment composé d'onguent d'Althea, d'esprit de sel Ammoniac, d'huile de Succin & d'Anis. On avoit fait prendre pendant quelque temps à la malade des amers, & on lui donnoit du crystal minéral dans sa



boisson ordinaire. Par le moyen de ces remedes , ses régles reparurent régulié-  
 rement , les urines coulerent en suffi-  
 sante quantité , & la fièvre lente parut  
 se dissiper. Mais son appétit ne revint  
 point , & lorsqu'elle avoit mangé , elle  
 avoit mal à l'estomac , & étoit dans un  
 grand mal-aïse. Son ventre étoit si pa-  
 resseux , qu'elle alloit à peine une fois  
 par semaine à la selle. Elle étoit tou-  
 jours foible & dans un état de maigreur.  
 Les douleurs , la dureté & le gonfle-  
 ment du bas-ventre , augmentoient à  
 vûe d'œil. Quoiqu'elle dormît beau-  
 coup , tant pendant la nuit que dans le  
 courant du jour , ses forces n'y ga-  
 gnoient rien , & elle n'en étoit pas  
 mieux , se trouvant toujours lasse & ac-  
 cablée à son reveil.

Pour répondre à la lettre de M. *Su-  
 therland* , je lui écrivis que je soupçon-  
 nois une tumeur dans l'ovaire du côté  
 droit ; que dans la supposition que mon  
 soupçon fût fondé , il trouveroit vrai-  
 semblablement , en examinant bien  
 toutes les circonstances de la maladie ,  
 que l'augmentation de cette tumeur  
 s'étoit faite de la manière suivante.  
 Qu'avant qu'on se soit apperçu d'au-  
 cun gonflement & d'aucune dureté , la



malade avoit dû ressentir un poids qui changeoit de place, & se faisoit sentir dans la partie la plus inférieure du bassin, selon les différentes situations qu'elle donnoit à son corps. Que l'accroissement de la tumeur avoit dû se faire de bas en haut, & que lorsqu'elle étoit parvenue au point de soulever visiblement les tégumens du bas-ventre, elle avoit dû paroître fixe, & ne plus changer de situation. Que si la suppuration n'étoit pas encore commencée, la douleur que la malade ressentoit à la tumeur ne devoit pas être bien vive; qu'il ne devoit y avoir ni rougeur ni dureté aux tégumens, & que la malade ne devoit avoir ni fièvre ni soif, &c. Que si la tumeur avoit commencé à tomber en suppuration, tous les symptomes dont je supposois que la malade devoit être exempte, devoient s'y trouver.

Dans la supposition que la suppuration ne fût pas encore commencée, mon avis fut qu'on tentât, s'il étoit possible, la résolution de la tumeur, & pour cet effet, je proposai d'y appliquer fréquemment des fomentations apéritives & résolutives; & d'y tenir un cataplasme fait avec les farines émol-



lientes , une bonne quantité de *Galbanum* dissout dans un jaune d'œuf , & un peu d'onguent d'*Althea* , & de continuer constamment les fomentations. Que pendant l'usage de ces topiques , la malade continueroit intérieurement celui des amers , & prendroit en outre des pilules faites avec les gommes pures , & une petite quantité d'aloë , observant de ne lui donner que des alimens les plus légers , des plus faciles à digérer & des moins échauffants ; & pour boisson du petit lait , de la tisane d'orge , ou du vin & de l'eau.

Que s'il paroïssoit déjà des signes de suppuration , il falloit l'accélérer par tous des moyens que l'art emploie en pareil cas.

Quelques mois après que j'eus envoyé ma Consultation , le mari de la malade me remit une réponse de M. *Sutherland* , qui me marquoit que l'augmentation de la tumeur s'étoit faite précisément comme je l'avois marqué , mais qu'il n'y avoit aucun signe de suppuration. Que le bonheur que j'avois eu de deviner juste des symptomes dont on ne m'avoit pas parlé , & auxquels on n'avoit pas même fait d'attention avant qu'on eût reçu ma Consultation , avoit



414 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
inspiré beaucoup de confiance à la malade, & l'avoient déterminée à faire ponctuellement tout ce que je lui avois conseillé, au moyen de quoi la tumeur & la douleur s'étoient dissipées totalement, sans qu'il fût survenu d'évacuation sensible par aucune voie, & que ma malade étoit en santé & bien rétablie.

Depuis sa guérison, elle a eu des enfans, & jouit encore d'une bonne santé. Il lui reste seulement, dit-elle, une foiblesse dans ce côté, & lorsqu'elle fait un voyage ou qu'elle a été à cheval, elle ressent une douleur à l'endroit où a été précédemment la tumeur.

#### ARTICLE LXXV.

*Observation sur des Ulceres causés par des Dragonneaux ; Par Mrs Robert Hutcheson, & George Forbes, Praticiens en Médecine & en Chirurgie, dans l'Isle de Bermude.*

LES Observations qu'on nous a données sur les Dragonneaux, & sur les vers des Indes ou de la Guinée, n'étant pas détaillées assez exactement, pour apprendre aux jeunes Praticiens à trai-



ter les personnes attaquées de cette maladie, nous vous envoyons l'observation suivante, dans l'espérance qu'elle pourra être de quelque utilité à ceux qui exerceront la Chirurgie dans cette partie du monde.

Un jeune garçon qu'on avoit amené depuis peu de *Guinée*, qui étoit âgé d'environ quinze ans, & dont la constitution étoit délicate, en faisant le voyage de la *Jamaïque* en cette isle de *Bermude*, ressentit une douleur aiguë à la partie externe du *Tibia*, où il y avoit gonflement & dureté, avec apparence de suppuration. Nous lui tirâmes huit onces de sang, le purgeâmes avec la Manne & la crème de Tartre, lui couvrîmes la partie malade avec de l'onguent d'Althea, & appliquâmes par-dessus un appareil mou. Le malade souffrit beaucoup pendant toute la journée, & la nuit suivante il fut agité, altéré, & eut la fièvre.

Le lendemain matin, nous trouvâmes la tumeur, la tension & l'inflammation de la jambe augmentées. Nous y fîmes des embrocations avec le liniment, & appliquâmes par-dessus un cataplasme fait avec les farines émollientes, la graine de lin, les semences de foenugrec,



& l'onguent d'Althea. Après deux jours de ce pansement, la suppuration se trouva faite, & on fit une incision de deux pouces aux tégumens qui couvroient l'abcès, d'où il sortit deux cuillerées de pus & de sang. L'ulcere fut pansé avec le digestif ordinaire, avec le plumasseau chargé d'onguent Basilic jaune, & par-dessus le tout un emplâtre de Diachylon avec les gommes. La nuit suivante le malade souffrit beaucoup moins, & dormit.

Le lendemain l'ulcere parut en bon état, mais nous observâmes un corps qui étoit de la grosseur environ d'une sonde ordinaire d'argent, dont la couleur étoit fort blanche, & qui ressembloit à un tendon. Ce corps étoit pendant hors de l'ulcere, & sortoit de la partie supérieure de l'ouverture. En le tirant doucement, nous l'allongeâmes de trois ou quatre pouces; & connoissant alors à quelle maladie nous avions à faire, nous le roulâmes sur un petit morceau de plomb, & l'affujétîmes avec un fil.

Le jour suivant, nous en tirâmes encore huit pouces, & nous mîmes dans l'ulcere un morceau d'éponge préparée, pour en tenir les levres écartées.



Au troisiéme pansement, le malade se plaignit, d'une douleur qu'il ressentoit au gros doigt du pied, & le metatarse étoit enflé.

Cette nouvelle tumeur fut traitée comme la précédente, mais la suppuration ne s'y fit pas aussi bien; car lorsque nous en fîmes l'ouverture, il n'en sortit qu'une liqueur ichoreuse, mêlée de sang, & la jambe devint enflée. Le temps étoit pour lors extrêmement froid, dont le malade fut beaucoup incommodé, & la jambe parut menacée de gangrène. Nous y fîmes des fomentations, l'enveloppâmes depuis l'orteil jusqu'au jarret, d'une flanelle trempée dans l'esprit-de-vin. Nous recommençâmes les fomentations sur le soir, & ayant remarqué quelques vessies pleines d'eau sur le pied & autour de l'ulcere, dont les lèvres étoient livides, nous fîmes plusieurs scarifications aux environs, que nous pansâmes avec l'huile de Térébenthine, en appliquant par-dessus, la flanelle trempée dans l'esprit-de-vin, soutenue d'un bandage, & nous administrâmes au malade une potion cordiale.

Le lendemain matin l'ulcere nous



parut plus vermeil , la suppuration commençoit à se faire aux endroits qui avoient été scarifiés , & nous apperçûmes l'extrémité d'un autre Dragonneau ; mais il étoit si fortement attaché , que nous n'osâmes pas risquer de le tirer hors de l'ulcere , & nous nous contentâmes de lui attacher un fil. Nous tînmes le Malade à une diète sévère , ne lui permettant aucun aliment salé , ni liqueur spiritueuse ; nous lui donnâmes de temps à autre des médicaments laxatifs , & continuâmes le même pansement que dessus.

La suppuration des ulceres étant bien établie , nous pûmes tirer plus facilement les vers. Nous eûmes trois verges & demie ( environ sept pieds & demi ) de celui de la jambe ; mais après avoir tiré six pouces de celui du pied , nous le rompîmes pour avoir voulu le tirer trop fort , & il rentra & se déroba à nos yeux. L'enflure , l'inflammation , & une violente douleur suivirent de près cet accident , & dans le pansement suivant nous apperçûmes une tumeur vers l'extrémité du Péroné , une autre sur la première articulation du gros doigt du pied , & deux autres sur la partie charnue de la jambe. Nous traitâ-



mes toutes ces tumeurs par la même méthode que nous avions suivie dans le traitement de la première, & dans l'espace d'environ deux mois nous tirâmes hors des différents ulcères trente verges ( quatre-vingt-dix pieds ) de Dragonneaux, après quoi les ulcères se guérèrent, & se cicatrisèrent sans obstacle. Nous jugeâmes néanmoins à propos de faire prendre pendant longtemps de l'Ethiops minéral à notre Malade, à qui nous donnâmes de temps en temps de doux purgatifs, au moyen de quoi il se rétablit parfaitement.

## ARTICLE LXXVII.

*Histoire d'une maladie que les Affriquains appellent le Yaw, avec la vraie maniere de la traiter : Par M. . . . . (a).*

LE Yaw est une maladie épidémique, ou plutôt endémique en Guinée, & dans les pays chauds de l'Affrique, dont peu de personnes de l'un & de l'autre sexe manquent rarement d'être

(a) La personne qui nous a communiqué ce Mémoire, ne nous a pas permis d'en nommer l'Auteur, qui a refusé son consentement.



420    **ESSAIS ET OBSERVATIONS**  
attaquées dans le courant de leur vie,  
mais principalement dans l'enfance ou  
l'adolescence. Les premiers signes qui  
annoncent cette maladie, sont de pe-  
tites taches sur la peau, qui ne sont  
accompagnées d'aucune enflure, qui ne  
sont d'abord pas plus grandes que la  
pointe d'une épingle, qui s'étendent de  
jour en jour, & deviennent autant de  
petits boutons : peu de temps après  
l'épiderme se détache, & alors au lieu  
de pus ou de matière ichoreuse, on ne  
trouve dans ces petites tumeurs qu'une  
escarre blanche, sous laquelle on voit  
un petit champignon rouge qui naît de  
la peau, qui parvient insensiblement à  
différentes grandeurs, quelques-uns  
devenant plus petits que les moindres  
fraises des bois, d'autres aussi gros que  
des framboises, & d'autres aussi gros  
que les plus grosses mûres, auxquelles  
ils ressemblent beaucoup, étant formés  
comme elles de plusieurs grains. Pen-  
dant que ces Champignons croissent à  
ce point, les poils noirs qui se trouvent  
sur les parties qui sont attaquées du  
*Yaw*, perdent leur couleur & devien-  
nent insensiblement blancs. Je veux  
dire qu'ils blanchissent, parce que leur  
substance de noire qu'elle étoit, de-



vient blanche & transparente , comme celle des cheveux des personnes âgées, & non par la matiere purulente que fournit le champignon , qui n'opere pas ce changement en se desséchant autour d'eux , comme cela arrive à la peau des environs.

Je crois qu'il n'est pas possible de connoître au juste le temps que cette maladie met à parcourir ces différentes périodes. Il y a des tempéramens qui paroissent plus propres à produire cette dégoutante maladie , ou à la recevoir par contagion , & un même tempérament peut aussi selon certaines dispositions , la recevoir ou la produire plutôt dans un temps que dans un autre : si elle vient de contagion , la qualité ou la quantité des corpuscules contagieux peut accélérer ou retarder les symptomes. L'expérience m'a fait voir que les Negres qui étoient forts , qui avoient de l'embonpoint , & qui étoient bien nourris , avoient eu un mois après l'apparition de ces taches blanches , plusieurs de ces *Yaws* ou Champignons , aussi gros que des Mûres ; & que dans ceux qui n'étoient pas bien charnus & qui avoient été mal-nourris , les *Yaws* n'excédoient pas au bout de trois mois



422 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
la grosseur d'une fraise ordinaire.

Ces champignons viennent indifféremment sur toutes les parties du corps, mais le plus grand nombre & les plus gros, se trouvent ordinairement aux aînes autour des parties honteuses & de l'anüs, sous les aisselles & au visage. Quand ils sont fort gros, le nombre en est petit; & quand il y en a beaucoup, leur grosseur est moindre. Pendant tout ce temps-là le Malade paroît en bonne santé, ne perd point son appétit, & ne semble avoir d'autre incommodité que celle qui dépend de la saleté des ulcères; car ces champignons ne sont pas douloureux, à moins qu'on ne les touche rudement.

Telle est la forme sous laquelle se présente cette maladie, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même, & elle reste dans cet état sans aucun dérangement sensible: je ne sçaurois dire quelles pourroient en être les suites avec le temps, sçavoir si la maladie ne pourroit pas se guérir d'elle-même, lorsque l'humeur qui la cause seroit entièrement expulsée hors du corps, & épuisée? Ou si ces champignons ne pourroient pas se convertir en autant d'ulcères Phagedeniques, propres à at-



taquer en même temps les os, & à y causer des grosseurs, des exostoses, & des caries, comme cela arrive quand on tente la guérison de la maladie sans succès; ou si cette maladie ne pourroit pas changer le diamètre de tous ou d'une grande partie des conduits excréteurs des glandes miliaires, & les mettre en état de laisser passer un fluide plus épais que celui qui fournit la sueur naturelle, ou l'insensible transpiration, & qui venant à se dessécher sur la peau, rendroit le Malade scorbutique ou couvert de croûtes semblables à celles qui couvrent la peau des lépreux. Cette conjecture me paroît très-vraisemblable; & il ne l'est pas moins de dire que l'infection est épuisée lorsque tous ces champignons se sont desséchés.

Cette maladie étant contagieuse, c'est au Maître des Negres à veiller à la guérison, tant par charité pour le Negre qui en est attaqué, que pour ses propres intérêts, ceux de sa famille, & de tous les autres Negres de l'Habitation qui ne l'ont point encore eue, & qui sont en danger d'en être infectés.

Le *Yaw* n'est souvent point dangereux, si on le traite à temps & d'une manière méthodique, & lorsque le Ma-



lade n'a point encore fait de remède. Mais s'il a déjà passé par la salivation, s'il a pris intérieurement quelque quantité de Mercure ; ou si ces champignons après avoir disparu reviennent une seconde fois, la maladie alors est toujours très-difficile à guérir, & souvent incurable. Je suis persuadé que la suite des symptômes terribles dont je vais rendre compte, dépend autant de l'application à contretemps & mal entendue du Mercure, que de la maladie elle-même ; voici les raisons qui me portent à le croire.

Tous les Negres qui ont le *Yaw* en *Affrique*, & qui y ont été guéris, ne l'ont jamais plus ici. Il ne leur en reste aucun accident qui paroisse en être la suite : depuis neuf ans que j'exerce la Médecine en ce pays, je n'ai jamais vu de Malade qui ait eu aucune rechûte lorsque j'ai commencé le traitement, & il ne m'est point arrivé d'en perdre aucun, quoique j'en aye traité un grand nombre de l'un & de l'autre sexe & de tous âges. On ne doit pas être surpris que les *Affriquains* entendent mieux les maladies de leur pays, que nous autres Européens, puisqu'ils ont vraisemblablement une expérience de



plus de trois mille ans fondée sur l'observation , & que la nôtre ne va pas à cent ans.

Aussi-tôt qu'on s'apperçoit qu'un Negre a le *Yaws* , il faut le séparer des autres , & le mettre dans une maison où il soit seul , & si l'on n'est pas sûr que ce soit cette maladie , il faut l'enfermer pendant sept jours , au bout desquels on l'examinera de nouveau, comme il étoit ordonné aux Juifs d'en agir envers ceux qui avoient la lepre , *Levit. Chap. XIII.* Ce temps-là suffit communément pour s'en assûrer. Dès qu'on est convaincu que les éruptions annoncent véritablement les *Yaws* , on donnera le Bol suivant au Malade.

*Rx. Flor. sulphur. Scrup. j.  
Camphor. ( in spt. vin. sol. ) Gr. v.  
Theriac. Andromach. Drach. j.  
Syrup. Croci, q. s. m. ft. Bolus.  
Quaque nocte hora somni sumendus.*

On réitérera ce bol tous les soirs pendant quinze jours ou trois semaines , ou jusqu'à ce que les champignons ou les *Yaws* soient parvenus à leur état , ce qu'on découvrira aisément lorsqu'ils n'augmenteront plus ni



426 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
en grosseur ni en nombre ; il est temps  
alors d'exciter une douce salivation au  
Malade par le moyen du Mercure doux,  
sans autre préparation préliminaire.

On donnera le Mercure doux par  
petites doses , afin qu'il ne purge ni  
par haut ni par bas. Je n'en ai jamais  
fait prendre plus de cinq grains à la fois,  
dont je fais faire un bol , & je répète  
cette dose une , deux ou trois fois par  
jour , selon que le Malade me paroît  
en état de supporter ce remède. Je ne  
pousse jamais volontairement la saliva-  
tion au-delà d'une pinte par jour : sou-  
vent lorsqu'on a excité la salivation à  
ce point-là , tous les champignons se  
couvrent d'une croute ou gale écail-  
leuse & sèche , ce qui rend les Malades  
couverts de ces champignons , horri-  
bles à voir. Ces croutes ou gales tom-  
bent tous les jours par petites écailles  
blanches , & dans dix ou douze jours la  
peau reste unie & nette.

Je cesse pour lors de donner du Mer-  
cure doux , & laisse tomber la saliva-  
tion d'elle-même. Après la salivation je  
les fais suer deux ou trois fois par le  
moyen de la lampe à Esprit-de-vin ,  
& leur fais prendre l'Electuaire sui-  
vant.



*Rx. Æthiop. Mineral Unc. j. Sem.*  
*Gum. Guaiac. Unc. Sem.*  
*Theriac. Andromach.*  
*Confero. Rosar. rubr. aa. Unc. j.*  
*Ol. Sassafras. Gut. xx.*  
*Syrup. Croq. q. s. m. f. Electuar.*  
*Capiat. Drach. ij. mane & vesperi.*

Je leur ordonne encore la décoction de Guaiac & de Sassafras , fermentée avec le syrop de sucre , pour toute boisson pendant qu'ils sont à l'usage de l'Electuaire , & je la leur fais continuer huit ou quinze jours après qu'ils l'ont cessé.

Quelquefois après que tous les autres *Yaws* ont disparus , que la peau est nette, & que la salivation est tombée, il en reste un gros , dont les grains sont fort saillants, & qui est rouge & humide. Ce champignon est communément appelé le *Maître-Yaw* , & a coûté la vie à plusieurs Negres , parce que quelques Praticiens se sont imaginé qu'il falloit exciter une seconde , & même une troisième salivation ; quoique de fait il ne soit besoin d'autre chose que d'un doux caustique ou d'un léger escarrotique par le moyen duquel on le consumera



428 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
jusqu'à ce qu'il soit un huitième ou un dixième de pouce au-dessous du niveau de l'épiderme, & alors il se guérira aussi facilement & en aussi peu de temps qu'un ulcere simple de la même grandeur & figure. Je me suis ordinairement servi d'un mélange de parties égales de Précipité rouge, & d'Alun brûlé, pour mon escarrotique, & pour digestif de l'onguent Basilic, sur une once duquel j'ajoutois un gros de Précipité rouge, & je cicatrise l'ulcere avec de la charpie trempée dans l'esprit-de-vin & exprimée, & avec la pierre de Vitriol.

Après que les *Yaws* sont guéris, il y a des Malades à qui il survient des charbons aux pieds, qui quelquefois les mettent hors d'état de marcher, ou s'ils le peuvent, ce n'est qu'avec beaucoup de douleur.

Cette seconde maladie paroît entièrement due à l'humeur qui a causé la première, qui se trouve emprisonnée dans la plante des pieds, à cause de la dureté de l'épiderme, les Negres ayant coutume d'aller nus-pieds. Quelquefois toute la plante du pied est affectée, au point qu'ils ne peuvent seulement souffrir qu'on y touche, & d'autres fois



il n'y a qu'une tache qui n'excède pas la largeur d'une piece de vingt-quatre fols. Avec le temps la douleur attire l'inflammation & la suppuration, & le Malade cesse alors de souffrir : il paroît guéri, & l'est souvent en effet lorsque tout le *fungus* est tombé en suppuration. Mais d'autres fois il arrive qu'au bout de cinq ou six semaines, & quand la peau s'est endurcie, la douleur & l'inflammation, &c. recommencent, & que cet accident disparoît & recommence pendant plusieurs années de suite, jusqu'à ce que cette chair fongueuse soit consumée par les fréquentes suppurations, ou détruite par le secours de l'art.

Les Maîtres des Habitations & les Negres, ont des recettes particulieres contre cette maladie; mais la meilleure méthode pour la guérir consiste dans les bains, & dans la destruction de l'épiderme, après quoi on procede comme pour le *Maître-Yaw*. Les doux escarrotiques méritent principalement la préférence dans le cas dont il s'agit, & il faut apporter toute l'attention imaginable pour éviter les tendons, & le périoste.

Aux enfans qui sont au-dessous de six



ou sept ans, & qui n'ont point encore assez de raison pour souffrir la salivation, lorsque la maladie est parvenue au point où il conviendrait d'employer ce moyen, je commence par leur donner un grain ou deux de Mercure doux dans du sucre; ce que je répète tous les jours, ou tous les deux ou trois jours, à dessein seulement de leur tenir la bouche un peu ulcérée jusqu'à ce que les *Yaws* soient desséchés, qu'ils tombent par écailles, & laissent la peau nette. Cette pratique réussit toujours, mais elle demande plus de temps que dans les adultes.

Il m'est arrivé trois fois d'avoir à traiter de cette maladie, la mere & son enfant à la mammelle, qui avoient l'un & l'autre le corps tout couvert d'*Yaws*. Deux de ces enfans ont été guéris par les remèdes que je faisois prendre à leurs meres; quoiqu'ils ne reçussent de ces remèdes que ce qui passoit avec le lait. Quand au troisième qui étoit & plus fort & plus âgé que les premiers, les *Yaws* qu'il avoit sur son corps étoient secs quand sa mere fut guérie; & dans un autre ils se trouverent couverts de croutes ou de gales, mais ces croutes ne tomberent pas par écailles,



& je fus obligé pour achever la guérison , de lui donner trois ou quatre petites prises de Mercure doux , & de lui faire prendre pendant quelque temps l'*Æthiops Minéral*.

On m'a assuré que l'*Æthiops minéral*, donné en grande dose , pendant trois ou quatre mois , pouvoit guerir cette maladie , même dans les adultes. Je ne l'ai jamais éprouvé , à cause du temps considérable qu'il faut avant qu'il produise l'effet désiré , & parce qu'on ne sçauroit attendre d'un Nègre qu'il prenne de lui-même les remèdes qu'on lui ordonne , & que le maître ne voudroit pas se donner le soin d'aller les lui faire prendre pendant si long-temps : mais je suis convaincu qu'on pourroit y avoir recours avec espérance de succès.

Bien des personnes seront surprises sans doute , de ce que me proposant de donner des remèdes mercuriels pour cette maladie , je ne prépare pas mes malades par la saignée & la purgation , avant que de les faire saliver , & de ce que je ne finis pas par la purgation. Quant au premier point , je dis que cette maladie est une affection cutanée , & que la peau est l'émonctoire naturel par



lequel l'humeur peccante est expulsée hors du corps , par le moyen d'une crise fort extraordinaire , & contre nature. J'entends par une crise contre nature , que l'humeur qui cause cette maladie , semblable à celle de la Petite-Vérole , n'est pas de nature à parvenir jamais à un degré de coction suffisant pour pouvoir être séparée par la voie des sécrétions naturelles ; & que les *Fungus* sont aussi naturels dans cette maladie , que le sont les pustules dans la Petite-Vérole ; car si l'on excite la salivation aux Malades avant que ces *Fungus* soient parvenus à leur plus haut point d'accroissement , ce qu'on peut espérer de mieux , est de les voir reparoître peu de temps après la salivation : & la saignée ainsi que la purgation , ne sçauroient avoir d'autre effet que de retarder les progrès des *Yaws* , & d'enlever vraisemblablement quelques fluides qui étoient absolument nécessaires pour les opérations de la nature , ou de confondre peut-être l'humeur qui cause la maladie avec les autres fluides , de sorte qu'il n'est plus possible dans la suite d'en procurer une entière séparation.

Pour ce qui concerne la purgation ,  
qu'est-il



qu'est-il besoin d'y avoir recours , lorsque la salivation est cessée , & que la matiere morbifique est entièrement épuisée ? Peut-on se proposer d'entraîner par la voie des intestins une humeur dont la nature paroît vouloir se débarrasser par le moyen des champignons qu'elle pousse sur la peau ? Et n'est-il pas plus vraisemblable que ce qui pourroit rester de cette matiere dans le tissu de la peau , doit être entraîné hors du corps par la transpiration , plutôt que par la purgation , qui pourroit en rappeler dans le sang quelques parties propres à causer de nouveaux désordres ? Ajoutons à toutes ces raisons que le *Maître-Yaw* , lorsqu'il est parvenu à son plus haut degré d'accroissement , est simplement un vice local , qu'on guérit aisément par des remèdes externes , quoiqu'il contienne assez de matiere contagieuse pour donner cette maladie par inoculation à plusieurs centaines de personnes.

Cette maladie , telle que je viens de la décrire , est différente de la Vérole ; mais les accidens qui lui succèdent lorsqu'elle a été mal traitée , sont si ressemblants à ceux d'une Vérole invétérée , & le mélange confus des Negres



entre eux , les rend si susceptibles de levain vérolique , que dans bien des cas il seroit très-difficile , pour ne pas dire impossible , de distinguer ces deux maladies , sur-tout lorsque le Malade les a déjà eues toutes les deux , avant que de ressentir les accidens qui sont les suites de la premiere.

Ces accidens sont de vives douleurs dans les membres , qui se font sentir même pendant la nuit ; qui dans quelques sujets sont accompagnées de nodus & d'exostoses ; & dans d'autres , d'ulceres qui carient les os. Je n'entreprendrai pas de décider à laquelle de ces deux maladies on doit attribuer ces accidens : mais je dis que si un Negre qui n'a jamais eu aucune maladie vénérienne , & qui a eu le *Yaw* , est sujet à ces accidens , il y a tout lieu de croire qu'ils dépendent de cette derniere maladie , sur-tout si la méthode propre à pallier ou à guérir la Vérole , ne fait que les irriter & les augmenter. Je ferai part d'une ou deux observations , où il me semble que les accidens ci-dessus énoncés , dépendent du *Yaw* , & qui serviront à déterminer le Lecteur sur le parti qu'il doit prendre dans cette question.



En l'année 1727, on me pria d'examiner un jeune Negre affligé depuis long-temps d'ulceres à la jambe & au pied droit, qu'on supposoit dépendre du *Yaw* qu'il avoit eu dans son enfance, & dont on prétendoit qu'il avoit été guéri imparfaitement. Ce jeune homme se portoit bien d'ailleurs. On l'avoit fait saliver plusieurs fois, & on lui avoit fait prendre différents remedes, le tout inutilement. Je trouvai deux des os du Métatarse entièrement consumés, & les trois autres étoient cariés; l'os du Talon & l'Epiphyse inférieure du Tibia l'étoient aussi. Je dis à la Dame à qui il appartenoit, qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de le tirer d'affaire; que les os qui étoient attaqués se corromproient; qu'il n'y surviendrait aucune exfoliation; & que si j'en venois à l'amputation de la jambe comme on le désiroit, il arriveroit de ces deux choses l'une, ou que je ne pourrois venir à bout de cicatrifer la plaie, ou que si elle se cicatrifioit, le Malade ne survivroit pas long-temps à l'opération. Cependant pressé par les instances continuelles, & de la Dame, & de l'Esclave lui-même, je me déterminai à lui couper la jambe.



Je le saignai , & le purgeai deux ou trois fois , & lui fis un Cautere à l'autre jambe , & un à chaque bras. Quelques jours après que ces cauterres furent en train , je lui amputai la jambe à la maniere ordinaire. Je cicatrisai la plaie avec toute la facilité imaginable , & le Malade étoit fort aise de pouvoir marcher sur une jambe de bois. Environ un mois après que la plaie fût cicatrisée , il fut attaqué de fièvre , à laquelle succéderent en peu de jours une violente douleur , & une inflammation à la cuisse & au genou du côté de l'amputation. Quinze jours après la premiere attaque de la fièvre , je trouvai de la fluctuation au jarret. J'y fis une incision , par laquelle il sortit une chopine de matiere. La fièvre diminua à mesure que la suppuration s'établit , & le Malade se tira d'affaire. Il est encore vivant & en santé ; mais je lui ai laissé l'ulcere ouvert , en guise de Cautere.

Une jeune femme vint d'Angleterre en ce pays , pour apprendre à lire à la fille d'un particulier : après quelque temps de séjour , elle se maria à un Inspecteur qui lui donna le *Yaw*. Dès qu'elle s'apperçut de cette maladie , elle fut effrayée , & alla trouver un ha-



bitant qui avoit coutume de traiter des Negres. Elle avoit déjà sur le corps un assez grand nombre d'excroissances fungueuses, pour que le caractère de la maladie ne fût pas douteux. Il la confina tout de suite dans une espece d'é-tuve ( qu'on appelle ici une maison chaude ) & dès le soir même il lui donna une friction Mercurielle , avec un onguent dont la quantité de Mercure étoit selon la proportion donnée par *Wiseman* \*. Cette seule friction lui excita une salivation abondante, qui dura environ six ou sept semaines : elle fut pendant quatre semaines sans pouvoir proférer un seul mot , & sa salivation étoit teinte de sang. Lorsque la salivation eut cessé, la Malade fut parfaitement guérie ; elle recouvra promptement ses forces , & on l'engagea d'aller en Angleterre avec la fille d'un riche particulier , en qualité de femme de chambre , & en conséquence elle s'embarqua dans le mois de Mai ou de Juin de l'année 1728.

Quelques semaines après son arrivée à Londres , elle fut attaquée de

\* Cette proportion est de six onces de Mercure, sur seize onces de graisse.



438 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
violentes douleurs dans les bras & dans les jambes, & se mit entre les mains d'un Chirurgien ou d'un Apoticaire de sa connoissance, qui lui fit prendre bien des remedes sans aucun fruit; car dans le temps qu'elle étoit sous sa direction, il lui survint un ulcere à la jambe, & un autre au bras. Pendant ces entrefaites, voyant que l'argent commençoit à lui manquer, & étant persuadée qu'elle trouveroit plus de secours dans ce pays où sa maladie étoit connue, que dans celui où elle étoit où cette maladie étoit inconnue, (du moins à ceux à qui elle s'étoit adressée) elle s'embarqua de nouveau pour retourner en cette Isle.

Au mois d'Août 1729, elle vint me consulter; elle étoit dans un état à exciter la compassion, & je lui promis de faire tout ce qui dépendroit de moi pour lui être utile, & sans intérêt. Les douleurs qu'elle ressentoit alors dans les membres, étoient cruelles, & elle avoit sur différents endroits des bras & des jambes, cinq ou six ulceres qui étoient tous couverts de chairs fongueuses.

J'exigeai d'elle de répondre sans déguisement à toutes les questions que je lui ferois : car puisque son mari lui



avoit donné le *Yaw* , il auroit bien pû lui donner aussi la Vérole ; & j'avois plus d'espérance de la guerir si les accidens auxquels elle étoit sujette , étoient la suite de cette dernière maladie , que s'ils dépendoient de la première.

Elle me dit qu'elle n'avoit jamais eu aucun symptome de maladie Vénérienne en sa vie , soit avant qu'elle eût eu le *Yaw* , soit depuis ; que peu de jours avant qu'elle se fût apperçue qu'elle avoit cette maladie , son mari l'avoit quittée pour aller sur mer , ce qui étoit sa première profession : qu'elle ne l'avoit plus revû depuis , & n'avoit eu aucun commerce avec d'autre homme. L'air de sincérité avec lequel elle répondit à toutes les questions que je m'avisai de lui faire , selon qu'elles se présentoient à mon esprit ; la réputation d'honneur qu'elle avoit parmi les personnes qui la connoissoient ; & l'intérêt qu'elle avoit à ne pas me déguiser la vérité qu'elle auroit pû me dire sans crainte , me convinquirent de sa bonne foi , & qu'elle n'avoit aucun dessein de me tromper , ou de se perdre.

Je pansai tout de suite ses ulcères avec un doux escarrotique , pour dé-



truire les chairs fungueuses , & la mis à l'usage de l'*Æthiops Minéral* , & d'une décoction des bois dans l'eau de chaux, observant de la purger doucement deux fois par semaine avec le Mercure doux. Après l'avoir tenue un mois ou six semaines à l'usage de ces remèdes , je ne m'apperçus pas qu'elle en fût mieux ; car après que les chairs fungueuses eurent été consumées , les ulcères parurent vouloir suppurer pendant quelques jours , mais ensuite ils fournirent de nouveau une matière séreuse , & les lèvres ne se rapprochèrent jamais.

Je me déterminai alors à la faire saliver par le moyen du Mercure doux , & de lui procurer pendant long-temps une douce salivation. Mais après l'avoir tenue pendant près d'un mois dans cet état , où elle vuidoit environ une pinte de salive par jour , je ne m'apperçus pas qu'elle s'en trouvât mieux ; au contraire , ses ulcères étoient agrandis , & ses douleurs étoient devenu plus violentes , ce qui me détermina à laisser tomber la salivation. Mais il survint pendant la nuit une pluie très-abondante , & il plût dans la chambre où elle couchoit , qui étoit sous le toit & mal close. Le lendemain



la salivation s'arrêta , & elle eut la fièvre pendant une quinzaine de jours. La fièvre cessa enfin , & la laissa si foible & si maigre , que je craignis qu'elle ne mourût de consommation.

Je la mis au lait & à l'usage d'une décoction de Salsepareille & d'Esquine , qu'elle prenoit pour boisson ordinaire , & que je lui faisois couper avec un tiers de lait. Au bout de huit ou dix semaines , elle reprit ses forces & son embonpoint , & quelqu'un lui conseilla d'user d'une ptisanne que faisoit un certain Negre , qui avoit guéri nombre de personnes qui étoient dans son même cas , & qui n'avoient pu l'être par les autres moyens. Elle en prit pendant six ou sept mois , & pansa ses ulcères avec la teinture de myrrhe , après les avoir étuvés à chaque pansement avec l'eau de chaux tiède. Mais indépendamment de ces remèdes , les ulcères s'étendirent , & les douleurs augmentèrent. Les os se carierent à chaque ulcère , & elle traîna avec cette maladie jusqu'à la fin de l'année 1734 , qu'elle mourut.

Lorsque j'arrivai dans cette Isle , je trouvai que l'usage avoit établi de



donner le matin à un Malade , dès que la peau commençoit à se couvrir de champignons , vingt-cinq gouttes d'une dissolution faite avec deux gros de Sublimé corrosif , dans huit onces d'eau des Barbades , observant de lui faire boire de l'eau chaude toutes les fois qu'il avoit des nausées. Ce remède le faisoit vomir & cracher toute la matinée. On réitéroit le même remède tous les matins , en augmentant tous les jours la dose de cinq gouttes , & dans peu de jours il paroissoit que le Malade se trouvoit mieux. Mais j'ai remarqué que les excroissances fungueuses reparoissoient à la plûpart de ceux qui avoient été traités selon cette méthode , ou qu'il leur survenoit des douleurs insupportables dans les os , ou des ulceres en différentes parties du corps. La maladie dans la rechûte , étoit long-temps à parvenir à son dernier période , & il falloit donner du Mercure pendant un temps considérable pour nettoyer la peau : & quelquefois après tous ces remèdes , ils avoient une seconde & une troisième rechûte.

J'ai traité avec succès quelques-uns de ces Malades affectés d'ulceres , par



la salivation , par un long usage d'*Æthiops Minéral* , avec la décoction des bois dans l'eau de chaux : il y en a à qui ces remedes n'ont rien fait , & que je n'ai jamais pu guérir , & d'autres que j'ai laissés dans un état pire que celui où je les avois trouvés , & qui ont traîné une vie misérable. Je n'ai pas été plus heureux à l'égard de ceux qui avoient des douleurs rongeantes dans les os , généralement suivies d'exostoses , de nodus , & de carie : de sorte que les os des bras & des jambes se rompoient sans cause manifeste.

Un Negre nommé l'*Amérique* , appartenant à M. *Guill. Stapleton* , après avoir eu le *Yaw* , ressentit des douleurs dans les membres , qui le mirent hors de service , de sorte que depuis vingt ans il ne faisoit rien , parce qu'il avoit la plûpart des os pleins de *Nodus* , & d'*Exostoses* , ou cariés. En l'année 1733 , il se cassa l'os du bras au milieu , sans aucune cause externe ; je le lui remis , & y mis le même appareil que pour une fracture simple. Environ six semaines après , lorsque le cal auroit dû être formé , je trouvai que les deux bouts fracturés de l'os se mouvoient



444 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
facilement l'un sur l'autre ; & que lorsque je faisois une douce extension du bras , ils s'écartoient d'un bon pouce. Environ un an après , l'os du bras étoit entièrement consumé jusqu'à un pouce de l'omoplate , & à environ autant de de l'os du coude. Le Malade mourut peu de temps après dans un état de consommation.

Il est important de comparer la description de la Lèpre des Juifs , rapportée au Chapitre XIII. du Lévitique , avec l'Histoire que je viens de donner du *Yaws*. Ces deux maladies paroissent se ressembler beaucoup.





## ARTICLE LXXVII.

*Essai sur la Cause de la Chaleur animale ,  
& sur quelques-uns des effets du Chaud  
& du Froid sur nos corps ; Par M. Jean  
Stevenson , agrégé au Collège des Mé-  
decins d'Edinbourg.*

QUOIQUE ce Mémoire contienne plusieurs points , qui présentent une théorie nouvelle , ou exposée dans un plus grand jour qu'elle ne l'avoit été précédemment ; cependant je ne me ferois jamais déterminé à vous communiquer un écrit si imparfait & si mal digéré , si je n'étois en même temps persuadé qu'il contient des choses qui peuvent être utiles à la pratique de la Médecine , qui fait seule l'objet de mon occupation. La considération que ce Volume est le dernier de ceux que vous aviez à publier , & que je n'aurai vraisemblablement jamais l'occasion de faire les expériences que je m'étois proposées , ni de finir ce que j'avois projeté , est ce qui m'a déterminé à vous envoyer le présent Essai tel qu'il est , afin qu'il puisse être suivi & perfectionné , supposé qu'il en vaille la peine , par



446 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
quelqu'un qui aura plus de loisir que moi, & le génie nécessaire pour ces sortes de recherches.

On trouve dans le Recueil de notre Société, \* une partie de ce qu'on peut dire sur la chaleur des animaux ; on trouvera aussi dans ce Mémoire , quelque chose sur les effets des bains chauds des pieds : les articles suivans qui ont rapport à ces matières , sont des additions d'un Projet d'*Histoire Naturelle du corps humain , relativement à sa chaleur, & à quelques-uns des effets que produisent sur lui le froid & le chaud.*

Il y a dans ce mémoire , quelques réflexions qui semblent n'avoir qu'un rapport éloigné avec le sujet que j'y traite. On verra dans la suite ce qui leur a donné lieu. Si cependant vous les trouvez déplacées ou inutiles , vous pouvez les retrancher, ainsi que tout ce qui vous paroîtra hors de propos. Vous pouvez même supprimer le Mémoire en entier , si vous le jugez peu important.

Il faut , autant qu'on peut , raisonner juste , dans les choses mêmes qui sont de pure théorie , quoiqu'on n'en dé-

\* Voyez l'Essai du Docteur Martin. Vol. III. page 169.



duise aucune conséquence utile ; parce que ce qui nous paroît n'être qu'une simple spéculation , peut dans la suite devenir le fondement d'une pratique avantageuse. Mais cette justesse est encore plus particulièrement nécessaire , quand il s'agit d'une théorie qui est indubitablement fondée sur des faits de pratique , sur-tout lorsqu'il s'agit des choses de la plus grande conséquence. Ce seroit autrement se conduire en empirique , ou peut-être faire pis ; parce que le défaut de succès ne suffit pas pour déterminer un Médecin à changer sa méthode , & à corriger une pratique qu'il estime bonne , & qui est fondée sur une saine théorie.

J'en citerai un exemple , parce qu'il a rapport au sujet que je traite. Il s'agit d'une opinion des plus accréditées , touchant l'objet de ce Mémoire , & qui a été établie par les plus grands hommes en Médecine ; opinion cependant qui me paroît établie sur des raisons foibles , ou tout au moins douteuses , & qui peut servir de fondement à une pratique dangereuse , je veux dire la théorie de la chaleur des animaux. Un accident dans la pratique a donné lieu aux réflexions sérieuses que j'ai fai-



tes sur ce sujet : c'est la diversité de sentimens touchant la guérison d'un malade qui avoit de grands saignemens de nez.

Un des Médecins du malade l'avoit déjà fait saigner plusieurs fois , & lui proposa de mettre les jambes dans l'eau chaude , pour faire révulsion de la tête , & diminuer la force des solides en général , dont les oscillations avoient , disoit - il , beaucoup échauffé le sang : mais ces remedes furent inutiles. Un autre soutint que cette maladie dépendoit d'une ébullition intestine du sang , ( qu'il comparoit à un pot qui est sur le feu , dont le bouillonnement cesse lorsqu'on y verse de l'eau froide ) qui ne s'appaiseroit qu'en portant dans le sang quelque petite portion d'un puissant acide. En conséquence de ce raisonnement , il fit prendre au malade quelques gouttes d'huile de Vitriol dans du suc de laitue , ce qu'il répéta une seconde & une troisième fois , à quelques minutes de distance l'une de l'autre. En moins d'une heure & demie le saignement de nez s'arrêta. Je ne déciderai pas lequel des deux avoit raison , ou s'ils avoient raison l'un & l'autre ; persuadé que c'est rendre un assez grand



service , que de faire voir que la théorie est toujours douteuse , & que par conséquent il n'est pas sûr de fonder sur elle notre pratique.

La connoissance de l'œconomie animale , sur laquelle nous ignorons encore bien des choses , paroît mériter une attention particulière , sur-tout de la part de ceux qui s'adonnent à la pratique. J'ai choisi un des points de cette scienceé , ( qui est encore bien obscur , nonobstant toutes les réflexions que des Sçavants ont faites à ce sujet ) que j'ai tâché d'éclaircir par quelques nouvelles réflexions qui peuvent nous conduire à la solution de ce Problème.

*Quels sont les Organes , & quelles sont les Opérations auxquelles on doit attribuer la chaleur naturelle du corps Humain ?*

Je ne m'arrêterai point à examiner présentement ce que c'est que la chaleur innée , terme depuis long-temps banni des écoles ; ni quelle est la différence entre la chaleur innée , & la chaleur acquise , distinction sur laquelle les anciens Médecins avoient fondé leur pratique , & dont j'aurai peut-être oc-



450 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
caſion de parler dans la fuite : mais je  
raporterai tout de fuite quelques-unes  
des opinions les plus accréditées ſur ce  
ſujet.

La premiere eſt celle de ceux qui  
prétendent que la chaleur de notre  
corps eſt une fuite des frottemens qui  
ſe paſſent entre les arteres & le ſang.

La ſeconde , que la ſource de cette  
chaleur ſe trouve dans les poumons.

La troiſième, qu'elle dépend du frot-  
tement des ſolides les uns contre les  
autres : j'y en ajoûterai une quatrième,  
qui n'eſt pas auſſi accréditée ; c'eſt les  
changemens que ſubiſſent continuelle-  
\* ment nos alimens & nos liqueurs.

Premierement donc , on croit aſſez  
généralement que la chaleur du corps  
humain dépend de l'action des arteres  
ſur le ſang.

Les partiſans de cette opinion pré-  
tendent en même temps la prouver , &  
en donner l'explication.

1°. Ils tâchent de la prouver par plu-  
ſieurs obſervations. Si l'on fait , diſent-  
ils , la ligature d'une artere , ou ſi on  
la coupe , la partie où elle ſe diſtribuoit  
\* devient froide. Le froid & la mort ſui-



vent la cessation des battemens des arteres. Une circulation vive produit une augmentation de chaleur, & cette chaleur devient foible lorsque la circulation languit. Quiconque est brûlant par la Fièvre, ou bouillant par l'exercice, a le pouls plein & fréquent : dans la Lipothymie, le *Chlorosis*, &c. le pouls est petit & lent. Ils pourroient ajoûter à ces observations, que le Thermomètre laisse voir un peu plus de chaleur dans le sang artériel, que dans le sang veineux.

2°. Ils l'expliquent par la figure conique des arteres ; par leurs tortuosités & leurs divisions en vaisseaux capillaires extrêmement fins ; d'où doit s'ensuivre une grande résistance, & par conséquent une attrition considérable ; par le nombre, la force & l'élasticité de leurs membranes ; par la force impulsive du cœur, & la résistance qu'offrent à cette force les arteres. De toutes ces raisons, ils en concluent que les parties du sang acquérant sans cesse de nouveaux mouvemens, de nouvelles directions & rotations, sont atténuées, rapprochées, brisées, & rendu homogènes. De-là viennent, disent-ils, la fluidité, la couleur rouge, & la cha-



leur de la masse du sang , qui est alors dans un état de perfection.

Je n'examinerai point scrupuleusement cette théorie , qui est plausible ; je me contenterai seulement de faire quelques réflexions qui semblent devoir en faire douter.

1°. Quant aux raisons qu'on apporte pour prouver ce sentiment , elles paroissent foibles.

(a) En effet , ce qu'on dit des arteres on peut le dire de toute autre partie dont les fonctions sont nécessaires à la vie ; telle que les poumons , le cerveau , les nerfs , &c. parce que la vie & la chaleur cessent également lorsque les fonctions de ces parties viennent à cesser.

(b) Mais nous ne remarquons pas que ces deux effets , je veux dire la chaleur & le battement des arteres , gardent entre eux aucune proportion régulière : il est quelques maladies qui sont accompagnées d'une grande chaleur , & d'un pouls petit ; & d'autres où le pouls est assez plein , & où le froid est très-grand. J'en apporterai pour preuve , un exemple tiré d'un Auteur qu'on ne soupçonnera ni de mauvaise foi , ni de s'être laissé séduire par la théorie. C'est



Sydenham, qui dit en parlant des maladies hyftériques : *Quam quidem refrigerationem , haud semel , isti , fere quâ rigent cadavera , parem comperi , pulsu nihilominus recte se habente.*

(c) D'ailleurs tout ce qu'on se propose par cette démonstration, est de montrer que la chaleur est en général proportionnée au mouvement des arteres ; mais on n'indique pas par-là quelle est la cause, & quel est l'effet, ni même lequel de ces deux phénomènes est la cause ou l'effet de l'autre, puisqu'ils pourroient dépendre l'un & l'autre de quelque autre cause. En effet, on auroit aussi beau jeu à retorquer l'argument, & à dire : Puisque les pulsations des arteres sont plus fortes & plus fréquentes, lorsque je me suis échauffé par le vin, par le feu ou par l'exercice, il s'ensuit que la chaleur est la cause de cette force & de cette fréquence que je remarque dans mon poul.

(d) Quant à la preuve tirée du Thermomètre, jusqu'à ce qu'elle soit bien confirmée, on doit me pardonner si je la regarde au moins comme douteuse. Il y a quelque temps que je voulus en faire l'expérience. Je découvris la veine jugulaire & l'artere carotide d'un



veau ; j'en fis la ligature, & les ayant coupées en même temps, je fis en sorte d'en laisser couler une égale quantité de sang, en temps égaux, & dans des vaisseaux de pareille grandeur, dans lesquels j'avois plongé des Thermomètres bien gradués. Bien loin que cette expérience me fit appercevoir une plus grande chaleur dans le sang artériel que dans le sang veineux, je trou-  
 \*vai au contraire qu'en moins d'une minute le Thermomètre qui étoit plongé dans ce dernier, s'éleva de plusieurs degrés au-dessus de celui qui étoit plongé dans le sang artériel.

Il est vrai que cette différence étoit si grande, que je crois qu'il a dû se trouver quelque erreur ou quelque mauvaise manipulation dans l'expérience ; c'est pourquoi je n'en conclus rien, jusqu'à ce que de nouvelles expériences nous aient donné une plus grande certitude.

(e) Ce qui me donne encore plus lieu de douter que le sang artériel soit plus chaud que le sang veineux, est que celui-ci ne se coagule pas aussi-tôt que l'autre. Les autres raisons apportées en preuve de cette théorie, ne sont point à l'abri de ces objections ; je puis donc



conclure qu'elle n'est pas encore établie par des argumens satisfaisants & sans réplique. Je passe à un autre examen.

2°. Voyons en second lieu comment ils s'y prennent pour expliquer leur hypothèse, & premierement,

(a) Pour ce qui concerne la figure conique des arteres, j'ai souvent vû avec regret l'abus qu'on faisoit des Mathématiques pour faire valoir une théorie. Le seul mot de conique, emporte un grand sens avec lui, & tout le monde dit aujourd'hui que les arteres sont coniques : mais c'est une chose dont je ne puis convenir, de maniere à pouvoir en conclure qu'elles ont sur les liqueurs qu'elles contiennent l'action d'un canal convergent. Qu'on examine des portions d'arteres injectées, & l'on verra qu'elles ne paroissent pas coniques aux yeux, comme l'ont avancé quelques Auteurs. Qu'on jette les yeux sur les Figures des vaisseaux qui ont été présentées à la Société Royale par M. *Evelyne*, sur les Tables d'*Eustachius*, sur les Figures de *Vesale*, de *Casseri*, &c. & dans toutes ces Planches on remarquera qu'une portion d'artere qui se trouve entre les ramifications, est pour l'ordinaire cylindrique, & que ses



456 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
parois sont aussi souvent divergentes  
que convergentes.

Je ne disconviens pas, que puisque les  
branches reçoivent du sang, on ne  
puisse regarder le tronc comme étant  
en quelque façon conique à mesure  
qu'il diminue; & je conviendrai qu'il  
l'est, autant qu'on le voit exprimé par  
cette Figure, c'est-  
à-dire, que la por-  
tion *A* est beaucoup  
plus grande que la  
portion *X*. Mais  
comme le sang cou-  
le plus lentement en  
*X* qu'en *A*, c'est con-  
tradire les loix les  
mieux établies de  
l'hydraulique, que  
de comparer l'action  
des arteres sur le  
sang, aux effets du  
cône creux sur la li-



queur qui coule dans la cavité de la base  
vers le sommet: en effet, le mouvement  
d'un fluide qui se meut dans un cône  
creux, est plus lent vers la base, & au  
contraire nous voyons que le mouve-  
ment du sang diminue de plus en plus  
à mesure



à mesure que les vaisseaux s'éloignent de l'aorte, qu'on regarde comme la base de ce prétendu cône.

On peut dire avec plus de raison, que le Système artériel ressemble à un cylindre qui souffre de fréquentes divisions & subdivisions ; qui se termine toujours à une infinité d'autres cylindres plus petits, qui tous ensemble ont toujours plus de capacité que le tronc ou le cylindre qui les fournit. Mais en supposant que l'artere soit un cône, posons que ce cône soit renversé, & que le sang y coule du sommet vers la base, comme il coule réellement en ce sens ; alors tous les raisonnemens subtils qui étoient fondés sur la théorie du cône, tombent d'eux-mêmes. C'est dommage que nos Grands Maîtres se soient laissé guider par des spéculations Mathématiques, & non par leurs yeux ; qu'ils aient choisi des faits douteux sur lesquels ils ont établi leurs raisonnemens Géométriques. Par exemple, pour ce qui concerne la question présente, il y en a quelques-uns qui regardent comme avoué, que la puissance qui forme les arteres, est le sang qui est poussé dans leur cavité par la force du cœur ; d'où il s'ensuit, conformément-



ment aux loix des Hydrauliques , qu'elles doivent être coniques. Mais cela est au moins avancé sans preuve. Quelqu'un feroit en droit d'avancer d'après le même principe , que le canal intestinal est d'une figure conique , quoiqu'il soit connu qu'il étoit formé avant qu'il y eût des matieres propres à lui donner aucune configuration. Ne se pourroit-il pas aussi que les arteres auroient reçu leur premiere forme de la même maniere , c'est-à-dire , de cette puissance Plastique , que nous connoissons si peu, & non du sang qu'elles doivent porter dans la suite.

La doctrine que je combats ici , a été depuis peu si généralement reçue , qu'il n'est presque point de livre moderne où il est parlé de la théorie de la Médecine , qui ne fasse mention de la figure conique des arteres. J'espere donc qu'on m'excusera si je fais une courte digression pour examiner comment il est arrivé qu'une théorie qui paroît contredire tout-à-la-fois & nos sens , & les loix connues des Hydrauliques , a été si universellement reçue.

Un Physicien entendu , est capable de répandre bien des erreurs dans les Ecoles , même sans en avoir



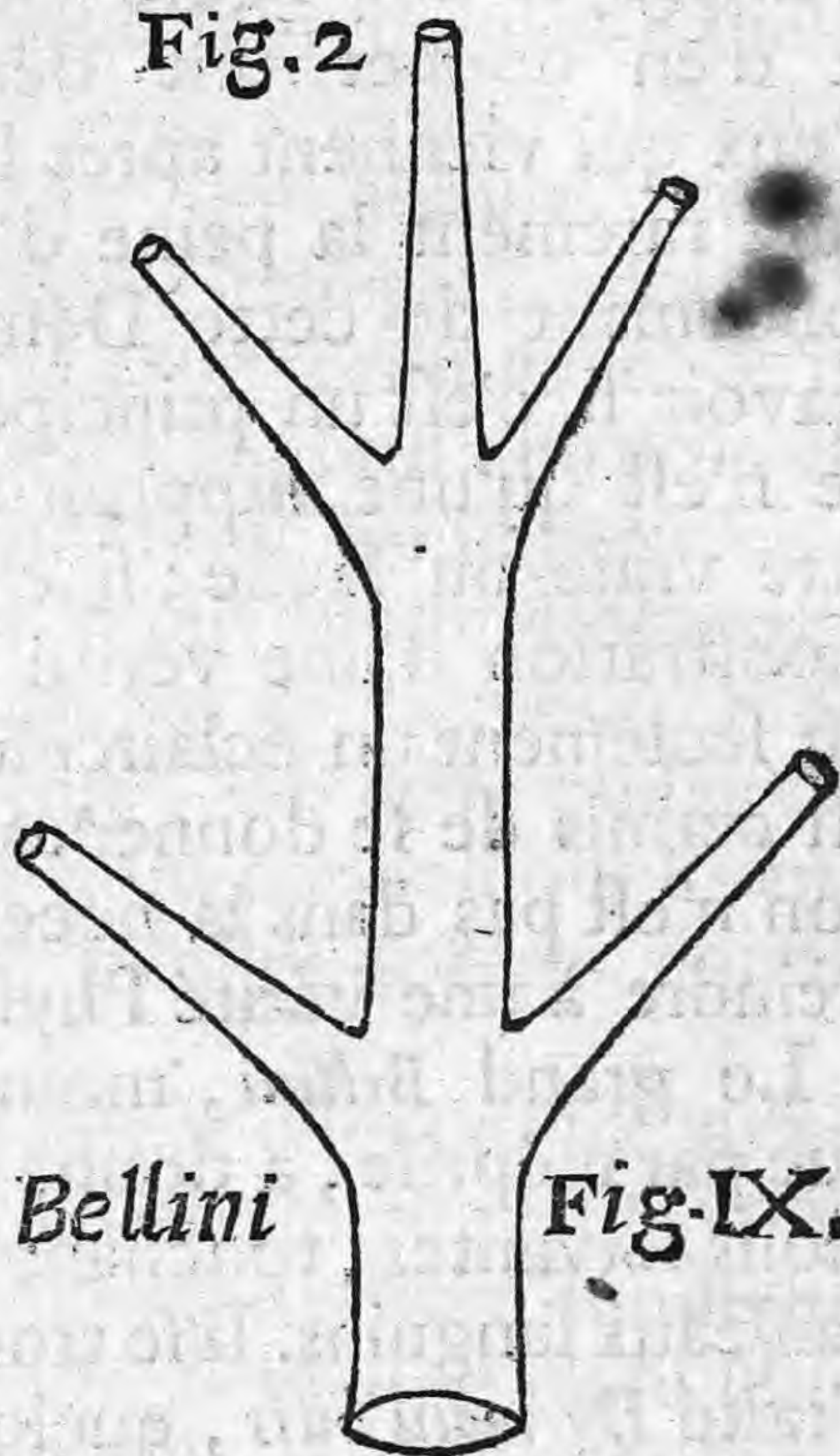
le dessein ; principalement s'il lui arrive d'employer une figure Géométrique , & d'en donner une démonstration. Ceux qui viennent après lui , se donnent rarement la peine d'examiner le fondement de cette Démonstration ; sçavoir si c'est un principe vrai , ou si ce n'est qu'une supposition qui peut être vraie ou fausse ; si c'est une Démonstration d'une vérité de théorie , ou seulement un éclaircissement , où il est permis de se donner carrière , & où l'on n'est pas dans la nécessité de s'astreindre à une vérité Physique.

Le grand *Bellini* , moins par erreur que par méprise , a donné lieu aux opinions suivantes , touchant la forme des vaisseaux sanguins. Il se trouve dans son *Traité De motu bilis* , quelques expressions hasardées. Il dit à la Proposition 26. *Si canales sint angustissimi ad orificium minus , quemadmodum sunt canales minimi cujuscumque animalis , &c. ita liquidum fluens per ejusmodi conicos canales exilissimos , nitendo in orificia angustissima , sibi ipsi est fluendi vis & impedimentum.* Il dit encore , proposition 28. *Quoniam enim universa arteriarum series conica est , & fluxus sanguinis per ipsas est ab ampliori orificio versus angustius.* Ces paroles &



re, jointes  
à la neuvié-  
me Figure,  
que j'ai a-  
joutée ici,  
ont été re-  
gardées ,  
par les E-  
crivains qui  
sont venus  
après lui ,  
comme des  
vérités dé-  
montrées ,  
quoique  
*Bellini* ne les  
ait point ce  
me semble,  
donné pour telles.

Fig. 2



Ce qui me détermine à parler ainsi  
de *Bellini*, c'est premierement qu'il n'est  
pas vraisemblable qu'il ait cru ou vou-  
lu enseigner une doctrine qui contient  
l'une ou l'autre de ces deux absurdités ,  
sçavoir qu'une liqueur qui coule dans  
un tuyau véritablement conique , en  
allant de la base vers le sommet, ait  
cependant un mouvement progressif



plus lent vers le sommet que vers la base ; ou cette autre : Que le mouvement du sang est plus rapide dans les arteres capillaires , que dans l'aorte ; propositions dont il n'est point d'écoulier qui a une fois vû la circulation du sang par le secours d'un microscope , qui n'en sente la fausseté.

Secondement , il me paroît que *Belini* s'explique lui-même , ce qu'on reconnoitra en le lisant avec attention. Dans sa Proposition 27 , où il se sert de la Figure ci-dessus , il ajoute non-seulement le correctif *quasi conicus* , pour prévenir les méprises ; mais dans la suite de la Démonstration , il ne prend le terme de conique que dans un sens général , & de la même maniere qu'on pourroit dire d'un arbre , qu'il est conique , puisque le tronc diminue toujours à mesure qu'il fournit des branches ; il emprunte même la comparaison d'un Sapin , qui , considéré depuis la pointe jusqu'à terre , abstraction faite des branches , peut être regardé comme un conoïde.

Il démontre en outre dans la 28<sup>me</sup> Proposition , que quoique les arteres soient cylindriques , ou de toute autre figure , le sang agit néanmoins sur leurs



parois, comme si elles étoient coniques; & que par conséquent la démonstration fondée sur la supposition qu'elles sont des cônes, doit subsister, quoiqu'elles soient réellement de toute autre figure. Et quoiqu'il parle d'une manière douteuse de leur forme, il paroît cependant n'avoir eu d'autre intention, en leur attribuant une figure conique, que de rendre la démonstration plus aisée, les choses étant presque les mêmes dans le Système de vaisseaux divisés à l'infini, pour ce qui concerne les chocs & les obstacles, qui sont les principaux points qu'il avoit à éclaircir. La plupart des Sectateurs de *Bellini*, n'ayant pas compris son dessein, l'ont suivi trop littéralement, & ils ont pris pour démonstration, ce qu'il n'a dit que par voie d'éclaircissement sur les obstacles & les résistances que le sang avoit à surmonter, en allant du cœur aux veines.

Le célèbre *Boerhaave*, en parlant de la structure des vaisseaux sanguins, a marché sur les traces de *Bellini*, & a également jetté de l'obscurité & un nouveau jour sur cette matière. Il dit dans ses Instructions, §. 132. *Arteria quidem cernuntur esse canales ad sensum co-*



*noïdei. Et au §. 142. Ergo vitalis cruor fluit quidem per arterias, sed fluxu eunte à corde ad extrema ex latiori in angustiore, partem. Au §. 215. Cruori pulso in arteriam resistit sanguis arteriosa vasa replens, conica arteria figura. Au §. 217. Quia ergo omnis omnino sanguis tanta vi agitur, & ingenti adeo obstaculo repellitur, in canali pleno, conico, &c.*

Ces expressions & autres semblables, sont propres à égarer ceux qui n'ont point de notion des sections coniques, & qui voient l'application que l'on fait de la figure & des propriétés des cônes creux aux arteres. Après tout cet étalage de Géométrie, il faut néanmoins en venir au fait : & il me semble que tout cela se termine à dire enfin, §. 222. *Quia vero arteria sensim augentur numero & capacitate — erit itaque ceteris paribus, velocissimus circa cor, tardissimus remotè à corde, motus humorum circumventium.* C'est tout ce dont j'avois besoin ; car si on convient de cela, tous les raisonnemens qu'on a fait sur la supposition du cône, se trouvent renversés. J'ai peut-être trop insisté sur ce point ; mais comme c'est là-dessus que roulent tous les argumens qu'on a coutume



d'opposer, je n'ai pû me dispenser d'entrer dans ce détail.

( $\beta$ ) Quant au nombre, à la force, & à l'élasticité des tuniques des arteres, auxquelles on attribue cette chaleur, elles ne me paroissent nullement propres à la produire, & en effet, les arteres ne semblent faites que pour conduire le sang aux différentes parties, pour l'exercice de leurs fonctions. Ce fluide à chaque pas, s'y meut plus lentement, ce qui peut-être, a été fait à dessein de donner aux différentes parties dont il est composé, le loisir (s'il est permis de parler ainsi) de s'élever, de se précipiter, de s'attirer, &c. de maniere à donner lieu à toutes les sécrétions. Cela paroît d'autant plus vraisemblable, que nous voyons que l'Auteur de la Nature a employé une mécanique admirable pour retarder le mouvement du sang dans les arteres, & pour le faire même presque séjourner, pour donner lieu à certaines sécrétions. On n'a jamais remarqué que la plus grande agitation d'une liqueur homogène, telle que l'eau ou l'huile, ait produit aucune chaleur, & nous n'avons pas de bonnes raisons d'en attendre de la simple



force du cœur , qui pousse le sang dans les arteres , & de la pression des parois des arteres sur ce fluide.

( 7 ) La chaleur qui pourroit naître de l'attrition , devroit se trouver principalement dans les ramifications des petites arteres , où presque chaque globule du sang frotte contre les parois des capillaires ; or dans ce cas-là même il n'est aucunement vraisemblable que le sang puisse acquérir de la chaleur dans ces capillaires , si nous considérons que le mouvement y est très-lent. J'ai souvent observé qu'il falloit dix ou douze pulsations pour faire parcourir à un globule , l'aire vûe par mon microscope. D'ailleurs l'élasticité , la souplesse , & la mobilité des parties du sang & des tuyaux , ne donnent pas lieu de soupçonner que l'attrition puisse causer de la chaleur : & si le mouvement & par conséquent la chaleur diminue dans les capillaires , où le frottement contre les parois est plus grand , la chaleur doit être encore moindre dans les grandes arteres , où , quoique la vitesse du sang rende le frottement plus considérable , cependant la portion du sang qui frotte contre l'intérieur des grands vaisseaux , est trop petite pour échauf-



fer toute la colonne. Les grandes difficultés & les résistances que rencontre le sang dans les petits vaisseaux, & qui ont donné lieu au sentiment dont il s'agit, auroient disparu, si *Bellini* & ses Sectateurs avoient pû goûter l'explication que donne *Borelli* de la circulation dans les plus petits tuyaux, par ce qui se passe dans le filtre ou l'éponge mouillée, au travers desquels l'eau coule sans autre force, que celle du poids de la liqueur qui la détermine à se porter vers la partie inférieure. Cette explication paroîtra vraisemblable à ceux qui sont dans le sentiment que la circulation commence & finit dans les veines.

Je terminerai ce que j'ai à dire sur les raisons qu'on apporte pour prouver ce sentiment, par le §. 220 de *Boerhaave*, qui dit, en faisant l'énumération des effets de l'action des arteres sur le sang : *Ex his sequitur totius massæ fluor, calor, color.* Il y a de grandes présomptions en faveur de ce que nous avons ci-dessus rapporté contre la grande fluidité du sang dans les arteres : il n'est certainement pas vrai que le sang acquiere cette couleur rouge dans les arteres, puisqu'il commence à reprendre plus de vivacité dans les veines pulmonai-



res : & comme il est déjà coloré avant que de parvenir au ventricule gauche, il est chaud avant que d'arriver au droit. Jusqu'ici on n'a donné aucune bonne raison pour prouver que le sang acquie-  
re plus de chaleur dans les arteres que par-tout ailleurs. Il est vrai que ce qu'on a dit sur ce sujet est si peu vraisemblable, qu'on seroit presque tenté de croire, que le sentiment sur la chaleur du sang, doit son origine à la difficulté de séparer les deux idées de rougeur, & de chaleur, qui se trouvent si souvent réunies.

Nous voyons communément, il est vrai, différents effets produits par une même cause ; cependant puisque le mouvement du sang dans les arteres opere divers autres phénomènes importants dans l'oeconomie animale, tels que la nutrition, les sécrétions, les excré-  
tions, & la plûpart des principales fonctions animales, il me paroît assez inutile d'attribuer aussi aux arteres seules la chaleur, la fabrique & la perfection du sang ? Il faudroit pour cela qu'on ne pût l'attribuer à aucune autre partie. Il ne paroît pas que le sang puisse recevoir aucune préparation de cette nature dans certaines arteres, qui sont



cependant de la dernière importance, dans lesquelles il n'a pas un grand trajet à faire ; telles sont les artères coronaires. Et si le sang ne reçoit aucune préparation dans ces artères, pourquoi en recevrait-il dans les autres ?

Si nous pouvions indiquer quelque autre source de cette chaleur, il seroit bien plus naturel de n'attribuer aux artères d'autres fonctions que celles de charier le sang ; d'écarter ce qui s'y trouve d'inutile ou de nuisible ; d'en séparer & d'appliquer à chaque partie ce qui lui est propre ; & de porter le reste dans les veines, pour être de nouveau préparé, & devenir propre à une nouvelle circulation.

La structure des artères, à les considérer seules, & indépendamment de tout autre vaisseau, paroît fournir de nouvelles raisons contre ceux qui prétendent qu'elles servent à perfectionner le sang : car à l'exception du mouvement que ce fluide y éprouve, & qui d'un moment à l'autre devient plus lent, & des frottemens qu'il y essuie dans son mouvement de progression, cette structure n'offre rien qui paroisse propre à donner au sang aucun degré de perfection : au lieu que lorsqu'il est



parvenu dans les veines , il rencontre à chaque pas quelque nouvelle matiere qui lui vient de toutes les différentes parties du corps , & principalement un nouveau chyle ; & il reçoit dans les poumons quelque chose que nous dirons ailleurs.

On demandera peut-être , pourquoi la chaleur cesse , quand le mouvement des vaisseaux s'arrête , puisque ces vaisseaux ne contribuent en rien à la chaleur du sang ? Je supposerai pour le présent , que cela soit vrai ( quoique je n'en croie rien , pour les raisons que je dirai ailleurs ) & je conviendrai que la circulation excite la chaleur , en tant qu'elle met en mouvement la masse hétérogène , & qu'elle en rend l'agitation intestinale beaucoup plus grande , qu'elle ne le feroit si elle restoit dans un état de stagnation : mais en conclure de-là que l'action des solides sur les fluides , est la cause de la chaleur animale , ce feroit à peu près comme si en agitant une bouteille qui contiendrait un mélange de liqueurs propres à fermenter , quelqu'un sans avoir égard au mouvement intestin , qui est considérablement augmenté par l'agitation du liquide , attribuoit la chaleur qui ac-

\*  
\* \*



compagneroit la fermentation à l'action seule de la surface intérieure de la bouteille sur le liquide qu'elle contient. Après avoir exposé quelques raisons de douter que le sang doive sa chaleur aux arteres, je passe à l'examen de la seconde opinion qu'on a avancée sur ce sujet, sçavoir que,

II. *Les Poumons sont la source de la chaleur du corps Humain.*

Mon dessein n'est pas d'écrire un Volume sur le Phénomene obscur & étendu de la Respiration. Il faudroit pour cela plus de lumieres que je n'en ai : je me contenterai donc pour le présent, d'en examiner certaines circonstances qui ont rapport à la question que je traite.

Dans la théorie qui est aujourd'hui accréditée, on attribue aux poumons tout ce qui avoit déjà été dit au sujet de la chaleur du sang dans les arteres, avec de nouvelles circonstances ; sçavoir que dans les poumons, les vaisseaux sanguins accompagnent toujours, & souffrent autant de divisions & de subdivisions que la trachée-artère ; & comme les bronches changent continuellement de situation & de forme, qu'elles deviennent plus longues ou plus cour-



tes, & forment des angles plus ou moins aigus ou obtus ; pareillement les vaisseaux sanguins qui les accompagnent, forment à chaque instant de nouveaux angles, & donnent au sang de nouvelles directions : qu'enfin le sang entre dans un réseau vasculaire, d'une finesse extraordinaire, qui est étendu sur toute la surface des vésicules aériennes, dont les angles, le point de contact, la forme, le volume, les interstices, &c. changent à tous momens. Par le moyen de ces variations perpétuelles, de l'élasticité de l'air, & du poids de l'atmosphère, le sang, disent-ils, est battu, pressé en tous sens, brisé, & toutes les parties en sont mêlées ensemble, il est dissout & condensé, devient rouge & chaud dans la respiration. Cette théorie est vraisemblable, mais elle ne me satisfait pas pour les raisons suivantes.

1°. Ce que j'ai dit ci-devant, sur le peu de vraisemblance qu'il y avoit que la chaleur du sang fût l'effet de l'action seule des solides sur les fluides, est une raison aussi forte dans le cas dont il s'agit, que lorsqu'il n'étoit question que de l'action des artères en général.

2°. Quoique les poumons reçoivent



régulièrement une grande quantité d'air, dont le poids & l'élasticité suffisent pour donner lieu au gonflement & à l'affaissement successif des vésicules pulmonaires, ce qui pourroit satisfaire à toutes les circonstances de cette théorie; il n'en est pas moins vrai cependant que la vie & la chaleur cessent bien-tôt, si l'air reçu dans les poumons, a été dépouillé par l'action du feu, ou de toute autre manière, de quelques-unes de ses parties ou qualités, & s'il est différent par son poids & par son élasticité.

3°. La raison tirée de l'action des vésicules des poumons sur le sang, qui est plus grande que celle des artères, parce que le mouvement des poumons est plus fort & plus constamment varié, paroît entièrement détruite par une partie d'une expérience de M. *Hook*, communiquée à la Société Royale. Le Docteur *Hook* ayant introduit le bout du tuyau d'un soufflet double dans la trachée-artère d'un chien, & l'ayant assujetti par une forte ligature, coupa les côtes, le diaphragme & le péricarde, & ouvrit par-tout la membrane externe des poumons, afin que l'air pût sortir en grande quantité. Les choses ainsi



disposées , il souffla sans interruption , au moyen dequoi il tint les poumons toujours distendus , & sans mouvement. L'animal vécut , & le cœur lui battit d'une manière régulière.

Cette expérience sert à prouver que l'animal peut vivre , & que la circulation peut subsister lorsque les vésicules se trouvent constamment & uniformément distendues ; & qu'il n'est pas besoin par conséquent de cette grande & fréquente variation des angles & des points de contacts , à laquelle les nouveaux Théoriciens ont attribué une trituration plus considérable. Cette réflexion étant la seule dont j'avois besoin , je pourrois ne rien dire du reste de l'expérience : mais puisque l'occasion s'en présente , je la rapporterai en entier , avec les réflexions de l'Auteur , quoiqu'elles ne soient pas tout-à-fait de mon goût.

En cessant de faire jouer le soufflet , & en laissant affaïsser les poumons , le chien tomba en convulsion , qui cessèrent lorsqu'il recommença à souffler & à gonfler les poumons. Enfin ayant coupé une portion d'un des lobes , il fit voir que le sang traversoit librement ce viscere , soit qu'il fût dans un état de



474 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
distention continuelle , ou dans un état  
d'affaïssement.

Il conclut de-là , que puisque le  
mouvement seul des Poumons , sans le  
secours d'un air frais , ne contribue en  
rien à la vie de l'animal , puisqu'on le  
voit vivre lorsqu'ils sont en repos ,  
comme lorsqu'ils se meuvent ; on ne  
doit pas regarder l'affaïssement des pou-  
mons ou la diminution de leur jeu ,  
comme la cause immédiate de sa mort ;  
qu'on ne sçauroit attribuer non plus à  
l'interruption de la circulation du sang  
à travers ce viscere ; mais au défaut d'u-  
ne suffisante quantité de nouvel air.

Je révoque en doute une partie de  
l'expérience , & ne suis aucunement  
persuadé de la justesse du raisonnement  
ci-dessus ; parce que je crois que le  
mouvement continuel des poumons  
produit d'autres avantages , différents  
de ceux de la trituration , & qu'ils ne  
sont pas simplement destinés à recevoir  
ou à expulser de leur cavité , des par-  
ties salutaires ou nuisibles. J'en rappor-  
terai deux sur lesquels on a beaucoup  
insisté , sçavoir la circulation libre du  
sang à travers les poumons , & l'impul-  
sion de ce même sang dans le ventri-  
cule gauche du cœur.



Quant au premier point , je doute que le sang circule aussi librement dans les poumons lorsqu'ils sont affaîssés , que quand ils sont distendus : c'est ce qu'on peut conclure , ce me semble , du trou ovale qu'on trouve dans le *Fœtus* , & du canal artériel destiné à porter une portion considérable du sang aux arteres , sans passer par les poumons ; précaution que l'Auteur de la nature n'auroit vraisemblablement pas prise , si le sang avoit pu traverser librement les poumons lorsqu'ils sont dans un état d'affaîssement. Je ne regarde pas même l'écoulement du sang qui est arrivé après que le Docteur *Hook* a eu coupé une portion des poumons , comme une démonstration que le sang circule librement dans ce viscere lorsqu'il est affaîssé ; parce que si quelqu'une des branches de l'artere pulmonaire a été coupée , non-seulement elle fournira du sang quoique les petits vaisseaux soient affaîssés , mais elle le laissera échapper d'autant plus librement , que les vaisseaux capillaires qui devroient naturellement le recevoir , seront moins en état de lui donner passage.

A l'égard de l'autre effet des poumons qui est de pousser le sang dans le



ventricule gauche, il est non-seulement très-vraisemblable, mais il y a des auteurs qui le regardent comme le principal, pour ne pas dire comme le seul usage de ce viscere, sans le secours duquel l'oreillette & le ventricule gauches, ne se rempliroient jamais. J'ai lieu de croire qu'il arrive quelque chose de semblable dans l'expérience en question, par le sentiment de suffocation qui suit immédiatement ou qui succède bien-tôt à l'inaction des poumons : je conviendrai sans peine que comme la nature produit communément avec une même cause, non-seulement un effet principal, mais encore plusieurs autres effets secondaires; pareillement ici le sang peut recevoir des poumons la force nécessaire pour surmonter la résistance du ventricule gauche. Mais il n'est pas vraisemblable qu'un viscere tel que le Poumon qui est si ample & si compliqué, n'ait d'autre usage que celui de pousser le sang dans le ventricule gauche, (effet pour lequel le sinus veineux & l'oreillette gauche ont été munies de tuniques musculeuses). Nous avons donc lieu de soupçonner qu'il produit d'autres effets considérables, dont l'exécution ne demandoit pas un



moindre appareil. Mais comme ces effets n'ont rien de commun avec la chaleur ou le rafraîchissement du sang, je n'en parle qu'en passant, & reviens à mon sujet.

Je n'ai aucune envie d'entrer en discussion pour sçavoir si le sang s'échauffe dans les poumons, par d'autres causes que par l'attrition, que je me propose particulièrement d'examiner. Je ne puis cependant me dispenser d'ajouter quelques réflexions, qui me persuadent que le sang n'acquiert pas tout-à-fait sa chaleur dans les poumons. Je suis porté à le croire ainsi, soit que je considère l'usage des poumons *à priori* ou *à posteriori*; soit que j'examine la cause ou l'effet.

4°. Et en effet si l'on considère que les poumons sont spongieux, & formés d'un nombre infini de vésicules; sur lesquelles le sang forme une couche très-mince, il ne paroîtra aucunement vraisemblable que l'air introduit dans ces vésicules, & qui agit presque immédiatement sur le sang, puisse produire l'effet qu'on lui attribue d'échauffer ce fluide. Cette façon de penser me paroît si extraordinaire, que je ne connois aucune hypothèse, aucune con-



jecture favorable qui puisse la faire recevoir sans de fortes preuves ; & jusqu'à présent on n'en a produit aucune. Et comme la cause n'annonce pas un pareil effet *à priori*, de même l'effet paroît indiquer une autre cause.

5°. Le sang est en effet plutôt rafraîchi qu'échauffé dans les poumons : c'est du moins ce qu'on peut inférer du soulagement que procure l'inspiration d'un air frais, dans la plupart des maladies inflammatoires ; & principalement dans celles qui attaquent les poumons. Dans les fièvres ardentes, accompagnées d'un pouls plein & fréquent, de rougeur à la peau, & d'une respiration fréquente, il m'est arrivé plus d'une fois de procurer un prompt soulagement en ouvrant une fenêtre, & en permettant aux Malades de respirer un air frais. J'ai observé attentivement les effets de cette méthode, & j'ai remarqué que (quoique le Malade restât toujours bien couvert) la respiration devenoit moins fréquente au bout d'une minute, & que fort peu de temps après le pouls perdoit de sa plénitude, & que la rougeur & chaleur du visage & de tout le corps diminuoient.



6°. S'il étoit vrai que le sang s'échauffât dans les poumons, on pourroit en conclure que leur fonction seroit moins nécessaire, lorsque nous aurions chaud, ou que nous serions dans un endroit échauffé, puisque la chaleur de notre corps, ou celle de l'atmosphère, pourroit en remplir la fonction; & que nous en aurions principalement besoin lorsque nous aurions froid, ou que nous nous trouverions dans un air frais. Mais tout le monde sçait par expérience que lorsqu'on a chaud, & qu'on a besoin d'être rafraîchi, on fait de grandes & de fréquentes inspirations; & que quand nous avons froid, & que nous avons besoin de nous réchauffer, notre respiration est lente & petite; ce qui est le contraire de ce qui devroit arriver, si l'air introduit dans les poumons devoit y échauffer le sang.

7°. Si je voulois pousser plus loin les raisonnemens qu'on pourroit faire sur cette matiere, j'adopterois le systême de M. *Helvetius* \*; mais je ne m'enga-

\* Voyez les éclaircissemens concernant la maniere dont l'air agit sur le sang dans les poumons, pour servir de réponse aux objections de M. *Michelotti*.



gerai pas dans la dispute qu'il a eue avec *Santorini* & le Docteur *Nichols*, touchant les capacités des ventricules du cœur, & des vaisseaux qui y sont attachés. Si l'on considère en effet combien il est difficile de prendre de justes dimensions de ces parties, & combien les personnes les mieux intentionnées ont de disposition à trouver les choses conformément à ce qu'elles souhaitent; nous ne sçaurions compter sur les mesures empruntées de ceux qui se proposent d'établir ou de détruire une théorie. J'ai du penchant à croire que l'opinion de M. *Helvetius* est beaucoup plus vraisemblable que celle de ses adversaires, & que les dimensions de ces parties ne sont pas communément telles que *Santorini* les donne; parce que *Harvey* dit dans son Avant-propos, *Vena arteriosa vas amplum cum tunica arterie factum; arteria venalis vix pari magnitudine cum tunica molli laxa.*

Le seul usage que je ferai de leur dispute, est de conclure que puisque ceux qui ont écrit contre M. *Helvetius*, n'apportent aucune expérience pour prouver que le sang au sortir des petits vaisseaux des poumons, occupe un plus grand espace que celui qu'il occupoit  
avant



avant que d'y entrer, il n'y a aucun lieu de croire qu'il soit rarefié dans ce viscere: Et supposé qu'ils pussent prouver contre lui que le sang n'est pas plus condensé en sortant des poumons, cependant, à moins qu'ils ne prouvent encore qu'il y est rarefié, je douterai qu'il y acquiere de la chaleur: en effet la plûpart des liqueurs se dilatent par le moyen de la chaleur, & il en est peu qui se rarefie plus que le sang, comme j'espere de le prouver évidemment lorsque je parlerai des bains des pieds.

8°. Je terminerai les raisons que j'ai de croire que le sang ne doit pas sa chaleur à l'action des poumons, par cette réflexion, sçavoir, que nous devons chercher une autre cause de cette chaleur dans l'œuf & dans le foetus; & qu'il ne faut pas multiplier les causes sans nécessité. Si l'on m'objectoit que la chaleur de la mere peut suffire, jusqu'à ce que cette nouvelle fonction puisse s'exercer librement, j'opposerois deux observations.

La premiere est, qu'on a remarqué que sur la fin de l'incubation la poule peut abandonner ses œufs dans une saison froide, pour un temps plus long que ne pourroient le supporter sans



danger les poulets renfermés dans ces mêmes œufs, si la chaleur dépendoit entièrement de la mere ; assez longtemps néanmoins pour que les œufs, s'ils ne contenoient aucun principe de chaleur, fussent réduits à la température de l'air qui les environne ; cependant lorsqu'on a ouvert un de ces œufs, on a observé que le poulet n'étoit ni mort, ni aussi froid que l'œuf.

La seconde est, qu'un *Fœtus* né à terme, & séparé de sa mere, mais encore renfermé dans ses membranes, peut vivre plusieurs heures à l'aide de sa propre chaleur, sans le secours des poumons. C'est pourquoi je persisterai à douter de la vérité de cette théorie, jusqu'à ce que ceux qui en sont les partisans, indiquent une cause de chaleur, avant l'action des poumons ; & qu'ils expliquent comment cette cause cesse de produire son effet, lorsque les poumons commencent à entrer en jeu. En voilà assez sur ce sujet. Je passe à l'examen de la troisième opinion, que j'examinerai en peu de mots.

III. C'est l'hypothèse de ceux qui doutent que l'action des vaisseaux sur les fluides qu'ils contiennent, puisse occasionner de la chaleur, & qui persua-



dés cependant qu'il faut chercher dans les solides la cause de cette chaleur, l'attribuent au frottement de leurs parties les unes contre les autres. Le frottement est plus grand dans le cœur & dans les arteres, & il seroit naturel d'attribuer la chaleur à leur mouvement. Mais cela même n'est pas vraisemblable par les raisons suivantes, que j'ai choisies parmi un grand nombre d'autres.

1°. Les parties qui se meuvent, quoique nous leur donnions le nom de solides, ne sont ni dures ni seches; circonstances qui seroient absolument nécessaires pour qu'elles fussent en état d'exciter de la chaleur dans la mécanique grossiere de l'attrition.

2°. Il n'est point de partie dont le mouvement soit assez prompt pour qu'il puisse en résulter de la chaleur.

3°. Les mouvemens des solides sont très-petits, ou pour le dire en d'autres termes, les frottemens ne se font pas dans une grande étendue de leur surface.

4°. Les fibres des parties qui ont du mouvement, autant que nous pouvons les suivre par le secours des meilleurs microscopes, sont partout entourées



jusqu'à leurs dernières divisions , de graisse , de mucilage , ou d'autres liqueurs que la nature y a placées , pour empêcher qu'elles ne se détruisent ou ne s'échauffent par les frottemens. Je passe à la quatrième opinion , sur la cause de la chaleur de nos corps.

IV. C'est cette fuite non interrompue d'altérations que souffrent nos alimens & nos fluides.

Avant que d'expliquer ce que j'entends par cette fuite non interrompue d'altérations , je demande qu'il me soit permis d'avancer quelques faits , dont la plûpart sont avoués de tout le monde.

1°. L'agitation intestine des parties insensibles de certains corps qui agissent les uns sur les autres , est propre à produire une chaleur aussi grande ou même plus grande , que celle qui pourroit naître du frottement des surfaces des corps les plus durs. La poudre à canon produit une chaleur aussi grande & aussi subite , que celle qui naît du choc de l'acier contre la pierre à fusil.

2°. Les parties des fluides qui agissent les unes sur les autres , peuvent exciter des degrés considérables de chaleur ; aussi-bien que celles des solides , qui



frottent contre d'autres solides. Ceux qui sont un peu versés dans la Chymie, savent qu'il y a certaines liqueurs froides qui s'enflamment lorsqu'on les mêle ensemble.

3°. On n'a point fait voir jusqu'à présent, que le frottement ou l'action d'aucun corps solide ou d'aucune liqueur homogène, ait produit de la chaleur. On a agité pendant long-temps & avec la plus grande violence, de l'eau, de l'huile, & autres semblables liqueurs, sans y avoir apperçu la moindre chaleur. L'expérience de la crème qui s'échauffe lorsqu'on la bat dans la barate, (Expérience rapportée par *Albinus*, & par mon ami le Docteur *Martin*) ne prouve rien contre ce que je dis : parce que dans ce cas la chaleur paroît plutôt dépendre d'une cause chymique, que d'une cause mécanique, & semble n'être que l'effet de l'effervescence qui arrive à l'occasion de l'altération par laquelle les parties constitutives du lait, qui est une liqueur assez hétérogène, sont changées & séparées les unes des autres, en faisant le beurre.

4°. On n'a pas observé que la seule action des solides sur des fluides mêlés ensemble, ait produit aucune altéra-



tion considérable , indépendamment de l'action des petites parties de ces fluides les unes sur les autres. L'agitation des fucs des végétaux , ne suffit pas pour réduire leur huile grossière en alkohol : à quelques secousses qu'on expose une lessive , on ne parviendra pas à convertir le sel fixe qu'elle contient , en sel volatil. Du moins l'observation n'a jusqu'à présent rien fait voir de semblable.

5°. Il est conforme aux loix de la bonne Physique , de raisonner sur la Chymie du corps humain , de la même manière que nous raisonnons sur les opérations qui se passent sous nos yeux. Les meilleurs Philosophes ont peut-être toujours été d'excellents Mathématiciens , au lieu que les Mathématiciens ordinaires , n'ont pas toujours été de grands Philosophes. L'examen des corps qui agissent les uns sur les autres , & dont on peut mesurer les surfaces & les angles , s'appelle un examen mécanique , & on trouve là - dessus dans les Ouvrages écrits sur cette science , tout ce qu'on peut désirer : mais lorsque les corps sont si petits qu'on ne peut leur appliquer les mêmes règles ; nous donnons d'autres noms aux idées



que nous nous formons de leur maniere d'agir ; tels font ceux d'Hydrostatique , de Chymie , &c. Il n'est pas douteux que leur action ne se fasse selon certaines loix , aussi solidement établies pour ces petits corps , que pour ceux qui font plus grands : mais un bon Physicien raisonne sur les fluides & sur les parties insensibles des solides , selon des loix qui leur sont propres ; & n'applique pas les loix grossieres des mécaniques aux changemens qui leur arrivent intérieurement , & à leur maniere d'agir les uns sur les autres.

6°. Dans la plûpart des procédés de Chymie , où la tiffure du mixte souffre de grands changemens , il survient de la chaleur.

Après ces réflexions préliminaires , je passe à l'examen de la question. Pour découvrir quelque chose sur la nature du fait dont il s'agit , qu'il me soit permis d'emprunter la voie de l'analogie , & de rechercher si nous ne trouverions pas quelque procédé qui approchât de celui qui est l'objet de cette discussion. J'en trouve deux qui sont les plus considérables & les plus communs , sçavoir la Fermentation & la Putrefaction par



le moyen desquels les mêmes sujets subissent de grands changemens.

Examinons quelques-uns des phénomènes de ces deux opérations de la Nature , & voyons si nous pouvons en tirer quelque lumière pour éclaircir le phénomène de la chaleur animale.

Premièrement les principaux phénomènes que nous présente la fermentation , sont ( 1 ) une agitation intestinale considérable , ou un choc entre les parties du fluide. ( 2 ) Ce mouvement ne dépend d'aucun agent mécanique , & le vaisseau dans lequel il se passe n'y a aucune part. ( 3 ) L'air joue un grand rôle dans la fermentation , soit qu'il se sépare de la liqueur qui fermente , ou qu'il s'y introduise ; ( l'un & l'autre peuvent arriver ) car une liqueur qui est en fermentation , fournit continuellement de l'air , & la fermentation s'arrête bientôt , soit qu'on mette la liqueur dans la machine pneumatique , ou qu'on l'enferme dans un vaisseau avec peu d'air. ( 4 ) La fermentation est toujours accompagnée de quelque degré de chaleur. ( 5 ) La liqueur fermentée devient plus ténue , & les parties grossières s'en séparent. Ce sont là les phénomènes les



plus frappants qui se présentent pendant la durée de la fermentation.

Secondement , après que la fermentation est cessée , les changemens les plus remarquables arrivés au sujet , sont (1) que son huile ou la plus grande partie d'icelle a été tellement subtilisée , & volatilisée , qu'elle monte la première dans la distillation , & que quoiqu'elle soit séparée du phlegme , elle peut encore se mêler avec l'eau. (2) Que les sels qui restent dans la liqueur sont encore fixes , & se trouvent dans les cendres après la calcination , comme avant la fermentation. (3) La liqueur conserve toujours son acide naturel , & peut se convertir en vinaigre , ou en une liqueur acide.

Quant à la putrefaction , on y remarque aussi (1) une grande agitation intestinale des parties. (2) Lorsqu'elle est portée à un certain point , & que la matiere qui se pourrit est comprimée , on y observe une grande chaleur , accompagnée de fumée , & quelquefois il en sort des flammes. (3) L'air est également nécessaire à la putrefaction. (4) La matiere pourrie a reçu un changement notable dans ses qualités sensibles.



Après la putrefaction, les changemens les plus considérables arrivés au sujet, sont (1) que dans la distillation, après qu'il s'est élevé quelque portion de phlegme par un très-petit feu, il monte un sel & un esprit alkali volatil, (2) & qu'après la calcination, on ne trouve dans les cendres aucun sel fixe.

Quant à l'opération qui se passe dans les animaux, nous remarquons (1) que le sujet en est à peu près de même nature que ceux des deux opérations précédentes, puisqu'il est formé de substances végétales, ou de matieres qui en proviennent originairement : (2) que l'air entre pour quelque chose dans cette opération : sçavoir s'il se mêle avec le sang, ou s'il s'en sépare, ou si l'un & l'autre arrivent en même temps, c'est ce que je ne sçaurois dire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que nos alimens contiennent de l'air ; que nos fluides en laissent échapper dans la machine du vuide ; & que nous ne sçaurions vivre dans un endroit dont on auroit pompé l'air, ou qui n'en contiendrait qu'une petite portion, auquel on auroit ôté toute communication avec l'air extérieur. (3) Que cette opération qui se



passé dans nos corps, est généralement accompagnée d'une chaleur plus grande que celle qu'on remarque dans la fermentation, & moindre que le plus grand degré de chaleur qui résulte de la putrefaction. (4) Que par cette opération le tissu des parties constitutives des alimens est insensiblement changé. Par ce moyen,

(1) Nos sucs qui ont subi cette opération, sont si éloignés de la nature des végétaux, qu'ils ne deviennent plus aigres, mais rances. (2) Les sels perdent leur qualité fixe, que la fermentation n'avoit pû leur ôter; car on ne trouve dans les cendres aucun sel fixe après la calcination: mais ils ne sont pas aussi volatiles que le sont ceux qu'on retire des matières putréfiées, qui dans la distillation s'élèvent incontinent après une petite portion de phlegme, & à un degré de chaleur fort lente, sous la forme d'esprit ou de sel volatile: au lieu que le sang ne donne par le même degré de chaleur, que du phlegme, & que l'esprit ou le sel volatile ne vient que long-temps après, & par un degré de feu considérable.

Cette opération peut être regardée comme particulière & moyenne entre



la fermentation & la putrefaction. Mais les effets qu'elle produit, me paroissent ressembler davantage à ceux qui résultent de la putrefaction, & c'est le nom que je lui donnerois plus volontiers. Ces deux procédés sont en effet conformes, en ce que les matieres sont les mêmes ; qu'elles se trouvent dans un lieu convenable pour cette opération ; qu'elles souffrent de la part des vaisseaux un degré suffisant de compression ; que l'air n'en est point exclu, & n'y est pas entièrement retenu ; qu'elles changent de nature ; que l'opération est accompagnée d'un degré de chaleur sensible, & que les effets en sont à peu près les mêmes. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de trouver plus de rapports pour prouver que l'opération naturelle qui se passe dans les animaux, est de la même nature que la putrefaction, & qu'elle en est une espece.

Les meilleurs Physiciens conviennent que la putrefaction est le plus subtil de tous les dissolvants ; qu'elle définit & sépare toutes les parties constitutives des corps qui sont exposés à son action, excepté celles du sel commun. Je crois que dans cette puissante dissolution des corps, l'action intestine de



leurs parties insensibles , est ce qui excite ou occasionne la chaleur : car je ne prétends pas décider quelle est la nature du feu , ni comment il se communique ; question sur laquelle bien des Physiciens se sont exercés depuis peu , sans avoir pû satisfaire l'Académie des Sciences , qui la leur avoit proposée.

Tous nos fluides sont très disposés à la putrefaction ; le sang , l'urine , la lymphe , &c. quelque temps après avoir été tirées hors du corps , contractent une odeur extrêmement forte , même lorsqu'on les garde dans un lieu frais , sans les remuer ou les agiter , & le sang , ainsi que quelques-unes de nos liqueurs , se convertit en matière putride , lorsqu'il est extravasé dans quelque partie du corps.

Ce pus ne se montre pas d'abord avec les caractères d'une grande putrefaction. S'il arrive cependant qu'il en passe quelque petite portion dans le sang , il excitera une fièvre putride , aussi sûrement que la levure de bière excite la fermentation. Cet effet me paroît dépendre bien moins de la fréquence & de la grandeur des oscillations des solides causées par l'irritation de la matière purulente , que de ce que cette



même matiere purulente augmente le mouvement intestin des fluides , en accélérant l'espece de putrefaction que j'admets dans le sang , qui convertit bien-tôt tous les fucs de l'animal , en des liqueurs âcres & volatiles. Ces liqueurs dans cet état ne peuvent être retenues plus long-temps dans le corps , & s'échappent à travers les tégumens , les reins ou les intestins. En effet nous voyons des évacuations colliquatives , telles que des sueurs & des cours de ventre , accompagner constamment ces fièvres putrides ou Hectiques , qui dépendent de quelque ulcere interne.

Si la chaleur de notre corps peut opérer un si grand changement sur une portion de nos liqueurs qui sera extravasée , on peut conclure avec beaucoup de vraisemblance , que la même chaleur opère un changement plus grand & plus prompt sur les liqueurs contenues dans les vaisseaux ; puisqu'elles sont dans un mouvement continuel , & qu'elles reçoivent à tout moment des fucs hétérogènes , propres à y exciter de nouvelles agitations intestines. Il est vrai que nos liqueurs ne paroissent pas contracter autant d'acrimonie , lorsqu'elles circulent dans leurs vaisseaux ,



que le pus en acquiert. La raison en est sensible, si nous considérons qu'il se dissipe continuellement une matiere âcre par la transpiration, la sueur, les urines, &c. & que cette dissipation se fait presqu'aussi-tôt que ces parties nuisibles sont formées. Elles circulent dans le corps, & rencontrent différents émonctoires, par où elles se séparent du sang avant qu'elles aient eu le temps de causer aucun ravage. En se portant vers la peau & les autres couloirs, elles servent à entretenir une douce chaleur (c'est vraisemblablement ce que les anciens ont appelé *chaleur innée*) qui suffit pour nous entretenir dans un certain degré de chaud, qui n'est pas assez fort pour nous endommager. Dès que ces évacuations s'arrêtent, il nous survient des fièvres dangereuses.

On m'a fait les trois questions suivantes; sçavoir, *En quel endroit se passoit l'opération dont je parle? Quand est-ce qu'elle commençoit? & où elle finissoit?* Questions auxquelles je ne me proposerai pas de répondre d'une maniere satisfaisante; mais je terminerai ce Mémoire par quelques conjectures vraisemblables sur ces différents sujets.

Pour ce qui concerne la premiere



question, sçavoir *En quel endroit se passe cette opération* ? J'avouerais sans façon, que je n'ai aucun sentiment fixe sur le lieu où elle se fait principalement ; je ne connois aucune partie brûlante & enflammée, telle que celle dont parle *Willis*, & qu'il regarde comme la source de la chaleur, où le sang est échauffé, enflammé, & vivifié. Ce qui me paroît vraisemblable, c'est qu'elle se passe constamment dans toutes nos liqueurs, principalement par-tout où il se trouve du sang ; & que puisque les veines contiennent trois ou quatre fois plus de sang que les arteres ; c'est dans les veines qu'elle se fait plus ordinairement.

Il y a lieu de croire en outre, que comme la fraîcheur de l'air dans les poumons paroît plus propre à moderer qu'à augmenter cette chaleur ; l'opération dont elle est l'effet, se passe moins dans ce viscere que par-tout ailleurs : qu'elle est vraisemblablement plus grande dans les grosses veines, & particulièrement dans le grand réservoir, qui est situé à l'entrée de l'oreillette droite du cœur, ( dont on peut déterminer les limites par les valvules des veines jugulaires, de l'azygos, des fouclavieres, & des iliaques ) qu'on peut regar-



der comme une espece de vase, où tous les recrementens du sang, la lymphe, le chyle, &c. se mêlent & fermentent ensemble.

Il y a dans les Ouvrages d'*Harvey* ; une observation sur ce qui se passe dans les animaux qui sont prêts à expirer, & plusieurs passages qui paroissent favoriser cette conjecture. *Exercit. p. 46. Postquam cor & auricula à pulsatione quiescebant, obscurum motum & inundationem & palpitationem quandam manifestam superfuisse.* Et à la page 264. *Sanguis in venis contentus (suo quasi fundo) ubi copiosissimus (in vena scilicet cava) juxta cordis basim & auriculam dextram, sensim ab interno suo calore incalescens & attenuatus, turget & attollitur (fermentantium in modum) unde auricula dilatata sua facultate pulsifica se contrahens, propellit eum confestim in dextrum cordis ventriculum.* Et à la page 275. *Distentionis primam causam, calorem innatum esse primamque distentionem esse in sanguine ipso (fermentantium in modum) sensim attenuato, & turgente, in eoque ultimo extinctum puto.* Il dit encore dans son *Traité admirable De Gener. animal. pages 150. 151. Fit diastole in sanguine ab interno quasi spiritu intumescente. Quod enim in lacte ab igne calefacto, &*



*cerevisia fermentatione cernimus, idem in pulsu cordis usu venit; in quo sanguis, quasi fermentatione aliqua turgescent distenditur, & subsidit: quod ab interno calore sive spiritu innato efficitur.*

Je passe sous silence plusieurs autres passages, qui tendent tous à prouver que le sang est en même temps la source de la chaleur, & le premier ressort du mouvement. J'espère qu'on me pardonnera ces longues citations, qui non-seulement répandent un air de vraisemblance sur mes conjectures, mais qui paroissent encore très-propres à nous donner une idée de cette opération animale même. Des témoignages de cette espece, de la part d'un Auteur qui a étudié la Nature avec plus de sagacité, d'industrie & de succès, qu'aucun de ceux qui sont venus après lui, doivent paroître d'un grand poids, surtout si l'on considère qu'*Harvey* ne se proposoit d'établir aucun sentiment sur la question dont il s'agit ici, & qu'il s'est contenté de décrire exactement ce qu'il a observé.

Avant que de passer outre, je ne sçaurois m'empêcher de témoigner quelque regret de ce que les Ouvrages de l'immortel *Harvey* sont si fort négli-



gés. Ils contiennent peut-être plus de choses importantes, soit pour la Physique, soit pour la Médecine, qu'on n'en pourroit trouver dans aucun autre Ouvrage; & il n'y a rien qui puisse nous induire en erreur.

Je finirai cet article par où j'aurois dû le commencer, sçavoir la premiere coction. J'aurois pû examiner ce qui se passe dans le canal alimentaire; où non-seulement les parties les plus subtiles de nos alimens, mais encore celles qui sont grossieres & qui doivent être expulsées hors du corps, souffrent des changemens considérables, & sont, pour ainsi dire, animalisées, comme il paroît par ce qui reste après leur calcination. J'aurois pû faire voir que ces changemens arrivent à nos alimens, après avoir été seulement pendant quelques heures en macération avec quelques-uns de nos sucs, & qu'on ne sçauroit les attribuer à aucun mouvement vif, ni à aucune trituration mécanique des viscères, la théorie de notre célèbre Compatriote ( *le Docteur Pitcarn* ) sur la force mécanique de l'estomac, ayant été abandonnée depuis long-temps.

J'aurois pû également faire valoir la chaleur qui doit naître de ces matieres



lorsqu'elles sont exposées à un pareil degré de putrefaction ; & avancer que celles qui sont renfermées dans l'estomac & dans les intestins , communiquent sans cesse quelque chaleur à tout le corps. Mais je me contenterai de ce que je viens d'en dire , à quoi j'ajouterai seulement , que comme les Philosophes ont comparé les animaux à des végétaux qui ont leurs racines dans eux-mêmes ; je les considère comme ayant aussi leurs couches, desquelles ils ont besoin de recevoir continuellement quelque portion de matières putrescées qu'elles contiennent. Quiconque examinera avec attention le Systême animal, les changemens qui arrivent à nos alimens, la nature de nos sécrétions , & particulièrement de cette vapeur qui s'exhale continuellement de notre peau & de nos poumons par voie de transpiration, ne pourra s'empêcher , je pense , de trouver vraie cette réflexion humiliante , que *le corps humain , dont l'homme est si idolâtre , n'est presque qu'un tas d'ordures fumantes.*

Je passe à la seconde question , sçavoir , *Quand commence cette opération ?* Mais comme il y a un grand rapport entre ce que j'ai à dire sur ce sujet , &



la troisième question , qui consiste à sçavoir *Quel en est le terme* ; je les traiterai ensemble superficiellement.

Comme ma réponse à la première question a été purement conjecturale , je dois également répondre aux deux autres par des conjectures ; & au lieu de prétendre donner une solution directe de ces deux questions , je demanderai qu'il me soit permis de donner carrière à mon imagination. Les idées nouvelles qu'elle me présente , me paroissent propres à jeter un nouveau jour sur un sujet assez obscur par lui-même , & semblent ouvrir une route plus facile à des recherches curieuses & utiles.

Dans mes conjectures sur le lieu où se passe l'opération naturelle dont il s'agit ici , j'ai dit que je pensois qu'elle se faisoit dans tout le système de nos vaisseaux. Quant à la question présente, je dis pareillement qu'elle doit commencer avec le système même , & durer aussi long-temps que lui. Et comme il me semble qu'il doit y avoir différents degrés dans cette opération , relativement à la diversité des substances , & des endroits de notre corps ; j'imagine de même qu'il doit s'y trouver de la va-



riété, par rapport aux différents temps.

Je dois commencer par mettre quelque distinction entre *la chaleur du Fœtus*, & *la chaleur animale* : entre celle d'une personne nouvellement morte, & celle d'une personne vivante. La chaleur est foible dans le *Fœtus* ; elle a besoin d'être entretenue par celle de la Mere : & il y a certains corps morts, en qui la chaleur se conserve pendant long-temps. L'une & l'autre ne sont que des degrés de la chaleur animale parfaite qui est produite par l'opération naturelle que je me propose d'établir.

Je laisse aux Théologiens & aux Philosophes le soin de déterminer *Quand nous commençons d'être*, & à sortir de l'état de semence. Je me contenterai de considérer l'animal lorsqu'il est encore contenu dans les flancs de sa Mere, & ensuite lorsqu'il est parvenu à un état de vie plus parfaite. Je crois donc que lorsque le *Fœtus* est parvenu au point de pouvoir faire l'objet de nos recherches, il s'étoit déjà passé en lui quelque chose de l'opération dont il s'agit, & qu'elle continuë pendant quelque temps au-delà de la mort même.

Je pense cependant que cette opération est très-imparfaite dans le *Fœtus*,



& qu'elle ne devient complete que lorsque l'animal peut être appelé parfait. Pour celle qui subsiste après la mort, elle paroît encore plus imparfaite, puisqu'elle dure dans un sujet qu'on ne peut plus regarder comme un animal. La chaleur du *Fœtus* est néanmoins si foible qu'elle a besoin d'être fortifiée par celle de la Mere, jusqu'à ce que l'opération animale vienne la remplacer, & fournisse au *Fœtus* une nouvelle source de chaleur.

Pour pousser les conjectures plus loin, & dire ce que je pense sur ce sujet, qu'il me soit d'abord permis de considérer la différence qu'il y a entre le *Fœtus* & l'animal parfait. Le premier dépend de la Mere, & l'autre dépend de lui-même, & peut subsister par ses propres fonctions. Le *Fœtus* reçoit sa nourriture du *Placenta* & de la matrice, par le moyen du cordon ombilical; l'animal parfait la reçoit du conduit thorachique. Le *Fœtus* a besoin d'un aliment tout préparé, qu'il reçoit de sa mere; l'animal parfait peut recevoir des alimens, les travailler, & se les approprier. Le *Fœtus* a besoin de la chaleur que lui communique la matrice; l'animal parfait peut vivre par sa propre chaleur, aussi-tôt que



commence l'opération dont je parle.

Si l'on me demande donc, Quand commence cette opération animale ? ou en quel temps arrive le changement de l'état du *Fœtus* en celui d'animal parfait ? je répondrai que tout cela arrive, lorsque l'animal est parvenu à respirer librement.

On conclura peut-être de ce que je viens de dire, que la respiration selon moi, est la cause de la chaleur ; mais je ne crois point qu'elle produise cet effet. Il se passe dans ce moment des choses, à quelques-unes desquelles on peut aussi raisonnablement attribuer cette chaleur, qui est peut-être aussi l'effet de leur combinaison.

Ce seroit une entreprise difficile que de vouloir expliquer ce phénomène : la difficulté de la chose en elle-même, jointe à mon peu de loisir, ne me permettent pas de le tenter. Je me bornerai donc à dire là-dessus ce qui me paroît le plus vraisemblable, & le plus propre à jeter du jour sur une matière fort obscure.

Si l'on considère l'état de la plupart des viscères avant la respiration, & ce qui arrive vraisemblablement à ceux du bas-ventre, & à ceux de la poitrine, lorsque



lorsque nous commençons à respirer, on appercevra un phénomène qui n'a presque pas été remarqué jusqu'à présent, qui est qu'il arrive alors quelque chose de plus qu'une nouvelle circulation.

Dans le *Fœtus*, les poumons paroissent n'avoir presque aucune action; ils n'admettent point d'air dans leur cavité, & ne transmettent qu'une portion de sang, quoiqu'ils soient destinés à le recevoir entièrement dans la suite. Le foie ne paroît pas avoir de grandes fonctions, puisqu'il est formé tard, ou qu'il se développe plus lentement qu'aucun des autres viscères; & que le sang qui revient des intestins ne le traverse pas, mais est porté droit au cœur par la veine ombilicale: on trouve de la bile dans la vésicule du fiel, & dans le pore biliaire, mais je ne crois pas qu'il s'en évacue beaucoup. Les disputes sur l'Allantoïde, laissent en question, si on peut la regarder comme un réservoir dans le *Fœtus* humain; & la quantité de matière qu'on y trouve dans les *Fœtus* des brutes est si petite, que nous pouvons avancer avec assurance, que les reins n'ont pas eu une grande fonction pendant tout le temps de la grossesse. La plû-



part des glandes du *Fœtus* font d'une grosseur énorme, par rapport aux autres parties, & tous leurs réservoirs se trouvent pleins. L'estomac & les intestins sont farcis, & n'ont rien laissé échapper. J'ai lieu de croire aussi que les vaisseaux lymphatiques, les veines lactées, le réservoir du chyle, & le canal thorachique, sont à peu près dans un même état de plénitude & prêts à se vuider.

Dans cet état le *Fœtus*, qui jusqu'alors semblable à une loupe a été attaché à sa mere, s'en sépare, comme un fruit mûr se détache de l'arbre qui l'a porté, & il doit, après cette séparation, vivre par lui-même. La Nature lui a donné les organes nécessaires pour recevoir sa nourriture, pour la transmettre, la perfectionner & se l'approprier. Tous ces organes dont la plupart ont été presque sans fonction dans l'état de *Fœtus*, sont prêts à agir dès que l'animal est frappé de l'air extérieur.

Que s'en ensuit-il ? Dès les premiers instans il commence à respirer ; mais en haletant, ( ce qui m'effraya la première fois que j'en fus témoin, m'étant imaginé que l'enfant alloit mourir, quoique ce ne fût que l'effet du commencement de la respiration ) la poi-



trine s'éleve, le diaphragme s'abbaisse, les poumons se remplissent d'air, & les visceres du bas-ventre sont pressés. Immédiatement après, les muscles de l'*Abdomen* se contractent, & repoussent les visceres & le diaphragme: & par cette réaction, la cavité de la poitrine est diminuée, & l'air sort des poumons avec les cris de l'enfant. C'est alors que je le regarde comme un animal parfait.

Ces premiers mouvemens operent des effets qui se manifestent bien-tôt, & il y a lieu de croire qu'il en est plusieurs autres qui ne sont pas moins réels, quoiqu'ils soient moins apparents. Nous voyons que l'estomach & les intestins commencent à se vuider, & que quelquefois l'urine sort dans le temps que l'enfant force les passages; avant qu'il ait été lavé, ou qu'on ait lié le cordon ombilical. Je pense qu'à l'occasion de ces mouvemens, de ces respirations forcées, & de ces élévations de la poitrine de l'animal nouveau né, non-seulement le sang prend un nouveau cours dans les poumons, mais que les glandes, les vaisseaux lymphatiques, ceux du chyle & le canal thorachique se vuident. Les liqueurs contenues dans ces vaisseaux, coulent par la veine soucla-



viere , dans l'espece de réservoir dont j'ai parlé plus haut ; & là commence un nouveau mélange & une nouvelle circulation. L'air extérieur peut être regardé comme propre à faire une sorte d'équilibre , & à contrebalancer ces effets ; & c'est de ces mouvemens réciproques que dépendent l'opération animale dont j'ai déjà parlé , & la continuation de la vie. C'est ainsi que dans la machine qui se meut par le moyen du feu , d'un côté la vapeur du fourneau , & de l'autre le rafraîchissement du cylindre avec le poids de l'atmosphère agissent alternativement , & font jouer la machine , tant que les choses se trouvent en ordre.

Je terminerai ce que je viens de dire , par quelques réflexions sur la fin de cette opération , ou la mort. Il est généralement reçu que la vie des animaux que nous appellons parfaits , consiste dans un flux & reflux du sang , des esprits animaux , & de l'air , qui ne cessent d'aller & de revenir vers les principaux organes ; & que puisque la mort consiste dans la cessation de ces mouvemens , un homme doit être réputé pour mort , lorsqu'il ne respire plus , & qu'on n'apperçoit plus aucun mouve-



ment dans le cœur & dans les arteres. *Lancisi* même, qui a le mieux écrit sur ce sujet, dit dans son *Traité de Subitâ morte*, qu'il n'y a point de vie sans un peu de respiration, & sans quelque mouvement ou frémissement dans le cœur. Conséquemment à cette façon de penser, la pratique générale est, qu'aussi-tôt que ces signes de vie ont disparu, on perd toute espérance, & on cesse tous les moyens qui pourroient entretenir ou fortifier les foibles restes de la vie; & le sujet qu'on ne regarde déjà plus que comme un cadavre, est abandonné & livré au Juré Crieur.

Je ne sçaurois approuver cette doctrine, & j'abhorre la pratique qui en est la suite; étant persuadé qu'après que les mouvemens du cœur, des arteres & des poumons sont cessés, il reste souvent une petite portion du principe vital, qui mérite encore de l'attention, & dont la négligence a eu plus d'une fois des suites funestes. Moÿse dit : *Le sang est la vie*; & je suis persuadé qu'après la cessation totale de tous les mouvemens organiques, desquels on prétend que dépend la vie, il se passe encore dans les liqueurs assez de cette opération animale, pour entretenir la chaleur pendant longtemps, & pour



510 ESSAIS ET OBSERVATIONS  
pouvoir même rappeler à la vie , à  
l'aide de quelques remedes convena-  
bles.

Je ne m'arrêterai pas à rapporter cer-  
taines histoires extraordinaires , au sujet  
de personnes qui ont été sous l'eau  
pendant plusieurs heures , & même pen-  
dant plusieurs jours , d'où on les a re-  
tirées ayant toutes les apparences de  
personnes mortes , & qu'on a cepen-  
dant rappellées à la vie , quoique quel-  
ques-unes de ces histoires soient suffi-  
samment prouvées. Mais il n'est point  
de siècle & point de pays qui ne puisse  
fournir des exemples de personnes  
échappées à l'horreur du tombeau , &  
d'autres qui sont revenues à la vie après  
avoir été long-temps réputé pour  
mortes. Nous avons eu parmi nous des  
gens qui ont vécu des années après  
avoir été enterrées Par le nombre de  
ceux qui ont été préservés par des ac-  
cidents heureux ( car la plûpart n'ont  
dû leur conservation ni à l'art ni aux  
soins ) nous pouvons conclure que si  
on avoit recours à temps à des moyens  
vifs & douloureux , on pourroit en sau-  
ver un plus grand nombre , qui finissent  
leurs jours par une mort à laquelle on  
ne sçauroit penser sans horreur.



Il y en a qui disent, que ceux qui sont revenus après avoir été long-temps dans cet état de mort apparente, n'ont dû leur rétablissement qu'au trou ovale qui s'est trouvé ouvert ; & qui, disent-ils, peut suppléer au défaut de la respiration. Cette raison me paroît insuffisante pour expliquer le phénomène, quand même nous supposerions le trou ovale ouvert, parce que le cœur devroit toujours battre, & le pouls se faire sentir, de même que dans le *Fœtus*.

On explique ordinairement ces résurrections extraordinaires, en supposant qu'il est resté pendant tout le temps de la mort apparente, quelque mouvement obscur au centre du diaphragme, qui a entretenu un peu de respiration, quoique d'une manière insensible aux spectateurs, & quelque léger frémissement dans le cœur, qui continue à recevoir & à pousser assez de sang pour entretenir un peu de vie, quoique cependant le pouls ne soit pas assez fort pour se faire sentir.

La théorie que j'ai à exposer ( qui est au moins sans inconvénient, & qui seroit utile, ne servît-elle qu'à sauver une personne dans un siècle ) va plus loin,



& donne lieu de croire qu'il est possible de renouveler la circulation, quoiqu'il n'en paroisse aucun vestige : & qu'on pourroit regarder comme une nouvelle vie, celle qu'on procureroit à quelqu'un en qui la circulation seroit cessée, & qui par cette raison pourroit être réputé pour mort avec assez de vraisemblance. Voici en peu de mots la théorie dont il s'agit.

La cause de la chaleur animale, ou si l'on veut, du mouvement intestin, ( quoique je ne puisse en donner aucune notion mécanique ) qui s'est maintenue avec succès tant que le mouvement progressif des fluides a duré, se trouve suspendue lorsque la circulation s'arrête, mais elle subsiste toujours ou agit d'une manière insensible, comme il arrive peut-être dans les commencemens d'une fermentation ou d'une putrefaction. Par ce reste de l'opération animale, la masse des fluides raréfiée, principalement dans le grand réservoir du sang veineux, dont j'ai parlé ci-devant, pressant de tous côtés, & trouvant de la résistance de la part des valvules, s'enfle tellement qu'elle distend l'oreillette droite du cœur qui étoit affaissée & vuide depuis quelque-



temps , & dont les fibres qui étoient dans l'inaction , font par ce moyen agacées , & mises de nouveau en jeu , ( comme nous voyons que le cœur de certains animaux qu'on a séparé du corps , & qui a été quelque temps sans mouvement , se meut de nouveau lorsqu'on le pique , ou lorsqu'on l'arrose d'eau chaude ). Loreillette droite étant ainsi remplie & excitée à contraction , se vuide dans le ventricule , qui étant alors irrité , entre pareillement en contraction ; & se vuide dans l'artere pulmonaire ; au moyen de quoi la circulation recommence où elle a cessé , & la vie se rétablit , si les organes & les liqueurs sont dans une disposition convenable , comme ils le sont peut être plus souvent qu'on ne le croit.

Cette théorie paroîtra vraisemblable à ceux qui sçavent qu'au moment de la mort , le ventricule gauche est le premier qui perd son mouvement , ensuite l'oreillette du même côté ; que le ventricule droit cesse de se mouvoir après l'oreillette du ventricule gauche , & que l'oreillette droite est celle qui se meut la dernière : elle ne le fera pas moins pour ceux qui feront attention à l'observation d'*Harvey* , sçavoir qu'après



que toutes ces parties ont perdu leur mouvement, il reste dans le sang qui est avant l'oreillette droite, un certain mouvement de *trépidation*, de *palpitation*, ou d'*ondulation*, semblable à celui qui se passe dans les liqueurs qui fermentent. Il paroît naturel que ce mouvement obscur & intestin, ou cette espece d'effervescence qu'*Harvey* a observée dans le sang, après que le cœur & ses appendices ont entièrement perdu leur mouvement, & que je pense être la même chose que ce que *Lancisi* appelle *Intramoventis natura energia*, par laquelle il dit que quelques personnes sont revenues à la vie sans le secours de l'art: il paroît, dis-je, naturel que ce mouvement ou cette énergie soit accompagnée de quelque degré de raréfaction, dont la suite nécessaire est de distendre, & de causer une irritation au sinus veineux droit, & à l'oreillette du même côté, lorsque le sang s'insinue dans ces deux cavités: & c'est-là, ce me semble, tout ce qu'il faut pour rappeler une circulation interrompue.

Il n'est pas facile de dire jusques à quand nos fluides peuvent conserver cette disposition à se raréfier, & combien de temps nos solides peuvent res-



ter susceptibles d'une nouvelle irritation; circonstances dignes pourtant de nos recherches. Cela peut dépendre de la disposition précédente du sang, de la température de l'air, du traitement & de plusieurs autres choses que je n'ai point examinées. Il y a lieu de croire que ces dispositions peuvent subsister long-temps dans le corps; c'est ce qu'on peut inférer de quelques autres opérations, telles par exemple, que la fermentation, où nous voyons que le moût peut rester long-temps enfermé dans un tonneau avant que de donner aucun signe de raréfaction, jusqu'à ce qu'enfin la fermentation parvenue à un certain point, se manifeste d'elle-même en brisant le vaisseau. C'est ce qu'on peut aussi conclure du peu de disposition qu'ont certains sucres des animaux à se geler, lors même qu'ils sont exposés à un degré de froid plus grand que celui qui est nécessaire pour glacer l'eau, & de ce que le sang humain conserve sa fluidité dans les vaisseaux pendant plusieurs jours après la mort.

Je pourrois trouver dans les Auteurs, & la Nature m'en fourniroit aussi, des raisons qui rendroient cette opinion vraisemblable; mais je les passerai sous



silence, & terminerai cet article sur le terme de cette opération naturelle, en disant que je ne crois pas que la mort suive inévitablement le repos parfait de ce qu'on appelle les solides du corps, ni qu'une personne mérite d'être réputé morte, jusqu'à ce que le sang ait tellement perdu son énergie, que nonn obstant tous les moyens qu'on pourra employer pour l'exciter, il ne puisse plus remplir & mettre en contraction le sinus veineux & l'oreillette droite du cœur.

Pour distraire le Lecteur d'un objet aussi désagréable, si la nature du sujet le permet, je pourrois lui rappeler le cours entier de la vie. Examinons les Plantes & les Animaux, les différentes especes de vie des uns & des autres, leurs différents états, avec les changemens qui leur surviennent. Quelquefois ils paroissent avancer, & d'autres fois ils rétrogradent. En examinant attentivement l'analogie qui se trouve entre les uns & les autres, nous pourrons peut-être répandre quelque jour sur cette matiere. Je me permettrai une seule remarque, sur laquelle je ferai quelques réflexions, qui feront connoître ce que je pense là-dessus ; & j'espere



qu'on me passera cette courte digression, si l'on peut appeller ainsi une remarque propre à nous donner une idée plus claire de ce que j'ai dit au sujet du *Fœtus*, & des états par lesquels passe l'animal; aussi-bien que de ce que j'ai avancé sur la mort. Je m'arrête principalement à cette période ou à cette pause, pour ainsi dire, de la vie de quelques animaux, qu'on appelle état d'engourdissement. Je ne sçais pas que personne ait parlé de cet état, qui me paroît digne de notre curiosité, surtout si l'on considère l'analogie qui se trouve entre les animaux engourdis & certains végétaux.

La plupart des végétaux, après avoir puisé une grande quantité de nourriture par leurs racines, poussé des feuilles, ( que l'ingénieux M. *Hales* a fait voir être une espece de poumon pour elles ) après avoir respiré librement pendant une saison, ayant une circulation & une transpiration libres & qui leur sont propres; après avoir produit leurs semblables, &c. perdent insensiblement, aux approches de l'hiver, toutes ces fonctions, ne respirent plus, ne prennent plus de nourriture, paroissent morts, & restent dans cet



état jusqu'aux approches du printemps. Le Soleil les ranime alors, il dispose leurs sucres à se mouvoir de nouveau, renouvelle toutes leurs fonctions, leur fournit de nouveaux sucres par les racines, occasionne une nouvelle circulation dans leur tronc, une nouvelle respiration dans leurs feuilles, les rétablit dans leur première vigueur, & nous présente une espèce de résurrection annuelle.

Cela paroît assez conforme à ce qui arrive toutes les années, aux marmottes, aux loirs, aux chauve-souris, aux hérissons, aux hirondelles, & à ces autres animaux qu'on appelle dormeurs. Ils passent l'Hiver sans manger, sans souffrir d'évacuation sensible, sans respiration apparente, & la plupart de leurs viscères sont sans fonction. Quelques-uns de ces animaux paroissent morts, & d'autres semblent rentrer dans un état qui ressemble en bien des choses à celui où se trouve le *Fœtus* avant la naissance. Ils restent dans cet état jusqu'à ce que par succession de temps, il se soit passé certaines opérations, ou qu'à l'occasion d'une nouvelle chaleur les fluides soient atténués, les solides mis en jeu, & que



les fonctions recommencent où elles avoient cessé.

Pournous aider à découvrir quelque chose de la nature de ce changement rétrograde dans lequel il reste à peine quelques vestiges de la vie animale : pendant la durée duquel on n'apperçoit presque ni circulation , ni respiration , & qui ressemble beaucoup à la mort ; J'examinerai trois choses fort communes , & qui ont beaucoup d'action sur les deux dernieres fonctions ; sçavoir la diète , l'exercice , & l'air.

Quant à la diète chacun a pû remarquer d'après sa propre expérience , qu'on a le pouls plus élevé & plus fréquent quand on a mangé ; & que la respiration est alors aussi plus fréquente & plus ample ; & que toutes choses d'ailleurs égales , cette fréquence est proportionnée à la quantité de chyle qui entre dans le sang : Que lorsqu'on a jeûné long-temps , le pouls est plus petit & plus lent , & que les poumons se dilatent si peu , qu'on apperçoit à peine le mouvement de la respiration , s'il n'y a point d'autre cause qui agisse en même temps.

Secondement , le mouvement des Muscles accelere plus ou moins la cir-



culatation du sang, selon que ce mouvement est plus ou moins grand. Lorsqu'on est couché sans se donner aucun mouvement dans une posture qui n'est pas gênée, & où peu de Muscles sont en action, le pouls se trouve plus petit; quand on se tient assis, il est un peu plus élevé; si l'on se tient debout & qu'on se promene, il s'élève de plus en plus; & quand on court, il est fiévreux. Il n'est pas nécessaire de dire que la même chose arrive à la respiration, qui agit à peu près de la même manière proportionnellement au nombre des muscles qui sont en mouvement, & à la force de leurs contractions.

Troisièmement, ces fonctions dépendent beaucoup de la température du climat où nous vivons. Dans un air chaud nos inspirations sont plus amples & plus fréquentes, & notre sang rarefié circule plus rapidement. Dans un air froid, toutes choses d'ailleurs égales, nous respirons plus rarement, nous dilatons moins la poitrine; & le sang se trouvant moins rarefié, la circulation devient plus calme.

Si nous examinons attentivement le rapport qu'ont ces trois choses avec les plus importantes, & les plus sensibles des



fonctions animales, nous pourrions pénétrer je pense assez avant dans la nature de ce changement d'état.

Car, puisque nous voyons par nous-mêmes, que la plupart de nos fonctions sont accélérées par le manger, la chaleur & l'exercice, & que cela arrive principalement à la circulation & à la respiration, qui s'affoiblissent au contraire à proportion que ces trois choses non-naturelles diminuent; il n'est pas difficile de concevoir ce qui arrive aux animaux qui passent l'Hiver dans le sommeil; & que le défaut d'alimens, de chaleur & d'exercice doit produire des effets bien plus considérables encore dans des animaux de cette espece, dont les suc proportionnés à leurs besoins, différent vraisemblablement des nôtres, sur-tout dans certaines saisons: il est aisé de comprendre que ces animaux qui ne recoivent aucun chyle, & qui ne se donnent aucun mouvement, pendant une saison froide, peuvent subsister sans respiration, & peut-être sans circulation, & rentrer dans un état qui ressemble en bien des choses à celui du *Fœtus*, ou en quelque façon semblable à celui où se trouvent les végétaux durant l'Hiver; ou à celui d'un homme



qui paroît mort, ou qui est réellement tel pendant quelque temps ; mais qui retient encore en lui un principe de vie.

Jeme suis laissé entraîner beaucoup au-delà du but que je m'étois proposé d'abord ; c'est pourquoi j'éviterai non-seulement de faire aucune application de ce que je viens de dire, laissant au Lecteur le soin de la faire lui-même ; mais je m'abstiendrai même de donner carrière à mon imagination, & de faire une infinité de réflexions qui se présentent d'elles-mêmes, & qui sont propres à prouver ou à éclaircir ces conjectures.

J'espère qu'il me sera permis de conclure de tout ce qui vient d'être dit, que puisqu'on n'a jamais vû, ou au moins démontré, qu'aucun fluide ait acquis de la chaleur, par une opération mécanique ordinaire, ou par le frottement d'un fluide contre un corps solide ; que puisqu'il n'est pas vraisemblable qu'il puisse arriver dans la structure des parties insensibles des corps, un changement aussi considérable que celui qui se fait dans l'opération animale dont il s'agit, sans qu'il survienne en même temps de la chaleur ; que puisque dans la fermentation, la putrescence, &c.



on ne s'avise pas de prétendre que la chaleur qui accompagne ces Phénomènes, dépende des vaisseaux qui contiennent le sujet ; & qu'on attribue au contraire cette chaleur aux parties insensibles des corps qui subissent ces différents changemens ; je pourrai, dis-je en conclure, que ce seroit montrer trop de partialité pour les mécaniques, que de soutenir que nos sucs doivent entièrement leur chaleur aux solides, & qu'ils ne l'acquierent que par le frottement qu'ils essuyent contre les parois des vaisseaux. Je finirai par une conjecture que je proposerai par forme de question.

*Question I.* Puisqu'il y a certaines opérations dans lesquelles les matières mêlées n'excitent aucune effervescence, à moins qu'on ne les agite ou qu'on ne leur donne quelque mouvement, ne se pourroit-il pas que l'opération animale dont il s'agit fût de cette nature, & que le mouvement de circulation ne fût qu'une condition essentiellement nécessaire ?

*Question II.* Puisqu'il y a telle opération dans laquelle les matières mêlées entrent en effervescence toutes les fois qu'on y ajoute un ingrédient propre à



y entretenir une certaine hétérogénéité, & que cette effervescence finit dès qu'on cesse d'y ajouter cet ingrédient, ne se pourroit-il pas que l'opération animale dont il s'agit fût de cette nature ?

*Question III.* Ne participe t-elle pas de ces deux especes d'opérations ?

*Du Bain chaud & froid des Pieds.*

Quoiqu'il n'y ait rien de si commun dans la pratique de la Médecine, que de faire mettre les pieds dans l'eau chaude, on peut dire cependant que l'usage des bains chauds en général, & celui des pieds en particulier, est si mal entendu, qu'il arrive souvent qu'on y a recours à contre-temps, ou qu'on s'en abstient par une crainte mal fondée. Il feroit donc à souhaiter qu'on connût mieux les raisons pour lesquelles on y a recours, & qu'on établît à cet égard une règle sûre ; ce qui n'a point été fait jusqu'à présent, du moins d'une manière générale.

Je ne me propose pas de discuter cette question d'une manière suivie & méthodique, mais je communiquerai là-dessus quelques réflexions que j'ai



faites , auxquelles on pourra dans la suite en ajoûter d'autres , ou faire telles corrections qu'on jugera à propos , si de nouvelles expériences ou un plus grand examen y donnent lieu.

J'ai conversé avec plusieurs personnes, & écrit à quelques autres, qui toutes étoient reconnues pour de grands Physiciens , & leur ai demandé ce qu'ils attendoient des bains chauds des pieds, & de quelle maniere ces bains agissoient; & tous m'ont répondu à peu près de même; sçavoir : Que le feu & l'eau étoient les deux grands & universels relâchans : que les bains chauds en relâchant les vaisseaux & augmentant leur capacité, occasionnoient une dérivation des fluides sur les parties baignées, & une révulsion de celles qui en étoient éloignées : que par la propriété qu'ils ont de relâcher les vaisseaux des jambes, & d'en augmenter la capacité, ils mettoient ces vaisseaux en état de contenir une plus grande quantité de sang, & qu'il en restoit par conséquent moins dans les parties supérieures : que cette révulsion de la tête & de la poitrine, dans les cas où ces parties sont attaquées, procuroit un prompt soulagement, en diminuant le volume du sang



qui les opprimoit : que dans la petite vérole , où l'on juge du danger de la maladie par la quantité des pustules qui viennent au visage , & aux parties supérieures, les bains des extrémités augmentoient l'éruption sur ces parties , & diminuoient celle qui se fait sur le visage & sur la poitrine.

Cette théorie paroît assez plausible, & peut figurer dans un avant-propos. Elle a de plus l'air d'être fondée sur la bonne Physique , & ne sçauroit manquer de séduire les jeunes gens. Cela est malheureux ; mais ce qu'il y a de bien plus malheureux encore , c'est que cette doctrine est généralement approuvée & reçue dans la pratique , même par ceux qui ont exercé le plus long-temps la Médecine : quoique tout bien considéré , elle ne me paroisse pas en état de soutenir un examen suivi & fortifié d'expériences.

\* Je ne disconviendrai pas que le feu ne puisse en quelque façon être regardé comme un relâchant : quoique je pense que dans la question présente, nous n'avons que des idées très-confuses du relâchement & de la constriction ; mais je dis plus positivement , que le principal effet de l'eau chaude



dans le bain des pieds, ne sçauroit être un relâchement des vaisseaux; & qu'on auroit autant de raison de dire d'une vessie à moitié pleine d'air qui s'enfleroit en l'approchant du feu, que la chaleur relâche la vessie, lorsqu'elle ne fait que raréfier l'air qu'elle contient.

Il y a une sorte de Physique qui est utile dans la pratique, & qui négligeant les causes éloignées & obscures des phénomènes ( sur quoi la plûpart de nos raisonnemens sont non-seulement hypothétiques & empruntés, mais en général assez inutiles ) se contente des causes prochaines, qui sont plus à notre portée, & sur les effets desquelles nous sommes moins sujets à nous tromper : ou plutôt qui par la connoissance des effets, remonte à celle des causes, entant que cette connoissance peut être utile, & solidement établie. J'ignore, par exemple, pourquoi le sang occupe un plus grand espace quand il est chaud, que lorsqu'il est froid : mais je ne me tourmente pas pour découvrir si cela dépend de la quantité d'air, ou des parties sulphureuses qu'il contient, ou de quelque autre chose : il suffit à un Praticien, de sçavoir que la raréfaction est un effet constant de la chaleur du



sang ; & sans remonter à une théorie plus sublime , il tire de cette connoissance des conséquences qui peuvent le guider dans la pratique.

Lorsque je mets , dites vous , les pieds dans l'eau chaude , les vaisseaux se relâchent. Je viens d'un air froid , où mes veines ne paroissent pas plus grosses que des fils , & après avoir été quelque temps auprès d'un bon feu , ces mêmes veines paroissent trois fois aussi grosses qu'elles étoient auparavant ; d'où vous concluez que la chaleur du feu a relâché le tissu des vaisseaux , & augmenté leur capacité. Je ne puis ni croire , ni concevoir une explication qui suppose que les vaisseaux des parties échauffées , semblables à des pompes , attirent à eux une plus grande quantité de liqueur qu'ils n'en attiroient auparavant , & en laissent une moindre quantité pour la distribution nécessaire aux autres parties.

Je ne vois là aucun relâchement , & tout ce que j'y apperçois , c'est la raréfaction du sang qui , quand il est échauffé , occupe un plus grand espace , & distend les vaisseaux. Si le sang ne se raréfioit pas , le poids de l'atmosphère presseroit toujours les tuniques des vaisseaux



seaux contre la colonne de sang, quelque forte quelle fût; & s'il n'y avoit point de sang dans les vaisseaux pour les tenir distendus, ces vaisseaux s'affaîsseroient, à quelque degré de chaleur qu'on les exposât.

Je crois que le sang & le poids de l'atmosphère sont les deux grands agens qui distendent, ou contractent les veines. L'élasticité naturelle des tuniques des vaisseaux, est, à la vérité, une puissance réelle, mais qui ne mérite presque pas qu'on en fasse mention, parce qu'elle est assez uniforme, tant qu'il n'arrive point de changement considérable dans la constitution du corps. De ces trois choses, celle qui est la plus sujette à varier, c'est le sang, qui occupant dans un temps un espace bien plus considérable que dans un autre, est en état de soutenir un plus grand poids de l'atmosphère: la raréfaction du sang doit donc quelquefois être fort grande. L'expérience suivante détruit ce me semble la théorie reçue, au sujet des bains chauds des pieds, & fait connoître en même temps ce qui arrive dans ce cas là.

Pour avoir là-dessus une espece de démonstration, je fis mettre les pieds



dans l'eau chaude à deux jeunes gar-  
 çons, dont l'un étoit âgé de quatorze  
 ans, & l'autre de treize, & qui igno-  
 roient l'un & l'autre le motif de cette  
 expérience. C'étoit le deux Octobre,  
 le soir avant souper, & par un temps  
 frais. J'avois auparavant examiné la  
 couleur de leur peau; & la grosseur des  
 veines des mains & du visage; & tandis  
 qu'ils eurent les pieds dans l'eau chau-  
 de, je comptai exactement les battemens  
 du pouls, avec une montre à secondes,  
 & j'observai,

Qu'à huit heures immédiatement  
 après avoir plongé les jambes dans du  
 lait chaud, coupé avec de l'eau, jusqu'à  
 l'endroit où l'on met les jarretieres au  
 dessous du genou, le pouls du premier  
 donnoit 66 pulsations dans une minute;  
 & celui du second en donnoit 84, com-  
 me avant l'immersion. Quinze minutes  
 après, un peu avant qu'on eût augmen-  
 té la chaleur du bain, qui cependant  
 étoit moindre que celle du sang, le se-  
 cond commença à bailler, & sa respi-  
 ration devint plus fréquente. Le pouls  
 du premier donnoit alors 69 pulsations  
 par minute, & celui du second 88. En-  
 viron vingt-cinq minutes après huit  
 heures, le bain étant réduit à la tempé-



rature du sang, les veines des mains parurent considérablement gonflées à l'un & à l'autre, & le second avoit le visage enflammé. Le pouls du premier donna 75 pulsations dans une minute, & celui du second en donna 94. A huit heures 35 minutes, les veines du visage parurent fort enflées, à tous les deux; le premier dit qu'il s'ennuyoit, & le second étoit assoupi, & avoit le visage si rouge, que je craignis de lui attirer quelque accident, si j'eusse poussé l'expérience plus loin: leur pouls qui au commencement étoit mou & petit, devint à tous les deux très plein & très dur. Celui du premier donna 80 pulsations dans une minute, & celui du second 98.

Alors je leur fis ôter les jambes de l'eau, & mettre les pieds sur un tapis étendu par terre, étant toujours assis & sans remuer comme auparavant; & je remarquai à huit heures quarante minutes que le pouls du premier donna 71 pulsations, & celui du second 90: qu'à huit heures 46 minutes il devint moins fort & plus mou à tous les deux, & que celui du premier ne donna plus que 69 battemens, & celui du second 88. Un peu après neuf heu-



res la rougeur que le second avoit au visage se dissipa , & le pouls étoit devenu à l'un & à l'autre entièrement mou & petit, celui du premier donnant 66 pulsations , & celui du second 85 , à peu près comme avant l'expérience.

Cette expérience me paroît décisive dans la question présente , & propre à faire connoître au vrai de quelle manière les bains chauds agissent ; & à démontrer en même temps que la dilatation des vaisseaux est principalement due à la rarefaction des fluides qu'ils contiennent.

Voici donc quel est mon sentiment au sujet des bains chauds des pieds. Les jambes deviennent plus chaudes qu'auparavant , & le sang qui s'y trouve est pareillement échauffé : ce sang se raréfie , & distend les vaisseaux , & attendu qu'il ne séjourne pas , mais qu'il est entraîné par le mouvement de circulation, il communique de sa chaleur au reste de la masse ; & comme il y a une portion de cette masse qui passe constamment par les jambes , & qui y acquiert un nouveau degré de chaleur , qu'elle communique par la circulation au reste des liqueurs , la masse entière se raréfie , occupe un plus grand espace ,



& circule par conséquent avec plus de vitesse. Le volume du sang étant par-là augmenté, tous les vaisseaux éprouvent une distention, dont toutes les parties du corps ressentent les effets ; & celles qui sont éloignées n'en ressentent guere moins que celles qui sont les premières échauffées

Dans l'expérience dont je viens de rendre compte, non-seulement les parties plongées dans l'eau, & les extrémités inférieures parurent enflées ; mais l'enflure se manifesta par tout le corps. Les arteres du poignet & des tempes donnerent des pulsations plus amples & plus fréquentes, aussi-bien que celles qui partent de l'aorte inférieure : il ne peut donc y avoir là de révulsion.

Si les conséquences n'étoient pas aussi sérieuses qu'elles le sont, je pourrois badiner sur l'usage mal entendu que l'on fait des bains chauds des pieds dans quelques cas ; comme dans les hémorrhagies du nez & des poumons, dans les cas où la tête ou la poitrine se trouvent surchargées. Dans ces cas & autres semblables on y a recours dans l'intention d'attirer le sang sur les parties inférieures, ou de l'empêcher de se porter avec impétuosité vers les parties



supérieures : mais il est aisé de voir qu'il arrive souvent le contraire de ce qu'on se propose ; le sang échauffé dans les pieds communique sa chaleur à toute la masse , & augmente la maladie.

On trouve dans de bons Auteurs, une infinité d'observations, où le bénéfice procuré par le bain chaud des pieds, est attribué à la dérivation procurée par ce moyen sur les parties baignées , & à la révulsion des parties affectées , parce que celles-ci se trouvent soulagées ; quoique ce soulagement vienne par une voie entièrement opposée , sçavoir , par une circulation accélérée à travers les parties malades , qui entraîne les liqueurs qui y séjournoient ou dont le mouvement étoit trop languissant.

Je pense que toutes les fois qu'il y a dans quelque partie une obstruction invincible, on ne doit attendre aucun bénéfice des bains chauds , ( quoiqu'ils puissent procurer quelque soulagement apparent & momentané , par la vertu qu'ils ont de remédier au spasme en général ) ni qu'ils détournent le sang des parties éloignées. Je crois au contraire qu'ils sont souvent nuisibles, en poussant les liqueurs contre les matieres en-



gorgées & peu disposées à céder, avec plus d'impétuosité que n'en peuvent supporter les vaisseaux déjà distendus des parties affectées; ce qui ne manque pas d'accélérer les accidens dans les cas graves : de sorte que toutes les fois que j'ai lieu de soupçonner un squirre, je ne conseille jamais les bains chauds de quelque nature qu'ils soient.

Il est vrai aussi que lorsque les obstructions ne sont pas vieilles, & que la matiere qui les forme n'est pas trop tenace, les bains chauds peuvent être d'un bon usage pour en procurer promptement la résolution. Dans les rhumes récents, accompagnés d'une legere péricipneumonie humorale, les bains chauds sont souvent suivis d'une guérison subite. Si cette guérison arrive à la suite des bains des pieds, on ne manque pas de l'attribuer à une révulsion de la poitrine. Mais on n'a pas plus de raison de le croire, qu'on en auroit de prétendre qu'il se fait une révulsion de cette partie à l'occasion d'une grande tasse de petit-lait coupé avec le vin des Canaries; d'une tasse de ponche chaude; ou de l'ancienne pratique de boire pour cette maladie deux bouteilles de vin, & de manger un harang foret ;



remedes qui produisent souvent le même effet que les bains des pieds , ( quoique d'une maniere moins sûre ) & qui agissent de même ; c'est-à-dire , en augmentant la force de la circulation , en ouvrant les pores de la peau , & en expulsant des poumons l'humeur coëneuse qui s'y est arrêtée , ou qui y circule trop lentement. Ils sont donc propres à procurer la résolution de la matiere obstruée , & en cette qualité , on peut les regarder comme certaines fièvres courtes & salutaires : & quand nous y avons recours , nous imitons la Nature , qui se sert souvent de la fièvre pour se débarrasser d'une humeur qui formoit des obstructions dans une indisposition chronique.

On s'étonne communément , de ce que la circulation du sang a été si longtemps inconnue ; mais il n'est pas moins étonnant que la Médecine ait tiré si peu de fruit d'une découverte de cette importance. Les Anciens qui n'en avoient aucune connoissance , sont excusables de nous avoir donné une mauvaise théorie sur les bains des pieds : ils ignoroient entièrement la prompte communication qu'il y a entre toutes les parties du corps , par le moyen de



la circulation , & quoiqu'ils n'eussent pas nos lumieres, ils ont imaginé leurs attractions , dérivations & révulsions ; & ce qu'ils ont dit sur ce sujet, se trouve ou faux , ou hors de propos : telle est cependant notre ridicule vénération pour l'antiquité , que nous nous donnons beaucoup de peine pour ajuster les découvertes des modernes, à ce jargon que le temps seul a consacré.

*Harvey* a fait des découvertes surprenantes. Ceux qui ont écrit peu de temps après lui , ont dit de fort bonnes choses ; mais ils ont quelquefois manqué d'attention , & n'ont pas appliqué les découvertes d'*Harvey* à quelques recherches où elles auroient pû être employées. Ils se sont contentés de traiter des sujets , où l'application de ces découvertes pouvoit le moins avoir de lieu , & sur lesquels ils ont écrit dans le goût des Anciens. Les Physiologistes qui ont succédé à ces derniers, voyant les raisonnemens qu'on trouve dans les meilleurs Auteurs qui ont écrit avant la découverte de la circulation du sang , employés par ceux qui ont écrit postérieurement à cette découverte , ont suivi la même route : & puisque *Bellini*, *Boerhaave* & *Hoffman*



ne se sont pas attachés à examiner la circulation & à expliquer tous les phénomènes qui en dépendent, on ne doit pas s'étonner que leurs disciples en aient agi de même.

*Bellini* en parlant des avantages des bains chauds & de leur manière d'agir, dit qu'ils agissent par la compression qui naît du poids de l'eau, & par la pénétration & le mélange des parties aqueuses avec les fluides, qui dissolvent & delayent ceux de ces fluides qui étoient visqueux ou arrêtés, &c. mais il ne dit rien de la raréfaction qui survient à l'occasion des bains chauds. Il en fait mention, il est vrai, en parlant du bain des pieds, & du demi-bain, cependant il n'en paroît pas entièrement persuadé, puisqu'il conseille de ne mettre qu'un pied dans l'eau chaude, comme produisant, dit-il, *commodum quoddam particulare*, par rapport aux effets qu'a, je pense, ce bain particulier sur la matrice, aussi-bien que sur les viscères du bas-ventre; mais il ne paroît pas propre à faire sentir son action jusqu'aux parties supérieures.

Je ne dirai rien de *Boerhaave*, sinon que c'est de lui que je tiens la doctrine que j'ai combattue, qu'il a aussi ensei-



gnée à plusieurs de ses disciples , avec lesquels je m'en suis entretenu.

Comme les Ouvrages d'*Hoffman* font un vaste trésor de théorie & de pratique de Médecine , je prendrai la liberté d'examiner un peu plus au long ce qu'il dit sur ce sujet. Il est souvent dans le bon chemin, en reconnoissant la dilatation qui survient au sang par la chaleur, lorsqu'il traite des bains chauds; il en fait aussi mention lorsqu'il parle du bain des pieds : mais lorsqu'il écrit expressément sur ce bain, il tombe dans le sentiment généralement reçu, & dit, Tome I. p. 466. *Dum enim humore illo calido foventur pedes, nervosa, tendinosa ac musculosa in iis fibrae ex quibus intercurrentibus vasis coagmentati sunt, laxantur, remittuntur, pori & tubuli antea constricti ampliantur, sanguini aditus humoribusque debitus redditur commeatus; quò fit, ut impetus aliis partibus incumbens divertatur, ac cum insigni levamine ad inferiora derive-* tur.

Jé ne sçaurois être de ce sentiment, qu'*Hoffman* me paroît n'avoir embrassé que par déférence pour les Anciens, & pour le sentiment reçu : & quoiqu'immédiatement après il faisisse la vérité, lorsqu'il ne lui est pas possible de la mé-



connoître , elle lui échappe cependant bien-tôt après , comme on peut le voir par ce qu'il ajoûte : *Et certe laudatissimi sunt usus ad derivationem , in morbis , qui à congestionibus ad caput & pectus , per spasmos inferiorum maximeque hypochondriorum factis , subnascuntur ; ut præter soporosos affectus omnes fere capitis morbi sunt , &c. Narium hæmorrhagia nimia , &c. necnon quæ pectus affligunt , asthmata convulsiva , dyspnæa à copia sanguinis , hæmoptysis.* J'ose ici accuser *Hoffman* d'erreur , ayant appris que cette théorie a jetté dans de grandes méprises , & ayant été moi-même déterminé à l'examiner & à l'abandonner , par les mauvais succès que j'ai eus dans la pratique en m'y conformant.

Je conviens que ce qu'il appelle diminuer le spasme , & relâcher les solides , est d'une grande utilité dans certains cas ; mais je pense que la raréfaction des fluides causée par la chaleur , & la pression qu'exercent ces fluides raréfiés contre les vaisseaux , est pour l'ordinaire la vraie cause de la diminution du spasme. Je ne nie cependant pas que les bains ne puissent occasionner quelque sensation agréable , quelque mouvement d'ondulation , comme on dit ,



dans tout le genre nerveux , propre à procurer une diminution des douleurs , lors même qu'on n'a encore rien fait pour en guérir la cause : car nous voyons souvent que la maladie recommence avec plus de force qu'auparavant , après la cessation des bains.

J'ai quelque doute sur ce que dit le même Auteur , du relâchement des fibres roides & tendues , affectées de spasme ; par la raison que plusieurs des phénomènes qui nous portent à croire que le spasme naît de la force avec laquelle les solides se contractent , ne dépendent réellement que du défaut de puissance qu'ont quelques-uns de ces solides , de se contracter comme ils devroient & comme ils ont coutume de le faire : par exemple , dans l'inanition , il survient souvent des convulsions qui viennent de la foiblesse de quelques muscles antagonistes. Lorsque nous voyons quelqu'un attaqué d'une forte convulsion , nous pensons aussi-tôt à la force avec laquelle les muscles agissent , mais nous ne faisons pas réflexion à la foiblesse qui en est la cause.

Dans un cas de cette nature , lorsque le bain chaud dissipe le spasme , on a cru qu'il produisoit cet effet en ramol-



lissant & en relâchant les parties qui étoient trop roides & trop tendues. Pour moi je pense que cet effet dépend plutôt de ce que tous les vaisseaux se remplissent par ce moyen de nouveaux fluides raréfiés , & du rétablissement de l'équilibre qui en est la suite ; & que c'est de-là que naissent véritablement ces sensations agréables, ces mouvemens d'ondulations , & ces vibrations dont on parle tant.

Ce que je viens de dire est confirmé par la méthode ordinaire , de traiter les convulsions qui viennent d'inanition ; qui consiste à donner des esprits alcalis volatiles , des eaux composées , & autres préparations cordiales chaudes ; & pour lesquelles on emploie encore les bains chauds de quelque nature qu'ils soient : cela est encore confirmé , par ce qui arrive aux personnes qui sont sujettes à certaines maladies des nerfs , telles que les vapeurs hystériques , & à celles dont les vaisseaux sont inégalement pleins. Ces personnes sont souvent soulagées par le bain des pieds , des maux de tête auxquels elles sont sujettes , & elles recoivent aussi du soulagement des remèdes dont je viens de parler ; du vin , & des autres choses chau-



des & propres à raréfier les liqueurs. J'espere donc que dans la suite, lorsqu'on aura de pareilles maladies à traiter, on n'en attribuera pas toujours la guérison à la revulsion opérée par l'application de l'eau chaude.

Il est aisé de faire voir que cette pratique d'*Hoffman*, qui est estimée à juste titre, est conforme à sa théorie. Il a recours aux bains chauds des pieds dans l'Hémorrhagie ; dans l'Asthme convulsif où il soupçonne un Polype dans le cœur ; dans le vertige ; dans le crachement de sang, & dans quelques autres cas, où je n'oserois m'en servir ; & il continuë de les prescrire avec éloge, quoique quelques-uns de ses correspondants en peignent les mauvais effets avec des couleurs assez vives : *Licet provido satis tepore adhiberentur*.

Je dois en même temps lui rendre justice, en faisant observer que dans la théorie, & dans la pratique, il se rapproche beaucoup du sentiment que j'ai tâché d'établir : en effet dans sa théorie des bains chauds, il s'exprime d'une manière si claire sur la rarefaction du sang & sur le gonflement du corps ; qu'il est étonnant qu'il ait oublié d'en faire mention dans les autres endroits.



de ses ouvrages, où il étoit très-important d'examiner ces Phénomènes : & dans sa pratique quoiqu'il exalte beaucoup les bains des pieds par ces expressions *fere divina sunt virtutis pediluvia; præstantem vim, humores à pectore derivandi possident; ad revellendum sanguinis ad inferiora motum, egregium spondent usum*, & autres semblables; cependant il avertit souvent de prendre garde qu'ils ne soient trop chauds; & si on avoit cette attention, ils feroient peu de mal; parce que plus l'eau est froide, plus l'effet du Bain approche de la révulsion, & l'eau tout-à-fait froide en opere communément une.

La seule différence essentielle qu'il y a entre le sentiment d'*Hoffman* & le mien, est que j'ose avancer que le bain chaud des pieds, ne cause jamais de révulsion des parties supérieures, lorsqu'il procure ce qu'il appelle un relâchement, & que je nomme moi un gonflement des vaisseaux; & que plus les vaisseaux des jambes se gonflent, ou, selon lui, se relâchent, plus les liqueurs circulent avec force par-tout le corps fort peu de temps après.

Il y a encore dans cet Auteur un passage qui fera voir combien il approche



du vrai , & qui prouvera en même-temps combien il est facile que la vérité nous échappe , lorsque nous sommes prévenus jusqu'à un certain point. *Tom. VI. p. 84.* il dit en parlant des effets de l'Opium : *Capitiluvia, Pediluvia, balnea ad somnum blandum disponere, in foro medico notissimum, quod tamen non aliâ ratione fit, quàm quod expansionem ipsis humoribus inducant, unde etiam habitum corporis turgidulum atque inflatum reddunt.*

Cette observation est vraie , & le raisonnement fait en conséquence est juste. Il paroît s'ensuivre naturellement delà que puisque ces bains chauds raréfient toutes les humeurs , & occasionnent un gonflement par tout le corps , ils doivent pareillement déterminer une plus grande quantité de sang chaud & raréfié à passer à travers le cerveau , & disposer par ce moyen au sommeil. Mais le préjugé est si grand & l'idée de revulsion si bien établie chez lui , qu'il conclut : *Sicque lentius succedit sanguinis motus per caput, & placidior subsequitur somnus.* Comme si le sommeil ne pouvoit pas être causé par la plénitude des vaisseaux du cerveau , qui produit souvent cet effet. Le mouvement du sang



n'est pas plus lent après une grande dose de Vin, d'Opium, après les bains chauds, ou après telle autre cause propre à le raréfier. C'est ce qui est non-seulement prouvé par les loix de la circulation, desquelles il s'ensuit nécessairement, que lorsque le sang est raréfié, & que le cœur en pousse une plus grande quantité, les arteres carotides & vertebrales doivent en recevoir à proportion davantage : mais encore par la rougeur du visage, & par le gonflement des jugulaires, qui rapportent le sang de la tête.

Je ne sçaurois disconvenir qu'on ne puisse trouver dans les Auteurs que j'ai nommés, & dans plusieurs autres, le fondement de tout ce que j'ai dit précédemment : mais on n'y trouvera rien qui ait un rapport direct à la pratique, soit parce qu'ils n'ont pas bien compris cette théorie, soit parce qu'ils ne l'ont pas renduë d'une maniere claire ; autrement la doctrine & la pratique de nos jours seroit généralement fondée sur cette théorie, & j'aurois dû à mes livres & à mes Maîtres, & non à l'expérience, le sentiment que je me propose d'établir.

Il y a environ trente ans qu'un véné-



table. Théologien eut une fièvre accompagnée de douleur de tête, sans apparence de Délire, & sans aucun autre Symptome menaçant. On lui ordonna de mettre les jambes dans l'eau chaude. Le remede lui parut d'abord fort agréable, ensuite il parla beaucoup, & au bout d'une demi-heure il lui survint un délire qui dura jusqu'au moment de sa mort, qui arriva le lendemain.

On attribua cet accident à une trop grande révulsion, qu'on prétendoit avoir tellement affoibli la force de la circulation dans la tête, qu'il n'y restoit pas assez de sang pour l'exercice des fonctions. Mais il est bien plus vraisemblable, que cette mort arriva par la trop grande impétuosité avec laquelle le sang fut poussé vers la tête.

Ce fut là la première observation qui me fit naître quelques doutes sur la doctrine que j'avois puisée, dans les écoles. J'eus bientôt occasion d'en faire quelques autres, qui me parurent fort singulieres: telles, par exemple, qu'une Dame sage & sôbre, qui ayant mis les pieds dans l'eau chaude, fut attaquée de délire, comme si elle eût fait excès de vin de Champagne. Un jeune hom-



me de qualité, qui étant dans un bain d'eau chaude, se prit à chanter & extravagua comme quelqu'un qui est pris de vin, & qui peu de tems après devint furieux, comme s'il eût été enragé. Ces accidens cessèrent à l'un & à l'autre à mesure qu'ils se refroidirent.

Ces Observations me déterminèrent à mettre moi-même les pieds dans l'eau chaude, & à examiner attentivement les effets qu'elle produiroit sur moi. J'éprouvai un délire agréable, & un penchant au sommeil, qui sont chez moi les effets ordinaires du vin. C'est alors que je commençai à soupçonner que le bain des pieds agissoit principalement en raréfiant le sang, & en le dérivant en plus grande quantité vers la tête, ce qui est contraire à l'opinion communément reçue; & dans peu de temps j'eus occasion d'en être convaincu par un grand nombre d'exemples.

Depuis ce temps-là j'ai employé les bains chauds des pieds, dans un juste degré de température, comme un cordial sûr, par le moyen duquel on peut ranimer la circulation, ou exciter même un doux mouvement de fièvre; qui a cet avantage sur tous les autres cordiaux & sudorifiques, que je puis



en arrêter l'effet quand il me plaît, & qu'il agit sans introduire dans le sang aucunes parties échauffantes, dont le corps a toujours de la peine à se débarrasser.

Quoique je prétende que la raréfaction du sang, à laquelle on a fait si peu d'attention, soit l'effet qui mérite le plus de considération, lorsque nous avons recours aux bains des pieds; je ne pense pas cependant que ce soit le seul qu'ils peuvent produire. On s'attend peut-être de me voir entrer dans le détail des autres; mais je n'en parlerai qu'en passant, parce qu'ils ont été amplement discutés par *Galien*, dont les raisonnemens sur cette matiere ont été adoptés jusqu'à ce jour.

Ces autres effets des bains des pieds, sont d'ouvrir les pores & de relâcher le tissu de la peau; d'humecter le corps par les parties d'eau qui s'y insinuent; de remédier au Spasme & d'appaiser les douleurs: ces effets joints à la revulsion des parties éloignées, sont les principaux chefs sur lesquels on insiste pour l'ordinaire. Quant au dernier je n'ai pas besoin d'en dire davantage.

Il n'est pas douteux que les bains ne ramollissent, & ne relâchent le tissu de



la peau; ce qui peut avoir un succès  
 considérable en désobstruant les pores,  
 & facilitant la transpiration des parties  
 baignées : mais cet effet ne sçauroit  
 être bien important, lorsqu'on ne bai-  
 gne que les jambes, parce que leur  
 surface est peu de chose en comparai-  
 son de celle du reste du corps. Et dans  
 la petite-vérole, où on y a recours  
 avec tant de confiance, je pense que  
 leur maniere d'agir est si tumultueuse,  
 qu'ils doivent paroître suspects où que  
 les effets en sont au moins très-dou-  
 teux. Enfin la pratique générale des  
 bains familiere à quelques-uns, est  
 empirique & mal entendüe, comme le  
 sont tous les remedes généraux, dans  
 l'application desquels on n'a point d'é-  
 gard à la différence des cas. Je préfere  
 de beaucoup la méthode de *M. Martin*  
 de Laufane, qui humecte la peau non-  
 seulement des jambes, mais encore  
 celle du visage & de tout le corps, avec  
 des linges trempés dans l'eau chaude,  
 qu'il renouvelle de quatre en qua-  
 tre heures jusqu'à l'éruption des pustu-  
 les. Par ce moyen les pustules peuvent  
 devenir généralement plus élevées, &  
 par conséquent moins dangereuses.

Il se peut qu'il y ait des parties d'eau



qui passent à travers les pores de la peau & qui se mêlent avec le sang ; mais on leur attribué beaucoup plus d'effet , qu'elles n'en peuvent produire. C'est à ces parties d'eau qu'on attribué le gonflement qui survient généralement à toutes les parties du corps , gonflement que nous avons dit dépendre d'une autre cause , sçavoir de la raréfaction & de l'atténuation du sang , que la chaleur seule sans humidité peut occasionner presque aussi promptement. En effet l'application des bouteilles d'eau chaude aux pieds , les pieds mis dans le sable chaud , les fumées de l'Esprit-de-Vin , l'application des vessies pleines d'eau chaude , ou la chaleur d'un bain sec , sont autant de moyens propres à produire le même effet aussi efficacement que le bain d'eau chaude.

Je doute même si dans le bain des pieds , le corps reçoit plus qu'il ne perd ; puisque les vaisseaux qui reçoivent la matiere de la transpiration , sont dilatés , de même que ceux qui transmettent les parties aqueuses , quelque absorbants que notre imagination les suppose ; & puisque la circulation étant accélérée , la force qui pousse au-dehors , doit être assez grande pour con-



\* trebalancer l'augmentation de volume produite par l'introduction des parties aqueuses. C'est une circonstance que j'ai obmise en examinant les effets de cette méthode , parce qu'elle me paroît peu importante , quand on se contente de baigner les jambes. On peut expliquer d'une autre manière quelques-uns des Phénomènes qui semblent persuader que le sang est délayé par les parties aqueuses qui passent à travers la peau , tels par exemple que l'écoulement par le nez , & l'étanchement de la soif : en effet le sang étant raréfié & atténué doit se mouvoir avec plus de vitesse , & circuler plus rapidement dans la membrane pituitaire , & dans les glandes salivaires ; ce qui peut donner de la fluidité aux liqueurs que séparent ces parties , & en augmenter la sécrétion , d'où s'ensuivront l'écoulement par le nez , & l'étanchement de la soif.

J'ai déjà parlé des bains chauds & de la propriété qu'ils ont de diminuer l'éretisme des solides , & d'appaiser les douleurs , en tant que ces effets dépendent de la chaleur & de la raréfaction de la masse du sang. Ce qui me reste à dire regarde également les bains  
des



des pieds froids & chauds, & peut s'appliquer à plusieurs autres choses. Ces deux fortes de bains, semblent avoir sur le genre nerveux une action immédiate, que nous ne sçaurions expliquer & que nous n'entendons point, faute de connoître la structure des organes des sens & du mouvement; d'avoir une bonne théorie des sensations, & du mouvement musculaire; & faute de sçavoir quel est le rapport du corps avec l'ame.

Dans les grandes douleurs, les bains chauds & froids aussi-bien qu'un grand nombre d'autres choses, produisent les mêmes effets, & les produisent de la même manière, c'est-à-dire, qu'ils diminuent la douleur, en détournant l'ame de l'attention qu'elle y prêtoit. Toutes les fois qu'on diminue l'action des nerfs qui se portent à une partie douloureuse dans quelqu'un qui souffre violemment, & qu'on excite des sensations fortes dans un ou plusieurs autres nerfs, de quelque manière qu'on les excite, on manque rarement d'appaiser la douleur. La Musique a tant de vertu pour adoucir les peines tant du corps que de l'esprit, qu'elle a donné lieu à la fable d'*Orphée*, qui suspendit, dit-on, pour un temps les tourmens des



Enfers. Les contes amusants , & qui contiennent des choses extraordinaires , peuvent appaiser pour un temps presque toute sorte de douleur. Les nouvelles imprévues bonnes ou mauvaises , les surprises & les affronts , arrêtent non-seulement le hoquet ; mais appaisent même les grandes douleurs. On a vu des maux de dents gueris subitement par la seule menace d'un fouflet , ou en faisant semblant de vouloir violenter une femme. Une douleur en appaise ordinairement une autre. C'est par cette raison que l'ail appliqué à une partie éloignée , les brûlures , & l'action des mouches cantharides , guerissent toutes les douleurs.

En examinant avec attention les effets des bains chauds des pieds , éprouvés sur moi-même , j'ai quelquefois remarqué qu'ils s'accordoient avec ceux de la musique , & je pense que les bains chauds des pieds agissent de la même manière : quoique j'ignore si la musique produit ses effets en excitant dans tout le genre nerveux des vibrations agréables , & consonnantes avec celles qu'elle excite aux nerfs de l'oreille , ou en fixant l'attention de l'ame à l'harmonie des sons. Dans le bain toutes les



petites papilles nerveuses qui se terminent à la peau & dont le nombre est infini, celles principalement qui aboutissent aux pieds & aux mains, dont le sentiment est plus exquis, parce qu'elles sont destinées pour l'organe du tact, étant chatouillées, & par communication tout le genre nerveux étant par ce moyen affecté d'un mouvement d'ondulation agréable; l'ame fait attention à ce nouveau sentiment, & est détournée de celle qu'elle prêtoit à la douleur qu'elle ressentoit précédemment. Il arrive à peu près la même chose à l'occasion du bain froid; non parce que la sensation en est agréable, mais parce qu'elle est vive & forte, & qu'elle produit par ce moyen le même effet, c'est-à-dire, que la sensation qu'occasionne le bain froid, détourne l'ame de l'attention qu'elle donnoit à la douleur, & excite en elle un sentiment différent du premier.

C'est ainsi que les bains froids ou chauds des pieds produisent les mêmes effets par rapport à la douleur; quoiqu'ils diffèrent d'ailleurs beaucoup, & qu'ils aient des effets entièrement opposés. C'est ce qu'un lecteur intelligent comprendra sans peine par les princi-



pes ci-dessus établis. Au lieu même de traiter expressement des bains froids des pieds, je rapporterai une observation singulière au sujet d'une maladie qui auroit pû avoir des suites fâcheuses sans le secours des bains froids des pieds, dont les effets pourront faire connoître en partie ce qu'on doit en attendre.

Une personne âgée de 77 ans, dont la santé ne paroissoit pas s'être jamais démentie, & qui avoit naturellement le ventre libre, ayant à ce qu'elle imaginoit, gagné un rhume le 18 Juillet 1739, commença à ressentir une légère douleur dans la poitrine, dans l'estomach & dans les intestins, & eut le ventre resserré. Comme il n'est personne qui n'ait des remèdes pour des maladies de cette nature, lorsqu'elles ne sont pas portées à un point bien considérable, il en essaya plusieurs de son chef; mais la maladie ne fit qu'empirer.

Le 21 il fit appeller le Docteur *Young*, qui dès le jour même, & le jour suivant lui fit donner des lavemens purgatifs & addoucissans; des ptisannes laxatives; des solutions de manne & de sels; des bols & des pilules de différente nature.



Le 22 sur le soir je fus mandé, & le malade me dit qu'il rendoit les lavemens tels qu'on les lui donnoit, sans qu'ils entraînaissent aucune matiere; qu'il vomissoit tout ce qu'il prenoit; qu'il étoit travaillé d'insomnie; qu'il ressentoit une vive douleur dans le bas ventre depuis le nombril jusqu'à l'os pubis; & qu'il avoit le pouls foible. Nous essayames ce soir là même d'arrêter le vomissement par le moyen du sel d'absinthe, faoulé de jus de limon, & de lui déboucher le ventre par le secours de la teinture sacrée.

Le lendemain matin on nous dit qu'il avoit rejeté tous ces remedes peu de temps après les avoir pris, & qu'il avoit vomi pendant la nuit tout ce qu'il avoit bû. Il n'avoit point dormi, & n'avoit cessé de jeter les hauts cris des douleurs qu'il avoit ressenties dans le bas ventre. Son pouls étoit un peu plus élevé & plus fréquent; c'est pourquoi on lui fit une ample saignée. Pour arrêter le vomissement, ce qui étoit le plus pressant, & sans quoi il n'étoit pas possible de rien entreprendre pour calmer ses douleurs, nous lui ordonnâmes de prendre de demi-heure en demi-heure, deux cuillerées d'une forte tein-



ture de mente seche , dans l'eau distillée de la même plante. Ce remede lui rétablit l'estomach , effet qui lui est ordinaire.

La seconde intention que nous nous proposâmes fut de lui procurer la liberté du ventre ; ce que nous n'osâmes pas tenter par le moyen d'une pleine dose d'aucun purgatif , de crainte que l'irritation ne renouvelât le vomissement. Nous essayâmes donc de ramollir les matieres qui bouchoient le canal intestinal , en lui donnant d'heure en heure une pillule composée d'aloë , & de sa-  
von , de chacun partie égale ; & en lui faisant prendre par dessus deux cuillerées de teinture de myrrhe , pour prévenir le vomissement. Dans cette journée il prit dix de ces pilules ; on lui fit de plus des fomentations sur le bas ventre , & on lui injecta plusieurs lavemens ; on le mit aussi dans un bain chaud , & on lui appliqua sur le ventre la peau chaude d'un agneau ; mais tous ces moyens furent inutiles. L'obstruction du canal intestinal subsista toujours ; la region hypogastrique devint dure & enflée ; & les douleurs étoient portées à l'excès.

Le 2 l'insomnie fut la même , & les



douleurs ne discontinuerent pas d'un instant : le malade eut de fréquentes sueurs , & ne cessa de jeter les hauts cris par les douleurs qu'il ressentit dans le bas-ventre. Il continua les pilules d'aloë & de savon , d'heure en heure , jusqu'à ce qu'il en eût pris vingt-trois , & les garda toutes , de même qu'une solution de manne dans le petit lait. Rien ne passa. L'après dînée on fit appeller le Docteur *Clerck*. Le malade fut resaigné , & on lui injecta en lavement une décoction de pruneaux , à laquelle on ajouta quatre cuillerées d'huile d'olives. On lui donna le soir un bol de mercure doux , & trois heures après il réjeta tout ce qu'il avoit pris. Sa maladie paroissoit désespérée , la fièvre augmentoit , & le malade étoit à l'agonie. Nous proposâmes alors d'essayer le vif-argent ou les soufflets. Nous parlâmes aussi du bain froid des pieds ; mais il fut remis à un autre temps.

Le 25 après une nuit fâcheuse que le malade avoit passée sans fermer l'œil , & dans les douleurs les plus cruelles , ne paroissant pas que nous dûssions rien attendre des méthodes ordinaires , je renouvelai la proposition de



l'usage de l'eau froide, & je l'appuyai de si bonnes raisons, que j'inspirai au malade l'envie d'en faire l'essai; & cette proposition fut acceptée des Medecins qui le voyoient avec moi.

Le malade fut transporté dans une chambre froide, & on lui découvrit les jambes. De deux en deux minutes on lui laissoit tomber une écuellée d'eau froide en commençant par les pieds, & en remontant par degrés jusques vers l'os pubis. De temps en temps nous le fîmes promener dans la chambre, quelques fois nous le faisons tenir debout sur le plancher humide, & souvent nous lui faisons plonger les pieds alternativement dans un vase plein d'eau froide. Il trouva que ce remede lui donnoit de la force, & lui procuroit du soulagement bien loin de l'affecter d'une maniere desagréable. Il le pratiqua environ une demi-heure: au bout de laquelle il recommença ses cris comme auparavant; il vomit une fois, se trouva abbatu, ressentit plus de tension dans le bas ventre qu'il n'en avoit encore senti; & cette tension étoit accompagnée des plus cruelles tranchées. Immédiatement après cette attaque, & trente-cinq minutes après



avoir commencé le remède de l'eau froide, le ventre s'ouvrit avec tant de précipitation, qu'il n'eut pas le temps de gagner sa chaise percée, & il rendit une grande quantité de matieres liquides, mêlées de quelques excréments endurcis. Il se remit au lit étant beaucoup foulagé; mais il lui restoit de la douleur dans toutes les parties qui avoient été affectées. On lui injecta un lavement dans l'après-dînée, qui lui fit rendre quelques matieres dures. Sur les huit heures du soir nous lui donnâmes une prise de teinture sacrée, avec trente gouttes de *Laudanum* liquide. Vers le milieu de la nuit il fit une selle copieuse, dont une grande partie étoit de crottes dures.

Le 26 nous apprîmes que le *Laudanum* lui avoit procuré quelques momens de sommeil. Il avoit été quatre fois à la selle le matin avant notre arrivée. L'intestin qui avoit été engorgé & distendu étoit encore douloureux, & le malade avoit toujours le pouls fort élevé; mais son ventre étoit tout-à-fait mou. Nous lui fîmes continuer pendant quelques heures les pilules, que nous fîmes composer de deux parties de savon sur une d'aloë.



Enfin après avoir été six jours entiers sans prendre aucune nourriture , il commença par avaler de temps en temps deux cuillerées d'eau de poulet, ou une cuillerée de panade , & but un peu de petit lait fait avec le vin des canaries , ou du petit-lait ordinaire , ce qui fut continué jusqu'au soir que nous substituâmes l'émulsion arabe au petit lait , & lui fîmes prendre par intervalles , de la ptisanne d'orge édulcorée avec le syrop violat. Il passa la nuit fort tranquillement sans le secours des somnifères , & eut trois ou quatre selles précédées de tranchées.

Le 27 au matin nous trouvâmes la fièvre diminuée, & le malade plus tranquille. Nous fîmes continuer la même nourriture , & les mêmes boissons pendant tout le jour. Il poussa deux ou trois selles accompagnées de tranchées , mais auxquelles succéda une bonne nuit.

Le 28 dans la matinée, il eut une grande évacuation par bas , par laquelle il rendit quelques matieres endurcies qui étoient les restes de celles qui avoient formé l'engorgement. Après cette évacuation il se trouva entièrement soulagé , la fièvre se dissipa , comme il arrive



ordinairement le troisiéme jour après que le ventre s'est ouvert.

Avant que de dire les raisons qui m'ont déterminé à proposer une pratique si extraordinaire, & qui ont porté les Médecins qui étoient en consultation avec moi, à l'adopter, je rapporterai ce qui m'a fait naître cette idée.

Quelqu'un qui n'étoit pas Médecin, ayant lû dans une feuille détachée de quelque vieux livre, qu'on avoit guéri une constipation opiniâtre en jettant de l'eau froide sur les pieds, conseilla ce remede en Hollande à un de ses amis, qui étoit aussi le mien, & qui se trouvoit dans un cas tout semblable, la constipation ayant résisté pendant plusieurs jours à tous les remedes que lui avoit ordonné le Docteur *Boerhaave*. Je me suis donné bien de la peine pour chercher l'Auteur où se trouvoit cette pratique, mais je n'ai rien rencontré qui y eût rapport, à l'exception d'une observation que nous a donnée *Brassavolus* au sujet du Duc de *Ferrare*, que *Savonarola* guérit d'une constipation qui avoit duré trois jours, en le faisant marcher nus pieds sur un plancher de marbre humide, & froid.



Quoique *Brassavolus* parle de ce remède, comme de quelque chose de dangereux, & qu'il ne conseille pas de l'éprouver, en ce qu'il peut exciter des tranchées, & le cours de ventre; & quoiqu'une pareille expérience puisse paroître ridicule au premier abord, je la trouvai cependant si raisonnable, & si conforme à la saine théorie, que je ne l'oubliai jamais, & que je crus pouvoir la tenter dans le cas où tous les autres moyens communement usités pour ouvrir le ventre, auroient été employés inutilement; & peut-être même dans la passion Iliaque. La raison de cette pratique paroîtra sensiblement par les réflexions suivantes, dont l'application se présente d'elle-même.

Il n'est rien de si commun que de voir des douleurs de colique, & des cours de ventre, causés par le froid aux pieds; *Cutis siccitas*, *alvi laxitas*, est un Aphorisme connu. Lorsque la transpiration s'arrête subitement, il arrive souvent que la matière qui s'échappoit par cette voie, se porte sur les intestins, & cause une diarrhée. Il paroît résulter de-là un avantage qu'on ne doit attendre ni des purgatifs, ni des lavemens: en effet, ces remèdes ne



peuvent agir que sur l'une ou l'autre des extrémités des matieres endurcies, qui obstruent le conduit intestinal ; au lieu que la matiere de l'insensible transpiration, étant repoussée par le froid, & se portant dans la cavité de l'intestin entre le canal & les excréments, peut tout à la fois rendre les passages plus glissants, ramollir une partie des matieres endurcies, & irriter l'intestin de maniere à l'obliger de se décharger de ce qui l'embarasse.

Dans la petite vérole & les autres fièvres, lorsque les urines ont été retenues pendant long-temps, les malades trouvent pour l'ordinaire un prompt soulagement à mettre les pieds nus par terre. Puisque le rafraîchissement des pieds est propre à exciter la secretion & l'expulsion de l'urine, il peut avoir le même effet sur la bile. Bien des personnes ont envie de pisser, & plusieurs autres d'aller à la selle, lorsqu'elles ont mis les pieds dans l'eau froide, ou seulement en s'y lavant les mains : cet effet dépend d'une espece de secousse, de choc, ou d'irritation causée aux nerfs, qui se communique aux membranes des intestins & de la vessie, & qui devient propre à surmon-



ter l'espece d'engourdissement qui mettoit ces parties hors d'état d'expulser les matieres qui les surchargeoient.

Par ce que j'ai observé à l'ouverture des cadavres de quelques personnes mortes de constipation & même de la passion Iliaque ; j'ai lieu de croire que ces maladies sont souvent accompagnées dès leur commencement ou vers la fin, d'une paralysie des intestins, à laquelle il faut remédier en faisant des fomentations sur le bas-ventre avec le vin dans lequel on aura fait bouillir quelques plantes aromatiques, & en donnant à boire un peu du même vin lorsque le pouls est foible & que le corps ne paroît pas suffisamment échauffé ; ou qu'il faut traiter par la méthode de l'eau froide, lorsque le malade sera brûlant & qu'il aura de la fièvre.

En mettant les pieds dans l'eau froide, tout le corps est rafraîchi ; & le sang étant condensé par ce moyen, & occupant un moindre espace dans les tuniques des intestins, peut donner lieu à une plus ample secretion dans leur cavité. S'il arrive même qu'il y ait dans le conduit intestinal une grande quantité d'air qui contribue à la maladie, cet air peut être condensé par la fraîcheur communi-



quée à toutes les parties ; & l'intestin qui avoit été jusqu'alors distendu par la raréfaction de l'air , pourra se mettre en contraction plus librement , & expulser avec moins de peine les matieres dont il est surchargé.

Le bain froid est le meilleur remede contre la difficulté d'uriner , qui vient de ce que les urines ont été retenues trop long-temps. Les Anciens s'en servoient dans les fièvres ardentes , & on l'a pratiqué dans nos climats froids , sans aucun inconvénient. Un Empirique hardi , s'en est servi avec beaucoup de succès pour sa mere , qui étoit fort avancée en âge : de sorte que par rapport au cas ci-dessus rapporté , on ne pouvoit faire aucune objection raisonnable contre la pratique que je proposois , puisque le malade étoit âgé , mais d'une forte constitution ; que la fièvre étoit symptomatique ; & que d'ailleurs la maladie étoit désespérée , & ne laissoit plus d'autre moyen à tenter.

Je ne dois plus rien dire en faveur de cette méthode. C'est au Lecteur à choisir lui-même celle des conjectures ci-dessus , qui lui paroîtra avoir eu plus de part à cette guérison ; qui peut-être , dépend du concours de plusieurs cir-



constances, ou de quelque autre manière d'agir du remède, que je n'ai point entrevûe, & que d'autres plus intelligents que moi, ne manqueront pas d'appercevoir.

Je pourrois rapporter quelques cas de la nature de celui dont je viens de donner un récit circonstancié, dans lesquels la même méthode a été suivie d'un très-grand succès (comme de calmer les douleurs, donner des forces, appaiser les nausées, arrêter le vomissement, &c.) lors même qu'elle n'a pû procurer sur le champ un libre passage aux matieres retenues : mais je me contenterai d'en ajoûter ici un qui est fort extraordinaire ; non qu'il ait aucune affinité avec le cas ci-dessus, mais à cause de l'efficacité qu'a eu cette méthode pour ouvrir le ventre. Il m'a été communiqué par M. *Pringle*, Médecin de l'armée Angloise, qui avoit conseillé à M. *Catherwood*, Chirurgien du Régiment d'*Onslow*, d'en faire l'expérience. Le récit suivant est une copie de la lettre de ce Chirurgien au Docteur *Pringle*.

« Le nommé *Laurence*, soldat dans  
 » le Régiment d'*Onslow*, Compagnie  
 » Colonelle, après une legere fièvre in-



» intermittente qui fut emportée par un  
 » vomitif, & par quelques amers, fut at-  
 » taqué d'une constipation, qui, mal-  
 » gré tous les remèdes auxquels je pus  
 » avoir recours, dura depuis le 27 du  
 » mois de Septembre, jusqu'au 8 No-  
 » vembre suivant. Le malade poussa  
 » enfin une selle, par le moyen de la  
 » méthode suivante.

» Le 8 Novembre vers le midi, je  
 » lui fis donner un lavement d'eau de  
 » gruau, dans laquelle j'avois fait dis-  
 » soudre deux onces de savon. Un  
 » quart d'heure après, je le fis tirer de  
 » son lit, & l'ayant fait retrousser jus-  
 » qu'au milieu des cuisses, je le fis pro-  
 » mener dans la chambre soutenu par  
 » deux de ses camarades. Dans cet état,  
 » je lui arrosai de demi-minute en demi-  
 » minute les cuisses & les jambes avec  
 » de l'eau froide de source, ce qui le  
 » faisoit, & me parut lui donner des se-  
 » cousses sensibles à tout le corps.

» Au bout d'environ dix minutes, il  
 » commença à lâcher quelques excré-  
 » mens : & sept minutes après il poussa  
 » une assez bonne selle, dont les ma-  
 » tieres étoient plus molles que dures,  
 » ce qui m'étonna, attendu le long



» temps qu'il y avoit que le ventre ne  
» s'étoit ouvert. Le trouvant alors foi-  
» ble, & fatigué de cet exercice, on  
» l'essuya bien; on le mit dans son  
» lit, & lui ayant fait prendre un ample  
» bouillon bien chaud, je le fis couvrir  
» plus qu'à l'ordinaire. Il resta dans cet  
» état jusqu'à dix heures du soir, auquel  
» temps il poussa une seconde selle, qui  
» fut suivie de deux autres involontaire-  
» ment dans le courant de la nuit; & le  
» tout ensemble faisoit une évacuation  
» considérable.

» Il est bon d'observer que pendant  
» la durée de cette constipation, le ma-  
» lade n'a eu ni douleur, ni vomisse-  
» ment, mais seulement une évacuation  
» abondante par les urines, d'une ma-  
» tière épaisse & de couleur de choco-  
» lat. Quelquefois il avoit assez bon  
» appétit; d'autres fois il refusoit obsti-  
» nément toute nourriture. Pendant sa  
» maladie, il paroissoit stupide, & il est  
» présentement si maigre & si foible,  
» qu'à moins de quelque changement  
» extraordinaire, je regarde sa maladie  
» comme incurable. Si vous imaginez  
» quelque chose qui puisse contribuer au  
» rétablissement de sa santé, je me con-



» formerai avec plaisir à vos ordonnances ; étant , &c. »

GUILLAUME CATHERWOOD.

*A Bruges , ce 22. Novembre 1742.*

N. B. Le malade est âgé d'environ 45 ans.

Avant que de finir , je prierai le Lecteur d'excuser les négligences qui se trouvent dans ce Mémoire , qui a été fait à diverses reprises , & dans différentes dispositions d'esprit. En effet , j'ai mis par écrit certaines réflexions dans un temps , où , quoique peu satisfait de la théorie communément reçue , je doutois s'il en étoit une meilleure ; tandis que d'autres fois , les raisons sur lesquelles elle est fondée , me paroissant plus fortes , j'ai adopté comme mien , ce qui auparavant m'avoit paru douteux.

L'envie que j'ai eu d'être court , m'a sans doute jetté dans l'obscurité à l'égard de certains endroits , qui feront plus sujets à contestation qu'ils n'auroient été , s'ils avoient été traités d'une manière plus étendue. J'aurois pû



rapporter différentes especes de fermentations, de putrefactions, de froid & de chaud; j'aurois pû montrer particulièrement une différence infinie entre la corruption des animaux morts, ou la moisissure qui survient aux sucres des plantes, ou aux liqueurs animales exposées à l'action de l'air, & cette putrefaction chaude, entre laquelle & la chaleur animale, j'ai supposé une analogie assez bien caractérisée.

J'ai peut être porté cette analogie trop loin, & j'aurois dû parler de toutes les différences qui se trouvent entre ces divers états. Il est vrai que pour éviter les disputes, je souhaiterois avoir moins insisté sur la putrefaction, & avoir toujours appelé simplement une effervescence particulière, ce que j'ai désigné par le terme d'opération animale; ou d'avoir demandé au Lecteur la permission que j'ai demandée à la Société d'*Edinbourg*, lorsque j'y ai lû le premier plan de cette Dissertation, sçavoir, de désigner cette opération animale par quelque caractère arbitraire, tel que Z; laissant aux disciples de *Newton* & d'*Homberg* à en démêler la nature, & à lui donner un nom convenable.



J'ai passé sous silence bien des choses utiles, qui ont un grand rapport avec le sujet que je viens de traiter; comme aussi plusieurs corollaires, qui ont rapport à la théorie & à la pratique, dont quelques-uns me paroissent d'une assez grande importance; mais dont le détail auroit trop allongé ce mémoire. Toutes ces choses pourront trouver place dans un autre ouvrage, & y paroître peut-être avec plus d'avantage, lorsque je sçaurai ce que le Public pense de ce Mémoire. J'ai tâché de rapprocher quelques points concernant la Physiologie, & de les exposer d'une manière plus naturelle; de discuter quelques erreurs; d'établir quelques pratiques sur de meilleurs fondemens; & d'introduire quelque chose de nouveau dans la pratique; j'ai aussi formé quelques nouvelles conjectures dont je propose l'examen: il me reste à attendre le jugement des Sçavants, avant que d'hasarder à déduire de ce que j'ai dit ci-dessus, toutes les conséquences que j'imagine pouvoir en tirer.

*Fin du sixième Volume.*











